

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LE WEALD
ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE
ÉCONOMIQUE ET HUMAINE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Georges LEMAITRE

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure
Agrégé de l'Université

PARIS (V°)

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

49, Boulevard Saint-Michel, 49

1931

LE WEALD
ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE
ÉCONOMIQUE ET HUMAINE

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LE WEALD
ÉTUDE DE GÉOGRAPHIE
ÉCONOMIQUE ET HUMAINE

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

Georges LEMAITRE

Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure
Agrégé de l'Université

PARIS (V°)

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
49, Boulevard Saint-Michel, 49

1931



A MON MAITRE

MONSIEUR ALBERT DEMANGEON

*Hommage respectueux et
reconnaissant.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

INTRODUCTION

TRAITS PHYSIQUES GÉNÉRAUX DU WEALD

Le nom de « Weald » s'appliquait autrefois à une grande forêt (1) — aux limites très mal connues — qui recouvrait primitivement une large bande de terrain dans le Sud-Est de l'Angleterre. Quand les défrichements rétrécirent la surface boisée, l'expression resta en usage pour désigner l'endroit sur lequel s'étaient trouvés les arbres. Mais le mot n'eut jamais de réelle précision. De nos jours cette dénomination est assez rarement employée par les habitants ; elle est complètement ignorée des illettrés ; quand elle est usitée, elle ne s'applique qu'à une région restreinte, correspondant aux couches d'Hastings et à l'argile Wealdienne des géologues. Les géographes ont pris l'habitude d'étendre le nom de Weald à la région naturelle (2) comprise à l'intérieur de l'escarpement des North Downs et des South Downs. C'est dans ce sens que le mot sera pris au cours de cette étude. Il désigne ainsi un district parfaitement bien délimité, d'une surface de 5754 kilomètres carrés environ, de forme ellipsoïdale, avec une longueur d'Ouest en Est de 150 kilomètres et une largeur maxima de 65 kilomètres.

Le Weald est une boutonnière de roches complexes, argileuses et sableuses pour la plupart, dégagées par

(1) Anderida Sylva des Romains (du nom d'Anderida) ville située approximativement sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Pevensey Andrédswald des Saxons - puis par abréviation : Weald.

(2) Les habitants, conscients d'un contraste entre les collines calcaires des Downs et la région argileuse ou sableuse qui s'étend à leur pied, opposent souvent le pays situé « upon the hills » (sur les collines) et celui qui se trouve « down below the hills » (en bas des collines).

l'érosion au sommet d'un grand dôme anticlinal allongé et entourées de toutes parts (sauf du côté de la Manche qui coupe le Weald de sa continuation géologique naturelle, le Boulonnais) par une ceinture de masses crayeuses homogènes (les Downs) représentant à peu près les flancs du dôme primitif. Par suite de cette disposition, les roches stratifiées du Weald, jadis horizontalement superposées, puis soulevées au centre et enfin tranchées plus ou moins régulièrement par l'érosion, apparaissent maintenant à la surface du sol sous forme d'anneaux successifs imbriqués et grossièrement concentriques (1). Les couches les plus récentes se trouvent vers la bordure et la pente générale de chacune d'entre elles est dirigée de l'intérieur vers l'extérieur.

RELIEF

Le relief actuel est essentiellement le résultat de deux grands cycles d'érosion. Le premier, après avoir décapé le sommet du dôme Wealdien aboutit à la formation d'une pénéplaine, qui fut peut être, au moins partiellement,

(1) Les couches sont de haut en bas (ou de l'extérieur vers l'intérieur)

Crétacé supérieur	{	Craie	
		Sables Verts Supérieurs	
		Gault	
Crétacé inférieur	{	Sables Verts Inférieurs	Couches de Folkestone
			Couches de Sandgate
			Couche d'Hythe
			Argile d'Atherfield
		Argile Wealdienne	
		Couches d'Hastings	Sables de Tunbridge Wells sup.
			Argile d'East Grinstead
			Sable de Tunbridge Wells inf.
			Argile de Wadhurst
			Sable d'Ashdown
			Argile de Fairlight
Jurassique supérieur	{	Couches de Purbeck	

recouverte par la transgression marine Diestienne. Puis un grand soulèvement du sol, ou un abaissement du niveau marin, ranima fortement l'érosion et inaugura un second cycle qui se trouve aujourd'hui en pleine maturité. C'est lui qui a constitué presque tous les aspects modernes de la topographie. Déblayant les roches tendres et imperméables plus facilement que les roches dures et perméables, il a fait de la boutonnière du Weald une région relativement déprimée par rapport aux Downs qui l'environnent ; ménageant les grès résistants qui occupent le centre du pays, il a laissé subsister là un noyau de terrains élevés ; mais il a profondément affouillé tout autour les argiles et autres roches plus tendres ; il a dégagé deux « côtes », deux lignes d'escarpement concentriques ; l'une se trouve au contact de l'argile Wealdienne et des Sables Verts inférieurs ; l'autre plus fortement marquée encore, est à la rencontre du Gault, des Sables Verts supérieurs et de la craie, et forme le grand abrupt qui peut être considéré comme la limite naturelle du pays. Ainsi, modelant de manière très diverse, selon leur consistance et leur position, les différents horizons décrits, l'érosion a déterminé la formation d'une série de petites régions présentant chacune des traits de relief particuliers.

1^o Haut Weald. — Au centre, s'étend un vaste district, de forme à peu près ovale, correspondant aux couches de Purbeck et d'Hastings et présentant un relief accidenté et élevé : c'est le Haut Weald. Il se divise assez nettement en trois sections.

1^o La section médiane est appelée traditionnellement « chaîne des Forêts » (Forest Ridge). Une ligne de hauteurs s'étend presque sans interruption d'Ouest en Est entre Horsham et Wadhurst sur une distance d'environ 48 kilomètres et une largeur de 9 à 11 kilomètres. L'altitude moyenne est de 160 mètres à l'Ouest dans la forêt de

Saint-Léonard, de 200 mètres à l'Est dans la forêt d'Ashdown (1). Toute la région est essentiellement formée de grès et de sables : grès et sables de Tunbridge Wells à l'Ouest, grès et sables d'Ashdown à l'Est. Ces deux formations, d'âges légèrement différents, présentent localement des faciès tout à fait analogues : alternance de grès siliceux disposés en couches massives et d'argiles ou schistes argileux intercalés en lits minces. Partout, on se trouve en présence de lourdes masses tabulaires, aux strates à peu près horizontales, aux formes rigides et dures, à sommet plat, à surface monotone. Les lignes du terrain sont orientées d'Est en Ouest et apparaissent à l'horizon comme de longues barres régulières. Les seuls accidents du relief sont en creux. C'est alors seulement qu'on peut avoir l'impression - assez modérée d'ailleurs - de « chaîne » de montagne. L'érosion des rivières - affluents de la Rother et de la Medway surtout - a découpé le socle gréseux en une multitude de blocs inégaux. Les vallées étroites et profondes, appelées souvent « *gylls* », ont ordinairement un fond plat et sableux, des versants escarpés et pittoresques. Elles présentent toutes les marques de grande jeunesse : cascades, étranglements, irrégularités. Le sol est partout très pauvre : la décomposition des grès donne naissance à des sables relativement légers, et sans consistance dans l'Ouest, plus lourds, plus fins et quelque peu mêlés d'argile vers l'Est. A l'Ouest la « forêt de Saint-Léonard » ne mérite guère son nom de forêt : toute la surface raboteuse, pauvre en terre végétale, n'est guère recouverte que de landes et de bruyères. Les arbres par contre se pressent sur les versants des petites vallées dont le fond est couvert de prairies ou de cultures maigres. A l'Est la forêt d'Ashdown présente des bois de conifères assez denses sur les hauteurs, où ils alternent avec des bruyères. Ils donnent au pays une tristesse et une majesté

(1) Le point culminant du Haut Weald se trouve là à Crowborough Beacon : 782 pieds (238 mètres environ).

remarquables. Des arbres à feuilles caduques remplissent ici aussi toutes les vallées dont l'aspect riant contraste fortement avec la grandeur sauvage des sommets.

2° La section méridionale est représentée essentiellement par la « Chaîne de Battle » qui est séparée de la précédente par la longue coupure de la vallée de la Rother. Elle est moins élevée et moins régulière que la précédente. Entre Hastings et Uckfield, sur plus d'une trentaine de kilomètres, ce sont les grès (de la division « Sables d'Ashdown ») qui constituent les traits dominants de la topographie : ils comprennent des bancs assez durs et très épais (notamment le « Glass sand »). Mais ils ne constituent pas ici de nappe continue ; de place en place ils ont été déblayés par l'érosion des petits fleuves côtiers (Ouse, Cuckmere, Ashdown, Tillingham) qui grâce à la proximité de leur niveau de base se sont davantage approchés de la maturité que les cours d'eau de la section centrale. Ainsi se développent quelques petits intervalles argileux (surtout argile de Fairlight). On est donc en présence d'une série de croupes gréseuses ou sableuses, à sommet aplati par suite de l'horizontalité des couches qui les composent, alignées d'Est en Ouest et constituant une barrière assez bien marquée entre la côte et l'intérieur. La ligne est interrompue par quelques ensellements topographiques qui sont devenus des lieux de passage obligatoires (1). Les versants de ces dépressions sont en pente bien moins abrupte que celle des vallées de la région précédente, excepté quand un banc de grès dur, couronnant une éminence, présente, vu d'en bas, un aspect ruiniforme. Tout le pays est extrêmement boisé. Les bruyères et les landes n'occupent ici qu'une espace restreint. Des forêts de châtaigniers et de chênes revêtent uni-

(1) Le premier de ces ensellements, en partant de la mer, est le lieu où se livra le fameux combat entre Guillaume le Conquérant qui avait débarqué à Pevensey et cherchait à remonter vers le Nord, et Harold qui venait lui disputer le passage dans ce col en miniature.

formément hauteurs, versants et sommets. Les dépressions sont en cultures pauvres ou en pâturages.

A l'Est de Cuckfield les grès ne constituent plus qu'un trait secondaire de la topographie ; l'argile (de Cuckfield - division des « Sables de Tunbridge Wells » - et même une traînée superficielle d'argile Wealdienne) domine toute la région : l'altitude n'est plus que de 20 à 30 mètres ; les lignes du terrain sont douces et fuyantes, à peine relevées çà et là par un banc de grès, conservé par quelque faille, qui se détache de manière vigoureuse et nette sur un modelé généralement assez mou. La plus grande partie du sol est en exploitation.

3^o Le Haut Weald du Kent qui borde au Nord la « Chaîne des forêts » est une des régions les plus variées du Weald central. Il s'étend sur 60 kilomètres environ entre East Grinstead et la mer, selon une direction orientée d'abord Ouest-Est, puis s'infléchissant vers le Sud-Est aux environs de Cranbrook. La largeur est de 10 à 12 kilomètres en moyenne. L'altitude est très variable d'un point à l'autre ; mais de manière générale elle se maintient autour d'une centaine de mètres entre East Grinstead et Cranbrook ; elle n'est plus que de 50 ou 60 mètres au Sud-Est de Cranbrook.

Le pays est composé surtout de grès de Tunbridge Wells et d'argile d'East Grinstead et de Wadhurst. Le premier domine à l'Ouest ; la seconde prend de plus en plus d'importance vers l'Est. Mais le plus souvent ces différentes roches se superposent, se juxtaposent et s'entremêlent par suite de la présence d'une multitude de petites failles qui mettent en contact les horizons les plus hétérogènes. Enfin, toute la région a été profondément affouillée par la Medway et ses affluents. Aussi cette section compte-t-elle parmi les plus compliquées et les plus irrégulières de tout le Weald. L'aspect est beaucoup plus ouvert et dégagé que dans les sections précédemment étudiées ; on n'a jamais, même en petit, l'im-

pression de « chaînes ». On trouve une alternance de collines tantôt boisées, tantôt dénudées et de dépressions le plus souvent en cultures. On peut distinguer trois types de paysages. Dans la région d'East Grinstead, ce sont les grès (dits de Tunbridge Wells) qui dominent ; mais ils ne renferment pas d'horizon très dur et ils contiennent par contre d'importantes couches argileuses ; on a là un dédale de collines sinueuses, aux formes émoussées, aux versants couverts de cultures, séparées par des vallons plus ou moins étroits, presque tous humides et boisés.

Dans la région de Tunbridge Wells le trait dominant de la topographie est déterminé le plus souvent par un banc de grès dur (Rock sand) souvent découpé par des diaclases verticales. Le paysage est caractérisé par la présence de larges dos de pays, ordinairement couverts de bruyères, parfois de forêts, semés de gros blocs de grès qui se désagrègent peu à peu sous la pluie et le vent au milieu de plaques de sable fin. Les rocs tranchés par des coupures nettes dans les vallées souvent étroites montrent des formes abruptes et pittoresques. Lorsque l'argile sous-jacente (de Wadhurst) apparaît à la base, il y a rupture de pente caractéristique. Dans la région de Goudhurst et de Tenderden, la couche la plus importante est argileuse (argile de Wadhurst) mais elle renferme des bancs de pierre dure, comme la pierre de Tilgate ; elle est recouverte par endroits de grès de Tunbridge Wells et elle découvre par places les formations gréseuses sous-jacentes (Sable d'Ashdown). Aussi le terrain est-il extrêmement varié ; les formes topographiques sont néanmoins en général assez douces : l'argile et les sables constituent de larges dépressions aux lignes molles ; çà et là s'élèvent des collines auxquelles des bancs de grès conservent un aspect pittoresque et même parfois accidenté.

Le trait caractéristique de tous les sols du Haut Weald est l'abondance du sable et surtout du sable fin. Le sable

grossier n'est représenté que dans la proportion de 1 à 3%. Le sable fin constitue souvent 50% du total et tombe rarement au-dessous de 20%. Le sable extrêmement fin (*silt*) est relativement abondant. L'argile est faiblement représentée (15% en moyenne) (1). Mais le sable fin, lorsqu'il est humide, donne un sol collant, compact et lourd ressemblant, du point de vue physique, beaucoup à de l'argile. La proportion de fer est ordinairement élevée. Il se forme souvent des concrétions ferrugineuses à faible profondeur. Mais il est rare que celles-ci constituent des plaques continues. Le calcaire fait défaut mais il faut noter qu'à la surface du sol le sable très fin lavé par les pluies prend souvent, lorsqu'il est très sec, une couleur blanche qui fait penser à des bancs de craie et peut même le faire prendre pour tel à premier examen superficiel.

2° Plaine du Weald. — Le Haut Weald est entouré de tous côtés (excepté vers la mer) par une zone plate en forme de fer à cheval allongé, composée d'argiles lourdes et compactes : c'est la Plaine du Weald. Il y a du point de vue du relief un contraste complet entre les deux régions. Les collines sableuses et gréseuses du Haut Weald, émergeant au milieu des argiles de la Plaine, offrent des pentes accentuées qui presque partout dominent la dépression d'une hauteur de 50 à 100 mètres (2). Vue d'une de ces collines, la Plaine du Weald apparaît comme un grand couloir large de 5 à 8 kilomètres (3), de relief uniformément bas et monotone. Pourtant, de petites ondulations, presque insignifiantes en elles-mêmes, forment quelques points d'arrêt dans la platitude générale du paysage et permettent de distinguer plusieurs régions.

Au Nord du Romney Marsh, la plaine se termine par

(1) H. D. HALL et E. J. RUSSELL. *Report* p. 135

(2) Excepté dans la région de Cuckfield et dans la région de Goudhurst-Tenderden où la transition est beaucoup plus douce.

(3) Exceptionnellement 15 kilomètres dans l'Ouest.

une ancienne falaise marine, maintenant fort usée et marquée seulement par quelques mouvements de terrain. L'ensemble de cette région a une altitude variant entre 30 et 40 mètres et atteint même 50 mètres dans certains points. On trouve par endroits de petites collines formées par des bancs calcaires constitués par des restes de coquilles.

La région de la Medway et de ses affluents jusqu'à la hauteur de Reigate est presque absolument plate. Le long de la Beult et de la Teise, le terrain argileux natif est recouvert d'un manteau d'alluvions superficielles et qui n'affectent nullement le relief. Plus à l'Est, sur les bords de la Medway, des restes peu importants d'anciens graviers amènent sur une faible distance de molles ondulations. Au delà, c'est le calme. L'altitude, qui dépassait rarement 30 mètres dans la région Beult-Teise, se relève insensiblement à l'Ouest de la Medway et monte jusqu'à 50 et même 60 mètres autour d'Edenbridge.

La région qui se développe autour d'Horsham est la plus mouvementée de toute la Plaine du Weald. Localement, la « pierre d'Horsham », formation locale assez dure, donne lieu à de véritables accidents de terrain. Mais ce sont surtout les bancs calcaires appelés marbres du Sussex qui donnent naissance aux plus amples dénivellations. Une assez forte proportion de sable au milieu des bancs d'argile contribue aussi à donner quelque variété à l'ensemble de la topographie. Dans toute cette région les altitudes varient entre 30 et 80 mètres, la moyenne restant fixée autour de 50 mètres. A l'extrémité Ouest le relief se calme, s'abaisse de nouveau et l'on a une large surface horizontale d'une hauteur moyenne de 40 mètres.

Dans la région méridionale, une longue bande d'argile presque pure est pour ainsi dire étranglée dans une étroite vallée comprise entre le Haut Weald et les Downs : l'horizontalité est presque absolue car aucune forme accentuée

de relief ne peut se développer ici dans une région aussi étroite ; l'altitude moyenne est d'une trentaine de mètres.

Toute la Plaine du Weald est recouverte d'une argile assez homogène. Elle comporte une certaine proportion de fer qui détermine la formation de nodules abondants à 15 ou 25 centimètres de la surface - plus rarement jusqu'à 60 centimètres. On les appelle localement « *Crowstone gravel* ». Mais ils ne forment pas de couche continue. Presque partout on trouve un sol lourd, imperméable où dominant les éléments fins. Un trait caractéristique des sols de la Plaine du Weald est la présence d'une assez forte proportion (20%) de sable extrêmement fin qui, lorsqu'il est humide, possède à peu près les mêmes qualités physiques que l'argile. On peut distinguer plusieurs types de sols : dans l'Est, les sols sont très lourds, avec un haut pourcentage d'argile (30%) et de sable extrêmement fin (20%). Dans la partie médiane les sols sont moins lourds (20% d'argile seulement). Dans l'Ouest, l'argile ne compte plus que pour 10 à 12% ; le sable très fin pour 12 à 15% ; les sables de consistance variable atteignent jusqu'à 30 ou 50% (1). Le passage d'un type à un autre se fait par transitions insensibles et avec beaucoup de variations locales. Mais dans l'ensemble le sol devient de plus en plus léger et sablonneux d'Est en Ouest. Du point de vue chimique la plupart des éléments nécessaires à la culture sont bien représentés, excepté le carbonate de chaux (généralement 0, 1% seulement) et l'acide phosphorique (2). On a donc un sol passablement fertile mais lourd, imperméable et difficile à travailler.

3^e Région des Sables Verts Inférieurs. — La Plaine du Weald est encerclée presque de tous côtés par un escarpe-

(1) A.D. HALL et E. J. RUSSELL *Report*, p. 128

(2) *Ibidem*

ment net. On se trouve ici en présence d'une côte d'érosion dégagée, au cours du cycle le plus récent, par l'action des rivières au contact de la bande argileuse tendre et de la formation plus résistante des Sables Verts Inférieurs. Ceux-ci constituent une banquette presque ininterrompue, circulant autour du Weald. L'escarpement qui domine la plaine n'est que le rebord d'un long et étroit plateau descendant de manière générale en pente douce vers l'extérieur du Weald, mais où le relief est si varié que l'on peut nettement distinguer plusieurs régions.

1^o *Région d'Ashford*. — Sur une largeur de 4 à 6 kilomètres et une longueur de 30 kilomètres entre la mer et le village de Little Chart se trouve un district assez mouvementé. On y découvre une grande variété de roches : le « hassock » (des couches d'Hythe) sable meuble à grains fins y occupe une certaine étendue ; les sables à gros grains (de la couche de Folkestone) - souvent consolidés de manière locale sous forme de grès - constituent les éléments les plus marqués de la topographie ; enfin on rencontre des argiles (de Sandgate) formant des dépressions humides. Ces couches peu homogènes, se trouvant à faible distance de la mer, ont été fortement attaquées par l'érosion des rivières ; aussi ne reste-t-il pas grand chose de la configuration tabulaire primitive. L'altitude moyenne est de 70 à 80 mètres. Le terrain a été extraordinairement labouré et affouillé par une multitude de petites rivières. On se trouve en présence de tout un réseau de petites vallées à flancs souvent escarpés (car le creusement linéaire, dans ce travail d'érosion actif mais récent, a été mené beaucoup plus vite que le modelé des versants) perdues au milieu d'un dédale de petites collines pittoresques. En relation avec cet aspect morcelé de la topographie, il faut noter que l'escarpement marquant d'ordinaire la jonction des Sables Verts et de la Plaine du Weald est complètement absent entre Pluckley et un point situé à quelques kilomètres à l'Ouest d'Al-

dington. Quelques pentes douces rachètent la faible différence de niveau entre les deux formations. A partir d'Aldington, du côté de la mer, l'escarpement adossé aux collines de la région de Lympne se présente de manière caractéristique. Toute la région d'Ashford, profondément attaquée par l'érosion, réunit une grande fertilité et un grand charme pittoresque.

2^o *Région de Maidstone.* — Entre Little Chart et Sevenoaks, sur une longueur de près de 40 kilomètres et sur une largeur variant de 5 à 8 kilomètres s'étend une surface plus régulière, plus uniforme et plus élevée que la précédente. L'altitude moyenne est ici de 130 mètres. Le trait le plus important de la région est essentiellement constitué par une couche épaisse de 20 mètres, à peu près horizontale, d'un grès calcaire à grain fin, de consistance assez ferme, fortement perméable : c'est le « *rag stone* » ou « *Kentish rag* » (couches de Hythe). C'est lui qui donne à la région de Maidstone son individualité et son originalité au milieu des autres districts Wealdiens. Il donne naissance, partout où il apparaît, à des formes de relief nettement marquées et à un sol extrêmement fertile. Il est souvent associé à des bancs de cailloux siliceux connus sous le nom de « *chert* ». Par endroits on rencontre dans les régions occupées par le « *rag* » de longues fissures remplies d'alluvions argileuses (elles sont appelées localement tuyaux de terre à brique : *brick earth pipes*). Elles peuvent atteindre au maximum 15 à 16 mètres de profondeur, 50 mètres de large et 300 mètres de longueur. Elles proviennent de la dissolution locale du calcaire par les eaux pluviales sur un point de faiblesse, très souvent le long d'une faille. On trouve aussi de longues trainées de sable de Folkestone constituant des collines stériles, surtout à l'Ouest de la Medway.

Dans l'ensemble toute cette région affecte la forme d'un vaste plateau, tombant sur la Plaine du Weald par un

escarpement net, découpé en blocs irréguliers par les rivières. L'aspect tabulaire caractéristique se marque surtout au penchant des vallées. Celles-ci sont peu nombreuses ; leurs versants sont souvent abrupts comme il arrive en un pays où le calcaire domine. On rencontre des traces de circulation souterraine (notamment près de la Loose) et par endroits le pays est criblé de petites mares circulaires à parois verticales. La large vallée de la Medway, à fond plat couvert d'alluvions coupe le plateau en deux segments inégaux. La région très fertile est presque complètement couverte de cultures ; à l'Ouest on trouve souvent des bruyères ou de petits bois sur les hauteurs sablonneuses.

3^o *Région de Sevenoaks à Dorking.* — Sur une distance d'environ 40 kilomètres la banquette des Sables Verts Inférieurs se réduit à un mince liséré de 2 ou 4 kilomètres. Il diminue graduellement d'importance et d'altitude d'Est en Ouest. Il avait atteint près de 260 mètres près de Sevenoaks ; il n'a plus que 180 mètres aux environs de Bletchingley, 120 mètres près de Reigate, 65 mètres près de Dorking. Le terrain est généralement composé d'éléments sableux (couches d'Hythe et de Folkestone). Entre Sevenoaks et Limpsfield on trouve en surface une alternance de sables et de bancs gréseux présentant une certaine consistance (hassock) ; au-dessous est une longue couche argileuse (argile d'Atherfield). Aussi le relief superficiel est-il assez fortement accentué ; l'escarpement au-dessus de la Plaine du Weald est bien marqué et présente localement le trait caractéristique d'une pente abrupte dans les niveaux supérieurs gréseux puis d'une pente douce à la base argileuse. Les sables meubles (surtout ceux de Folkestone) ont été modelés par l'érosion en forme de petites collines coniques souvent revêtues de bois de pins. A l'Ouest de Limpsfield les bancs durs diminuent de plus en plus d'importance et le sable meuble domine ; on trouve une petite enclave d'argile de Sandgate

à Nutfield près de Redhill. Le terrain a été fortement déblayé par la rivière Mole et ses affluents ; l'aspect général est calme : à peine trouve-t-on quelques ondulations et aucune corniche ne se détache au-dessus de l'argile Wealdienne.

4^o *Région orientale (Farnham-Godalming)*. — A l'Ouest de Dorking l'aire des Sables Verts Inférieurs double puis quadruple son étendue et enfin s'étale vers le Sud-Ouest sur une région très ample et relativement élevée. Les causes de ce développement sont : d'abord une double série de failles amenant la répétition des différents horizons vers le Sud ; puis la faible pente des couches Wealdiennes vers l'Ouest, qui provoque une extension de tous les terrains dans cette direction. La forte plongée locale vers le Nord de ces mêmes couches, dressant par endroits les strates à un angle très accentué, pousse les sommets à des altitudes inconnues dans le reste de la région.

On peut distinguer nettement trois sections : au Nord-Est se trouve une série de hauteurs dont la plus importante est celle de Leith Hill, point culminant non seulement du Weald mais encore de toute l'Angleterre méridionale (967 pieds = 294 mètres). Beaucoup plus au Sud on retrouve un autre district élevé d'une altitude variant de 150 à 200 mètres, avec les points culminants de Hindhead (895 pieds = 272 mètres) et de Blackdown (918 pieds = 278 mètres). Ces deux régions ont des configurations analogues : elles sont constituées de sables d'Hythe et de Folkestone, soit meubles, légers et stériles, soit consolidés sous forme de grès résistant, pierreaux et ingrat. On se trouve ainsi en présence de larges croupes sableuses ou caillouteuses avec, de temps en temps, de petites collines coniques caractéristiques des couches de Folkestone. Elle sont toujours sèches et stériles. Des bruyères et des landes, quelquefois de maigres forêts en recouvrent la plus grande partie. Dans la région de Leith

Hill, on a la forme assez nette d'un large plateau ondulé s'élevant rapidement vers le Sud. Aux alentours de Hindhead, la structure est celle d'un grand dôme, entaillé à son sommet par une combe aux bords abrupts portant le nom de « *Devil's Punch Bowl* » (bol de punch du diable). Une crête de niveau à peu près constant encercle ce trou presque circulaire, profond d'une centaine de mètres (1). La crête n'est interrompue par quelques coupures que du côté Est, au Nord de Gibbet Hill. Une mince langue d'argile apparaît au fond de la vallée. Tout autour du dôme rayonnent des vallées profondes et étroites qui ravinent le terrain et le découpent en collines minces et allongées. Hindhead est séparé de Blackdown qui se trouve immédiatement au Sud par la profonde coupure de la vallée d'Halesmere (coïncidant avec un synclinal qui a probablement déterminé le cours de la Wey).

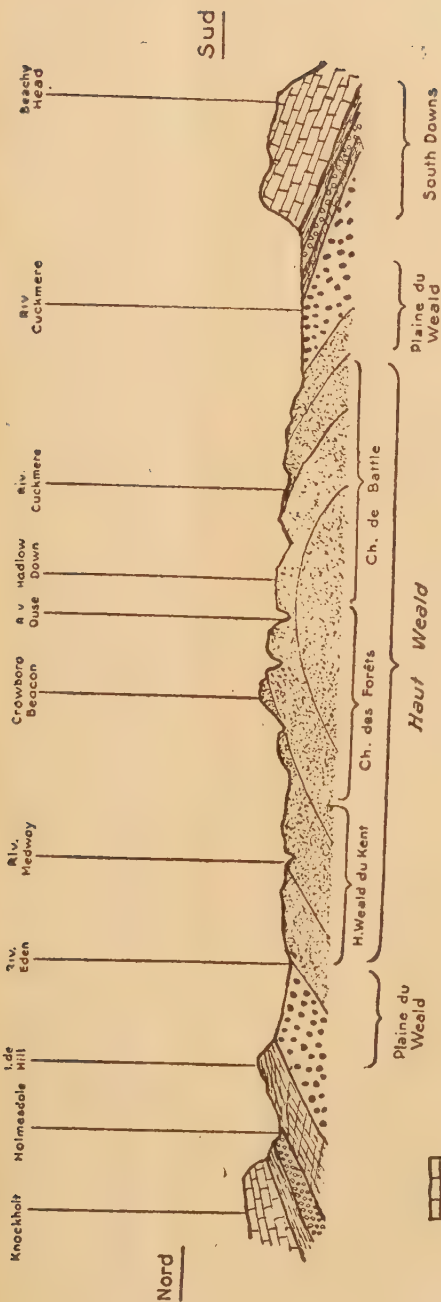
Entre ces deux zones élevées du Nord-Est et du Sud, s'étend autour de Farnham et de Godalming une région beaucoup plus basse et plus tranquille. Le relief est ici d'un type très différent. On a dans l'ensemble un large plateau calcaire (pierre de Bargate) d'altitude assez uniforme (100 mètres) légèrement incliné vers le Nord Ouest. Ce plateau tabulaire est découpé en blocs inégaux par des vallées à flancs escarpés, pittoresques et boisés, à fond plat recouvert de prairies. La rivière Wey s'est creusé ici une vallée subséquente et d'ailleurs complexe dont le niveau ne dépasse pas en général 50 mètres. La surface du plateau horizontal est fertile et ordinairement couverte de cultures. Pourtant on trouve de place en place des bosses sableuses stériles : ce sont des collines formées par des enclaves de couches de Folkestone (notamment Farley et Highdown Heaths). Enfin il faut noter au Sud

(1) La crête a une altitude de près de 300 mètres (895 pieds à Gibbet Hill) Le fond est à 200 mètres environ.

de Guildford une petite boutonnière d'argile Wealdienne dégagée par l'érosion, constituant une région plate entourée par un escarpement de Sables Verts Inférieurs qui la domine de 65 mètres.

5^o *Région de Midhurst.* — A l'Ouest de la rivière Adur, les Sables Verts Inférieurs affectent la forme classique de banquette régulière dont l'escarpement domine la Plaine du Weald. L'altitude diminue d'Ouest en Est : elle est, sur le rebord de l'escarpement, de 165 mètres à l'extrémité Ouest ; elle n'est plus que de 100 mètres près de Takeham. Elle descend aussi progressivement vers le Sud. La largeur moyenne est de 6 à 7 kilomètres. Le sol et les formes de relief présentent une certaine variété mais peuvent se ramener à trois types : l'escarpement est formé de grès calcaires (couches de Hythe) de l'espèce « rag ». Ils constituent au Nord de Midhurst un dos de pays plat au sommet, s'étendant en ligne droite, à peu près continue et régulière jusqu'à l'Arun ; fragmentaire au delà. Le sol auquel ils donnent naissance par décomposition est léger mais fertile. Au Sud de cette ligne de collines, la longue vallée de la Rother s'est profondément encaissée et a atteint les argiles de Sandgate molles, humides et déprimées. Au Sud de la Rother s'élèvent une série de collines coniques formées de sables grossiers et stériles (de Folkestone) qui donnent lieu à une trainée de terrains vagues notamment près de Trotton, Stedham, Lavington, Cocking We theath. Les formes du relief sont ici plus indécises et discontinues que dans la bande des couches d'Hythe.

6^o *Région d'Eastbourne.* — Entre l'Adur et la mer, en arrière d'Eastbourne, la largeur de la formation des Sables Verts Inférieurs n'est plus que d'un kilomètre ou d'un kilomètre et demi. Dès lors, elle cesse d'avoir une influence sur le relief : elle est de niveau avec l'argile de la Plaine du Weald, et s'abaisse avec elle graduellement vers l'Est à 30 mètres, puis à 10 mètres d'altitude. Les



Coupe du WEALD entre KNOCKHOLT et BEACHY-HEAD

Echelle des longueurs

1
353440

Les hauteurs sont exagérées dix fois

-  Craie des Downs
-  Sables verts supérieurs
-  Gault
-  Sables verts et grès inférieurs
-  Argiles de Weald
-  Sables et grès de Hastings

Sables Verts ne marquent leur individualité que par la présence d'une longue bande de sols légers, qu'on peut suivre entre les argiles Wealdiennes et le Gault.

Sols. — Les sols qu'on rencontre dans les différentes régions occupées par les Sables Verts Inférieurs sont naturellement très variés. On peut néanmoins les ramener à trois types :

Le type calcaire (rencontré dans les couches de Hythe les régions d'Ashford, Maidstone, Godalming et Midhurst) est bien équilibré. Le sable grossier s'y trouve en proportion variable (8 à 30%), le sable fin en proportion très régulière (28 à 30%) et il y a assez d'argile (15%) pour retenir l'eau de manière suffisante. Du point de vue chimique, le carbonate de chaux est en quantité normale (1%) le pourcentage de l'azote est élevé (0,12 à 1,15%). On trouve enfin de l'acide phosphorique (0, 15%) et de la potasse (0, 2%) (1). Le résultat est une terre bien composée pour les cultures du point de vue physique et riche du point de vue chimique.

Le type sableux comprend le « Hassock » des couches de Hythe et presque toute la série des couches de Folkestone. Il n'y a pas à faire de différence entre ces deux séries : le « Hassock » comporte pourtant une plus forte proportion d'éléments fins et les couches de Folkestone une plus grande quantité de matériaux grossiers. Mais de manière générale on trouve 85% de sable, 7 à 8% de sable très fin et 1% d'argile (2). Souvent une bande ferrugineuse ordinairement discontinue située à 30 centimètres de profondeur rend l'écoulement des eaux difficile. Du point de vue chimique le carbonate de chaux est presque absent. La potasse est insuffisante et la proportion d'acide phosphorique très faible. Les composés

(1) A.D. HALL et E. J. RUSSELL *Report* p. 122

(2) *Ibidem.*

de l'azote varient beaucoup plus suivant les circonstances locales : le drainage mal ou bien assuré permet ou non l'accumulation des matières organiques. Ce genre de sol est en général stérile, couvert de landes. Il occupe de larges surfaces : dans la région d'Ashford (où il est par exception cultivé) ; entre Sevenoaks et Dorking ; mais surtout autour de Leith Hill, Hindhead, Blackdown ; aussi au Sud de Midhurst.

Le type argileux est constitué surtout par des couches de Sandgate, mais aussi par de l'argile d'Atherfield. Ici dominent les sables extrêmement fins (qui ont les mêmes propriétés que l'argile par temps humide) et l'argile elle-même. Le carbonate de chaux est très peu abondant, mais l'azote, la potasse et l'acide phosphorique sont en proportions normales (1). Dans l'ensemble, on a donc un sol lourd mais assez bien équilibré. Il n'occupe que des espaces réduits (environs de Reigate et vallée de la Rother).

4° Le Gault. — Le Gault forme une dépression sinueuse et étroite excédant rarement 1 500 mètres de large, qui circule tout autour du Weald entre les collines des Sables Verts Inférieurs qui la bornent d'un côté, et l'escarpement de craie qui la domine de l'autre. Il est formé d'une argile compacte et tenace souvent connue localement sous le nom de « *black land* ». Il est en effet de couleur noire en profondeur, lorsqu'il est humide. Mais quand il est exposé aux intempéries et bien sec, il devient complètement blanc. Il est souvent difficile de dire, à première vue si un terrain est formé de Gault ou d'éboulis de craie. Le Gault est riche en composés ferrugineux qui tendent à s'accumuler en une couche rougeâtre et concrétionnaire à une faible distance au-dessous de la surface.

La zone du Gault constitue un des traits les plus frappants et les plus pittoresques de la région du Weald. Elle

(1) A. D. HALL et E. J. RUSSELL. *Report* p. 122.

se présente sous forme d'une vallée creuse, bien abritée, humide, riante et verte, dont l'aspect contraste avec la grandeur sévère, rigide et froide des « *white hills* » (des Downs) et aussi avec les formes tourmentées et souvent dénudées des « *red hills* », (des Sables Verts Inférieurs).

Dans le Kent oriental, aux alentours d'Ashford, le Gault forme une vallée assez large atteignant parfois 3 kilomètres.

Dans le Mid Kent, que l'on peut appeler région de Maidstone, il prend la forme d'une rigole étroite et encaissée, large d'un kilomètre à un kilomètre et demi.

Au Nord, surtout entre Otford et Merstham il devient le trait le plus important et le plus caractéristique de la topographie : il garde l'aspect d'une longue dépression ; mais comme son apparence riante et fertile contraste avec les croupes crayeuses et sèches qui le limitent au Nord et les collines sablonneuses et arides qui le bordent au Sud, il concentre toute la vie et tout l'intérêt de la région. Il porte ici le nom de « Holmesdale ». L'extension de cette dénomination n'est d'ailleurs pas déterminée de manière fixe.

A l'Ouest de Marstham, par suite de la forte plongée des couches vers le Nord, il se rétrécit jusqu'à n'être plus qu'un simple liséré. Il disparaît pratiquement de la topographie entre Guildford et Farnham. Au-delà de Farnham, par suite de la faible pente des couches Wealdiennes vers l'Ouest il s'élargit brusquement et couvre un assez large district. Il présente alors localement un faciès tout à fait particulier, caractérisé par une très forte proportion de sable, quelquefois plus ou moins consolidé en grès (on trouve souvent plus de 70% de sable et 12 à 20% d'argile seulement). Il n'y a plus alors de dépression : le Gault s'élève à une altitude souvent supérieure à celle des Sables Verts Inférieurs voisins, jusqu'à 125 mètres environ. Il est fortement boisé et porte le nom d'« Alice Holt ».

Au delà, il reprend sa nature et sa topographie normale et constitue une zone déprimée, plate, argileuse, large de 1 500 mètres, en moyenne mais tantôt s'élargissant, tantôt se rétrécissant et circulant de manière sinueuse à travers le Hampshire et le Sussex. Par suite de la présence d'un petit anticlinal, l'aire du Gault s'élargit considérablement entre Barlavington et Hardham, puis se rétrécit de nouveau et ensuite, excepté sur une courte distance près de Ripe, elle n'acquiert plus assez de largeur pour avoir de l'influence sur la topographie : elle est de niveau avec l'argile Wealdienne et les Sables Verts Supérieurs eux mêmes très réduits d'extension et presque parfaitement plats jusqu'aux environs de la mer.

Les sols du Gault sont généralement lourds, compacts et très humides par suite de leur composition argileuse et aussi en raison de leur position encaissée entre deux lignes de hauteurs. Le drainage s'effectue difficilement et, en conséquence, le sol souvent acide n'est presque jamais cultivé. Mais il donne de bons pâturages lorsqu'il est mélangé à des débris des Downs ou des Sables Verts ce qui est un cas extrêmement fréquent.

5° Sables Verts Supérieurs. — Ils constituent comme un étroit ressaut circulant tout autour du Weald. Ils forment un escarpement secondaire au-dessus de la vallée du Gault, occupant une position intermédiaire entre celle-ci et la haute corniche de la craie. Ils sont composés d'un grès calcaire à grain fin, offrant une consistance notable et affectant volontiers une forme tabulaire.

Bien qu'on puisse, du point de vue stratigraphique reconnaître leur présence dans le Kent, ils ne jouent là aucun rôle dans la topographie. Ce n'est qu'aux environs d'Oxted, dans le Surrey, qu'ils constituent une banquette d'un kilomètre de large, en pente douce vers le Nord, coupée par un abrupt net sur le Gault. Ils se poursuivent

de manière régulière jusqu'à Dorking. Au delà, par suite de la forte plongée des couches vers le Nord, ils n'occupent plus qu'une très mince bande de terrain et ne représentent plus dans le relief qu'un petit ressaut au flanc de l'escarpement crayeux. A l'Ouest de Farnham la terrasse reprend et s'élargit considérablement : c'est là que se trouve l'aire de plus grande extension de la formation ; on a un petit district, bien plat, couvert de cultures, dont le centre est la ville de Selborne. L'escarpement sur la vallée du Gault est bien marqué : les pentes fortement boisées portent le nom local de « *hangers* ». Enfin une terrasse de même caractère, ayant une largeur moyenne dépassant légèrement un kilomètre, borde presque sans interruption les South Downs.

Les Sables Verts Supérieurs donnent naissance à un type de sol assez homogène, bien équilibré, comportant en général 12 % d'argile, 5 % de sable grossier, 24 à 44 % de sable fin et 15 à 20 % de sable très fin. La proportion relativement forte de ce dernier produit une certaine lourdeur, donne une compacité au sol par temps humide et provoque la formation de poussière par temps sec. Le carbonate de chaux est bien représenté, la potasse est abondante ; l'acide phosphorique seul est de proportion trop faible (1). Dans l'ensemble, c'est une excellente terre pour cultures riches.

6° Les Marais (Marshes). — Les marais de Romney et de Pevensey sont formés de deux zones alluviales occupant sur la côte des positions symétriques de chaque côté du Weald central. Ils ont des superficies très inégales, mais leur constitution, leur aspect physique et leur sol sont à peu près identiques.

A la suite d'un affaissement de la côte, se sont constitués naguère dans le littoral des baies protégées contre les agitations du large. En y pénétrant, les courants ma-

(1) A. D. HALL et E. J. RUSSELL *Report* p. 109

rins, perdant de leur puissance ont déposé des galets et des graviers qu'ils charriaient, formant ainsi entre les caps des lignes de matériaux en arrière desquelles les grandes marées déposaient dans le calme une partie de la vase qu'elles tenaient en suspension. Ainsi se sont effectués simultanément l'édification d'une digue naturelle et le colmatage de la zone intérieure qu'elle protégeait. Ce double travail s'est poursuivi jusqu'à ce que, par accumulation naturelle, la digue se fût assez élevée pour n'être plus franchie qu'exceptionnellement par les marées les plus hautes. Les hommes sont alors intervenus pour renforcer cette digue et assécher par drainage l'arrière pays marécageux et naturellement situé au-dessous du niveau des hautes marées.

Ainsi s'explique la présence des deux types de formations qu'on rencontre dans le pays : les galets et les graviers constituent le matériel accumulé par les vagues. Bien qu'ils occupent à l'intérieur une étendue considérable témoignant du rôle qu'ils ont joué dans la formation du pays, ils sont abondants surtout sur la côte qu'ils bordent comme une frange presque de toutes parts. Ils sont naturellement au-dessus du niveau de la mer et tout à fait remarquables par leur âpreté et leur stérilité. On trouve notamment sur près de 10 kilomètres carrés à Dungeness, dans le Romney Marsh et aussi à Langney Point dans le Pevensey Marsh, de vastes espaces couverts de galets et de graviers disposés en longues files, marquant les progrès de la ligne de rivage et formant des rides (appelées « fulls ») de cinquante centimètres de hauteur espacées de 20 à 30 mètres les unes des autres. La plupart du temps il ne pousse guère là que des lichens et une espèce buissonneuse appelée « *blackthorn* ». Les alluvions dominent à l'intérieur. Elles recouvrent de larges étendues presque uniformément plates, situées, suivant les points, à 2 ou 4 mètres au-dessous du niveau des hautes marées. La monotonie de ces districts n'est interrompue que par

quelque longue chaussée faisant communiquer entre elles de petites agglomérations et surtout par un labyrinthe de fossés d'écoulement qui se déversent les uns dans les autres, aboutissant finalement soit dans le Military Canal où ils sont d'ordinaire pompés à la vapeur, soit à la mer où ils trouvent leur dégagement par des écluses (appelées « guts ») qu'on ouvre à marée basse. Ces fossés divisent le terrain en une série de parcelles imprégnées d'eau de pluie ou d'infiltration. Le sol est formé d'une vase fine, compacte, noirâtre, souvent tourbeuse. Au milieu de ces alluvions émergent de petites enclaves de terrains anciens (argile Wealdienne ou sables d'Hastings), anciens îlots au milieu de la baie primitivement submergée. Ces alluvions sont ordinairement couvertes de pâturages ; mais les cultures peuvent y prospérer ; il y a encore quelques sections sous charrue — mais elles se restreignent de plus en plus. Ces espèces de polders portent le nom de « *levels* ».

Le sol des Marshes est de type compact et lourd. On trouve immédiatement au-dessous de la surface une argile bleuâtre connue sous le nom de « *clyte* ». Il y a néanmoins des variations locales : du côté de Lydd et de Midley, on trouve une très forte proportion de sable fin, apporté sans doute par les vents qui ont passé sur les accumulations littorales du Sud. On a donc ici un terrain relativement léger. Mais dans le Nord, autour de Orgaswick l'argile et la vase constituent les deux tiers du sol qui est collant et peu perméable. Dans l'Ouest, il a une tendance à devenir tourbeux. Du point de vue chimique le carbonate de chaux est presque absent. Mais les produits azotés sont très abondants et augmentent proportionnellement la lourdeur du sol ; la potasse est bien représentée et l'acide phosphorique est suffisant. On a donc en général un terrain très riche. Les espaces occupés par les graviers ne donnent naissance à aucun sol utilisable.

ESCARPEMENT DES DOWNS

L'escarpement des Downs, une côte caractéristique, encadre et délimite de manière parfaite la région Wealdienne. Elle se présente sous la forme d'une ligne de hauteurs continues et régulières, remarquablement uniformes, sans butte-témoin caractérisée et percée à de rares intervalles par des vallées qui y pratiquent d'étroites mais importantes et profondes ouvertures (appelées « *gaps* ») en forme d'entonnoirs. Toute la masse est formée de craie relativement homogène. La partie inférieure présente une pente douce parce qu'elle comporte une certaine quantité d'argile et parce qu'elle est souvent recouverte partiellement d'éboulis. La partie supérieure est beaucoup plus abrupte, mais néanmoins souvent couverte de végétation.

Le revers des North Downs est troué de sept « *gaps* » (Rivières Stour, Medway, Darent, *Gap* de Merstham, Rivières Moles et Wey, *Gap* d'Aldershot). L'altitude, qui est de 200 mètres en moyenne auprès de la mer monte très doucement et progressivement jusqu'à 290 mètres près de Titsey Hill puis redescend au-dessous de 200 mètres aux environs de Farnham. L'escarpement crayeux qui limite le Weald vers l'Ouest est plus inégal, avec des pitons espacés, séparés par de légers ensellements. L'altitude varie entre 150 et 250 mètres. Les South Downs présentent un revers en ligne droite mais d'altitude assez irrégulière. Elles s'abaissent en général d'Ouest en Est, partant de près de 290 mètres à Buster Hill et arrivant à 200 mètres environ auprès de la mer ; mais, dans l'intervalle, la ligne de faite est loin d'avoir gardé l'allure constante que possèdent les North Downs. Cinq grandes trouées interrompent ici l'escarpement crayeux : ce sont celles de la rivière Arun et de la Rivière Adur, le double « *gap* » de la rivière

Ouse (à Lewes et à Glynde), enfin la trouée de la rivière Cuckmere.

Dans l'ensemble, l'extension de vastes pâturages à moutons, offre entre les Downs et le pays « d'en bas des collines » l'impression d'un contraste marqué.

* * *

LA COTE

Les formes actuelles du littoral Wealdien s'expliquent par un double phénomène : d'abord un soulèvement du socle terrestre activa fortement l'érosion subaérienne, provoqua une sculpture intense de toute la région ; puis une légère transgression (1) amena la mer approximativement à son niveau actuel, envahissant toutes les vallées creusées pendant la période précédente et aboutissant à la constitution de formes littorales d'une extrême jeunesse. Dans cette côte très découpée s'est développée au début du Moyen Age une vie maritime intense et les ports ont pullulé de toutes parts. Mais depuis lors, la côte a été l'objet d'une transformation si complète sous l'influence de l'action de la mer et du travail de l'homme, qu'elle présente de nos jours une combinaison de formes singulières et hétérogènes, qu'on peut qualifier de mûres puisqu'il n'y a plus de golfe ni de cap accentués, mais où l'on perçoit en même temps que l'effet d'un cycle d'érosion littorale rapide, l'action de la volonté humaine, accentuant ici le jeu des phénomènes naturels, là le contrecarrant selon ses possibilités et ses besoins.

D'une manière générale la côte présente au centre une ligne de falaises correspondant à la tranche du Haut Weald. Cette section est flanquée de part et d'autre par

(1) Datant probablement de la fin du néolithique Cf. E. M. Ward *English Coastal Evolution*, p. 2.

des plaines alluviales (Pevensey et Romney Marsh) développées sur l'emplacement d'anciennes échancrures représentant des dépressions de la plaine du Weald, naguère envahies par les eaux. Enfin au delà, de chaque côté, la côte se relève quand affleurent les Sables Verts.

1^o Aux environs d'Eastbourne, la côte offre une structure compliquée et présente notamment de larges fragments de Sables Verts et de Gault souvent recouverts d'éboulis sur lesquels est construite la ville d'Eastbourne. Le littoral est relativement élevé formant de petites falaises de 8 à 25 mètres de haut, bien conservées, moins en raison de la résistance des matériaux qui les composent, que par suite de la très effective protection fournie contre les vagues et les courants de l'Ouest par le promontoire crayeux de Beachy Head.

2^o *Pevensey Marsh.* — A l'Est d'Eastbourne s'étale une large surface de graviers et de galets appelée « the Crumbles ». Ils forment un angle très obtus dont l'extrémité, tournée vers la mer, se nomme Langney Point. Toute cette partie de la côte est très plate. Les seules dénivellations sont les rides parallèles (*fulls*) orientées approximativement du Nord au Sud. Les galets les plus gros se trouvent au Sud-Ouest et les matériaux diminuent progressivement de dimension vers le Nord-Est, comme il est normal pour des débris qui sont venus poussés par les courants du Sud-Ouest et se sont déposés plus ou moins loin, selon leur masse, en arrivant dans une région relativement calme. La largeur de cette accumulation littorale dépasse par endroits un kilomètre. En arrière des « Crumbles » se trouve l'étendue plate des alluvions du « Willingdon level » puis des « Pevensey levels » proprement dits. Cette section de la côte est complètement dépourvue d'abri et est défavorable à toute vie maritime.

3^o *Falaises d'Hastings.* — La bordure du Haut Weald présente une série de formes côtières très variées dans de détail. Mais dans l'ensemble, on se trouve en présence

de falaises montant de manière assez régulière du Sud-Ouest au Nord-Est : elles n'ont que 5 ou 6 mètres lorsqu'elles se dégagent du Pevensey Marsh, puis atteignent rapidement une vingtaine de mètres et gardent cette altitude jusqu'à Bexhill ; elles dépassent 60 mètres par endroits autour de Saint-Léonard. Mais c'est à l'Est de cette ville que l'on trouve le beau développement des « falaises de Fairlight », atteignant 100 mètres et s'interrompant brusquement à Cliff End.

Ces falaises grandes ou petites sont formées de grès et d'argile des couches d'Hastings (grès d'Ashdown et de Tunbridge Wells, argile de Wadhurst et de Fairlight) disposés de manière extrêmement compliquée. Ces falaises sont attaquées avec une extrême intensité par l'érosion marine, surtout à l'Est de Bexhill. Cette attaque est facilitée par la forte proportion d'argile qu'on rencontre, par suite des failles nombreuses, presque sur tous les points. Partout où cette formation se présente, se développent, surtout après de grandes pluies, des petites fissures verticales, plus ou moins parallèles à la ligne de côte. Peu à peu ces fissures se joignent, s'allongent sur des distances variant de 10 à 100 mètres et soudain, généralement à l'occasion de quelque ouragan, toute une tranche de la falaise s'effondre. Les bancs plus durs sont ou entraînés dans l'effondrement ou minés et emportés par les vagues. La masse de débris ne s'accumule pas ; elle est immédiatement déblayée et évacuée par les marées et les courants. Dans toute la région d'Hastings et de Saint-Leonards, la côte recule d'environ un mètre par an.

Par suite de ce recul rapide la falaise présente toujours une section fraîche. Les petites rivières n'ont pas le temps de raccorder leur profil au niveau de la ligne côtière qui se déplace sans cesse ; elles se jettent à la mer par de petites cascades débouchant de véritables valleuses appelées « Glens » (Ecclesbourne Glen, Fairlight Glen et Warren Glen).

Cette usure rapide de la côte a éliminé toute protubérance. Le promontoire du White Rock qui protégeait un début du Moyen Age le port d'Hastings et constituait un des plus importants abris de la région, a été complètement rasé au xiv^e siècle et ses restes ont été ramenés à l'alignement de la côte. La côte est presque uniformément rectiligne de nos jours. Il n'y a plus de port naturel. Cette attaque violente du littoral a provoqué l'érection par l'homme de môles et autres œuvres de protection, surtout en avant des agglomérations de Bexhill et de Saint-Leonards ; mais la plus grande partie de la côte reste sauvage — romantique sans doute — mais très peu favorable à la vie maritime.

L'affaissement puis le recul de la côte ont laissé en avant de la ligne littorale une série d'écueils (Cooden Rocks, Mylord's Rock) et aussi de hauts fonds. Un certain nombre d'entre eux portent encore la trace des arbres dont ils étaient autrefois recouverts et dont les troncs charbonneux émergent quelquefois d'un mètre environ à marée basse (forêts sous marines de Bulverhythe, de Cliff End).

4^o *Romney Marsh*. — La côte du Romney Marsh est en général ingrate et basse. La côte méridionale (Pett level et Guldeford level) présente un banc de graviers et de galets haut de 3 à 6 mètres, large de 80 à 100 mètres tombant en pente brusque vers l'intérieur et s'abaissant en pente douce vers la mer. A la surface on aperçoit une série de rides parallèles (*fulis*). Elles sont obliques par rapport à la côte actuelle et sont orientées du Sud-Ouest au Nord-Est. Les formes d'accumulation dominant et tendent ici à s'accroître par suite de l'apport des courants marins du Sud-Ouest qui charrient des débris provenant en grande partie de la démolition de la section côtière précédente. Le progrès atteint parfois jusqu'à 2 mètres par an.

Le promontoire de Dungeness, dont l'origine est assez

obscur, arrête et fixe la plus grande partie des matériaux qui dérivent. Il forme un territoire d'aspect âpre et désolé : on se trouve pendant plusieurs kilomètres dans un désert de cailloux souvent dénué de végétation. Les alignements de galets sont irréguliers, témoignant d'importantes variations de la ligne de côte. Pour neutraliser ces variations, il a suffi d'édifier des « *groynes* » c'est-à-dire des palissades formées en général de pieux de chêne d'une longueur de 3 mètres, solidement enfoncés dans le sol, à une distance de 1 m. 50 ou 2 mètres les uns des autres et réunis entre eux par des planches horizontales. Ces palissades sont construites perpendiculairement à la côte et atteignent 40 ou 50 mètres de longueur. Elles arrêtent et fixent le sable de manière permanente. L'extrémité Sud de Dungeness est néanmoins quelque peu attaquée et entamée. Au delà, par suite de la direction oblique de la côte, les tempêtes du Sud-Ouest causent bien moins de dommage et ce sont les tempêtes du Sud-Est, bien moins nombreuses, qui sont seules à craindre. L'altitude moyenne de toute la région est de 4 à 5 mètres, mais des dénivellations fréquentes donnent à cette section du littoral un aspect extrêmement raboteux.

La côte orientale du Romney Marsh est en grande partie privée, par la protubérance de Dungeness, de matériaux transportés par les courants de l'Ouest. Seuls les éléments les plus fins dépassent le promontoire et s'étalent en avant de New Romney en une longue et vaste plage. C'est le seul point du Weald où les sables — si développés sur la côte française située en face — acquièrent quelque importance.

Au delà, l'apport de la mer est très peu considérable et bien que les tempêtes du Sud-Est auxquelles cette partie de la côte est exposée, soient moins sérieuses que celles du Sud-Ouest, il y aurait reculé marqué sans une ligne à peu près continue d'ouvrages défensifs édifiés par l'homme. Aux alentours de Dymchurch une digue

(Dymchurch Wall) protège le Marsh contre l'invasion de la mer. Elle a près de 6 kilomètres de long, 7 mètres de large au sommet et s'élève à 3 ou 4 mètres au-dessus du niveau des hautes marées. Cette digue existait probablement, au moins en partie, du temps des Romains (1). Elle a été fortement consolidée de nos jours par des ouvrages de maçonnerie surtout entre Dymchurch et Dymchurch Redout. En s'approchant d'Hythe on retrouve, longeant la mer, des bancs de graviers, larges de 500 mètres, avec des rides (*fulls*) orientées dans des directions variées. Cette région a été renforcée par de nombreuses, fortes et hautes barrières de bois et aussi, surtout aux abords de la ville, par des jetées et des boulevards.

5° *Côte de Sandgate-Folkestone*. — Elle représente la section des Sables Verts inférieurs puis du Gault. Elle est relativement élevée et constitue de véritables petites falaises. Celles-ci sont bordées, à leur base, par un long et mince cordon de graviers et de galets. Le rivage est le plus souvent défendu par des digues ou agrémenté de promenades appartenant aux agglomérations de Sandgate ou de Folkestone. Vers l'Ouest, la côte, composée surtout d'argile de Sandgate, a des contours assez mous et déprimés ; elle s'élève néanmoins assez rapidement, vers l'intérieur, par une série d'ondulations où elle atteint une trentaine de mètres. A l'Est on a surtout des grès (sables de Folkestone) formant un escarpement réel de 50 à 55 mètres au-dessus de la mer. Un nouvel ensellement correspond au point d'affleurement du Gault. Une petite indentation a permis d'établir là l'ancien port de Folkestone.

Il y a, à l'Est de Folkestone, les grands éboulis connus sous le nom de « Warren ». On trouve là deux séries de falaises : l'une, en bordure immédiate de la mer,

(1) E. M. WARD. *English Coastal Evolution* p. 203.

relativement basse (30 à 40 mètres) est constituée par une masse énorme de décombres crayeux, constamment entaillés par les vagues (*low cliff*) ; l'autre en arrière est formée par la muraille de craie (*high cliff*) s'élevant à plus de 150 mètres et dominant nettement les débris confus qui se sont détachés d'elle. La cause de cet effondrement est un glissement des couches de craie sur l'argile du Gault sous-jacente comprimée sans épaulement du côté du Weald. Des éboulements périodiques ont rongé la côte de manière locale et fait saillir le promontoire de Copt Point, qui protège le port de Folkestone contre les vents d'Est. Il est formé presque entièrement d'argile (du Gault) avec un simple couronnement de craie marneuse qui n'est pas assez lourd pour amener ici compression et glissement, mais est assez important néanmoins pour protéger les couches sous-jacentes contre l'érosion subaérienne. Ce promontoire peut être considéré comme marquant la limite du littoral du Weald.

Climat. — Le mouvement relatif des cyclones et anticyclones domine tout le système climatique du Weald. La proximité du continent permet aux influences anticycloniques de s'étendre sur la région plus fréquemment que dans la plupart des autres districts de l'Angleterre. Par ailleurs le Weald se trouve au voisinage de trois voies très fréquemment suivies par les dépressions venues de l'Atlantique : l'une passant par la mer d'Irlande et traversant l'Angleterre en écharpe jusqu'à la basse vallée de la Tamise, — l'autre suivant la baie de Bristol et la vallée de la Tamise — la dernière et la plus importante s'engageant dans la Manche puis déviant à travers le Hampshire, le Surrey et la basse vallée de la Tamise. La plupart des dépressions passent ainsi par la basse vallée de la Tamise, c'est-à-dire légèrement au Nord du Weald ce qui amène dans cette région une prédominance marquée des vents du Sud et du Sud-Ouest.

De novembre à mars les dépressions sont extrêmement nombreuses : elles déterminent des pluies abondantes et une température douce. Le régime anticyclonal s'établit alors parfois pendant une brève période en janvier. Il occasionne rarement un temps froid : le plus souvent il provoque du brouillard ou un voile de nuages gris et bas. En avril et mai le régime anticyclonal est très fréquent, il amène un temps sec, clair, calme, pendant ces deux mois dans le Weald. Parfois une dépression passant au Sud du Weald dans le couloir de la Manche amène des vents du Nord et des gelées de printemps. De juin à septembre les dépressions redeviennent assez nombreuses, bien moins toutefois qu'en hiver ; elles passent le plus souvent un peu au Nord du Weald, provoquant des vents chauds du Sud dans tout le district. Elles cheminent d'ailleurs lentement et sont séparées par de petits intervalles de hautes pressions. En octobre, les dépressions augmentent soudain en nombre et en rapidité, amenant avec elles des précipitations abondantes.

Dans l'ensemble la région du Weald correspond à une zone de basses pressions : la pression moyenne à Uckfield, qui occupe une position centrale, est de 760 millimètres. Par suite de la présence du couloir de dépression constitué par la basse vallée de la Tamise les pressions diminuent du Sud vers le Nord, mais de manière très légère (1 ou 2 millimètres au maximum) par suite de la courte distance considérée. Les pressions les plus basses s'observent de novembre à mars (minimum 757 millimètres en décembre) et les plus hautes d'avril à octobre (maxima en mai : 762 millimètres et en septembre 763 millimètres (1).

Températures. — La distribution des températures varie suivant la plus ou moins grande proximité de la côte,

1) Calculé d'après les données de *Climats and Baths of G. B.* pp. 32-33.

d'après la disposition du relief, enfin et surtout d'après la saison de l'année.

De manière générale la côte Sud a une température légèrement plus douce que l'intérieur, mais par suite des faibles distances qui séparent le littoral des points les plus reculés à l'intérieur des terres, les différences des moyennes de température sont d'ordinaire très peu marquées : elles atteignent un degré centigrade au maximum mais restent le plus souvent limitées à un demi degré. De manière générale, entre novembre et mars l'intérieur est plus froid que la côte et c'est à ce moment que la différence est le plus accentuée ; d'avril à octobre, la différence est faible : dans la première partie de cette période (avril à juillet) la côte, lente à changer de température par suite de la proximité de la mer, est légèrement plus fraîche que l'intérieur : dans la deuxième partie (août à octobre) pour la même raison elle reste légèrement plus chaude que l'intérieur dont la température décline alors progressivement. L'écart entre minima et maxima est partout plus marqué vers l'intérieur que sur la côte. La différence varie entre un et trois degrés centigrades suivant les endroits.

La disposition du relief a une influence infiniment plus marquée. L'altitude joue un rôle général prépondérant : les points les plus élevés de la région des Sables Verts, notamment dans l'Ouest de la région et dans l'ensemble du Haut Weald dont des températures relativement basses (inférieures à 10° en moyenne) alors que la Plaine du Weald, les Marshes, la dépression du Gault et les portions déprimées des Sables Verts ont des températures beaucoup plus hautes. Le phénomène d'inversion thermique se produit dans les vallées du Haut Weald et des Sables Verts surtout au mois de mai quand dominant les influences anticyclonales. Il a une grande importance économique locale. L'exposition vers le Sud a une grosse influence sur toute la région qui s'allonge au pied des

North Downs (Holmesdale) et pour les stations adossées à la falaise du Haut Weald. Enfin la protection contre les vents d'Ouest joue parfois localement un rôle capital (Eastbourne).

Les variations mensuelles présentent des contrastes nets. La période la plus froide s'étend de novembre à mars. Il y a alors relativement peu de différence entre chaque mois. Le minimum est toujours en décembre ($4^{\circ} 6$ à Tunbridge Wells, $5^{\circ} 4$ à Dungeness). La température moyenne reste inférieure à 8° centigrades. En avril et en mai la température monte de manière constante, progressive et rapide. Puis de juin à septembre s'étend une période assez uniformément chaude. La moyenne est alors égale ou supérieure à 14° centigrades. Le mois le plus chaud est soit juillet (à l'intérieur) soit août (sur la côte). Il y a d'ailleurs entre ces mois en tout cas peu de différences et le maximum est aux environs de 16° centigrades (1). En octobre la température décline très rapidement pour rejoindre les moyennes stables d'hiver.

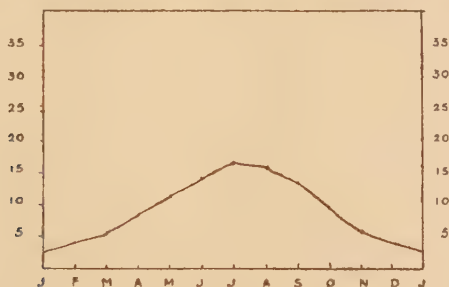


Fig. 1.

Température moyenne mensuelle (en degrés centigrades)
Tunbridge Wells

Le climat est en somme tempéré, avec un écart d'une dizaine de degrés seulement entre les plus hautes et les

(1) Dungeness J. 16° - A. $16^{\circ} 3$. Tunbridge Wells J. $16^{\circ} 3$ - A. $15^{\circ} 5$. Chiffres calculés d'après *Book of Normals* pp. 12-14.

plus basses moyennes mensuelles et un intervalle de six degrés entre les niveaux moyens des températures de la saison froide et celles de la saison chaude. Saison froide et saison chaude sont d'ailleurs en elles-mêmes remarquablement stables.

Les maxima et les minima à l'intérieur de chaque mois sont relativement peu accentués. C'est pendant l'hiver (novembre à mars) qu'ils sont le plus réduits : leur amplitude n'est alors que de 5 à 7 degrés suivant les régions. C'est au mois d'avril qu'ils sont le plus marqués ; ils atteignent alors 7 à 10 degrés selon les cas. Pendant la saison chaude ils se modèrent de nouveau et ne dépassent pas 6 à 9 degrés. Minima et maxima sont plus prononcés à l'intérieur que vers la côte, mais en aucun cas ils ne sont poussés à l'extrême. Les gelées se produisent pendant sept mois de l'année sur la côte (octobre à avril) et pendant neuf mois à l'intérieur (septembre à mai). Elles sont rarement intenses. Il y a toutefois de ce point de vue une différence notable entre la côte où il est rare de voir le thermomètre descendre au-dessous de -5° ou -6° et

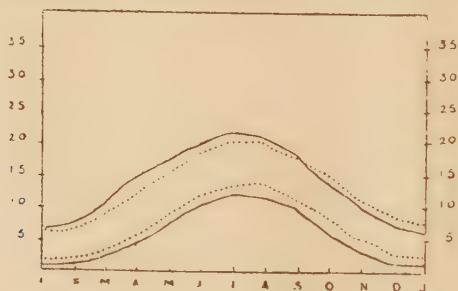


Fig. 2.

Moyenne des Maxima et Minima mensuels (en degrés centigrades)

———— Tunbridge Wells
 ----- Dungeness

l'intérieur où il tombe parfois à -10° et exceptionnellement -15° . Les gelées d'avril sont très fréquentes mais peu marquées.

La variation diurne est modérée ; elle est en moyenne de 6 à 7 degrés. Elle est accentuée pendant les mois chauds et alors plus fortement marquée à l'intérieur que sur la côte (9° à Tunbridge Wells ; 7° 5 à Hastings). Elle est partout très réduite (5° environ) pendant les mois d'hiver.

Dans l'ensemble, les températures du Weald sont remarquablement égales. Elles ne sont pas en général très élevées mais représentent un maximum par rapport à presque tout le reste de l'Angleterre.

Vents. — Les vents dans la région du Weald ont des directions fort variables d'un jour à l'autre et même d'un moment à l'autre par suite de l'instabilité atmosphérique provoquée par le passage rapide des dépressions. Les courants dominants (mais non réguliers et permanents) sont ceux qui viennent du Sud-Ouest. Les vents d'Ouest et occasionnellement du Nord-Ouest, forment le deuxième groupe le plus important. Les vents venant de ces deux directions sont tout à fait prépondérants en novembre, décembre, janvier. Mais ils sont fréquents aussi pendant tous les autres mois de l'année, excepté en avril et en mai. Les uns et les autres sont assez tièdes et très humides ; ce sont eux qui amènent sur le Weald les plus fortes précipitations. Les vents du Nord-Est contrebalancent sinon excèdent l'importance des précédents pendant les mois d'avril et de mai ; ils ne sont pas négligeables en juin. Pendant le reste de l'année leur influence est réduite. Ils ont tendance à être frais et secs. Les vents d'Est dominant en septembre et octobre. Les vents des autres directions se répartissent de manière assez égale au cours des différents mois : ceux du Sud, chauds et souvent secs font fréquents, mais très éphémères ; ceux du Nord se font sentir plus rarement mais leur arrivée, surtout en hiver, passe rarement inaperçue. Les orages ne sont pas très nombreux ; ils se produisent surtout en mars. La

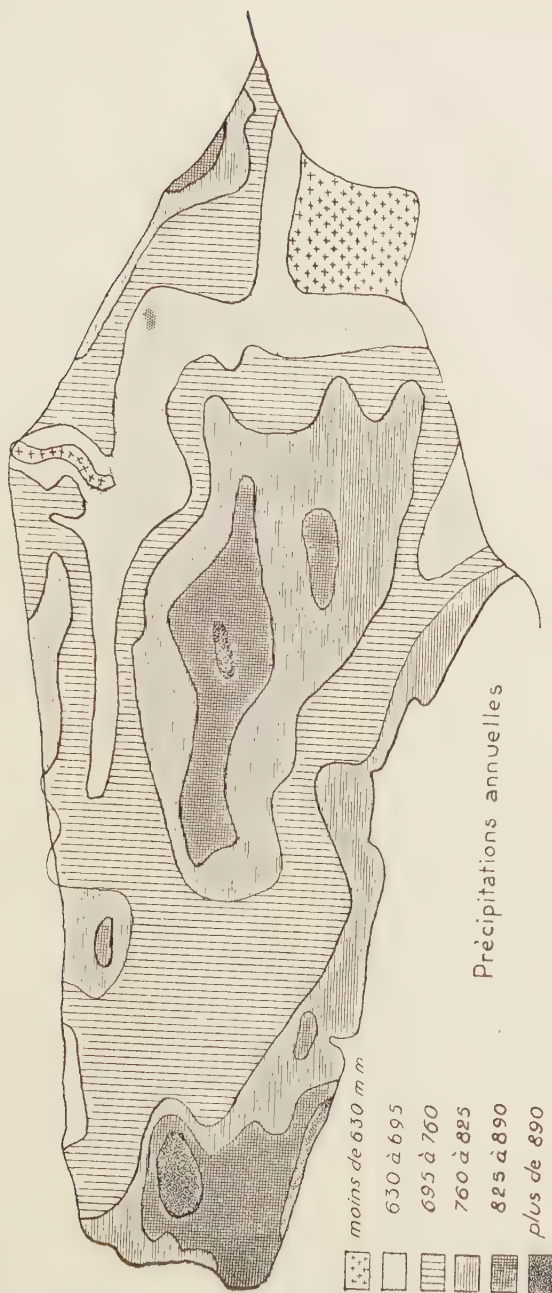
brise de mer se fait sentir par temps calme tout le long de la côte.

Pluies. — La répartition des pluies dans le Weald dépend essentiellement de l'exposition aux vents du Sud-Ouest et de l'altitude. Aussi les précipitations diminuent-elles dans l'ensemble vers le Nord-Est et se concentrent-elles sur la zone périphérique élevée et sur le noyau central du Haut Weald, ménageant entre ces deux régions une sorte de couronne de pluviosité minima.

A. — **Zone périphérique.** — On trouve une zone de précipitations assez considérables sur la bande de terrain qui longe les South Downs. Cette région est peu élevée. Elle se compose surtout de Gault et de Sables Verts déprimés et aussi d'une partie de la plaine du Weald. Sa situation au Sud-Ouest du Weald, ainsi que la courbure de la ligne de côte au niveau de Brighton et un léger ensellement topographique dans les Downs près de Piecombe, expliquent comment les vents humides s'engouffrent localement là comme dans un entonnoir. Entre Eastbourne et Petworth, la hauteur annuelle des pluies est de 760 à 825 millimètres.

Plus à l'Ouest, les hautes altitudes atteintes par les Sables Verts inférieurs déterminent aux alentours de Midhurst, de Petersfield et surtout d'Halesmere (Hindhead) une zone de très forte pluviosité. Les pluies dépassent à bien des endroits 890 millimètres. C'est un des points les plus arrosés du Weald (Halesmere reçoit 905 millimètres d'eau par an).

Une autre zone de pluies abondantes s'étend en bordure des North Downs entre Leith Hill et Sevenoaks. Leith Hill et les environs reçoivent plus de 825 millimètres d'eau ; plus à l'Est, les pentes inférieures des Downs et occasionnellement les terrains adjacents, ont seuls des précipitations élevées ; ce n'est que lorsque les Sables



Précipitations annuelles



Echelle $\frac{1}{750320}$

Verts inférieurs constituent un trait topographique saillant, au Sud de Sevenoaks, que l'on voit apparaître un maximum. Celui-ci disparaît bien avant la vallée de la Medway.

En se dirigeant vers le Sud-Ouest, le long des North Downs on ne retrouve plus guère de forte pluviosité avant la région d'Ashford.

B. — Zone centrale. — Au centre de la région le Haut Weald forme un grand triangle (Horsham — Cranbrook — Battle) recevant partout plus de 760 millimètres de pluie par an. Une section de la chaîne de Battle (entre Waldron et Brightling) et la chaîne des Forêts (depuis la forêt de Saint-Leonards jusqu'auprès de Ticehurst) ont des précipitations de 825 à 890 millimètres. Enfin, tout à fait au centre, une partie de la forêt d'Ashdown a des moyennes plus considérables encore : Crowboro reçoit jusqu'à 914 millimètres.

C. — Zone intermédiaire. — Entre le noyau central du Haut Weald et les régions périphériques de forte pluviosité, se trouve un anneau allongé où les pluies sont relativement moins abondantes. Dans la partie Sud-Ouest de la Plaine du Weald, c'est-à-dire dans toute la région méridionale entre la côte et West Grinstead (à laquelle il faut joindre ici la zone Sud du Haut Weald qui n'a localement qu'un relief assez médiocre), dans toute la région occidentale (de Horsham à Chiddingfold) et enfin dans la région qui s'étend au sud de Reigate, les pluies restent entre 695 et 760 millimètres. Il en est de même dans la partie déprimée des Sables Verts inférieurs comprise entre Hindhead et Leith Hill, c'est-à-dire autour de Godalming et Farnham. Cette pluviosité modérée s'explique par le bas niveau de toutes ces régions. On est encore loin de la sécheresse par suite de l'exposition Ouest ou Sud-Ouest de ces

districts. Dans la zone orientale du Weald la même quantité de précipitations se trouve sur les terrains relativement élevés qui constituent la bordure du Haut Weald vers l'Est et le Nord-Est et sur ceux qui forment la banquette des Sables Verts entre la vallée de la Medway et la mer. Ainsi les régions basses orientées vers le Sud-Ouest et les régions d'altitude moyenne orientées vers le Nord-Est reçoivent approximativement la même quantité modérée de pluies.

Un minimum de pluviosité (630 à 695 millimètres) peut se suivre dans toute la partie orientale de la plaine du Weald et la section Sud-Est du Haut Weald, de Winchelsea, par l'Isle of Oxney, Headcorn, Tonbridge et jusque vers Edenbridge. On a là en effet une région basse abritée des vents pluvieux par le double écran des Downs et du Haut Weald. Le Pevensey Marsh par suite de sa situation très déprimée ne reçoit pas davantage de précipitations.

Enfin les pluies les moins abondantes se trouvent dans le Romney Marsh (moins de 630 millimètres, 619 millimètres seulement à Dungeness) par suite de la situation orientale et surtout par suite du bas niveau de ce district. On ne trouve ailleurs pareille faiblesse de précipitations que dans le couloir de la Medway en aval de Yalding.

La répartition des pluies à travers les différents mois de l'année présente dans le Weald un certain nombre de traits caractéristiques. Le mois le plus pluvieux est nettement le mois d'octobre. Il tombe pendant un mois environ $1/7$ du total des précipitations annuelles. La période s'étendant de novembre à mars est, après octobre, la période de l'année qui est le plus arrosée. Les précipitations diminuent d'ailleurs graduellement et régulièrement de novembre à mars. Les mois suivants, d'avril à juin, constituent nettement la saison sèche. Le minimum se trouve toujours en mai qui ne reçoit guère que $1/20$

des pluies annuelles. Ensuite les précipitations augmentent de nouveau et les mois d'été reçoivent une quantité d'eau assez considérable. Il y a généralement un maximum secondaire de pluviosité en août qui reçoit 1/12 des pluies annuelles.

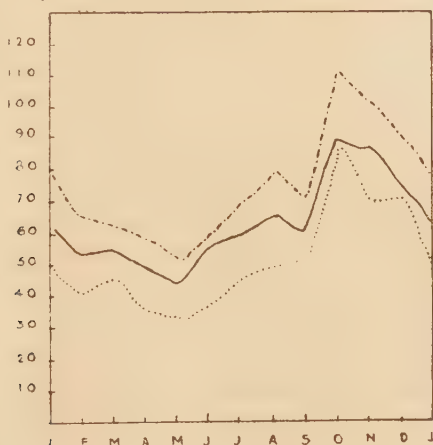


Fig. 88.

Précipitations mensuelles (millimètres)

Crowborough ————
 Edenbridge —————
 Dungeness - - - - -

L'humidité relative est très élevée par suite de l'imperméabilité générale du sol et des températures plutôt basses qui règnent pendant la plus grande partie de l'année. Elle est en moyenne de 80 à 81 et varie relativement peu d'un mois à l'autre. Il y a une légère réduction d'avril à août, mais on peut dire qu'en toute saison l'air du Weald est imprégné d'humidité. Celle-ci est particulièrement considérable sur la côte et spécialement dans le Romney Marsh.

Insolation et Nébulosité. — L'insolation du Weald est légèrement supérieure à la moyenne de l'Angleterre : elle

est de 4 heures 15 à 5 heures suivant les régions (1). La quantité de soleil augmente régulièrement du Nord vers le Sud, avec l'exception notable du Romney Marsh où, par suite de l'intense nébulosité locale la quantité de rayons solaires reçus reste extrêmement faible. De manière générale, les mois les moins ensoleillés sont novembre, décembre, janvier et février (moins de 3 heures par jour). En mars et avril la nébulosité diminue progressivement. De mai à août l'insolation est relativement considérable (6 à 7 heures par jour) ; au début de cette période les jours sont courts mais la nébulosité est très faible ; plus tard la nébulosité s'accroît mais la longueur des jours compense le déficit. C'est la période de l'année où l'exposition vers le Sud a le plus d'importance et constitue un facteur déterminant pour la localisation des lieux de résidence. En septembre et octobre le nombre d'heures de soleil diminue rapidement surtout par suite de l'intense nébulosité caractéristique surtout de la fin de cette période.

Les brouillards sont fréquents dans la région, beaucoup plus que sur les Downs mais bien moins que dans la vallée de la Tamise. Sur la côte on observe surtout des brouillards d'été. A l'intérieur, dominent les brouillards d'automne et d'hiver qui se forment aux premières heures du jour et se dissipent souvent à la fin de la matinée.

Saisons. — Du point de vue météorologique, les saisons dans le Weald ne coïncident pas avec les divisions du calendrier. Il y a cinq mois froids, venteux, humides et sombres : novembre, décembre, janvier, février et mars qu'on peut appeler mois d'hiver. Puis viennent deux mois de printemps : avril et mai, frais, calmes, secs et ensoleillés ; juin, juillet, août et septembre, chauds, assez modérément éventés et humides, mais ayant une bonne

(1) Celle de l'Angleterre est de 4 heures 10 environ.

part de lumière constituent les mois d'été. Enfin octobre, mois de transition, de température irrégulière, avec de grands vents et d'énormes pluies, une quantité de soleil diminuant sans cesse peut être considéré comme résumant la saison d'automne.

Hydrographie. — Le Weald est drainé par onze petits cours d'eau. Ce sont les rivières Wey, Mole, Darent, Medway (grossie la Beult, la Teise et de l'Eden), Stour Rother (de l'Est) Ashburn Cuckmere. Ouse, Adur, Arun (grossie de la Rother de l'Ouest), Les trois premiers sont des tributaires de la Tamise les autres possèdent des bassins autonomes et se frayent des chenaux indépendants vers la mer. La disposition topographique du dôme Wealdien n'a pas permis la constitution d'un tronc hydrographique important et les petits cours d'eau, rayonnant presque tous du Weald central vers l'extérieur, restent les éléments dispersés et de faible importance d'un système de drainage sans unité.

Dans la région centrale imperméable (Haut Weald et Plaine du Weald) le ruissellement superficiel est intense et le drainage est assuré par une multitude de cours d'eau minuscules qui recouvrent tout le pays d'une trame extrêmement serrée. Le réseau hydrographique constitue ici un chevelu aux formes ramifiées et compliquées. Les rivières principales ne sont elles-mêmes que les ruisseaux les plus gros servant de collecteurs aux ruisseaux plus petits. Dans la région périphérique, plus ou moins perméable, les cours d'eau sont plus rares, plus espacés et plus considérables. Les rivières maîtresses sont nettement marquées. Malgré tout, elles n'atteignent jamais une importance considérable car une grande partie des eaux de pluie s'infiltre. Au Sud-Est de la Medway il y a même une petite zone de circulation karstique (vallée de la Loose).

Les différentes sections du cours des rivières Wealdiennes présentent généralement entre elles de vifs con-

trastes. La partie supérieure, lorsqu'elle se trouve dans le Haut Weald, ce qui est le cas pour la plupart d'entre elles, offre des traits d'extrême jeunesse : les cours d'eau très petits coulant en terrain assez dur n'ont pas eu la force de régulariser leur profil : la pente est rapide, elle offre des ressauts et parfois des cascades ; les vallées sont étroites et pleines d'irrégularités. Par contre le cours

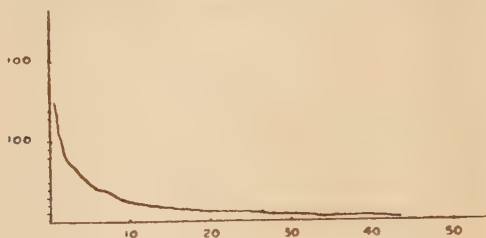


Fig. 4.

Profil de la Rother (de l'Est)

Longueurs (en km.)		10 km.
Hauteurs (en m.)		100 m.
(exagérées 100 fois).		

inférieur, soudé au précédent presque sans transition et se développant dans l'argile Wealdienne, puis les régions périphériques, présentent des formes extrêmement mûres, parfois séniles. Une des causes principales est l'élévation récente du niveau de base qui a amené le colmatage de la partie inférieure des vallées surcreusées. Les rivières circulent dans de très larges vallées et ont généralement alors une pente très régulière et parfois presque insensible.

Le régime de ces cours d'eau trouve un élément de stabilité dans l'abondance régulière des précipitations. Mais l'imperméabilité de la plus grande partie des bassins, la pente accentuée des cours supérieurs et la pente presque nulle dans la partie inférieure provoquent des variations de niveau d'assez forte amplitude. Les eaux commencent à grossir au mois d'octobre. La montée est très rapide et

un maximum de crue est atteint en janvier et février. Puis un déclin régulier amène les eaux à leur niveau d'étiage en mai. A partir de ce moment la baisse se poursuit de manière très lente jusqu'au mois de septembre où se trouve le minimum. La différence de débit entre la période de crue et la période d'étiage est très considérable. Elle est souvent dans la proportion de 4 à 1. Ainsi les inondations seraient-elles fréquentes si de petites levées de terre n'empêchaient ordinairement les rivières de franchir leur berges pendant la saison froide. Mais surtout le faible débit du cours d'eau rend leurs variations de très petite importance.

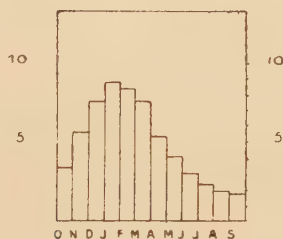


Fig. 5.

Débit mensuel moyen de la Wey (à Weybridge)

(En mètres cubes par seconde)

Calculé d'après les informations fournies par le Bureau des

Les vallées ont eu et ont encore une influence capitale sur la vie économique et humaine : elles ont établi les principaux moyens de communication vers l'extérieur par les couloirs qu'elles ont creusés dans l'épaisseur des Downs ; à l'intérieur elles ont déterminé l'emplacement des principales régions agricoles (surtout dans le Haut Weald et sur la périphérie) et d'un grand nombre d'établissements humains. Mais les cours d'eau eux-mêmes très médiocrement navigables ne servent guère qu'à faire tourner de petits moulins, et dans certains cas à alimenter les riverains en eau.

L'alimentation en eau se présente dans des conditions très différentes dans le Haut Weald, dans la Plaine du Weald et dans les régions du pourtour. Dans le Haut Weald un certain nombre de couches sont assez perméables (surtout dans les Sables de Tunbridge Wells et dans les Sables d'Ashdown) et renferment des nappes aquifères relativement importantes. L'argile de Wadhurst, surtout dans la partie septentrionale du district et l'argile de Fair light spécialement dans la partie méridionale, empêchent l'infiltration profonde et forment la base du régime hydrostatique de la région. Mais le Haut Weald a dans son sous-sol une structure extrêmement morcelée par suite de la présence d'une multitude de failles, décrochements et dislocations de détail qui suffisent à empêcher la constitution d'un système hydrostatique d'ensemble. Le pays se trouve divisé en une série de petites sections possédant quelquefois seulement des sources de surface nombreuses, instables et peu importantes, mais quelquefois aussi de petites nappes aquifères qui se dégagent par des lignes de sources (lorsque la disposition de la structure locale fait affleurer un banc d'argile par exemple au pied d'une certaine épaisseur de grès ou de sable) ou qui sont atteintes par des puits peu profonds. Les conditions hydrostatiques varient considérablement d'un point à l'autre mais sont relativement stables dans chaque endroit considéré. De manière générale l'eau est partout abondante et sa distribution n'a pas influencé de manière notable la position des groupements humains. L'eau obtenue est de qualité moyenne. Il est peu fréquent qu'elle soit contaminée par des matières organiques mais elle est d'ordinaire assez fortement chargée d'éléments minéraux qui la rendent assez dure tout en la laissant potable.

Dans la plaine du Weald, l'imperméabilité presque absolue est de règle. Il y a un ruissellement, ou plutôt étant donné l'horizontalité du pays, une stagnation superficielle des eaux tout à fait caractéristique. Les for-

mations de surface, en particulier les graviers abondants près du lit de la plupart des rivières, s'imprègnent d'une humidité qui suinte en une multitude de petits ruisselets. L'eau partout très abondante est partout très mauvaise : elle est souvent contaminée par suite de son séjour en surface dans une région couverte de fermes ; elle est ordinairement très dure et difficilement buvable. L'eau de pluie est souvent recueillie par les habitants pour les besoins domestiques. Depuis une époque récente des canalisations venues soit du Haut Weald soit surtout de la zone des Sables Verts alimentent les agglomérations principales.

La zone périphérique présente une alternance régulière de couches très perméables et de couches nettement imperméables à peu près continues. Aussi le régime hydrostatique présente-t-il ici des traits d'ensemble tout à fait réguliers. Le fait le plus important est que toutes les couches plongent vers l'extérieur du Weald : l'écoulement normal dans les profondeurs entraîne la plus grande partie de l'eau hors du Weald (1). Deux couches très perméables, les Sables Verts inférieurs et la craie, absorbent une grande quantité d'eau. Deux couches imperméables essentielles, le Gault et l'argile d'Atherfield reposant sur l'argile Wealdienne en contrôlent le débit. La couche des Sables Verts est comprise entre ces deux couches imperméables et se trouve ainsi en position artésienne mais comme sa bordure seulement se trouve dans le Weald, les puits artésiens, importants dans le centre du bassin de Londres, sont complètement absents du Weald. Le Weald est la zone d'alimentation de la nappe artésienne. Les Sables Verts inférieurs sont constitués surtout de sables perméables, et aussi de calcaires qui donnent quelquefois

(1) L'inclinaison du plan de la nappe aquifère dans la craie est estimée à 2 à 5 mètres par kilomètre, d'après H. B. WOODWARD. *The Geol. of Water supply* p. 57

lieu à une circulation karstique (Vallée de la Loose). Par suite de la présence de la couche intermédiaire de l'argile de Sandgate, la nappe aquifère est parfois double et lorsque cette couche argileuse affleure, elle donne naissance à une petite ligne de sources médiane. Mais l'argile de Sandgate n'est pas représentée partout et en bien des endroits il n'existe de sources, d'ailleurs peu considérables, qu'à la base de l'ensemble de la formation au contact de l'argile d'Atherfield. Partout ailleurs l'eau ne peut être atteinte que par des puits relativement profonds. Sources et puits n'ont qu'une alimentation assez irrégulières. Lorsque le niveau de la nappe aquifère baisse quelque peu, le débit des sources se ralentit et l'eau diminue immédiatement dans les puits. En effet par suite de sa position au haut de la pente des couches qui déterminent le régime hydrostatique de la région, toute cette zone du Weald est la première à ressentir les effets d'une variation même légère de niveau. Il est rare toutefois que l'eau manque absolument ; elle est seulement d'abondance intermittente et de toute façon denrée assez rare et nettement localisée.

Les sources qui naissent de la craie forment une ligne à peu près régulière tout autour du Weald ; elles présentent des caractères analogues. Toutefois par suite de la grande extension de cette formation en surface, les sources qui en coulent ont généralement une beaucoup plus grande abondance que les sources issues des Sables Verts. Elles ont joué aussi un beaucoup plus grand rôle dans l'histoire des groupement humains. Ceux-ci se sont toutefois nettement localisés à proximité des points d'eau. De nos jours la diffusion des canalisations tend à diminuer l'importance de ce facteur. L'eau de la craie comme celle qui se trouve dans les Sables Verts renferme une assez forte proportion de matières minérales mais elle est néanmoins saine et peut être consommée sans inconvénients.

RÉGIONS NATURELLES

Bien que dans l'ensemble le Weald constitue un tout aux caractères bien définis, dans le détail les éléments physiques, économiques et humains se combinent localement de manière à déterminer à l'intérieur du pays une série de petites régions ayant des traits particuliers et originaux. Sans doute les éléments humains, l'exploitation du sol et le groupement des agglomérations, contribuent à donner à chaque district une physionomie particulière. Mais comme eux-mêmes sont en très grande partie déterminés par des phénomènes physiques, on peut, tout en tenant un large compte de leur influence, distinguer plusieurs régions. Au centre se trouve l'aire montueuse et irrégulière du Haut Weald entouré par l'anneau déprimé de la Plaine du Weald. Ces deux régions constituent le Weald Central, le véritable cœur du pays Wealdien. Tout autour s'égrennent des petits districts : celui d'Ashford, celui de Maidstone, celui du Holmesdale, celui de Farnham, celui de Midhurst, celui d'Eastbourne dont l'ensemble constitue la zone périphérique. Enfin sur la côte, le Romney Marsh et le Pevensey Marsh forment deux petits mondes à part fortement individualisés.

Le Haut Weald. — La région du Haut Weald qui forme le centre et le cœur du district est un pays pauvre et âpre. Le sol est raboteux et assez ingrat ; le climat est souvent dur, froid et humide ; presque tout le pays est découpé par de petits cours d'eau irréguliers, en blocs inégaux et rocheux. Des forêts ou des landes, qui revêtaient autrefois la région d'un manteau continu, s'étendent encore sur des espaces assez larges. L'occupation humaine est sporadique : elle se concentre dans les vallées, spécialement vers le Nord et laisse, surtout dans la région axiale, de vastes étendues très faiblement habitées. Les exploita-

tions humaines qui se sont autrefois développées au cœur de la forêt ont souvent gardé une ceinture de bois que l'on peut considérer comme des haies très épaisses mais qui très vraisemblablement ne sont que des restes de la forêt primitive. Aussi l'ensemble du pays a-t-il même dans les sections les plus peuplées un aspect tout à fait bocager. Depuis le déclin de l'industrie du fer qui avait déterminé au xvi^e siècle une forte activité économique dans la région, le Haut Weald a vécu de manière très retirée. Les mauvaises routes l'isolaient presque complètement du reste de l'Angleterre. Aussi la forme d'économie qui s'est développée naturellement dans les temps modernes est celle de l'exploitation agricole mixte où le fermier produit presque tous les articles nécessaires à la vie. La culture du houblon fournissait naguère le principal produit dont la vente rapportait une quantité relativement importante d'argent liquide. De nos jours la forme mixte reste encore le type caractéristique d'exploitation de la région ; la tradition s'atténue peu à peu et les pâturages occupés par les bêtes à cornes tendent à envahir progressivement une grande partie du terrain exploitable ; quant au houblon il se réduit de plus en plus car il lui est difficile, à une époque de transport facile et de concurrence mondiale, de supporter la compétition des produits venant d'autres régions beaucoup plus richement douées. La population longtemps isolée et pauvre, reste encore comparativement très arriérée. C'est dans le Haut Weald qu'on trouve les cultivateurs les plus routiniers et les plus tenacement attachés aux vieux préjugés. Par un contraste singulier, ce Haut Weald rude et sauvage s'est vu envahir récemment par un grand nombre de Londoniens qui venaient chercher précisément le contact avec la nature simple et même fruste pour se délasser des fatigues ou se guérir des maladies contractées pendant un séjour à la ville. Ainsi se sont fondés des districts de résidence qui juxtaposent de manière cu-

rieuse l'élément raffiné et artificiel de Londres à la portion le plus retardataire de toute la population du Weald. Ce développement de Londres a provoqué de lentes mais profondes modifications dans le Haut Weald. Le cultivateur fruste s'affine de plus en plus : il trouve surtout dans les conditions nouvelles une possibilité d'améliorer notablement sa condition matérielle. Les résidents dépensent de l'argent dans le pays : mais surtout le contact avec Londres ou les villes de la côte dépendant de Londres offre un débouché avantageux pour toutes sortes de produits. Des spécialistes - souvent originairement étrangers au pays - ont organisé sur un pied moderne, des fermes tout à fait perfectionnées, par exemple pour la production des œufs et des poulets. Les indigènes suivent la voie, et la population habituée à un genre de vie autrefois médiocre trouve dans l'équilibre nouveau en formation des éléments de contentement et de modeste prospérité.

La Plaine du Weald. — La plaine du Weald présente avec le Haut Weald de fortes affinités et pourtant aussi de notables contrastes. C'est aussi un pays assez peu accueillant : point de rochers ici mais une interminable plaine basse boueuse et monotone. Il pleut infiniment moins dans cette région déprimée que dans le haut pays, mais par suite du défaut d'écoulement l'humidité y est encore plus sensible. Il n'y a que fort peu de forêts, mais les haies touffues sont nombreuses et l'aspect bocager persiste. Le sol est dans l'ensemble plus fertile que dans le Haut Weald ; aussi l'occupation humaine est-elle ici pratiquement continue, bien qu'assez peu dense. En effet le sol lourd offre des conditions passablement favorables aux céréales. Or les céréales, dans les conditions d'exploitation et de concurrence modernes, ne rapportent plus grand chose au fermier anglais. Aussi les cultivateurs mettent-ils en masse leurs terres en pâturages : les bêtes à cornes se multiplient ; les hommes s'en vont. Les herbes

recouvrent toute chose. La plaine du Weald se revêt d'un manteau de verdure. Le houblon autrefois cultivé de manière intensive dans le Nord-Est diminue rapidement. Or cette terre plate, humide et uniforme n'attire guère les Londoniens qui affluent dans le Haut Weald. Aussi la Plaine ne bénéficie que fort peu de l'afflux des résidents : elle en reçoit surtout le long des lignes de chemin de fer qui la traversent (Burgess Hill). Elle profite sans doute économiquement de la liaison avec Londres mais elle est loin d'en tirer le même bénéfice que le Haut Weald. Ses fermiers, naguère plus opulents que ceux du Haut Weald, ne trouvent pas les mêmes possibilités d'adaptation aux conditions de vie transformées, et, sans se trouver à proprement parler en état de crises ils ont relativement moins progressé de tous points de vue que les précédents.

Zone périphérique. — Le Weald central (Haut Weald et Plaine du Weald) est entouré par une série de petits pays complexes ayant presque tous des traits similaires.

1^o *La région d'Ashford*, sculptée par de nombreuses petites rivières est prodigieusement ondulée et variée. Le sol composé surtout de grès perméables est extrêmement fertile, généralement couvert de cultures et d'aspect ouvert et dégagé. On trouve partout de petites collines en pente douce couvertes de fermes prospères ; le climat n'est pas extrêmement humide ; le paysage est calme et souriant. Le littoral est semé de lieux de villégiature (Folkestone, Sandgate, Hythe) qui forment un débouché naturel pour les produits du sol ; Ashford et Folkestone ont, grâce à la houille apportée par mer et à la grande ligne continentale du Southern Railway, des petites industries locales très vivantes. La population est en général très aisée. Folkestone attire un type de visiteurs plus riche que la plupart des autres centres touristiques du Weald (excepté Eastbourne et dans une certaine mesure

Tunbridge Wells). Les fermiers sont prospères et intelligents. Ils emploient souvent des méthodes très modernes en grande partie sous l'influence du grand « South Eastern Agricultural Coollege » dont le siège se trouve à Wye.

2^o *La région de Maidstone*, appelée quelquefois Mid-Kent constitue certainement du point de vue agricole la région la plus prospère du Weald. Les terrains stériles ne sont pas absents : il y a surtout, vers le Nord-Ouest du district, un bon nombre de collines sableuses qui ne supportent que des bois de pin. Mais dans l'ensemble, on se trouve en présence d'une large banquette aux ondulations molles, composée surtout de terrains calcaires perméables aux horizons très dégagés. Cette espèce de petit plateau est profondément et largement entaillée par la vallée de la Medway qui constitue l'axe et le cœur du pays. La coupure est si nette qu'elle sert encore de division traditionnelle - d'ailleurs purement nominale - entre les habitants de la région. Il est entendu que ceux qui vivent sur la rive gauche sont les « Kentish men » alors que ceux qui sont installés sur la rive droite sont les « Men of Kent ». Les deux versants de la vallée sont également recouverts de cultures. Houblons et fruits sont les deux productions essentielles de la région, mais les autres cultures et l'élevage du gros bétail sont également importants. Les fermiers passent pour être les plus éclairés et les plus ouverts aux idées de progrès de tout le Weald. Les fermes sont d'ailleurs là généralement plus grandes qu'ailleurs et les exploitants disposent souvent de certains capitaux. Ils se trouvent à la tête du mouvement agricole de la région. Toutefois la situation matérielle et morale de la contrée, bien qu'étant toujours remarquablement bonne, a subi un recul relatif depuis quelque temps. Ce district agricole fertile était naguère le plus prospère de tous les pays Wealdiens. De nos jours l'afflux des résidents de Londres dans certaines autres régions a quelque peu transformé les

choses. Le pays est agréable mais trop simplement bucolique pour exercer une forte attraction sur l'imagination des citadins, aussi s'est-il trouvé quelque peu à l'écart du grand mouvement de migration londonienne. D'autre part la crise agricole contemporaine s'est fait d'autant plus sentir que l'économie générale était plus que partout ailleurs solidaire de la prospérité des cultures. Aussi tout en restant dans l'ensemble un pays riche, à population entreprenante et éclairée, le Mid Kent ne progresse-t-il pas aussi vite que certaines autres régions qui ont connu la pauvreté mais sont aujourd'hui sur le chemin de l'aisance et du confort.

3° *Holmesdale*. — Le mot de Holmesdale désigne à proprement parler la dépression du Gault et son extension géographique est assez mal délimitée. En effet la dépression du Gault constitue là véritablement l'axe d'une zone s'étendant approximativement entre Sevenoaks et Guildford et présentant des caractères nettement définis : du côté septentrional s'élève l'abrupt des Downs très éventé, couvert d'une végétation maigre, laissant apparaître le commencement des croupes blanchâtres qui ondulent largement vers le Nord ; au Sud se dressent des collines sableuses irrégulières, à sol rougeâtre, souvent revêtues de bois de pins bordant l'immense étendue de la plate argile Wealdienne. Entre ces deux districts assez stériles mais très pittoresques s'allonge une longue dépression bien abritée, très verdoyante, couverte surtout de pâturages mais comportant aussi quelques cultures sur le petit ressaut des Sables Verts supérieurs qui circule presque tout le long de la vallée sur le flanc du versant crayeux. Cette contrée qui combine une certaine richesse naturelle à un paysage particulièrement pittoresque, sauvage et même grandiose ou encore riant selon les points de vue, et qui est de toutes les régions Wealdiennes celle qui se trouvant le plus près de Londres, a connu de nos jours une fortune inespérée :

elle s'est garnie d'une multitude de résidences, parfois groupées autour des agglomérations de Guildford, Redhill Reigate, Sevenoaks, mais souvent aussi dispersées en petites colonies à travers toute la campagne. Des lignes régulières d'autobus, du même type que ceux qui sont employés au cœur même de Londres, relient les petits centres entre eux et à la capitale même, achevant de donner à toute la région un aspect de grande banlieue qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans le Weald aussi notablement développé. Les cultivateurs qui font surtout de la laiterie ou des légumes, trouvent un débouché soit dans la population locale soit dans l'agglomération de Londres proprement dite. Mais en fait tout le Holmesdale n'est qu'une extension, assez excentrique, il est vrai du « plus grand Londres ».

4^o *Région de Farnham.* — L'angle Nord-Ouest du Weald offre un ensemble de districts assez différenciés mais cependant étroitement solidaires les uns des autres. Le centre en est la vallée de la Wey avec les villes de Farnham et de Godalming. Cette vallée présente, en plus petit, à peu près les mêmes caractéristiques que la vallée de la Medway autour de Maidstone : le sol est fertile et l'agriculture a été longtemps assez prospère pour mettre le pays en bon rang parmi les régions productrices du Weald. La crise agricole ne l'a que plus rudement frappée. Les cultures riches déclinent ; le houblon autrefois très renommé diminue régulièrement. Cette régression est accentuée par l'isolement intellectuel des fermiers qui ne se trouvent en contact direct avec aucune autre grande collectivité agricole et restent attachés aux vieilles méthodes plus longtemps qu'il n'est compatible avec leur intérêt. Un des pivots de l'économie agricole de la région est l'entretien des moutons des Downs pendant l'hiver. Pourtant, depuis un certain temps, des fermiers écossais se sont installés en nombre considérable

dans la région et pratiquent des méthodes plus avancées impliquant en particulier la culture des pommes de terre. Cette région a reçu une quantité importante de Londo-niens, qui s'installent surtout dans les petits villages bordant le pied des Downs. Par ailleurs le vaste district qui s'étend au Sud de la région agricole et qui n'est composé que de collines sableuses stériles, ravinées par les cours d'eau, couvertes de landes ou de bois (Hindhead-Halesmere) est devenu récemment un lieu d'attraction pour de nombreux visiteurs et même pour des résidents qui apportent dans ce pays sauvage et presque désert, un des plus déshérités de tout le Weald, une prospérité et une vie inattendues.

5^o *Région de Midhurst.* — On se trouve transporté ici dans un petit coin de vieille province, somnolente et éloignée de tout. Le sol est fertile, les habitants le cultivent avec persévérance et de bons résultats, mais sans enthousiasme ni grand effort intellectuel. On s'y sent très loin de Londres et même du monde moderne. Celui-ci ne fait sentir son existence que par la concurrence réduisant les profits des fermiers qui ne réagissent que lentement. Ils ne sont pas arriérés mais les idées et les méthodes nouvelles ne les atteignent pas directement. Ils se contentent de réduire les cultures, d'augmenter le nombre des bêtes à cornes et quand ces mesures ne suffisent pas, ils quittent le pays. La population presque exclusivement rurale n'augmente guère et quelquefois décroît. Il n'y a pas, à vrai dire, de misère dans la région mais le stimulant vital apporté à d'autres districts par l'expansion de Londres fait ici presque complètement défaut.

6^o *Région d'Eastbourne.* — Le pays qui se trouve en arrière d'Eastbourne est dans des conditions presque analogues. Toutefois le développement de la grande ville de villégiature a quelque peu animé les campagnes voisines

et leur a fourni un débouché profitable pour leurs produits. Quelques résidents commencent même à s'installer tout le long des Downs apportant avec eux animation et prospérité.

Les Marshes. — Le Romney Marsh et le Pevensey sont parmi les pays Wealdiens ceux qui sont le plus fortement différenciés. En réalité, bien qu'ils soient très étroitement liés au reste du Weald du point de vue économique et humain, ils l'ont, du point de vue physique, un âge et une constitution différente.

Tous deux occupent l'emplacement de larges indentations du rivage qui ont été colmatées pendant l'époque historique. Dans la région qui est aujourd'hui le Pevensey Marsh la mer pénétrait vers l'intérieur jusqu'à une profondeur de 7 à 8 kilomètres ; c'est à l'issue de cette baie bien protégée et vaste que les Romains construisirent le principal port de la région du Weald, la ville d'Anderida. Celle-ci, après les invasions germaniques, prit sous le nouveau nom de Pevensey, une importance prouvant qu'elle était restée la clef d'une position maritime de premier ordre. C'est elle que Guillaume le Conquérant choisit comme point de débarquement en 1066. Ce n'est qu'au ^{xiii}^e siècle qu'on voit les habitants de Pevensey demander l'autorisation de construire plus près de la mer une ville neuve qui aurait les privilèges de l'ancienne (1), ce qui prouve que le processus de colmatage avait beaucoup progressé à cette époque. Les renseignements sur l'évolution de la conquête du sol par l'homme sont assez vagues ; le drainage complet n'a été terminé qu'à la fin du ^{xvii}^e siècle et jusqu'en 1853 un petit lac a existé derrière la ligne de galets accumulés par les vagues le long de la côte (2).

(1) Le projet d'ailleurs n'aboutit pas et au ^{xv}^e siècle, le port envasé était en complète décadence.

(2) E. M. WARD, *English Coastal Evolution*, p. 200.

L'histoire du Romney Marsh est plus complexe. Il y eut primitivement sur son emplacement une large étendue d'eau qui remontait profondément par endroits dans la basse vallée de la Rother et de ses affluents. Il est certain qu'une partie fut colmatée dès une période très ancienne et il n'est pas aisé de distinguer ce qui fut l'œuvre des Romains et celle des peuples qui étaient maîtres du pays avant eux. La détermination de la ligne de rivage à l'époque Romaine n'est pas certaine : on ne sait pas, en particulier, où localiser la ville de « Portus Lemanis » qui semble bien avoir été alors l'établissement le plus important du district. Il existe néanmoins des restes très considérables de la forteresse romaine de Lympne, qui inclinent à faire penser que le port principal de la région était là. Une longue jetée artificielle s'étendait entre Appledore et le petit îlot de Romney. Cette digue, connue sous le nom de Rhee Wall servit dans la suite de grand axe à tout le processus de sédimentation et de conquête du terrain sur la mer. Une autre digue existait dans les environs de Dymchurch, où l'on a retrouvé une grande abondance de restes romains. Le colmatage avait sûrement fait des progrès notables dans la section comprise entre le Rhee Wall et cette digue. Au Sud-Ouest il y avait probablement déjà un îlot de gravier sur l'emplacement qui fut plus tard occupé par Lydd, et la rivière Rother coulait entre le Rhee Wall et cet îlot. Pendant de longues années un apport continu de débris consolidés par un effort obscur des habitants fit progresser la ligne de rivage. Au moment des invasions germaniques celle-ci fut jalonnée par cinq ports : Hythe, Romney, Lydd, Rye et Winchelsea. Le processus de colmatage se poursuivait lentement, surtout dans la section se trouvant au Nord-Est du Rhee Wall. En 1287 une série de tempêtes et d'inondations balayèrent tous les pays conquis sur la mer, détruisirent Winchelsea et détournèrent l'embouchure de la Rother qui au lieu de couler au Nord de Lydd

vint occuper sa position actuelle (1). Ce phénomène fut d'une importance capitale pour la formation du Romney Marsh car jusqu'alors les débris transportés par la rivière s'étaient déposés surtout dans la section Nord-Est du Marsh ; dans la suite ils s'accumulèrent surtout à l'Ouest du Rhee Wall. Bientôt (xiv^e siècle) la ville de Rye, construite primitivement sur un îlot est obligée de construire des fortifications terrestres. Le port de Winchelsea qui avait été refait sur l'emplacement actuel s'envase progressivement (xv^e siècle). Lorsque Lydd est complètement entouré par les sables de Dungeness (xvi^e siècle) la ligne de côte moderne est presque constituée. Seul le district de Burmarsh a été conquis plus récemment et de nos jours encore le colmatage progresse aux environs de l'embouchure de la Rother.

On peut distinguer plusieurs divisions dans le Romney Marsh : il existe une section supérieure formée par la basse vallée ramifiée de la rivière Rother et de ses affluents. Elle entoure complètement une portion des couches d'Hastings qui émergent au milieu des terrains plats du marais et portent le nom significatif d'« Isle of Oxney ». Cette portion du marsh est d'origine partie fluviale et partie marine. Elle a été certainement colmatée bien avant les temps historiques. Elle est d'un niveau plus élevé que celui du reste des alluvions. On appelle les différentes sections qui la composent « Upper levels » ou « Rother levels ». L'ancienne digue du Rhee Wall s'allonge toujours entre Appledore et Romney. Au Nord-Est de cette digue s'étend le district très anciennement colmaté qui constitue le « Romney Marsh » proprement dit. Il comprend du côté de Snargate une des régions les plus déprimées de tout le pays : les « Appledore DOWLS » souvent inondés et à sol généralement tourbeux. Mais en général le terrain est fortement consolidé et très bien exploité.

(1) E. M. WARD, *English Coastal Evolution*, p. 200.

Au Sud-Ouest du Rhee Wall est le « Walland Marsh » moins ancien mais différant peu du précédent du point de vue physique, bien qu'il soit moins peuplé et moins riche. Au Sud Est, le Denge Marsh, ou Dunge Marsh, formé autour de l'îlot de Lydd, composé en grande partie de galets et de graviers, est d'aspect raboteux et désolé ; il se trouve ordinairement au-dessus du niveau de la mer. Enfin vers le Sud, près de l'embouchure de la Rother le « Guldeford level » et le « Pett level » sont les seuls points où la terre gagne sur la mer de manière régulière et importante à l'époque actuelle. Les alluvions sont très récentes, mal fixées et souvent formées de sable meuble.

Dans l'ensemble, Romney Marsh comme Pevensey Marsh se présentent comme de vastes étendues déprimées presque complètement couvertes d'herbages excepté lorsque des trainées de cailloux apparaissent à la surface du sol, marquant l'emplacement de lignes de rivage anciennes ou plus ou moins modernes. Les pluies sont très faibles, moins abondantes en fait que dans n'importe quelle autre région du Weald, excepté le couloir de la vallée de la Medway. Mais elles sont extrêmement fréquentes et l'air est comme saturé de manière permanente par une humidité chargée de particules salines. Une multitude de fossés d'écoulement ou de canaux (appelés généralement *sewers*) constituent un véritable dédale de petites voies d'eau au tracé capricieux, tortueux, irrégulier, imprévu, contrastant fortement avec la régularité presque géométrique des canaux drainant les polders hollandais. Ces canaux sont entretenus par les habitants mêmes. Des « *Commissioners of the levels* » nommés par les intéressés décident des réparations nécessaires et lèvent sur les propriétaires de terrains du Marsh (*Marsh Owners*) une taxe appelée traditionnellement « *water scot* ».

Malgré ce drainage les Marshes constituent un habitat malsain. La fièvre, appelée localement et familièrement

« *old Johnny* », a dû exercer autrefois de très sérieux ravages car elle a laissé un souvenir redouté dans les traditions du pays. Elle a presque complètement disparu de nos jours. Néanmoins tout le monde est d'accord pour penser qu'il est préférable de vivre ailleurs. Un grand nombre des propriétaires du marsh vivent sur la bordure, en terrain surélevé et sec. Ils laissent le soin de leurs bestiaux à des « *lookers* » qui s'occupent du bétail dans le Romney Marsh comme dans le Pevensey Marsh. Ces « *lookers* » vivent de manière isolée avec leurs bêtes pendant toute l'année dans la campagne complètement plate, presque toujours couverte d'un brouillard gris. Ils habitent souvent dans de grands batiments de ferme jadis occupés, maintenant abandonnés, et trop grands pour eux. Il y a encore des fermiers dans les Marshes mais ils sont relativement peu nombreux et n'ont guère tendance à augmenter. Eux aussi emploient des « *lookers* » pour veiller sur leurs animaux et sur leurs pâturages. Ils pratiquent en outre quelques cultures car le sol est riche et presque toutes les plantes y viennent bien, mais les cultures déclinent ici encore plus vite qu'ailleurs et les animaux sont de plus en plus prépondérants.

La cause essentielle de ce fait est la merveilleuse qualité de l'herbe provenant à la fois de la nature du sol riche et du climat doux, constamment humide. Cette herbe à la fois très nourrissante, très tendre et très abondante engraisse les bestiaux de manière extrêmement rapide. Les moutons dominent dans le Romney Marsh et le gros bétail se rencontre surtout dans le Pevensey Marsh. Il n'y a pas spécialisation absolue : les moutons viennent très bien dans le Pevensey Marsh ; mais comme le marais est relativement petit et, par sa position, moins exposé à l'humidité permanente de la mer, les conditions climatiques qui rendent l'élevage du gros bétail un peu hasardeux dans le Romney Marsh ne se développent pas ici naturellement. Les bœufs par suite de leur haute valeur marchande sont donc les

favoris. Ils peuvent être élevés et sont en fait élevés dans une certaine mesure dans le Romney Marsh mais là ils réclament des soins, sont sujets à des maladies tandis que la race du mouton dite Romney Marsh (ou encore Kent) résiste sans difficulté aux intempéries. Les moutons sont donc là les préférés. Dans un cas comme dans l'autre le bétail constitue une source de richesse de premier ordre et les marshes peu attrayants pour la vie humaine sont du point de vue économique des régions pleines de prospérité.

En somme les différentes régions du Weald se distinguent entre elles par la nature et la valeur agricole du sol local et aussi par la position que chacune d'elle occupe par rapport au grand mouvement d'expansion de la ville de Londres. Le premier élément a joué un rôle décisif dans le passé. Le second tend à devenir un facteur décisif de nos jours. Presque partout les deux se mêlent de manière intime s'opposant ou au contraire se renforçant l'un l'autre. Ils créent ainsi dans un cadre pourtant assez étroitement limité, des formes de vie économique et humaine d'une extraordinaire variété.

CONCLUSION

En somme le Weald est une région naturellement assez pauvre. Il ne possède aucune des richesses minérales qui permettent le développement d'une grande prospérité à l'époque moderne. Son sol est bien souvent ingrat. Toute la partie centrale offre un terrain âpre et raboteux, cultivable seulement par endroits, dans les vallées surtout. La plaine du Weald est d'abords plus faciles mais ne comporte guère que des argiles lourdes et difficiles à travailler. Le pourtour présente une série de petits centres privilégiés : autour d'Ashford, de Maidstone, dans le Holmesdale, entre Farnham et Godalming, près de Mid-

hurst, et en arrière d'Eastbourne, sans compter le Pevensey Marsh et le Romney Marsh ; mais il y a dans les intervalles bien des étendues sablonneuses et stériles. Le sol, très inégalement productif, constitue en somme la ressource essentielle du Weald.

Le Weald est aussi une région pittoresque et variée. Les sections les plus stériles, les plus sauvages, sont aussi les plus romantiques - au moins aux yeux de certains habitants des villes. Le Haut Weald en particulier et les rebords du Holmesdale offrent des paysages qui acquièrent par leur charme pittoresque une grande importance du point de vue économique et démographique.

La côte ne semble pas beaucoup plus favorisée : les échancrures qui avaient été naguère le centre d'une vie maritime intense ont été presque toutes comblées ; les promontoires ont été empâtés par les alluvions ou encore rasés de manière complète. Les protubérances et les baies présentent aujourd'hui des formes si larges qu'elles ne fournissent presque aucune protection. Excepté aux deux extrémités : à Eastbourne et à Folkestone, le rivage est ou bien attaqué de manière furieuse ou couvert de sables et de galets. La vie maritime - grande ressource britannique - y est réduite à peu de chose. Le plus grand avantage que présente ici la mer est son attrait pittoresque.

Quant au climat, réellement assez triste et humide, il est, si on le compare au reste de l'Angleterre - et spécialement au climat de Londres - relativement chaud, ensoleillé, sec et assez éventé. Il est certainement très égal et ne présente pas de brusques contrastes. Les médecins le déclarent réconfortant et le recommandent pour les personnes souffrant de surmenage, de fatigue nerveuse, de débilité générale et pour tous les convalescents. Le Weald est l'un des principaux endroits où les habitants de Londres peuvent reconstituer leurs forces épuisées par la vie de la capitale. Car la position même du Weald aux portes de l'agglomération londonienne est le fait géogra-

phique qui domine actuellement l'utilisation et l'occupation, de manière déterminée, de tous les aspects physiques de la région. C'est le fait qui est déjà et qui tend à devenir chaque jour davantage le facteur décisif de son évolution économique et humaine.

PREMIÈRE PARTIE

VIE ECONOMIQUE

CHAPITRE PREMIER

AGRICULTURE

I. — ÉVOLUTION ET CARACTÈRES GÉNÉRAUX

L'agriculture Wealdienne présente un aspect spécial dû essentiellement aux conditions économiques contemporaines. Néanmoins, il existe de nombreux traits particuliers qui ne peuvent s'expliquer que par un rapide exposé historique.

I. — HISTORIQUE

Jusqu'au xvi^e siècle, le pays fut assez pauvre. Un écrivain du début du xvii^e siècle, Gervase Markham écrit dans son ouvrage « *The enrichment of the Weald of Kent* » : « Le Weald a été considéré pendant de nombreuses années comme un désert sauvage ou une solitude tout à fait stérile et en effet telles en sont la nature et la disposition du sol jusqu'à nos jours mêmes : il retourne en friche ou se couvre de bois s'il n'est pas continuellement garni d'engrais et labouré à la charrue... cela semble avoir été la cause pour laquelle autrefois... il était occupé pour la plus grande partie par des bandes de cerfs et des

troupeaux de porcs » (1). Pendant longtemps le pays vécut replié sur lui-même. Le régime manorial longtemps en vigueur réduisait les échanges au minimum. Les méthodes reposant sur l'assolement triennal (avec trois soles alternativement mises en blé puis en avoine, orge ou haricots puis en jachère) (2) étaient sans doute fort primitives. La production devait être faible. Les ressources essentielles étaient certainement les céréales sur lesquels se concentrait alors presque tout l'effort de la culture et qui devaient réussir dans les terrains argileux et lourds. Parmi les animaux domestiques, les porcs, comme l'indique Markham, venaient sûrement au premier rang grâce aux glands des forêts de chêne. Le gros bétail ne pouvait subsister dans ce pays âpre et pauvre que par la sélection naturelle d'une race résistante sinon très en chair. C'est probablement à cette époque que se constitua la race dite « Sussex ». Le Weald malgré tout n'apparaît pas au début de son histoire comme une grande région d'élevage de gros bétail ou de mouton. Les bois fournissaient certainement à cette époque — en dehors des glands pour les porcs — une multitude de ressources secondaires.

Au xvi^e et au xvii^e siècle le développement de l'industrie du fer et le mouvement des *enclosures* transformèrent notablement la situation : l'industrie amena dans le pays une population beaucoup plus nombreuse qu'auparavant ; il fallut la nourrir sans doute essentiellement avec les produits locaux, car les transports de matières lourdes et encombrantes n'étaient pas aisés à cette époque. L'agriculture se développa donc certainement — en même temps qu'elle passait, temporairement, après l'industrie, au second rang des ressources de la région. Au même moment, et sans doute corrélativement, le mouvement des *enclosures* et de la

(1) Cité par W. F. INGRAM, *Agriculture V. C. H. Suss.* II, p. 273.

(2) J. A. R. MARRIOTT, *English land system*, p. 29.

commercialisation de l'agriculture (1) amenaient l'adoption de méthodes de culture plus rationnelles que pendant la période précédente. De ce point de vue les changements furent des progrès d'application (fermes d'un seul tenant) plutôt que des transformations de technique agronomique. Il y eut certainement une légère modification dans les produits cultivés : les céréales constituant toujours alors l'aliment de base — mais l'élevage du bétail dû se développer d'autant plus que l'industrie du fer accaparait une plus nombreuse main-d'œuvre. Il était naturel de recourir à la forme d'économie rurale qui réclamait le moins de travail ; le pâturage se développa plus que le labourage — et peut-être même aux dépens de ce dernier (2). Le houblon apparaît dans le Weal à cette époque (3). Il fut certainement accueilli avec faveur par les ouvriers et de manière générale par toute la population — maintenant aisée — qui habitait la région. Les ressources forestières et l'élevage des porcs diminuèrent ensemble d'importance. Le déboisement, causé surtout par l'industrie du fer, détruisit progressivement les unes (4) ; les porcs, solidaires des chênes et de leurs glands, décrurent avec eux.

Au XVIII^e siècle, toute l'agriculture anglaise fut complètement transformée par l'adoption de méthodes nouvelles, appliquées grâce à l'initiative intelligente de l'aristocratie foncière. C'est à ce moment que se diffuse l'emploi rationnel des engrais, que la culture du trèfle incarnat révolutionne le système de rotation traditionnel, que l'élevage du bétail devient une véritable science. Vers la fin de cette période le mouvement des deuxièmes *enclosures* complète et parachève l'évolution dans le

(1) Cf. ci dessous. Chap. Propriété.

(2) J. A. R. MARRIOTT, *English Land system*, p. 56.

(3) W. TOPLEY, *Geol. of. the Weald*, p. 250.

(4) Cf. ci-dessous.

sens d'une agriculture puissamment, sagement et largement organisée.

Le trait caractéristique du Weald pendant cette période est qu'il ne prend qu'une part très médiocre à ce grand mouvement. La région du pourtour — et surtout la portion septentrionale — y participe certainement. Mais le reste ne marche pas de pair. L'industrie du fer a maintenant disparu ; le pays a perdu ses foyers d'activité ; le sol est âpre, souvent ingrat ; les routes, effroyables dans la traversée de la plaine d'argile, isolent le centre de la région et n'encouragent guère les Gentlemen-farmers à choisir ce district pour y résider ; le pays se referme, la contrebande y devient une ressource appréciable. C'est le moment où le Weald acquiert sa réputation — alors méritée — de région économiquement retardataire. Dans tout le centre du pays il ne s'introduit guère de transformation technique formant contraste avec la période précédente. On peut enregistrer néanmoins un certain nombre de transformations marquées sur tout le pourtour. Les cultures se font souvent avec beaucoup de soin et de méthode ; on fait trois ou quatre labours pour le blé, un ou deux, selon les sols, pour l'orge ; on cultive beaucoup de *turnips* qui nourrissent du bétail sur lesquels on compte pour la fumure des champs (1). Les fermiers sont fréquemment obligés par les propriétaires de mettre une certaine quantité de calcaire par acre dans leurs champs (2). L'élevage est parfois pratiqué de manière tout à fait systématique. Les moutons des Downs sont envoyés pour s'engraisser dans le Romney Marsh et vont hiverner à l'intérieur du Weald (3). Le Weald central se spécialise dans l'engraissement des

(1) ARTHUR YOUNG, *Tour through the Southern Counties of England and Wales*, 3^e éd. Lettre VI, p. 211.

(2) V. C. H. KENT, *Agriculture*, p. 458.

(3) *Ibidem*.

bœufs qui y sont reçus de mars à juin. La production se fait plutôt dans des régions extérieures. Le système est si bien organisé que l'on envoie du bétail même du pays de Galles (1). Mais il faut se représenter ces progrès comme n'affectant que certaines parties, surtout dans le Nord. Maidstone (2) et Farnham (3) sont alors les deux grands marchés agricoles de la région. A ce moment, en effet, commence à se dessiner un mouvement destiné à exercer dans la suite une influence capitale sur l'économie du Weald : les échanges sur grande échelle avec la ville de Londres. Les produits agricoles de la région des Sables Verts et d'au moins une partie du Weald central se concentraient dans les deux villes mentionnées et de là étaient acheminés sur Londres dans de gros chariots nommés « *hays* » (4). Ils en revenaient chargés d'épiceries et d'articles manufacturés. Pendant cette période on signale la présence d'un nombre considérable de vaches (5) et le houblon se développe (6) ; mais ce sont les céréales qui constituent de beaucoup la culture principale (7). Les terres lourdes de la Plaine du Weald se prêtent bien à cette application et même sur les Sables Verts plus légers on arrive à cultiver du blé avec réel succès grâce à l'introduction du trèfle (8). Le blé trouvait un écoulement facile sur le marché grandissant de Londres. Surtout durant les guerres de la Révolution et de l'Empire, jusqu'en 1815, date qui marque la fin de cette période, toutes les terres qui pouvaient produire des céréales étaient mises sous charrue et pendant le Blocus Continental, les fermiers

(1) *Ibidem.* p. 458.

(2) *Ibidem.* p. 457.

(3) Dès la fin du XVII^e siècle. Cf. AUBREY, *Hist. of Surrey*, III, p. 347.

(4) V. C. H. KENT, *Agriculture*, p. 457.

(5) A. YOUNG, *Tour through the Southern Counties*, VI, p. 211.

(6) V. C. H. Sur IV. 458.

(7) J. MALCOLM, *Compendium of modern Husbandry*, 1.306 et W. STEVENSON, *General view of the Agriculture, etc.*, p. 202.

(8) V. C. H. Sur. IV. 458.

et propriétaires de certaines parties du Weald y trouvèrent la source d'une réelle prospérité. Mais l'ensemble du pays reste plutôt pauvre.

II. — ÉVOLUTION MODERNE

Le xix^e siècle et le début du xx^e siècle jusqu'à la guerre virent s'instaurer les conditions actuelles. Les vingt-cinq années qui suivirent la fin des guerres napoléoniennes furent marquées dans l'agriculture du Weald, comme dans toute l'Angleterre, par une dépression causée essentiellement par la concurrence des blés étrangers. La médiocrité des terrains dans le Weald accentue localement la crise qui est en somme amenée surtout par un gigantesque et soudain bouleversement dans l'organisation des transactions ; enfin les sols sont quelquefois épuisés par un excès de culture pendant la période précédente. Le problème posé par un changement de conditions ne pouvait être résolu que par une adaptation à ces conditions. Or, pendant cette période il n'y a pratiquement aucune modification dans les procédés agricoles. Le résultat est déplorable « jusqu'en 1833, a-t-on pu dire, il n'y avait guère de locataire solvable dans les « Wealds » du Sussex et du Kent et beaucoup de fermiers, ayant perdu tout ce qu'ils avaient, travaillaient sur les routes » (1).

A partir de 1835-1840 commence une période qu'on peut considérer comme l'âge d'or de l'agriculture dans le Weald. Cette transformation soudaine fut en partie le résultat de modifications de la situation générale : dans le monde entier se produisit une élévation progressive des prix par suite de l'augmentation du stock mondial de métaux précieux mais surtout de l'or (2) qui agit de

(1) R. E. PROTHERO, *English farming Past and Present*, p. 324.

2) J. A. R. MARRIOTT, *English land system*, p. 125.

manière stimulante comme une espèce d'inflation. D'autre part, l'énorme accroissement de la population londonienne dans la deuxième moitié du xix^e siècle fournit au Weald un marché capable d'absorber une énorme quantité de produits agricoles. Mais surtout il y eut dans la région une énorme transformation qui permit aux fermiers de profiter des avantages offerts par les circonstances et qui donna à l'agriculture un aspect moderne, celui qu'il possède aujourd'hui : beaucoup de procédés techniques connus dès le xviii^e siècle et appliqués dans certaines localités seulement furent généralisés et encore perfectionnés. C'est au milieu du xix^e siècle même que ce progrès matériel fut nettement le plus marqué. Une grande quantité de haies extrêmement épaisses (shaws) furent élaguées et leurs emplacements mis en culture (1). Le drainage, très important en pays argileux, fut l'objet d'un effort méthodique ; on pratiqua des labours profonds ; on commença à mettre des engrais chimiques et on se servit de plus en plus des machines ; la culture des *turnips* et autres racines se répandit partout et permit l'engraissement du bétail en même temps que l'enrichissement du sol (2). A la même époque le développement, ou pour mieux dire, la création de moyens de transport autrefois rudimentaires dans le Weald, permit l'écoulement facile sur Londres par les routes d'abord, puis par les chemins de fer, de toutes les denrées produites dans la région.

Celles-ci sont alors essentiellement adaptées à la demande londonienne. Les céréales restent la marchandise la plus importante. Les grands producteurs d'outre-mer ne sont pas alors encore sérieusement entrés en ligne dans le marché mondial. Les transports à très longue distance ne sont pas parfaitement équipés. Jusqu'au delà de la moitié du siècle l'Angleterre se suffit presque entièrement

(1) V. C. H. SUSS. II. *W. F. Ingram Agriculture*, p. 274.

(2) V. C. H. KENT, p. 458.

à elle-même pour la production du blé (1) et jusqu'en 1880, l'importation est peu considérable (2). Londres étant un des plus importants centres de consommation en absorbe une quantité considérable dont une bonne partie vient des terres lourdes du Weald. Néanmoins, les pâturages se développent aux dépens des champs cultivés par suite de la demande croissante de la viande pour la capitale et l'élevage commence à devenir un trait caractéristique — bien que secondaire encore — de l'économie de la région (3). La fourniture du lait expédié quotidiennement à Londres commence à s'introduire dans la deuxième partie de cette période (4). Enfin s'accroît toute une branche de l'économie rurale, en rapport avec les besoins d'une grande ville, exigeant un minutieux travail, des connaissances, mais rapportant de gros bénéfices : la production des légumes, des fruits, des volailles, des œufs, et autres denrées périssables auxquelles on peut joindre le houblon toujours prospère.

Aux environs de 1875-1880, cette prospérité générale fut interrompue par un affaissement des prix mondiaux et par l'entrée en ligne de concurrents étrangers submergeant le marché. Le coup le plus rude fut porté sur les céréales. En 1877, le prix du blé en Angleterre était encore en moyenne de 50 shillings le quarter (5) ; en 1894 il oscillait entre 17 sh. 6 pence et 22 sh., 10 pence (6). La crise fut aggravée par des épizooties et une série de mauvaises récoltes dues au mauvais temps dans toute l'Angleterre (7). L'agriculture entra dans une période de marasme dont elle ne sortit que pour un instant pendant la guerre.

(1) R. PLEVEN, *Les ouvriers de l'agriculture anglaise*, p. 23.

(2) J. A. R. MARRIOTT, *English Land system*, p. 128.

(3) V. C. H. KENT, p. 458.

(4) *Ibidem*.

(5) J. A. R. MARRIOTT, *English Land system*, p. 126.

(6) *Ibidem*, p. 130.

(7) *Ibidem*, p. 126.

Le Weald souffrit moins que la plupart des autres régions de la Grande-Bretagne grâce à la proximité de Londres. Les fermiers s'adaptèrent autant qu'ils purent aux demandes spéciales de leur marché et précipitèrent l'évolution qui s'était annoncée pendant la période précédente : les céréales déclinèrent rapidement, l'élevage augmenta beaucoup à leurs dépens, la production des denrées périssables demandant un travail spécialisé s'intensifia (1). Malgré tout la situation n'était pas brillante à la veille de la guerre : les fermiers gagnaient peu ; les ouvriers agricoles étaient médiocrement payés ; la valeur générale des produits ne montrait guère d'augmentation.

III. — ÉVOLUTION CONTEMPORAINE

La Guerre. — La guerre amena un bouleversement temporaire mais complet dans l'économie agricole du Weald. Tout d'abord, de 1914 à 1916, tant que la guerre sous-marine ne fut pas très intense, le phénomène dominant fut l'élimination partielle de la concurrence étrangère et la montée rapide des prix. Au début de 1915, le prix de la vie en Angleterre avait augmenté de 20 % (2) ; à la fin de 1916, de 65 % (3). Les salaires des ouvriers agricoles avaient progressé — irrégulièrement d'ailleurs — et avaient augmenté en 1916 de 42 % (4). Les fermiers recueillaient de jolis bénéfices et ne se plaignaient plus que par vieille habitude. Si l'aspect financier de la question est complètement transformé, il n'y a pas en revanche à cette époque de grande modification matérielle dans les cultures : les céréales n'augmentent pas de superficie

(1) Pour les chiffres et l'étude détaillée de cette évolution voir les chapitres se rapportant à chacune de ces branches de production.

(2) H. PLEVEN, *Les ouvriers de l'agriculture anglaise*, p. 45.

(3) *Ibidem*, p. 49.

(4) *Ibidem*.

dans le Weald car la main-d'œuvre pour les labours est rare et l'on s'attend à voir la guerre finir bientôt et le prix du blé redescendre.

Le blocus sous-marin amena le gouvernement à intervenir de manière énergique. Dès janvier 1915, un comité dirigé par Lord Milner avait été chargé d'indiquer les mesures capables d'augmenter la production des vivres et sur son avis avaient été constitués des comités de districts qui ne firent pas grand chose (1). En 1916, fut formé un nouveau comité présidé par Lord Selbourne. Les conclusions du rapport qu'il présenta inspirèrent le « Corn production Act » qui fut sanctionné le 21 août 1917. Il impliquait : 1^o Pleins pouvoirs donnés au Board of Agriculture pour réglementer le mode de cultures et l'emploi des sols dans tout le pays. Le Board avait le droit, en cas de non observance de ses prescriptions, de faire résilier les baux de location et de prendre les mesures nécessaires pour faire cultiver dans les conditions voulues. 2^o Des prix minima sont fixés pour le blé et l'avoine, avec promesse que le système sera maintenu pendant six ans et qu'en cas de baisse des prix moyens le fermier recevra une compensation (2) ; 3^o Des salaires minima sont garantis pour retenir dans les champs une main-d'œuvre suffisante (3).

Le résultat immédiat fut une énorme extension des céréales : les prairies furent labourées, les houblonnières arrachées, la plus grande partie des terres arables dans le Weald passèrent sous charrue. La production fut intense. La prospérité était générale. Les ouvriers gagnaient beaucoup et étaient satisfaits. Les fermiers gagnaient davantage encore et ne parlaient plus de crise. Beaucoup se constituèrent alors des économies dont

(1) R. PLEVEN, *Les ouvriers de l'agriculture anglaise*, p. 49.

(2) J. GOSH, *A history of Land tenure in England*, p. 293.

(3) Cf. ci-dessous. Chap. sur ouvrier agric.

l'*income tax* les débarrassa d'ailleurs rapidement dans la suite. On peut noter, en contraste frappant avec ce qui se passa en France, que fort peu en profitèrent pour se rendre acquéreurs des fermes qu'ils occupaient. Il n'y eut pas de grand changement dans la propriété du sol à ce moment dans le Weald, en partie par suite de la répugnance des grands propriétaires à aliéner, même avec profit, des domaines de famille et aussi parce que le fermier est relativement peu attaché à la terre qu'il exploite.

L'après-guerre. — La fin de la guerre fit cesser cette situation exceptionnelle et posa bien des problèmes. L'idée de rendre l'Angleterre indépendante de l'étranger pour l'essentiel de sa nourriture s'était imposée à tous comme une nécessité pendant le blocus ; elle continua à dominer les esprits pendant les années qui suivent immédiatement les hostilités. D'autre part, l'Angleterre peu favorable jusqu'alors aux solutions étatistes, s'était habituée pendant la guerre à voir le gouvernement exercer, non sans résultat, un contrôle dictatorial sur la production des denrées alimentaires. Enfin les intérêts particuliers des agriculteurs, désireux d'éviter le marasme d'avant-guerre, firent pression dans le même sens et l'on essaya d'organiser une production agricole intensive sur une base définitive.

L'*Agriculture Act* (sanctionné le 23 décembre 1920) abolissait les pouvoirs dictatoriaux du Board of Agriculture et donnait une tâche de surveillance plus douce aux « *Cultivation sub committees* » des « *County Agricultural Councils* » (1). Mais surtout se trouvait établi tout un système de garanties pour les agriculteurs : les ouvriers agricoles recevaient un minimum de salaire qui, en les satisfaisant, devait maintenir à la campagne une main-

(1) Créés dès 1919 en vertu du « *Ministry of Agriculture Act* ».

d'œuvre suffisante ; un prix de vente minimum pour les céréales, blé et avoine, était garanti aux fermiers : en cas d'abaissement des prix mondiaux, ceux-ci auraient droit à une indemnité représentant la différence entre le prix de vente réel, — sur lequel le gouvernement ne cherchait pas à agir — et le prix de vente garanti. Cette indemnité devait être calculée selon un barème assez compliqué prenant comme base les prix de vente en 1919 (1) mais tenant compte de la variation de frais de culture chaque année. La loi était votée pour quatre ans. On se trouvait en présence d'un système de subvention de toute l'agriculture par l'Etat.

Moins de six mois après son adoption le système fut reconnu impraticable par suite des charges financières excessives qu'il imposerait au Trésor. D'autre part, il était politiquement difficile d'accorder des subsides à l'agriculture et d'en refuser aux autres industries, aux mines par exemple, qui se trouvaient en pleine crise. Dès le milieu de 1921, le ministre de l'Agriculture, Sir Arthur Griffith Boscawen déclarait : « Nous nous sommes trompés » et demandait la suppression du système. Bientôt le « *Corn Production Repeal Act* » sanctionné le 1^{er} octobre 1921 abrogeait les garanties de prix minima et de salaires minima (2). On accordait seulement, comme mesure de liquidation, une prime de 3 livres sterling pour chaque acre semé en froment et 4 livres pour chaque acre d'avoine. Le fermier doit se débarrasser de sa récolte à ses risques et périls aux prix du marché.

L'évolution de l'agriculture suivit parallèlement le développement des mesures législatives : jusqu'en 1920 il n'y eut pas dans le Weald de changement très notable ; les conditions de guerre se prolongent : les produits

(1) 68 shillings pour un quarter de 504 livres de blé et 46 sh. pour un quarter de 336 livres d'avoine.

(2) Ces derniers furent ultérieurement rétablis.

alimentaires sont rares et chers ; la concurrence de l'étranger se fait peu sentir ; la législation qui garantit salaires et prix élevés, fait même des promesses pour le futur. La situation est bonne — malgré les taxes — et les emblavures restent étendues. En 1921, eut lieu presque un changement à vue : la baisse des prix mondiaux, la concurrence étrangère, le retrait des garanties légales, la réduction de la main-d'œuvre accentuée par la suppression des salaires minima coïncidèrent pour créer une dépression plus grave que celle d'avant-guerre : ce sont les mêmes problèmes qu'autrefois qui se posent, mais accentués par les impôts et par le malaise économique général. Les fermiers du Weald recoururent aux procédés qui leur avaient naguère permis de s'adapter étroitement aux besoins particuliers et aux demandes de leur grand marché naturel : Londres. L'aire des céréales se réduisit — l'élevage progressa. Les productions de denrées exigeant une technique spécialisée (surtout les denrées périssables) fut intensifiée (1). L'agriculture Wealdienne se trouve aujourd'hui au cours même de cet effort d'adaptation, c'est-à-dire en pleine évolution.

IV. — SITUATION ACTUELLE

Conception de l'Agriculture. — Il existe une différence radicale entre la conception de l'agriculture d'un fermier moyen du Weald et d'un paysan ordinaire du continent. Pour le fermier du Weald, l'agriculture est avant tout une affaire, un moyen de « faire de l'argent ». Il n'y a que fort peu d'attachement sentimental à la terre — tel qu'on le rencontre par exemple chez la plupart des paysans français — et moins encore d'attachement à

(1) Pour les chiffres et les détails de cette évolution, voir les chapitres où sont étudiés ces branches de l'Agriculture.

une terre. L'exploitant n'est pas propriétaire, ne semble pas avoir un désir passionné de le devenir et passe souvent d'une ferme à l'autre au mieux de ses intérêts. Si les migrations tendent à devenir moins fréquentes c'est qu'elles impliquent des frais que l'on préfère éviter surtout maintenant que les affaires ne vont guère bien. Cette attitude est assez générale chez les agriculteurs en Angleterre et le fermier Wealdien présente l'originalité d'être, jusqu'à un certain point, moins « *business like* » que beaucoup d'autres fermiers anglais et de se rapprocher quelque peu du type continental ; ceci est vrai surtout du Weald central, relativement pauvre et quelque peu arriéré ; mais les régions riches de la périphérie, à proximité de Londres surtout, sont de celles où l'agriculture est le plus complètement commercialisée.

Cette conception du travail agricole a pour résultat d'activer la concurrence, les initiatives intelligentes, l'application de méthodes perfectionnées. Elle contribue à donner à l'agriculture Wealdienne — surtout dans les régions où cet esprit est développé — un aspect technique et presque scientifique tout à fait particulier. D'autre part, le fermier est sensible presque uniquement aux bénéfices financiers que lui rapportera son entreprise ; c'est un calculateur froid qui met en balance les profits qu'il retire, les dépenses qu'il engage, la peine qu'il se donne. Il n'éprouve que modérément le bonheur profond qu'inspire à certains de nos campagnards la vue d'un champ en pleine prospérité — fût-ce au prix d'un labeur acharné. Le fermier du Weald se rend compte qu'étant donné le bas prix des denrées agricoles il ne peut augmenter ses bénéfices qu'en comprimant fortement ses dépenses — même si la valeur totale des produits de l'exploitation diminue par suite quelque peu. C'est là le principe directeur qui amène le plus souvent la substitution du pâturage au labour : les frais sont insignifiants — le travail est très réduit — la valeur globale de la production n'est

sans doute pas si élevée que si toute la terre avait été livrée à une culture intensive ; mais dans la situation telle qu'elle est, la balance se trouve en faveur du fermier. Mais si le particulier gagne de manière immédiate à la compression des dépenses qui laisse une marge aux bénéfices malgré la réduction totale de la production, la collectivité anglaise ne recueille comme production globale qu'une valeur alimentaire très inférieure à celle qu'elle pourrait retirer de son sol. Elle s'est trouvée ainsi amenée, jusqu'à présent (1) à ouvrir très largement ses portes aux producteurs étrangers qui par leurs bas prix causent des difficultés aux fermiers anglais, les amènent à diminuer leurs dépenses, leur production et à se jeter dans le cercle vicieux de cette espèce de malthusianisme agricole qui constitue un des grands problèmes des régions rurales de l'Angleterre dont le Weald n'est qu'un cas particulier.

Les types d'exploitations agricoles. — Il existe aujourd'hui trois types différents d'exploitations agricoles dans le Weald :

1^o *La ferme mixte* (mixed farming) est la plus ancienne. Elle implique un équilibre des différentes branches de production agricole. Elle forme un bloc compact comprenant un ou plusieurs champs de céréales, des pâturages où se pratique l'élevage du bétail ; très souvent dans le Weald l'ensemble est complété par une petite houblonnière ou un verger — ou par les deux à la fois. Le fermier n'est pas un spécialiste. Il cultive son blé, vend le lait de ses quelques vaches à Londres par un intermédiaire, engraisse des bœufs dont il trafique au marché ; quelquefois il reçoit pendant l'hiver des moutons du Romney Marsh ; il nourrit ordinairement des porcs, presque toujours des poules. Il espère en sa houblonnière

(1) 1930

ou en ses fruits. Si un article manque, l'autre lui permet de se rattraper, mais il lui est difficile d'exceller quelque part. Le plus grand nombre des fermes du Weald central sont encore de ce type. Ce sont celles qui ressentent le plus fortement les crises. Elles tendent naturellement à diminuer par transformation intérieure : les fermiers suivant leurs aptitudes et les qualités de leurs terres s'adaptent de plus en plus à un genre de production particulier.

2^o *Fermes d'élevage.* — Une des solutions les plus fréquemment adoptées par les fermiers du Weald est de se consacrer à l'élevage du bœuf ou du mouton. Parfois il s'agit d'une ferme mixte ou le bétail a pris peu à peu une place prépondérante : très souvent on trouve dans ce cas des restes de cultures, ordinairement développées dans le sens des besoins des bestiaux. Quelquefois on se trouve en présence d'installations spécialisées pourvues d'un outillage très technique : le cas est fréquent dans les fermes à moutons des Marshes et dans les fermes laitières du Nord du Weald. Dans tous les cas, ces exploitations d'habitude bien organisées, offrent l'avantage de frais réduits, d'écoulement facile des produits animaux très demandés sur le marché de Londres. Elles exigent des connaissances et des capitaux. Elles tendent à augmenter de nombre et d'importance.

3^o *Fermes spécialisées.* — C'est le type le plus évolué, le plus moderne de l'évolution agricole du Weald : il s'agit d'entreprises organisées et dirigées comme des usines avec une méthode, un développement du machinisme et une précision automatique qui assurent un maximum de rendement dans la production de denrées particulières. Ce système ne peut s'appliquer qu'à certains produits ; ce sont dans le Weald : les œufs, la volaille (ordinairement distincts), le houblon, les fruits, les légumes. Certaines fermes laitières pourraient être rapprochées de ce type par leur organisation. Il s'agit toujours de denrées alimentaires atteignant une grosse

valeur pour un volume réduit, supportant assez mal le transport, exigeant un traitement soigneux, pouvant avoir un rendement très élevé par l'usage de méthodes rationnelles et surtout faisant l'objet d'une forte demande quotidienne dans les agglomérations urbaines. La proximité de Londres et le développement de la technique (et des techniciens) a permis la création de ces fermes-usines encore relativement peu nombreuses mais qui représentent l'effort le plus original et le plus heureux d'adaptation aux conditions actuelles.

V. — MÉTHODES ET ORGANISATION TECHNIQUE

Les méthodes employées par les agriculteurs du Weald diffèrent suivant les articles et les endroits considérés. Les procédés particuliers à tel mode d'élevage (moutons ou volailles par exemple) ou à tel mode de culture spécialisé (comme le houblon ou les fruits) feront l'objet d'études distinctes et individuelles. La ferme mixte qui reste, avec quelques variations, la base du système agraire le plus répandu dans la région du Weald, présente trois branches principales d'organisation : la rotation des cultures, l'outillage et les engrais.

Rotation. — Le type de rotation généralement adopté comme système de base est la rotation dite du Norfolk (1) comprenant :

- 1^o Racines ;
- 2^o Orge ou avoine ;
- 3^o Trèfle incarnat ;
- 4^o Froment.

Les racines (*turnips* et *swedes* surtout) sont destinées

(1) Du nom du Comté où elle fut d'abord pratiquée, dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. R. G. WHITE, *Rotation of Crops*, p. 9.

à l'alimentation des bestiaux. Elles occupent ordinairement les champs jusqu'à l'hiver. Les animaux les consomment soit à l'étable, soit sur place, contribuant ainsi beaucoup à la fumure de la terre. L'orge ou l'avoine qui est semée au printemps suivant donne une récolte secondaire de céréales. Le trèfle incarnat (qui a été d'habitude semé en même temps que l'orge mais qui se développe pleinement dans sa deuxième année seulement) est une légumineuse qui fixe l'azote de l'air dans la terre par ses racines et constitue ainsi le grand élément fertilisant du cycle de culture. Il est consommé par le bétail soit sec, soit vert (avec des précautions). Le blé d'hiver qui vient ensuite doit donner la récolte la plus importante de la rotation.

Ce système implique un équilibre entre l'élevage et la culture des céréales qui est particulièrement bien adapté aux fermes mixtes et il est calculé de manière à conserver intacte la fertilité du sol. Il subit néanmoins dans le Weald de nombreuses modifications : parce que certains sols sont mal adaptés à certaines des cultures qu'il comprend, parce que les fermiers soucieux de trouver un écoulement pour leurs produits doivent avant tout fournir aux demandes changeantes des marchés, parce que l'emploi d'engrais modernes permet de s'écarter notablement du cycle classique, sans inconvénient marqué pour le sol ou pour les récoltes.

Les principales modifications rencontrées dans le Weald sont les suivantes. Au lieu des racines qui réussissent mal en sol argileux, on plante souvent des choux qui trouvent un écoulement facile sur le marché. Certains servent à l'alimentation humaine mais la plupart sont destinés aux bestiaux. Dans ce cas le froment suit souvent les choux parce que la terre est libre de bonne heure. L'orge ne réussit d'ailleurs que modérément sur les sols lourds. — Dans les fermes faisant surtout de l'élevage, après le trèfle incarnat, on met de l'avoine et non du blé :

comme l'avoine se sème au printemps on peut garder le pâturage tout l'hiver et l'avoine récoltée ensuite est exceptionnellement riche, excellente pour le bétail. — Dans les fermes équipées pour la production des légumes, on remplace le trèfle incarnat, en totalité ou en partie, par des haricots ou des pois. — Sur les sols légers du pourtour on ajoute fréquemment une cinquième année d'orge, après le blé. On obtient dans ce sol, où le froment a absorbé l'année précédente une grande quantité d'éléments nutritifs, une orge pauvre en amidon et excellente pour la brasserie. — Les fermiers Ecossais qui occupent un grand nombre d'exploitations dans la région septentrionale (Sables Verts) remplacent souvent la moitié des *turnips* destinés aux bestiaux par des pommes de terre : c'est un bénéfice au marché, mais il faut ajouter des engrais pour rétablir l'équilibre de fertilité. — Enfin la tendance dominante depuis la guerre est d'allonger la période d'herbage : au lieu de semer simplement du trèfle pour la troisième année, on sème un mélange qui dure plusieurs années. Les dépenses sont insignifiantes pendant toute la période où paissent les bestiaux. Pendant ce temps une très grande quantité d'azote s'accumule dans la terre et lorsque le fermier se décide à labourer il obtient pour son blé un rendement anormalement fort qui compense ses frais avec avantage. Souvent enfin, les fermiers laissent leurs champs en jachère une année sur huit.

Outillage. — L'outillage varie beaucoup suivant les régions et les types d'exploitation. Il existe un contraste marqué entre les fermes du pourtour — surtout dans la région nord — qui appliquent rapidement les perfectionnements modernes et celles de l'intérieur qui sont beaucoup plus lentes à les adopter, en partie par esprit de routine et aussi par manque de capitaux. D'une manière générale, la machinerie lourde et puissante est peu développée par suite de la dimension restreinte des

fermes qui constituent de petites unités encloses de haies et qui sont elles-mêmes subdivisées en champs de différentes espèces. Les charrues à socs multiples, les tracteurs à chenilles se rencontrent rarement. Les animaux domestiques, surtout les chevaux, restent la puissance motrice par excellence, excepté pour le transport sur route où l'usage de l'automobile, en particulier sous la forme de camionnette légère, est tout à fait général. L'outillage moyen devenu classique dans les campagnes de l'Europe occidentale (moissonneuses, batteuses, faneuses) est extrêmement répandu, même dans les régions reculées. La machine appartient ordinairement à un fermier plus aisé ou plus entreprenant que les autres qui la loue à ses voisins et tire ainsi de petits profits supplémentaires. Toutefois, il n'est pas exceptionnel de voir de petits paysans coupant eux-mêmes leur herbe à la faux, surtout dans le Haut Weald.

Le développement du petit outillage, c'est-à-dire d'instruments peu coûteux, peu encombrants, souvent fort ingénieux, destinés à épargner du travail — donc de la main-d'œuvre et des frais — dans le détail d'exécution des besognes journalières est tout à fait caractéristique du pays. Cela tient en grande partie à la proximité de Londres d'où sort une prodigieuse variété d'articles au milieu desquels l'agriculteur peut choisir celui qui est exactement adapté à ses besoins spéciaux et à ses moyens. Il est impossible de donner une liste de ces outils où l'on rencontre depuis la perche à œillet qui dispose les cordes des houblonnières en un clin d'œil jusqu'à l'instrument qui mesure automatiquement le calibre des œufs, en passant par une multitude de pompes pour insecticides et de machines automatiques pour répandre les engrais.

Un reste curieux et persistant du vieil outillage est la charrue traditionnelle dont on trouve deux types, très voisins l'un de l'autre, employés couramment de nos jours dans le Weald. W. Marshall, dans son ouvrage *The rural*

economy of the Southern Counties dit à son sujet : « Décrire avec des mots cette extraordinaire production serait impossible. Ses parties composantes et les noms qui leur sont assignés sont presque aussi nombreux que ceux d'un navire. Un fermier du Nord de l'Angleterre, qui n'aurait jamais été au Sud de la Tamise, se douterait fort peu de l'objet pour lequel elle a été construite. Il se figurerait que c'est une voiture plutôt qu'une charrue. Elle a une paire de roues certainement aussi grandes que les roues d'avant d'un chariot... et en arrière est trainée une pièce de bois longue et épaisse, qui glisse sur le sol comme le patin d'un traîneau ; au-dessus s'élève une poutre qu'un petit fermier du Nord aimerait avoir comme poteau d'une porche de clôture ; dans ses diverses parties elle comprend autant de bois et d'autres matériaux qu'il en faudrait pour construire une charrette dans les Highlands » (1). Cette charrue est en somme remarquable par sa lourdeur et sa rusticité. Le type ici décrit est appelé « Charrue du Kent » ; il existe dans le Weald central un autre type, sans roues, mais dont les pièces caractéristiques sont similaires et qu'on appelle quelquefois « Charrue du Weald ». En fait, la charrue du Kent s'emploie jusque dans le Surrey et le Sussex sur les sols relativement légers et la charrue du Weald sur les sols lourds et collants. On a essayé bien souvent de remplacer cette charrue en bois d'aspect primitif par des articles plus perfectionnés, mais excepté dans la région de Maidstone où la charrue brabant tend à s'employer de plus en plus avec succès (2), le vieux type a résisté : grâce à son poids il permet de faire de profonds labours et sa solidité massive lui permet de soulever sans risque de détérioration les plus lourdes mottes de glaise. Il se rencontre couramment dans les campagnes, tiré par quatre chevaux.

(1) Cité par A. D. Hall and E. J. Russell. *Report*, p. 22.

(2) *Ibidem*.

En dehors de cet instrument ancien, conservé en raison de sa parfaite adaptation aux conditions de la culture dans la région, le matériel tend à se développer et se perfectionner de plus en plus. Les conséquences de la guerre et en particulier la raréfaction de la main-d'œuvre agricole ont précipité l'évolution : les machines prennent de plus en plus la place des hommes. Dans les fermes spécialisées, qui représentent le type le plus complet d'adaptation aux conditions modernes, elles permettent seules la production intensive à frais réduits.

Engrais. — Le calcaire était autrefois un engrais très communément employé — et sans doute non sans raison dans un sol très argileux (1). Il est pratiquement tombé en désuétude de nos jours et il est tout à fait exceptionnel de voir des fermiers se procurer de la craie des Downs pour la mettre dans leurs champs.

Les engrais chimiques les plus répandus sont les scories de déphosphorisation qui compensent le déficit, fréquent dans les terres du Weald, de l'acide phosphorique (2). Dans la rotation classique, on l'incorpore au sol au moment de la culture des racines. Mais les fermiers du Weald ont aussi appris la valeur des autres engrais et se servent abondamment de guano et de superphosphates. Très souvent ils se procurent des combinaisons manufacturées qui unissent les propriétés de plusieurs ingrédients et sont spécialement préparés en vue de telle ou telle culture. Enfin le fumier de ferme reste d'emploi fondamental. Il est appliqué dans la rotation avant la culture principale qui est ordinairement le blé.

On peut joindre à la question des engrais un autre problème important de l'aménagement du sol : le drainage. Il est indispensable dans le Weald à cause de la compo-

(1) A. D. HALL and E. J. RUSSELL. *Report*, p. 129.

(2) *Ibidem*.

sition argileuse du sol et de la présence de concrétions ferrugineuses compactes qui se forment très souvent à faible distance de la surface dans les régions sableuses. Il a été l'objet de soins attentifs pendant la période de prospérité de l'agriculture mais il est très souvent négligé de nos jours, surtout dans les pâturages permanents. Certains d'entre eux ont été tellement abandonnés à eux-mêmes qu'ils sont presque retournés à l'état sauvage et que la remise en bonne condition du terrain exigerait une dépense trop considérable étant donné la situation actuelle. Le phénomène est fréquent surtout dans les sols médiocres du Haut Weald qui ont été utilisés soigneusement autrefois et qu'on délaisse pour ne s'occuper que des portions les plus favorisées. Les régions fertiles sont naturellement conservées en meilleur état.

VI. — CONCLUSION

En somme, l'agriculture, comprise dans le sens large d'exploitation des produits végétaux du sol et des animaux qui sont élevés dans la région, constitue de beaucoup la principale ressource du Weald. C'est un pays essentiellement rural. Et pourtant, les conditions naturelles ne sont guère de celles qui permettent un grand développement agricole : une grande partie du terrain ne peut être mis en culture et, s'il existe quelques petites régions privilégiées très fertiles, par contre de vastes étendues ne montrent qu'une très moyenne ou même médiocre fécondité.

Aussi le développement de l'agriculture a-t-il été assez lent dans presque toute la région. L'intérieur du Weald en particulier a eu longtemps — et non sans raison — la réputation d'être un pays retardataire, gardant des méthodes surannées, au grand détriment de la production et de la prospérité générale. Ce sont surtout les circons-

tances : l'établissement de l'industrie du fer autrefois, le développement de Londres de nos jours, qui ont déterminé une exploitation relativement intense.

Malgré tout, le développement agricole n'a pas atteint une très grande amplitude dans l'ensemble du pays. Les entreprises sont restées sur une échelle modeste. Le Weald n'a jamais connu la grande prospérité agraire des riches comtés comme le Norfolk. Mais par contre, il possède une stabilité qui lui permet de passer plus facilement les crises. Etant moins développé il a moins à perdre dans les modifications des conditions économiques générales. De plus, comme presque toute son organisation actuelle s'est établie spécialement en fonction du marché de Londres qu'il peut, grâce à sa proximité, alimenter en denrées particulières, il se trouve, par sa position même, dépendre modérément des fluctuations internationales. Se trouvant aux portes mêmes d'une des plus fortes agglomérations humaines, l'agriculteur du Weald peut trouver un écoulement avantageux de ses produits, malgré les crises, en s'adaptant à l'ensemble des conditions spéciales où il se trouve : en possession d'un sol de qualité souvent moyenne, en présence des besoins quotidiens d'une énorme population urbaine et à très faible distance du consommateur.

II. — CULTURES

I. — CÉRÉALES

Evolution. — Les céréales — essentiellement blé avoine et orge — ont constitué pendant longtemps la branche principale de l'agriculture du Weald. Les terres fortes qui dominent dans la région se prêtent bien à la culture du blé qui a longtemps trouvé un écoulement facile sur le marché de Londres et qui constituait ainsi

le centre d'intérêt de toute l'économie agraire. Mais depuis un siècle cette situation prépondérante a été fort modifiée, le remplacement des céréales par d'autres types d'exploitation du sol est devenu le trait caractéristique de l'évolution de l'agriculture du Weald. En 1870, elles occupaient 105.200 hectares (1) ; en 1926, elles n'occupaient que 41.100 hectares (2), c'est-à-dire 39 % seulement de la surface couverte il y a un demi-siècle et 7 % de la superficie totale du Weald. C'est-à-dire que cette culture autrefois la plus importante de toutes est maintenant une ressource secondaire.

Les causes directes de cette décadence sont la concurrence étrangère, les hauts frais de main-d'œuvre exigés par le labourage et la moisson et le développement de l'élevage. La baisse des prix des céréales et la substitution des pâturages aux terres labourées ont été deux phénomènes solidaires et se poursuivant de manière parallèle et continue jusqu'à la guerre. La situation anormale créée par le blocus sous-marin et l'intervention du gouvernement ont, entre 1916 et 1920, temporairement renversé la situation ; mais depuis, le mouvement a repris avec une amplitude qui a annulé les gains faits par les céréales pendant cette courte période et ramené aujourd'hui (3) le problème à ses données d'avant-guerre.

Un trait important de l'évolution de la culture des céréales est le changement de rapports entre le froment d'une part, l'avoine et l'orge de l'autre. Ces deux dernières céréales destinées essentiellement à l'alimentation des bestiaux ou à des usages industriels (brasserie) ont fort peu diminué, alors que le froment a subi un déclin d'une rapidité extraordinaire. En 1870, le froment était

(1) Chiffre calculé d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) *Ibidem.*

(3) 1930.

de beaucoup le plus important et occupait à lui seul plus d'espace (57.100 hectares) que les deux autres céréales réunies (47.700 hectares). En 1898, il a relativement baissé si vite, qu'il se trouve rattrapé et même légèrement dépassé par l'avoine qui occupe 31.900 hectares alors que le froment ne couvre que 31.800 hectares. Au cours

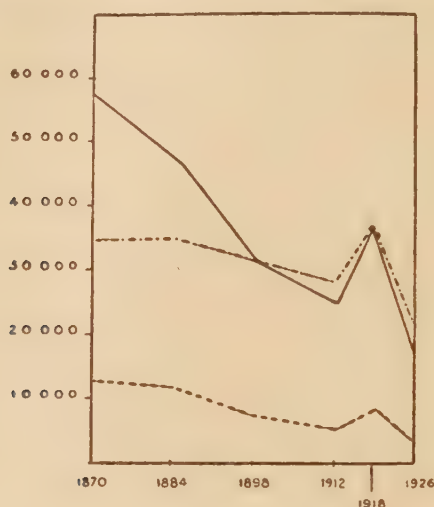


Fig. 6.

D'après les chiffres communiqués par les ingénieurs de la Thames Conservancy
Aire des principales céréales (en hectares)

Blé —————
Avoine - - - - -
Orge - - - - -

des années suivantes, il continua à décliner. Pendant la guerre le froment reprit un très léger avantage. Ensuite il diminua de nouveau rapidement. En 1926, l'avoine occupait plus d'espace (20.500 hectares) que le froment et l'orge réunis (20.300 hectares) (1). Le renversement de

(1) Chiffres calculés d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

l'importance relative des diverses céréales depuis un demi-siècle se trouve établi ainsi de manière tout à fait nette. Aujourd'hui, dans le Weald, l'avoine représente un peu plus de 50% de la surface des céréales, le froment 41% environ, l'orge 8% et le seigle moins de 1%.

Avoine. — 1^o *Evolution.* — L'avoine a toujours été une culture importante dans le Weald : elle entrait dans le système d'assolement triennal en vigueur dès le Moyen Age, à l'époque manoriale (1). Plus tard elle fut incorporée dans la rotation du Norfolk généralement adoptée dans le Weald depuis le XVIII^e siècle. Elle occupait donc autrefois une surface presque égale à celle du blé ; dans certains cas elle était toutefois remplacée dans la rotation par des pois ou des haricots ou encore de l'orge sur les sols légers. Sa destination était la nourriture des bestiaux, mais aussi dans une très large mesure, la nourriture du paysan ; elle formait la base en particulier du « Sussex pudding ». En 1870, l'avoine était très généralement cultivée dans tout le Weald. Elle y occupait une superficie de 34.600 hectares en majeure partie sur les sols moyens et lourds du Weald central (23.700 hectares). Les régions périphériques en comportaient bien moins : environ 2.500 hectares dans le Mid Kent (Maidstone), 2.000 hectares dans le West Surrey (Farnham), 1.800 hectares dans le Holmesdale, 1.500 hectares dans la région d'Eastbourne, 1.400 hectares dans la région de Midhurst, 1.000 dans celle d'Ashford. Le Romney Marsh (500 hectares) et le Pevensey Marsh (200) se partageaient le reste (2).

Depuis lors, ses applications se sont modifiées : l'avoine

(1) Chiffres calculés d'après les informations fournies par le Ministry of Agriculture.

(2) E. H. CARRIER, *Historical Geography of England*, p. 120.

cultivée dans le Weald est entièrement destinée de nos jours à l'alimentation des bestiaux. Le développement du bien-être a progressivement éliminé la plupart des bouillies d'avoine ; le « porridge » consommé actuellement dans le pays est fait non plus avec des avoines locales mais avec des produits venus de Londres où ils ont subi un traitement spécial. La superficie a diminué, mais lentement, car l'avoine dans un pays qui se spécialise de plus en plus dans un certain type d'élevage reste la plus utile des céréales. Très souvent, elle remplace le froment dans la rotation, en particulier lorsque le fermier décide de garder son pâturage de trèfle pendant l'hiver qui suit la troisième année de la rotation et de ne semer les céréales qu'au printemps de la quatrième année. Ainsi l'avoine a décliné doucement, diminuant de manière absolue tout en augmentant aux dépens du froment. Elle occupait dans le Weald 35.200 hectares en 1884 ; 31.900 hectares en 1898 ; 28.400 hectares en 1912. Pendant la guerre la superficie s'étendit jusqu'à 36.400 hectares. En 1926, elle était redescendue à 20.500 hectares (1) c'est-à-dire 59 % de la surface occupée en 1870. Si l'on considère la courbe graphique indiquant l'évolution de l'aire occupée par l'avoine depuis un demi-siècle, on peut remarquer que le déclin d'après-guerre a été si rapide qu'il a amené le point actuel presque exactement au niveau qu'il aurait atteint si l'évolution d'avant-guerre s'était poursuivie dans des conditions normales entre 1916 et 1920.

2^o *Répartition.* — La culture de l'avoine dans le Weald est extrêmement éparpillée. Presque toutes les fermes mixtes en font croître régulièrement une petite quantité sans jamais viser à la grosse production. D'autre part, beaucoup de fermes qui se spécialisent de plus en plus dans l'élevage et qui ont renoncé à produire du fro-

(1) Chiffres calculés d'après les informations fournies par le Ministry of Agriculture.

ment pour la vente, conservent de petites parcelles d'avoine pour les besoins de la ferme même. L'avoine donc se rencontre presque partout, mais presque partout sur une très petite échelle. Si l'on considère l'ensemble des régions, on note un équilibre correspondant à cette diffusion très égale à travers toute l'étendue du pays. L'avoine ne domine nulle part et n'est absente d'aucun district. On en trouve 6.400 hectares dans le Haut Weald, 5.200 hectares dans la Plaine du Weald, 2.300 hectares dans la région de Farnham, 1.900 hectares dans la région de Midhurst, 1.700 hectares dans le Mid Kent, 1.100 hectares autour d'Eastbourne, 800 hectares dans le Holmesdale, 700 hectares dans la région d'Ashford, 400 hectares dans le Romney Marsh et 70 hectares dans le Pevensey Marsh, au total : 20.570 hectares (1). Cette surface ne représente que 2, 7% de l'aire de l'avoine en Angleterre et dans le pays de Galles qui était de 753.000 hectares en 1926 (2).

3° *Culture*. — L'avoine de printemps est presque exclusivement employée dans toute la région (3). On la fait pousser ordinairement après les betteraves ou *turnips* qui sont en totalité ou en partie consommés sur place par le bétail pendant l'hiver. L'espèce la plus répandue est la variété dite « Black Tartarian » (4). Elle s'accommode bien des sols moyens, quelquefois un peu lourds et pas toujours très riches qui dominent dans le Weald. Les sols vraiment lourds et riches conviennent mieux au froment. C'est pourquoi le Haut Weald comporte une plus forte quantité d'avoine que la Plaine du Weald. Le rendement en 1926 (qui peut être considéré comme une année moyenne) était de 16,14 quintaux métriques à

(1) Chiffres calculés d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) Calculé d'après *Agricultural Statistics* 1926, LXI-I, p. 31.

(3) A. D. HALL et E. J. RUSSELL, *Report*, p. 25.

(4) *Ibidem*.

l'hectare (1). A la même époque, le rendement moyen dans l'Angleterre et le pays de Galles était de 17, 97 quintaux à l'hectare (2).

4^o *Utilisation et marché.* — La plus grande partie de la récolte ne sort pas du Weald : tout au plus fait-elle l'objet de transactions locales avec les districts voisins, mais il n'y a pas d'exportation massive en dehors du pays. Beaucoup de fermiers même, consomment une portion importante de leur production et ne se débarrassent que d'un surplus éventuel. La récolte du Weald ne suffit pas aux besoins locaux et une quantité considérable d'avoine est expédiée dans la région, généralement de Londres, par l'intermédiaire des marchés de Maidstone, Farnham, Midhurst, Tenderden ou même Cantorbery. Il est impossible d'évaluer cette circulation tout intérieure, mais elle est certainement importante, car l'avoine — indigène et importée — est une des bases de l'alimentation des animaux. On considère qu'elle entre pour 1/3 dans une ration normale (3). L'avoine s'emploie surtout pour pousser les vaches à la production du lait et pour l'élevage des volailles, deux formes d'exploitations qui se développent de plus en plus par suite de la proximité de Londres. Elle constitue aussi un bon aliment d'énergie pour les bœufs de labour, mais est moins indiquée pour l'engraissement du gros et du petit bétail. L'avoine pour les bestiaux s'emploie ordinairement moulue sous forme de farine très fine. On la mélange souvent avec une faible quantité d'orge. La mouture de ces céréales destinées à l'élevage occupe un très grand nombre de petits moulins à eau qu'on trouve partout éparpillés dans le Weald.

L'avoine, bien qu'étant la céréale qui se maintient le

(1) Chiffre calculé d'après les informations fournies par le Ministry of Agriculture.

(2) Calculé d'après *Agricultural Statistics* 1926 LXI-I, p. 31.

(3) T. B. Wood, *Rations for Live Stock*, p. 9.

mieux dans le Weald et y occupe la plus large surface ne constitue malgré tout qu'une ressource secondaire. La récolte de 1926 - qu'on peut considérer comme normale — n'était que de 328.000 quintaux métriques (1) ; c'est-à-dire 2,4% de la récolte de l'Angleterre et du Pays de Galles qui était à la même époque de 13.532.000 quintaux (2). La raison capitale du délaissement de cette culture est à chercher dans les bas prix atteints sur les marchés anglais : 9 shillings 4 pence, en moyenne, par cwt en 1926 (3) ; 6 shillings 8 pence seulement, en 1930.

Froment. — 1^o *Evolution.* — Le froment constituait autrefois la culture essentielle dans l'économie rurale du Weald. C'était le produit négociable par excellence, celui sur lequel comptait le fermier pour se procurer, au moment de la vente sur les marchés, une forte quantité de numéraire. Une proportion relativement faible était consommée dans le pays : la plus grande partie était dirigée sur Londres pour l'alimentation de la capitale. Telle avait été la situation du xix^e siècle et, en 1870, les fermiers retiraient du froment de si jolis bénéfices qu'on le rencontrait un peu partout dans le Weald, même sur les sols relativement peu favorables. Il y occupait alors une superficie de 57.100 hectares. Sa répartition était très égale à travers tous les districts. Et dans chaque district presque toutes les fermes s'appliquaient à en cultiver. Le Haut Weald avait 17.900 hectares, la Plaine du Weald, 16.400 hectares. La zone périphérique en produisait abondamment sur 22.800 hectares au total, dont 5.100 hectares dans la région de Farnham, 4.300 hectares dans la région de

(1) Chiffre calculé d'après les informations fournies par le Ministry of Agriculture.

(2) Calculé d'après *Agricultural Statistics*, 1926, LXI-I, p. 31.

(3) *Agricultural Statistics*, 1926, LXI-II, p. 84.

Maidstone, 3.600 dans celle de Midhurst, 2.900 dans celle d'Eastbourne, 2.800 dans le Holmesdale, 2.200 dans la région d'Ashford, 1.600 dans le Romney Marsh et 300 dans le Pevensey Marsh (1).

Depuis un demi siècle les conditions ont complètement changé. La baisse des prix et la concurrence étrangère — deux phénomènes solidaires — ont amené pour le Weald une diminution de l'importance économique du froment qui s'est traduite par un rétrécissement très rapide de la surface occupée : en 1884, il n'occupait plus dans la même région que 47.600 hectares ; en 1898, 31.800 hectares ; en 1912, 25.300 hectares. Il y eut un léger relèvement temporaire pendant la guerre, marqué par une surface de 36.500 hectares, en 1918. Mais en 1926, la surface retombait à 17.000 (2), c'est-à-dire 29% seulement de la superficie occupée en 1870. En somme, le froment a diminué des deux tiers, alors que l'aire de l'avoine n'a diminué que d'un tiers environ. Quelques modifications se sont produites dans sa culture. Il a été éliminé des sols médiocres où il ne donnait que de faibles rendements. Une concentration s'est opérée : les sols les plus favorables seuls lui sont réservés. Les fermes qui ne peuvent pas espérer de haut rendement l'abandonnent complètement.

2° *Répartition.* — Actuellement la culture du froment, bien que restant — surtout par tradition — une forme d'exploitation du sol en somme assez largement répandue, tend à se localiser. Sur les 17.000 hectares qu'occupait le froment en 1926, la Plaine du Weald représente 4.900 hectares et le Haut Weald qui par suite de sa grande étendue constituait autrefois la région principale, ne vient

(1) Chiffres calculés d'après les informations fournies par le Ministry of Agriculture.

(2) Chiffres calculés d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.



Froment en 1926

Chaque point représente 50 acres

0 10 20 40 Km

Echelle $\frac{1}{750320}$

plus qu'au deuxième rang (alors qu'il a gardé son importance primordiale pour l'avoine), avec 4.400 hectares. C'est là que le déclin est le plus rapide. Il se maintient bien mieux dans les régions riches et fertiles du pourtour : en particulier sur les Sables Verts inférieurs et supérieurs de la région de Farnham (1.800 hectares), de Maidstone (1.500 hectares), d'Eastbourne (1.300 hectares), de Midhurst (1.000 hectares) et du Holmesdale (900 hectares). Il n'a plus guère d'importance dans la zone d'Ashford (500 hectares). Il s'est comparativement bien conservé dans les alluvions riches du Romney Marsh (800 hectares et quelque peu aussi dans le Pevensey Marsh (100 hectares) (1). Ce n'est là qu'une surface bien modeste ne représentant que 2,64 % de la superficie occupée à la même époque par cette céréale dans l'Angleterre et le pays de Galles (643.100 hectares).

Dans ces régions, il n'est cultivé que dans un certain nombre de fermes, celles surtout qui disposent de sols riches et profonds, dans la plaine du Weald et sur les fonds de vallées. Il a tendance à se concentrer, non pas par gain sur les sols favorables mais par élimination à peu près complète des terrains peu propices.

3^o *Culture*. — Le blé presque universellement employé dans le Weald est le blé d'hiver. La variété la plus répandue est celle dite « Square Heads' Master », encore appelée « Teverson ». On la rencontre dans tous les districts. Une espèce spéciale dite « Rivetts » qui s'accommode spécialement bien des terrains lourds est de plus en plus cultivée dans le Weald Central. On rencontre enfin quelquefois la variété dite « Standard red » (3). La technique du labourage, des semailles et de la moisson ne dif-

(1) Calculé d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) Calculé d'après Agricultural Statistics, 1926, LXI-I, page 31.

(3) A. D. HALL and E. J. RUSSELL, *Report*, p. 25.

fère pas dans le Weald de ce qu'elle est dans presque tout le reste de l'Angleterre. Le froment, étant une denrée destinée à la vente directe sur le marché et impliquant des dépenses élevées, appelle de la part du cultivateur une attention particulière. Afin d'obtenir les plus hauts bénéfices possibles pour compenser une importante mise de fonds, le fermier apporte plus d'application, fait des labours plus profonds, se sert de plus d'engrais dans le cas du froment que pour la plupart des autres cultures. C'est une culture soignée. Le froment, bien qu'occupant souvent des étendues plus larges que l'avoine dans les régions favorisées, ne s'étend jamais néanmoins dans le Weald sur de larges aires continues : il reste sur l'échelle de la petite culture. Les soins spéciaux dont il est l'objet ainsi que sa concentration sur les sols les plus propices expliquent le rendement assez élevé qu'il atteint dans la région : 18,1 quintaux à l'hectare (1) en 1926. Le rendement pour la même céréale en Angleterre et dans le pays de Galles était à la même époque de 18,3 quintaux à l'hectare (2).

4^o *Utilisation et marché.* — Le froment cultivé dans le Weald ne fait pas l'objet d'une consommation locale importante. Les grandes villes de la région en absorbent naturellement quelque peu mais le campagnard ne s'en sert pas pour lui-même. C'est essentiellement un produit destiné à la vente et naturellement le marché londonien constitue le gros centre d'attraction. Le froment est essentiellement destiné à l'alimentation humaine : il n'est pas moulu dans les innombrables petits moulins à eau du Weald, spécialisés dans l'alimentation des bestiaux, mais dans des usines équipées pour les manipulations, blanchissages, mélanges qui caractérisent la meunerie moderne.

(1) Calculé d'après les informations fournies par le Ministry of Agriculture.

(2) Calculé d'après *Agricultural Statistics*, 1926, LXI-I, p. 31.

Ces grandes installations se trouvent ordinairement dans l'orbite de la capitale. Le fermier du Weald ne suit ordinairement pas ses produits jusque là : il s'en débarasse entre les mains de négociants et l'ensemble de la récolte Wealdienne qui n'est que de 308.200 quintaux (en 1926) (1) se perd dans la masse de la récolte anglaise (11.827.000 quintaux) (2) dont elle ne représente que 2,6%. C'est peu de chose — peu surtout si l'on considère les besoins de l'Angleterre qui importait la même année 101.570.000 quintaux de blés ou farines (3) (ces dernières calculées d'après leur équivalent en blé). La culture du blé est donc en décadence, malgré les efforts de concentration et d'adaptation. Cette crise vient surtout des bas prix du blé qui ne valait sur les marchés anglais en 1926 que 12 shillings 3 pence par cwt (4). Des restes de meunerie et quelquefois même du blé de très médiocre qualité sont employés pour l'engraissement des animaux. Mais ce ne sont là que des aspects secondaires et accessoires du problème et leur considération n'influe de manière sérieuse ni sur la production ni sur le marché du froment dans la région.

Orge. — 1^o *Evolution.* — L'orge n'a jamais joué un rôle important dans le Weald : elle réussit surtout sur les sols légers. Or les terrains lourds dominent dans la région. Dans le système de rotation classique, elle prenait ordinairement la place de l'avoine dans beaucoup de régions de la périphérie du Weald. En 1870 elle occupait au total 13.100 hectares soit 12% seulement de la superficie occupée par les céréales. De l'aire couverte par l'orge, 70% se

(1) Chiffre calculé d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) *Agricultural statistics*, 1926, LXI-I, p. 69.

(3) *Ibidem.*, LXI-II, p. 130.

(4) *Ibidem.*, LXI-II, p. 82.

trouvaient sur la périphérie (3.200 hectares dans la région de Farnham, 2.400 hectares dans celle de Midhurst, 1.100 hectares dans celle de Maidstone, 1.000 hectares dans celle d'Ashford, 900 hectares dans le Holmesdale et 600 hectares autour d'Eastbourne). La Plaine du Weald, malgré sa vaste étendue n'en avait que 2.400 hectares et le Haut Weald moins encore : 1.400 hectares. Le Romney Marsh et le Pevensey Marsh réunissaient ensemble une centaine d'hectares (1). Depuis lors, comme toutes les céréales, l'orge a décliné, mais assez lentement et suivant une courbe assez rigoureusement parallèle à celle de l'avoine. Ces deux céréales sont destinées à l'alimentation des bestiaux et le mouvement de diminution de l'orge a été atténué par le développement de l'élevage dans la région. En 1884 l'orge n'occupait plus que 12.500 hectares ; en 1898 : 7.600 hectares ; en 1912 : 5.900. La guerre amena un léger relèvement : 8.300 hectares en 1918 qui fut suivi d'un déclin marqué ensuite aboutissant au chiffre de 3.300 hectares en 1926 (2).

2^o *Répartition.* — L'orge ne se rencontre guère de nos jours que sur les terrains légers des Sables Verts supérieurs surtout dans la région de Farnham, dans le Surrey occidental. Elle fait là encore l'objet d'une culture régulière et systématique. Partout ailleurs, elle se rencontre deci, delà, surtout bien entendu sur la région périphérique et de moins en moins dans le Weald Central, mais sans atteindre nulle part une extension considérable. Des 3 300 hectares représentant la surface actuelle 0,72% se trouvent sur le pourtour du Weald : la région de Farnham vient en tête avec 600 hectares, puis celle de Maidstone (570 hectares) celle de Midhurst (550 hectares) celle

(1) Chiffres calculés d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) *Ibidem.*

d'Ashford (400 hectares) le Holmesdale (160 hectares) la région d'Eastbourne (80 hectares). Le Haut Weald et la Plaine du Weald ont de petits champs éparpillés sur 890 hectares. Le Romney Marsh et le Pevensey Marsh ensemble en ont 50 hectares (1). Cela ne fait au total que 0,7% de la surface occupée par l'orge en Angleterre (463.400 hectares) (2).

3° *Culture*. — La culture de l'orge n'est pas considérée comme des plus importantes par les fermiers du Weald. Elle se sème ordinairement au printemps de l'année qui suit les *turnips* et les *svedes*. Les principales variétés employées dans le Weald sont : Hallet's Pedigree, Archer's Stiff Straw très répandues dans les Sables Verts et Goldthorpe dans les terres plus lourdes (3). C'est très souvent une culture peu soignée, une culture d'occasion qui ne donne que des produits de qualité médiocre et n'a souvent qu'un rendement assez faible : 15,9 quintaux à l'hectare (4) en 1926. Le rendement moyen en Angleterre à la même époque était de 17, 9 quintaux (5).

4° *Utilisation et marché*. — L'orge cultivée dans le Weald est, comme l'avoine, consommée presque entièrement dans la région. Son application essentielle est la nourriture des bestiaux dont elle favorise l'engraissement. Elle sert surtout pour les porcs et dans une moindre mesure pour les moutons et la volaille. Excepté dans des cas particuliers, elle s'emploie presque toujours moulue et mélangée dans une faible proportion avec d'autres éléments - surtout de l'avoine (6). Il est rare que le fer-

(1) Chiffres calculés d'après les informations du Ministry of Agriculture.

(2) *Agricultural Statistics*, 1926, LXI - I, p. 31

(3) A. D. HALL and E. J. RUSSELL, *Report* p. 25

(4) Calculé d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(5) Calculé d'après *Agricultural Statistics*, LXI - I, p. 31.

(6) T. B. WOOD, *Rations for live stock*, p. 10.

mier cultivateur d'orge consomme dans son exploitation la majeure partie de sa récolte, comme il arrive fréquemment pour l'avoine. D'ordinaire il vend une proportion importante de sa production sur les marchés locaux mais il n'y a pas d'expédition notable hors du pays. Certaines orges trouvent leur utilisation dans la brasserie mais ce débouché n'a pas d'importance spéciale pour le Weald. La récolte totale de 1926 - une récolte moyenne - n'était que de 52.700 quintaux métriques, (1) c'est-à-dire 0,6% de la récolte anglaise à la même époque (8.308.000 quintaux) (2). Cette même année l'Angleterre avait demandé à l'étranger 7.317.700 quintaux (3). Le prix moyen de l'orge sur les marchés anglais était en moyenne de 10 shillings 4 pence par cwt (4).

Seigle. — Parmi les autres céréales, le seigle seul présente une petite importance. Il n'était que fort peu cultivé au temps de la grande prospérité agricole : les céréales riches concentraient toute l'attention et en 1870 il n'occupait dans le Weald que 400 hectares disséminés sur les plus pauvres terres. Après avoir fléchi, comme toutes les céréales et être descendu à 365 hectares en 1884, il remonta ensuite brusquement et atteignit près de 900 hectares en 1898. Cette extension curieuse et contrastant avec le mouvement de toutes les autres céréales à la même époque provenait d'abord d'une croissance aisée sur les terrains médiocres du Weald et surtout d'une adaptation adroite au goût spécial de certains habitants de Londres pour les pains de couleur brune faits de farines composites. Le seigle ne put se maintenir sur toute cette étendue et descendit en 1912 à 600 hectares. Pendant la guerre il resta

(1) Calculé d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) *Agricultural Statistics*, 1926, LXI - I, p. 68.

(3) *Ibidem*, LXI - II, p. 130.

(4) *Ibidem*, LXI - II, p. 84.

complètement stationnaire. Mais il y eut ensuite une chute assez brusque : il n'occupait plus en 1926 que 300 hectares au total (1).

Il sert surtout à la meunerie pour la fabrication de pains de fantaisie. Une partie est sans doute employée dans les distilleries. Mais il est difficile de suivre à Londres la trace de la récolte Wealdienne étant donné sa très médiocre importance.

En somme la culture des céréales dans le Weald présente un tableau assez peu encourageant : depuis un demi siècle, sous la pression de grands phénomènes mondiaux, la surface qu'elles occupaient s'est réduite de manière continue - excepté pendant la courte période sans lendemain de la crise due à la guerre sous marine. Cette branche de l'agriculture qui avait constitué pendant longtemps la principale source de profit des fermiers et pour ainsi dire l'axe de l'économie rurale dans le Weald, cède davantage tous les jours et ne semble pas être capable de redevenir, dans un avenir prochain au moins, le point de départ d'un renouveau de prospérité. C'est ce qui constitue le centre même du problème agricole dans le Weald. Sans abandonner entièrement les vieilles traditions de cultures, le fermier semble s'en détourner de plus en plus et chercher dans des solutions nouvelles un moyen d'adaptation à des conditions générales bouleversées.

II. — HOUBLON

Historique. — La culture du houblon fut introduite de Flandre (2) en Angleterre au début du xvi^e siècle.

(1) Chiffres calculés d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) HALL and RUSSEL, *Report*, p. 28.

Une tradition (1) attribuée à un habitant des confins du Weald, Léonard Mascall de Plumpton les premières plantations qui furent faites au Nord de la Manche à l'époque d'Henry VIII. Le houblon se répandit rapidement dans le Sud de l'Angleterre, (2), spécialement dans le Kent et le Sussex, à travers le Weald et sur les croupes crayeuses qui le bordent au Nord.

Aux ^{xvii}e, ^{xviii}e et ^{xix}e siècles le houblon fut l'objet d'une culture très générale dans toute la région. De gros planteurs de houblon du Weald « Hop growers » font figure d'hommes riches dans la société de ces diverses époques. Un trait caractéristique de cette période est la répartition très étendue des houblonnières (3) : dans tous les endroits quelque peu favorables les petits fermiers du Weald possèdent un « hop garden » à côté de leur champs de céréales et de leurs pâturages. Il est difficile d'évaluer l'étendue occupée alors par le houblon, en l'absence de toute donnée statistique précise. Les premières statistiques officielles ne furent recueillies qu'en 1868.

A cette époque la culture du houblon était très prospère, très largement répartie et elle gagnait du terrain. En 1870 elle était pratiquée dans 212 paroisses de la région du Weald. Elle trouvait sa place surtout à l'Est d'une ligne passant par Reigate, East Grinstead, Uckfield (excepté le Romney Marsh, le Pevensey Marsh et la région argileuse qui s'étend au Sud du Haut Weald). Dans cette zone, de nombreuses petites houblonnières se trouvaient répandues partout. Une concentration relative d'importantes exploitations se rencontrait dans le bassin de la Medway entre les centres de Maidstone et de Tonbridge. Une seconde zone moins importante, régnait aux alentours

(1) LOWER - *Hist. of Sussex* Vol. I, p. 14.

(2) HALL and RUSSELL, *Report* p. 28.

(3) W. MARSHALL, *Rural Economy*, II, p. 47.

de Farnham. Là, les houblons étaient cultivés surtout sur la corniche des Sables Verts supérieurs. Une ligne de très petites houblonnières pouvait se suivre aussi sur la même formation à travers tout le Holmesdale. Enfin la région de Midhurst comportait quelques plantations d'importance secondaire.

Au total les houblons occupaient 16.100 hectares dont 6.485 hectares dans la partie orientale du Haut Weald ; 3.260 hectares dans la section Nord de la Plaine du Weald, 4.140 hectares dans la région de Maidstone, 1.290 hectares autour de Farnham. Ashford (330 hectares), le Holmesdale (315 hectares), le Romney Marsh (230 hectares), Midhurst (50 hectares) se partageaient le reste. Cette situation dura et même se développa pendant les quinze années suivantes. En 1884 les houblons avaient atteint dans le Weald la superficie totale de 1.847 hectares. Mais aux alentours de 1885 une série de phénomènes économiques vinrent modifier les conditions de vente et de culture qui avaient relativement peu varié auparavant. Les principaux agents de modification furent d'abord une baisse internationale des prix et ensuite l'introduction de méthodes qui transformèrent une culture quasi-jardinière en une entreprise quasi-industrielle. Le résultat fut un rétrécissement considérable de l'aire jadis étendue que le houblon occupait. Sa superficie tomba de 18.947 hectares en 1884 à 11.790 hectares en 1898 et à 8.129 hectares en 1912, à la veille de la guerre (1) soit une réduction de plus de moitié en moins de trente ans. Pendant la guerre, le mouvement s'accrut en raison des hauts prix atteints par les céréales et surtout à la suite des efforts officiels faits pour augmenter la culture des produits ayant une haute valeur alimentaire aux dépens de ceux dont la nécessité se faisait alors beaucoup moins sentir. Aussi beaucoup de hou-

(1) Chiffres calculés d'après les informations fournies par le Ministry of Agriculture.

blonnières furent arrachées et l'aire occupée se réduisit en 1918 à 3.825 hectares. Mais lorsque les circonstances spéciales et en partie artificielles, créées par la guerre, eurent cessé d'exister, la culture du houblon se rétablit partout où elle pouvait être rémunératrice. Comme la

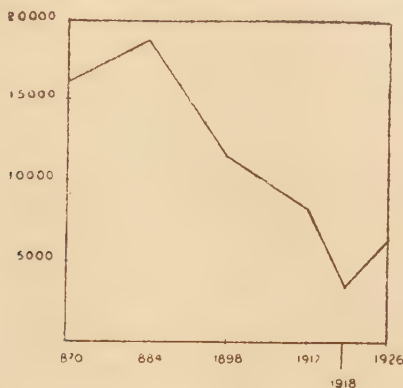


Fig. 7.

Houblon en hectares

diminution de production pendant la guerre ne put être compensée immédiatement, les prix s'élevèrent considérablement de manière temporaire et incitèrent les fermiers à planter de manière intensive si bien qu'en 1926 l'aire des houblons dépassait légèrement celle qui était occupée par cette plante avant la guerre.

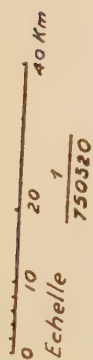
Répartition actuelle. — Aujourd'hui la culture du houblon est limitée aux districts où elle rencontre des conditions particulièrement favorables. Elle exige un terrain humide mais où l'écoulement des eaux s'effectue facilement. La nappe aquifère doit se trouver à 75 centimètres au moins de la surface et les tuyaux de drainage se placent ordinairement à un mètre de profondeur (1). Le sol ne

(1) Ministry of Agriculture. *Cultivation, diseases and insect pests of the Hop crop*, p. 4.



Houblon en 1926

Chaque point représente 50 acres



doit pas avoir une composition chimique spéciale : une terre riche, où les divers éléments se trouvent en proportions bien équilibrées, donne les meilleurs résultats (1).

Par contre la composition physique du terrain convenant au houblon est très définie et particulière : les éléments ténus : le limon et le sable fin dominant. Dans les meilleures terres du Weald où le houblon est aujourd'hui cultivé, ces éléments se trouvent souvent en proportion dépassant 70 %. Le limon très fin et l'argile ne dépassent ordinairement pas 20 % : s'ils étaient en proportion plus considérable ils donneraient au sol une compacité nuisible à la bonne circulation de l'eau. Les éléments plus grossiers ne dépassent ordinairement guère 10% (2). Du point de vue du climat, la température douce et l'humidité de toute la région du Weald sont favorables. Le houblon redoute le vent et réussit surtout dans les régions abritées, mais il est assez résistant au froid et ne craint pas le fond des vallées où l'inversion de température provoque quelquefois de vives gelées de printemps.

Ces diverses exigences et ces caractéristiques expliquent la répartition actuelle du houblon dans le Weald. Il est cultivé dans 138 paroisses : il se rencontre surtout dans les régions basses, bien abritées, à sol profond et fin.

1° Dans le Mid-Kent, sur les sols alluviaux de la vallée de la Medway et de ses affluents et aussi sur les sols pro-

(1) HALL et RUSSELL, *Report*, p. 148.

(2) Composition physique d'une bonne terre à houblon de la région du Weald :

gravier fin	0,8	} d'après HALL and RUSSELL. <i>Report</i> , pp. 147-148.
sable grossier.....	3,1	
sable fin.....	32,6	
limon.....	31,2	
Limon fin.....	8,6	
argile	12,8	
Autres éléments.....	10,9	

fonds provenant de la décomposition des Sables Verts inférieurs (surtout : Kentish rag). C'est la région où se trouvent les plus considérables plantations. Elle n'est pas la plus étendue, mais sa valeur économique est importante par l'application des méthodes les plus modernes et par la qualité des produits.

2^o Dans la Plaine du Weald, au Sud du district précédent et lui faisant suite, on rencontre, sur une base d'argile, un grand nombre de petites houblonnières éparpillées dans tout le pays, ne faisant pas l'objet d'une culture aussi intensive que dans le Mid Kent mais conservée traditionnellement par les fermiers à côté de leurs champs et de leurs prairies. Dans cette région l'étendue consacrée au houblon tend à décroître. C'est néanmoins là que l'aire des houblons est encore le plus considérable.

3^o Dans le Haut Weald, dans un quadrilatère dont les angles sont approximativement marqués par Appledore, Winchelsea, Rotherfield et Chiddingstone, de petites houblonnières sont localisées dans des endroits spécialement favorables surtout dans le fond des vallées et, moins fréquemment sur le flanc des collines. Les sables légers et grossiers du Sud du Weald (surtout Ashdown Sand) limitent leur extension dans cette direction. Dans le Haut Weald les houblons autrefois très répandus ont très fortement diminué : on constate une réduction de moitié de 1870 à 1926 parce que beaucoup de petites houblonnières avaient été établies dans des terrains pauvres. Mais dans leurs limites actuelles elles sont relativement stables car elles rencontrent dans les vallées encaissées à fond alluvial des conditions naturelles excellentes et donnent souvent des rendements exceptionnellement élevés.

4^o Dans la région de Farnham, spécialement sur la corniche des Sables Verts supérieurs, se trouve une dernière zone, bien moins importante et où le houblon diminue non pas pour des raisons physiques, car le sol est excellent, mais

parce que, dans cette section isolée, les procédés de culture restés arriérés ne permettent pas de lutter avec avantage contre la concurrence des groupes voisins employant les derniers perfectionnements de la technique moderne.

Le houblon a pratiquement disparu et ne peut plus être mentionné que pour mémoire dans les régions d'Ashford, de Midhurst et dans le Holmesdale. La superficie occupée était en 1926 de 6 214 hectares se répartissant ainsi (1)

3019	hectares	pour le Haut Weald
1699	»	la Plaine du Weald
985	»	le Mid Kent
341	»	la région de Farnham
74	»	» de Midhurst
69	»	» de Ashford
21	»	» de Romney Marsh
15	»	» de Holmesdale.

La superficie du houblon en Angleterre était alors de 10.341 hectares. L'aire du houblon dans le Weald représente donc 60% de l'aire totale (2). Les autres régions productrices se trouvent sur les croupes limoneuses du Kent et du Hampshire et aussi dans les comtés d'Hereford et de Worcester.

Culture. — La culture du houblon a toujours exigé dans le Weald, comme dans le reste de l'Angleterre, un travail soigné et des débours relativement considérables. Les principales sources d'effort et de dépenses étaient autrefois au nombre de quatre :

1^o l'établissement et le renouvellement périodique de la plantation.

(1) Superficies calculées d'après les informations fournies par le Ministry of Agriculture.

(2) *Agricultural statistics*, 1926, Vol. LXI, Part. I, p. 31.

2^o Les soins minutieux nécessaires pendant la croissance de la plante au printemps et en été (labours, binages, disposition des perches etc.,

3^o Le déplacement d'une main d'œuvre nombreuse indispensable au moment de la cueillette.

4^o Le séchage artificiel des cônes après la récolte.

La culture du houblon était une sorte de jardinage coûteux, souvent très rémunérateur mais aussi très aléatoire : un coup de vent violent, une invasion soudaine de parasites anéantissaient souvent de manière soudaine et inattendue tous les espoirs d'un beau profit.

Depuis cinquante ans environ, le développement des études scientifiques agricoles et l'application de découvertes modernes ont complètement bouleversé les vieilles pratiques traditionnelles. Trois nouvelles opérations importantes se sont introduites :

1^o Fumure intensive et systématique

2^o Etablissement de poteaux permanents

3^o Lutte chimique contre les maladies. Les anciens éléments ont subsisté mais se sont transformés et la vieille culture routinière est devenue une véritable industrie moderne réglée et équipée par les méthodes de la science et les ressources du capital. Par là l'élément aléatoire a été réduit, bien que pas complètement éliminé. Aujourd'hui aucune culture dans le Weald ne présente un plus haut degré de spécialisation et de systématisation. Les producteurs se tiennent au courant de toutes les recherches théoriques et de leurs applications mécaniques faute de quoi ils sont éliminés par des concurrents mieux informés et mieux équipés. Ils exécutent sept opérations qui constituent le « *standard work* » de cette industrie :

1^o Plantation ; 2^o Entretien ; 3^o Fumure ; 4^o Etablissement des poteaux ; 5^o Aspersions chimiques ; 6^o Cueillette ; 7^o Séchage.

1^o *Plantation*. — Le houblon est une plante très vivace. Mais pour obtenir de meilleurs rendements, il est de cou-

tume de renouveler périodiquement l'ensemble des plants au bout de 15 ans dans les bonnes terres du Mid Kent, tous les 10 ou 12 ans dans les terrains plus pauvres du Haut et du Bas Weald. Dans les sols très propices des environs de Maidstone, de Farnham et dans les vallées encaissées du Haut Weald on replante perpétuellement et sans inconvénient sur le même terrain, et certains champs ont « toujours » porté des houblons. Mais dans la Plaine du Weald le fermier juge souvent avantageux de changer de terrain et d'établir sa houblonnière soit dans une prairie soit sur l'emplacement d'un ancien verger.

La plantation se fait toujours par bouturage. Elle a lieu ordinairement en octobre ou novembre. Le fermier achète des boutures (qui sont soit des pousses aériennes de l'année précédente soit des fragments de tiges souterraines) très généralement sur les marchés agricoles locaux (Farnham, Maidstone, Tondbridge, East Grinstead, quelquefois même Cantorbéry). Parfois, surtout dans les endroits retirés, des échanges se font entre fermiers voisins. D'ordinaire, ces boutures sont mises en plein champ et ne sont transportées dans la houblonnière qu'au bout d'un an. Le moment de la transplantation est assez critique : il prend place ordinairement vers le mois de février car les jeunes rejets courent le risque de sécher : une saison pluvieuse est avantageuse (1). La jeune plante est souvent attaquée par des vers de terre. Les fermiers du Weald s'en débarrassent en plaçant près de chaque pied un fragment de betterave ou de *turnip* qui attire les vers et les détourne du houblon. De temps en temps on visite les morceaux de betterave et l'on détruit les vers. Dans la houblonnière, les plants sont placés à une distance de deux mètres les uns des autres dans toutes les directions (excepté dans le Worcester System où ils se

(1) Ministry of Agriculture. *Cultivation diseases and insect pests of the Hop crop*, p. 6.

trouvent à un mètre de distance dans un sens et deux mètres d'intervalles dans l'autre. Il y a environ 1200 pieds par acre (2.400 avec le Worcester system). Pendant la première année, où la récolte est insignifiante, les fermiers pratiquent souvent des cultures intercalaires (haricots, pommes de terre).

Il était autrefois d'usage de planter un certain nombre de pieds mâles dans les houblonnières (1). Mais les pieds femelles seuls sont productifs, aussi depuis 1880 environ l'usage s'était-il répandu de cultiver exclusivement des plants femelles. Aux alentours de 1905 des expériences tentées spécialement au « South Eastern Agricultural College » de Wye (Kent) montrèrent que les fleurs femelles fécondées donnaient des cônes de plus belle apparence et résistant mieux au mildew que celles chez qui la pollinisation n'avait pas eu lieu. Depuis cette époque beaucoup de fermiers plantent un pied mâle pour cent pieds femelles. Mais la pratique n'est pas absolument générale.

Six variétés principales, dont trois sont tout à fait caractéristiques du Weald sont cultivées dans la région : la variété dite « Golding » est de beaucoup la plus appréciée. Mais elle ne vient que dans les meilleures terres et réclame un sol léger ; on ne la rencontre que de manière très limitée autour de Maidstone. La variété « Brambling » qui donne aussi des produits très estimés et exige un terrain plutôt léger domine dans toute la zone des Sables Verts du Kent et aussi près de Farnham. Les « Cobbs » plus grossiers mais s'accommodant de sols assez lourds sont surtout cultivés dans le Haut Weald. L'espèce dite « Fuggle » plante vigoureuse et fruste occupe presque à l'exclusion de toute autre les houblonnières de la Plaine du Weald. Les « Colegates » et les « Prolifics » qui sont voisins du houblon sauvage se trouvent partout dans les

(1) HALL and RUSSELL, *Report*, p. 32.

sols les plus médiocres, mais l'évolution actuelle de l'agriculture tend à les éliminer progressivement.

2^o *Entretien*. — Au bout d'un an la houblonnière a pris son aspect normal : elle présente des alignements de plantes grimpantes séparées par des allées de deux mètres de large environ qui permettent la circulation et un travail minutieux et presque incessant pendant la période de croissance.

Dès l'automne a lieu le premier labourage. Dans le Haut et le Bas Weald il se fait de manière à rejeter la terre du côté des pieds de houblon et à ménager au milieu de l'allée une sorte de rigole qui facilitera l'écoulement des eaux en hiver. Dans le Mid Kent et la région de Farnham, où la friabilité des Sables Verts assure une infiltration rapide des eaux, l'on ne fait pas de rigole et l'on pratique quelquefois de petites cultures intercalaires rapides (surtout de la moutarde).

Au printemps a lieu, de toute façon, un labourage général et important. Le terrain est nivelé. Le labourage est effectué avec une petite charrue tirée par un cheval ou deux. Dans quelques endroits, le fermier procède à un binage soigneux avec un instrument spécial (*spud*) comportant trois dents qui s'élargissent veers l'extrémité de manière à présenter chacune un tranchant large et plat. L'usage de cet instrument était autrefois général (1).

En raison des hauts prix de la main d'œuvre, le binage a été remplacé presque partout par le labourage, moins efficace mais plus économique.

Pendant les mois de mars, avril et mai des labours périodiques sont pratiqués pour détruire les mauvaises herbes et pour alléger le sol. Les labours sont, au début, très profonds. Plus la saison s'avance, plus la profondeur du labourage diminue. Le résultat de ces labours est d'ac-

(1) V. C. H. KENT, II, p. 465.

tiver la croissance de la tige et des feuilles, mais ils retardent la maturation et la coloration des cônes (1). Aussi cessent-ils au début de juin.

Pendant toute cette période le fermier est constamment occupé par les plantes elles-mêmes : tout d'abord une série de tailles (2) (février à mars) exécutées à l'aide d'un simple couteau ont pour objet d'empêcher la plante de se dépenser en feuillage ; puis vient l'arrachage (3) (avril-mai) fait à la main pour égaliser et régulariser le rendement des diverses parties de la houblonnière et aussi amener chaque pied de houblon à se développer seulement dans une direction déterminée ; ensuite a lieu l'attachage (4) (mai) ou distribution des pousses sur les perches ou les cordes selon les cas et enfin le travail interminable de la direction des tiges (5) (juin) qui sont perpétuellement déplacées de leur position propre par des coups de vent. Ces deux derniers travaux sont effectués surtout par des enfants ou des femmes de la campagne qui sont engagés spécialement chaque année pour cet emploi. Enfin quelque fois les fermiers jugent bon de dépouiller (6) la base du houblon de ses feuilles et de ses pousses mais cet usage n'est pas général dans le Weald.

3^o *Engrais*. — Le rendement des houblons est très élevé et régularisé par l'emploi systématique de trois sortes d'engrais couramment et généralement utilisés dans toute la région du Weald.

1^o Le fumier de ferme, considéré comme le meilleur engrais pour le houblon, est de beaucoup le plus recherché et le plus employé. En raison de la demande considérable

(1) Ministry of Agriculture. *Cultivation diseases and insect pests of the Hop crop*, p. 3

(2) *Pruning*.

(3) *Pulling*.

(4) *Tying*.

(5) *Training*.

(6) *Stripping*.

dont le fumier fait l'objet, le fermier du Weald éprouve quelquefois des difficultés à se procurer les 20 ou 30 charretées qui sont nécessaires chaque année pour chaque acre. Dans le Mid Kent on complète l'approvisionnement avec des ordures de Londres acheminées quelquefois par rail, mais le plus souvent par voie d'eau jusqu'à Maidstone. Mais la forte diminution récente du nombre des chevaux a considérablement réduit la valeur de cet apport londonien. Le fumier de ferme et ses succédanés sont enfouis dans le sol au moment du labourage du début de l'hiver.

2^o Les produits azotés sont très importants mais d'emploi défini et particulier : ils agissent rapidement, en coup de fouet et sont appliqués dans deux cas : occasionnellement en cas d'accident (lorsque par exemple le houblon est menacé d'une maladie ou après un coup de vent froid venu de l'Est) et, régulièrement, au moment de la croissance et du développement final des cônes. Dans tous les cas ils provoquent une poussée énergique de la végétation qui, selon les circonstances, ou bien tend à neutraliser l'influence de l'accident ou bien donne à la récolte une abondance et une qualité dont le fermier profite directement. Les engrais azotés fondamentaux les plus répandus dans le Weald sont les nitrates (de soude et de chaux) le sulfate d'ammoniaque et le guano. Mais le plus souvent ils sont achetés sous forme de préparations industrielles combinant plusieurs de ces éléments. Le grand centre de fabrication de ces « *Patent Hop Manures* » est Cantorbéry ; ils sont répartis de là sur tous les marchés agricoles de la région. Comme ils agissent sur la plante dans un délai de quinze jours seulement on les emploie uniquement au moment précis où on en a besoin. Dans la pratique c'est en été que leur application est presque toujours nécessaire.

3^o Les phosphates sont des engrais à action lente, compléments et non succédants du fumier mais cependant moins importants que ce dernier. Ils sont d'emploi très

général dans le Weald : dans le Mid Kent on utilise surtout les superphosphates et les engrais manufacturés à base d'os — dans le Haut et le Bas Weald ce sont surtout les scories de déphosphorisation qui sont en faveur. Les phosphates sont incorporés dans le sol pendant le labourage de printemps.

Infiniment moins importants et moins répandus sont le chaulage autrefois très en faveur, aujourd'hui réduit à l'application d'une demi tonne de calcaire par acre tous les quatre ans — encore cette pratique est elle très loin d'être générale —, et l'emploi de la potasse qui ne se fait que lorsque le fumier de ferme fait défaut — encore cet usage est-il limité au Mid Kent et presque inconnu dans le Haut et le Bas Weald.

4° *Poteaux*. — Dans les petites houblonnières de la Plaine du Weald et aussi dans certains districts écartés du Haut Weald, on rencontre quelquefois des houblons grimpant directement sur des perches qui sont mises en place chaque année au printemps. Ces perches temporaires sont ordinairement faites de frêne dans la Plaine du Weald ou de châtaignier dans le Haut Weald. Elles ont une longueur variant de 4 à 5 mètres et un diamètre de 8 centimètres environ à la base et de 6 centimètres au sommet.

On les dispose suivant deux systèmes : parfois trois ou quatre perches sont placées en éventail se serrant à la base de chaque pied et se déployant vers le haut. Ce procédé est maintenant rarement employé. Mais assez souvent on voit près de chaque plante deux perches écartées à la base et s'appuyant l'une contre l'autre au sommet. Dans ce cas, à une hauteur de 1 m. 10 au dessus du sol, part une ficelle qui va rejoindre le sommet d'une perche de la rangée voisine. Les perches temporaires se rencontrent encore dans de petites exploitations, mais de plus en plus elles sont éliminées au profit de poteaux permanents.

Les poteaux permanents furent introduits aux alentours de 1870 mais leur emploi ne se généralisa qu'une quinzaine d'années plus tard. Le coût de leur installation est relativement élevé : 35 à 70 livres (4.375 francs à 8.750 francs) par acre. Mais ils assurent de meilleures récoltes, une économie considérable de matériel et de travail — donc, à la longue, un sérieux avantage financier. Ils représentent néanmoins une mise de fonds qui n'est possible que pour un fermier possédant un capital assez important.

Ces poteaux sont faits de mélèze, de châtaignier ou plus rarement de sapin. Ils sont écorcés, aiguisés à une extrémité, plongés dans de la créosote chaude jusqu'à 90 centimètres et enfoncés dans le sol jusqu'à 60 centimètres. Leur hauteur au-dessus du sol est de 4 à 5 mètres. Leur diamètre va jusqu'à 15 centimètres. On place généralement des poteaux spécialement résistants aux extrémités de la houblonnière. Ils sont reliés entre eux au sommet (et quelquefois au milieu et à la base) par des fils de fer galvanisés également permanents. C'est à ces fils de fer que s'attachent des cordes ou ficelles toujours faites de fibres de noix de coco et ayant un diamètre d'un demi centimètre environ sur lesquelles grimpent les houblons. La fixation des ficelles aux fils de fer constitue un des plus importants travaux à exécuter tous les ans. Il existe dans le Weald trois systèmes de disposition de ces ficelles :

1^o Système Butcher (1) (*Butcher system*). Les poteaux sont reliés entre eux par trois fils de fer ; un à la base, à 20 centimètres du sol (*bottom wire*). Un autre, médian, à 1 m. 40 du sol (*breast wire*) un troisième au sommet (*top wire*). Au pied de chaque plante, partent du fil de base trois ficelles qui gagnent en divergeant le fil de fer

(1) *Butcher system*. Du nom du fermier de Faversham : Henry Butcher qui l'appliqua le premier et à qui l'on attribue également l'invention des poteaux permanents. HALL and RUSSELL, *Report*, p. 31.

médian. De là, ces trois ficelles, restant parallèles entre elles, se dirigent obliquement (1) vers le fil de fer du sommet de la rangée voisine. (Cf. fig. 8.)

2^o Système en parapluie (*Umbrella system*) c'est celui qui est de beaucoup le plus employé dans toutes les régions du Weald. Il n'y a ni fil de base ni fil médian, mais à quatre ou cinq mètres du sol des fils de fer horizontaux se croisent en un large treillis, prenant appui sur le sommet des poteaux ou reposant les uns sur les autres. De la base de chaque plante, attachées à un crochet fixé en terre, quatre ficelles rayonnent et vont atteindre les fils de fer du sommet. Les ficelles d'un même pied

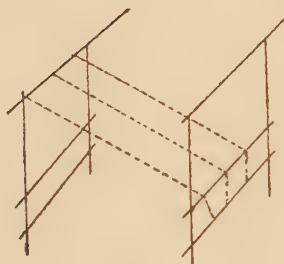


Fig. 8.
Système Butcher

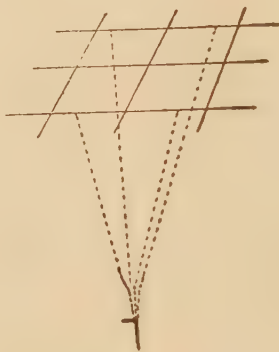


Fig. 9.
Système en parapluie

sont ordinairement liées entre elles à 1 m. 50 au-dessus du sol : elles laissent ainsi un passage libre pour la culture, font faire un angle accentué aux tiges et donnent à la houblonnière l'aspect caractéristique de parapluie. Ce système permet une grande économie des poteaux qui sont placés à 12 mètres les uns des autres. (Cf. fig. 9.)

(1) L'angle fait avec la verticale par les ficelles sur lesquelles grimpent les houblons a pour résultat de limiter la croissance des tiges et des feuilles et d'augmenter la productivité en fruits.

3^o Le système du Worcester (1) (*Worcester system*) est relativement peu usité dans le Weald. C'est une variante du système en parapluie. Mais il s'emploie avec une plantation double c'est-à-dire dans laquelle les plants sont à 1 mètre d'intervalle les uns des autres (au lieu de 2 mètres). De plus, au lieu d'avoir quatre ficelles par pied, il n'en a que deux ; elles sont liées entre elles à 1 m. 50 du sol et rejoignent les fils de fer du sommet en se croisant mais sans se toucher.

Chaque système a ses avantages et inconvénients : pour la culture, le système en parapluie est préférable car il laisse un large espace pour la circulation ; pour le lavage, le système Butcher est le plus simple ; le système en parapluie et le système de Worcester se laissent difficilement pénétrer ; pour la récolte, la quantité est plus grande dans les systèmes en parapluie et de Worcester ; la qualité est meilleure avec le système Butcher (2).

La disposition des ficelles, dans tous les systèmes se refait tous les ans, généralement après Noël, en hiver. On emploie deux méthodes : quelquefois les ficelles sont coupées d'avance de la longueur voulue et un homme monté sur des échasses les attache au fil de fer du sommet ; elles sont ensuite fixées à la base. D'autres fois les fils de fer portent de place en place, et aux endroits convenables, des crochets. Un homme passe avec une perche ayant à son extrémité un œillet où coule la ficelle (cf. fig. 10). Il place tout en marchant la ficelle sur les crochets. Le procédé est expéditif, mais si le fil casse en un point, tout le travail s'affaisse.



Fig. 10.

On peut rattacher au travail de fixation des ficelles

(1) Du nom du Comté où il est surtout employé.

(2) *Journal of the South Eastern Agricultural College*, N^o 12, Mars 1903, p. 20 et suiv.

la disposition des écrans : de très grandes nattes, faites en fibre de noix de coco sont tendues souvent sur tout un côté de la houblonnière pour protéger les plantes contre les vents dominants de la région. L'orientation de ces écrans est très variable et dépend du relief local, spécialement de la direction des vallées. Ils atteignent 5 mètres de hauteur et courent quelquefois sur des centaines de mètres ; ils fournissent une protection très efficace mais offrent aussi, par l'amplitude de leur surface même, une très large prise au vent et sont souvent dérangés, déplacés, emportés partiellement. Il faut constamment les réparer, les remettre en place pendant toute la période de végétation. Dans le Weald ce sont généralement des femmes qui sont chargées de ce soin.

5° *Aspersions chimiques*. — Après la fixation des cordes et l'orientation des pousses dans les directions choisies, le gros travail de l'été est la lutte contre les maladies et contre les parasites. Le houblon est l'objet dans le Weald de trois attaques d'origines différentes : la rouille (*blight*) qui est de beaucoup la plus grave, le mildew et l'araignée rouge. La première est combattue par le lavage des feuilles avec une solution de savon noir et de quassia. Celle-ci est projetée le plus souvent par une machine, trainée par des chevaux dans les allées, comportant un réservoir et une pompe foulante actionnée par le mouvement des roues. Certains grands planteurs de la zone des Sables Verts ont un système de tuyauterie permanent fixé dans leur terrain. Le liquide sous pression est alors envoyé de la ferme et distribué sur place à la main par un tuyau de caoutchouc. Pour un lavage régulier il faut environ 6.500 litres par hectare ; ce lavage doit être répété cinq ou six fois dans la saison. Pour le mildew on emploie de la fleur de soufre projetée par un appareil comportant un ventilateur et trainé par un seul cheval. Il faut de 45 à 55 kilogrammes de soufre par hectare mais deux applications par été sont suffisantes. L'araignée rouge

est délogée par le jet violent d'une solution de savon et de parafine.

6° *Cueillette*. — Les houblons mûrissent dans les premiers jours de septembre et doivent être récoltés sans délai. La cueillette a de tout temps posé un problème de main-d'œuvre qui n'est résolu aujourd'hui que grâce à la proximité de Londres et à l'arrivée périodique de milliers de familles pauvres de l'East End qui, pendant deux ou trois semaines, viennent gagner quelques livres dans les houblonnières du Kent et du Sussex. On évalue leur nombre à 45.000 ou 50.000.

Ces « *pickers* » — comme on les appelle — sont recrutés individuellement. Il n'y a pas d'agence de placement et les fermiers ne constituent pas de sociétés d'embauchage. Quelquefois le fermier s'entend avec un « *responsible picker* » qui s'engage moyennant une commission, à fournir un certain nombre de « *baskets* » c'est-à-dire d'équipes travaillant autour d'une boîte. Très souvent les « *pickers* » sont recrutés par l'intermédiaire des églises. Un fermier qui a besoin de main-d'œuvre écrit à un prêtre d'une paroisse de l'East End. Le prêtre met l'annonce sur le tableau qui est à la porte de son église : la liaison est établie de cette façon. La plupart du temps, les « *pickers* » retournent tous les ans chez le même fermier ou du moins dans la même localité du Mid Kent du Haut ou du Bas Weald : on finit par se connaître — mais non pas par s'estimer — ainsi mutuellement. Les engagements sont conclus pour toute la durée de la « campagne », c'est-à-dire pour environ dix-huit jours.

Certains petits fermiers, surtout dans le Haut Weald, mettent leur point d'honneur à ne pas employer d'« *East Enders* ». Dans ce cas ils envoient tous les matins une camionnette pour chercher dans leurs « cottages » des ouvriers agricoles avec lesquels ils se sont entendus. La même camionnette ramène les travailleurs le soir dans

leurs demeures respectives. Le prix du transport est compensé par le fait que le fermier n'a pas à fournir d'abri pour la nuit : il n'y a ni profit ni perte, mais on a évité le contact avec les gens de Londres.

Ceux-ci ne sont pas populaires. Leur arrivée coïncide avec la disparition d'un grand nombre de volailles et de fruits et plus généralement de tout ce qui n'est pas surveillé de très près. Les fermiers doivent fournir un abri (*hut, tent*) par famille pour la nuit : c'est quelquefois un simple baraquement en planches, une ancienne grange ou quelque bâtiment de ferme. Les conditions d'hygiène, fixées par les règlements (1), sont en général suffisamment bonnes. Mais certaines promiscuités sont difficilement évitables et les efforts des missions religieuses (*Hop missions*) n'ont pas abouti jusqu'à présent au complet relèvement moral des paroissiens de l'East End. La plupart des « *pickers* » sont des femmes et des enfants de moins de 15 ans. Les hommes sont en minorité. La guerre n'a pas apporté de modification notable à ce recrutement. Tous, pêle-mêle, dans un désordre pittoresque et bruyant sont expédiés dans des trains spéciaux et leur arrivée dans le Weald n'est saluée avec joie que par les tenanciers des « *public houses* » (sortes de cabarets) qui recueillent le plus clair de l'argent gagné dans les fermes.

Les « *pickers* » sont payés à la tâche : par boisseau (*bushel*). Le tarif varie selon l'année, l'état de la récolte et la localité. Mais le fermier est tenu de permettre, par son tarif, aux ouvriers de gagner au minimum le salaire prévu et fixé par le « Board of Wages ». Les femmes sont payées exactement autant que les hommes. Chacune se fait environ 25 à 35 shillings par semaine. Une famille moyenne de « *pickers* » gagne de 5 à 10 livres par semaine. Le salaire ne comprend jamais la nourriture — mais il

(1) *District bye Laws.*

comprend toujours le logement gratuit. Il est de 30 à 40 % plus élevé que le salaire d'avant-guerre. De plus les gros fermiers s'assurent généralement contre les risques d'accidents qui pourraient survenir aux travailleurs.

La cueillette commence vers sept heures du matin et finit vers cinq heures du soir. Si on déduit le temps des repas, il reste environ 8 h. 30 de travail effectif. Hommes, femmes et enfants travaillent indistinctement à la même besogne. Ils sont sous les ordres directs du fermier et des gens de la ferme. Dans les exploitations importantes, ils sont répartis en équipes (appelées *gangs* : bandes). Partout dans le Weald le travail est organisé de la façon suivante :

— Le « *pole puller* », très souvent un homme de la ferme, est chargé du travail délicat d'abattre les perches, dans les endroits où le système des perches temporaires subsiste ; quand il y a des poteaux permanents, de dégager et faire tomber les tiges de houblon, coupant, quand il le faut, les ficelles à l'endroit convenable. Une fois ce travail essentiel terminé, il surveille le travail des autres, arbitre les contestations, aide à ensacher les houblons cueillis puis à les charger sur les voitures. Il a sous sa direction 15 à 18 familles de *pickers*.

Les « *pickers* », formant la masse des travailleurs, s'abattent sur les houblons jetés à terre et les épluchent, cueillant les cônes avec leurs mains. C'est un travail facile : aucun apprentissage n'est nécessaire. Chaque famille porte les houblons recueillis à mesurer dans une boîte (*basket*) ou une caisse (*bin*) selon les cas.

C'est le « *Tallyman* » (1) qui vérifie ce mesurage et marque les produits du travail de chaque *picker* ou

(1) De « *tally* » : encoche ; le travail de chacun était autrefois évalué avec des entailles faites dans un morceau de bois ; aujourd'hui il y a un enregistrement régulier dans un livre de compte.

souvent, pour simplifier, de chaque famille. Deux méthodes sont employées : dans le Mid Kent on se sert de boîtes en bois contenant de 5 à 6 boisseaux. Le niveau de chaque boisseau est marqué, à partir du fond par une ligne noire tracée sur les parois de la boîte. En égalisant bien la surface des houblons versés dans la boîte on a une évaluation suffisamment exacte de leur volume. Dans le Haut et le Bas Weald on se sert d'une caisse « *bin* » formée d'un cadre de bois, sur lequel une toile grossière se creusant vers le centre sous le poids des cônes qu'on y jette pêle-mêle, est tendue lâchement. De temps en temps le contenu de la toile est vidé au moyen d'une mesure de la capacité d'un boisseau : autant de boisseaux sont ainsi retirés, autant sont portés au compte de la famille. Les quantités mesurées par les deux méthodes varient : la quantité de houblon au boisseau est plus considérable avec la méthode du « *bin* » qu'avec la méthode du « *basket* ». Mais les prix sont en conséquence.

7° *Séchage*. — Dès qu'il a été cueilli, le houblon doit être séché. Les deux entreprises bien que complètement différentes ont lieu simultanément dans les fermes. L'opération du séchage assez fatigante est effectuée plutôt par des hommes. Aucune qualification spéciale n'est requise : il s'agit de réduire à 8 ou 10 % la quantité d'humidité qui dans le houblon frais atteint une proportion de 60 à 75 % (1). Les cônes sont séchés par le passage d'un courant d'air chaud, et non par rayonnement direct d'un foyer. Comme l'intensité d'un courant d'air chaud est en rapport avec la hauteur du bâtiment où il s'élève, on a été amené à construire des séchoirs de 12 à 15 mètres dont les hautes silhouettes constituent un des traits caractéristiques du paysage du Weald (et aussi des North Downs).

(1) Ministry of Agriculture. *Cultivation of the Hop crop*. p. 28.

Ces séchoirs, appelés « *Kilns* », sont dans le Weald toujours construits en briques rouges. Ils sont ordinairement bâtis dans des lieux découverts. Ils ressemblent à de hautes tours, rondes ou carrées (1), coiffées d'un énorme toit d'ardoise, conique ou pyramidal selon les cas. Au sommet du toit est un large trou recouvert d'un capuchon de bois conique mobile, échancré sur un côté et muni d'une longue girouette qui oriente toujours l'ouverture dans le sens opposé à celui d'où vient le vent. Souvent plusieurs de ces séchoirs sont groupés autour d'un bâtiment servant aux manipulations. L'ensemble s'appelle « *oast house* ».

A l'intérieur se trouve une large salle de 7 à 8 mètres de diamètre, entourée de hauts murs sans fenêtres. A 4 mètres au-dessus du sol est une charpente de poutres et de solives sur laquelle on place une toile faite de crins de cheval, résistant à la chaleur : c'est le plan de séchage sur lequel seront répandus les cônes. Au-dessus de ce plan de séchage se trouve une chambre conique ou pyramidale formée par le prolongement des murs et par les parois de la toiture. Elle aboutit au sommet à une ouverture couronnée par le capuchon (*cowl*). L'ensemble est soigneusement garni d'une couche de plâtre qui empêche les infiltrations d'air frais.

Le centre de chauffage qui provoque le courant d'air chaud ascendant se trouve dans la salle inférieure. C'est quelquefois un feu libre, un foyer placé au milieu de la chambre, sur une grille, à 20 centimètres du sol. On n'y brûle que du meilleur anthracite car les produits de combustion traversent la couche de houblon. Dans les plantations équipées de l'outillage le plus moderne on a

(1) Autrefois on les bâtissait toujours sur un plan circulaire, plus économique pour le combustible. Mais les constructions modernes sont presque toutes sur plan carré, plus commode pour les manipulations intérieures.

un feu clos et un radiateur à air chaud dont la tuyauterie aux formes compliquées circule dans la chambre inférieure. Les produits de combustion sont évacués par une cheminée ; aussi peut-on brûler du coke (1). La température est réglée par le mode de chargement des foyers tisonnage, etc., et aussi par des prises d'air (*blowers*), pratiquées dans la chambre inférieure et qui, ouverts ou fermés, modèrent ou élèvent la température.

Pour accélérer la circulation de l'air chaud on dispose souvent des ventilateurs (*fans*), mus soit par un moteur à pétrole, soit par une petite machine à vapeur, soit encore par une dynamo. On peut les placer au-dessous des houblons : ils agissent alors par refoulement de l'air. Comme ils le refoulent souvent jusque dans la chambre de manipulation où se trouvent les ouvriers, il est impossible de les employer avec un feu libre. Placés au-dessus des houblons, ils agissent par succion mais en raison de leur position il est difficile de les faire agir autrement que par l'électricité. De façon où d'autre ils permettent de doubler l'épaisseur de la couche de houblons mise au séchoir à un moment donné.

Les houblons cueillis chaque jour dans la matinée sont immédiatement portés au séchoir. Ceux qui sont cueillis l'après-midi sont emmagasinés — avec de grandes précautions pour qu'ils ne se mettent pas à fermenter — jusqu'à ce que la précédente fournée (du matin) soit sèche et ils sont enfournés eux-mêmes pendant la nuit.

Lorsque le travail commence le feu a été allumé d'avance et les murs sont complètement chauffés. Les houblons sont répandus sur la toile du plan de séchage de manière uniforme et légère ; l'épaisseur normale des

(1) Le radiateur est plus économique que le feu libre parce que pour sécher une tonne de houblon (pesé sec) il faut 1.000 kg. de coke ou 750 kg. d'anthracite. Or le coke est bien meilleur marché que l'anthracite. Mais l'installation du radiateur est assez coûteuse. Ministry of Agriculture. *Cult. Hop.* p. 40 et suiv.

houblons est de 25 à 30 centimètres (45 à 50 centimètres s'il y a un ventilateur).

La température (1) de début est de 37° centigrades. On l'élève graduellement pendant les trois premières heures jusqu'à 60°. On la porte même quelquefois jusqu'à 70°, mais au-delà, les houblons brûlent. Quand le chauffage est régulier et bien conduit, les houblons prennent assez rapidement un aspect dit « *feathered* » (emplumé) c'est-à-dire que les bractéoles s'épanouissent et que le cône finit par ressembler à un petit oiseau aux plumes hérissées. Aussitôt, des ouvriers se trouvant sur les bords de la chambre supérieure se mettent à retourner les houblons avec de longues fourches aux dents serrées : c'est une besogne pénible à cause de la température étouffante et de l'odeur aromatique qui en se dégageant des houblons étourdit et enivre. Néanmoins après quelque pratique, une certaine accoutumance permet la continuation du travail sans trop de peine.

Pendant que les houblons sèchent on fait brûler du soufre dans la chambre inférieure : il donne aux cônes une couleur jaune attrayante qui facilite la vente. Il aide, dit-on, aussi à la conservation (2) surtout si l'emmagasinage doit être long. Il faut en moyenne un kilogramme de soufre pour 10 mètres carrés de surface de séchage. On le brûle soit sur le foyer même (feu libre) soit sur une poêle spéciale en métal. Une fournée de houblon est ordinairement séchée en 10 heures, de sorte qu'en calculant le temps de chargement et de décharge-

1) Jusqu'à la fin du xix^e siècle l'évaluation de la température était laissée au « *chief dryer* », homme expérimenté, qui appréciait, en plongeant son pouce dans les houblons (*by rule of thumb*), s'il fallait activer ou modérer le fourneau. Mais des travaux entrepris au South Eastern Agricultural College de Wye ont permis de dresser des tables de température grâce auxquelles l'opération est maintenant conduite de manière méthodique et scientifique.

(2) Ministry of Agriculture. *Cultivation*, p. 34.

ment, on ne peut compter que sur deux fournées par 24 heures.

Quand les houblons sont secs — ce que l'on juge en froissant une poignée de cônes entre les paumes des mains — la température est ramenée à 43°. Alors des ouvriers retirent du plan de séchage, avec des rateaux, les houblons qui sont poussés avec des balais dans une chambre de refroidissement attenante (1) : là ils reviennent à la température normale, absorbent une petite partie de l'humidité qu'ils ont perdue et deviennent ainsi moins cassants.

Commerce des houblons. — Aussitôt secs, les houblons sont emballés dans des sacs cylindriques appelés « *pockets* » hauts de 1 m. 80, ayant un diamètre de 60 centimètres et pesant lorsqu'ils sont pleins 1 cwt. 1/2 (2). On les remplit à plusieurs reprises et chaque fois ils sont soumis à la pesée lente et douce d'une presse à bras. Le procédé est lent mais ne détériore pas les cônes. Les sacs sont marqués du nom du planteur et de la mention de la paroisse et sont prêts pour le marché.

Dans la pratique du commerce, les houblons sont désignés par leur provenance. Il existe pour le Sud de l'Angleterre quatre catégories dont trois sont représentées dans le Weald ; les East Kents sont les houblons cultivés sur la craie des Downs ; ce sont les plus estimés. Les Mid-Kents viennent de la région de Maidstone : ils sont répandus dans toute la zone des Sables Verts inférieurs. Les Bastard East Kents poussent sur les Sables Verts supérieurs et sur les éboulis de craie qui s'étendent quelquefois jusque sur le Gault. La quantité de cette

(1) On emploie dans certains cas un plancher mobile : *Hetherington floor* qui permet la manipulation sans risque d'abimer les cônes. Mais son emploi est loin d'être général.

(2) Soit environ 68 kgs.

dernière catégorie est peu importante et tend à être absorbée dans les deux grandes divisions voisines : East Kents ou Mid Kents. Enfin les « Wealds » représentent la masse des houblons récoltés dans le Haut et le Bas Weald. Ils souffrent d'un préjugé, dû surtout à la médiocre qualité des produits venus autrefois de cette région, et ils n'atteignent jamais des prix aussi élevés que les autres espèces.

Les houblons du Weald sont complètement absorbés par le marché londonien. Il n'y a pas dans la région du Weald de brasserie importante ; les houblons secs sont d'ailleurs légers et le transport jusqu'à la banlieue de Londres ne constitue pas une notable augmentation des prix. Quelquefois la récolte est vendue directement à une brasserie de Londres. Mais en général des courtiers servent d'intermédiaires. Souvent même plusieurs spéculateurs s'entremettent entre le fermier et le brasseur. Ce sont des négociants de Londres spécialisés dans un commerce présentant de grandes fluctuations d'approvisionnement et de prix et qui règlent le marché d'après les apports extérieurs. L'Association des « English Hop Growers » s'efforce de fixer les prix chaque année.

En 1926 la récolte du Weald, qui peut être considérée comme une récolte moyenne, a été de 92.677 quintaux environ (1) ce qui donne un rendement de 102 quintaux à l'hectare. A la même époque la récolte de l'Angleterre était de 150.562 quintaux. C'est-à-dire que la récolte du Weald représente environ 61 % de la récolte anglaise. Il y a une importation de 20.000 quintaux environ (dont la plus grande partie vient des Etats-Unis) et une exportation ou réexportation de 39.500 quintaux environ (2).

(1) Chiffres calculés d'après les renseignements fournis par le Ministry of Agriculture.

(2) Calculé d'après : Ministry of Agriculture and Fisheries. *Agricultural Statistics*, 1926, Vol. LXI, Pt. II, p. 103.

Il n'est guère possible de suivre la part des houblons du Weald dans ces mouvements. Les prix sur le marché varient beaucoup. Ils oscillent (1926) entre £ 10 pour 1 cwt de Fuggles et £ 13 pour les bonnes qualités de Goldings.

Caractères de la culture du houblon. - La production du houblon occupe dans l'économie du Weald une place particulière. Elle ne ressemble plus guère à l'agriculture classique aux racines routinières et paysannes ; elle se rapproche plutôt de l'organisation industrielle, capitaliste et spéculative.

C'est une véritable industrie, par l'esprit qui y règne en général ; tout y est méthodiquement et mathématiquement calculé : la résistance physique des poteaux ou des fils de fer, le pouvoir chimique des insecticides, l'efficacité mécanique d'un ventilateur, la température thermométrique d'un séchoir, etc. L'exploitant possède des connaissances théoriques et techniques qui dépassent le niveau intellectuel moyen du campagnard. Il se tient au courant des recherches scientifiques et de leur plus importantes applications. Il emploie enfin pendant presque toute l'année une main-d'œuvre relativement nombreuse dont le fourmillement réglé et discipliné évoque l'image d'un atelier ou même d'une usine. Cette impression d'usine est accrue par le machinisme qui a envahi presque tout le champ de la production. Un outillage compliqué, outillage moderne et perfectionné, l'usage de l'air comprimé, de moteurs à pétrole et de l'électricité, sont un des traits caractéristiques d'une exploitation houblonnière.

L'emploi de tout cet outillage ne peut se faire sans une importante mise de fonds préalable. La somme investie en machines et en salaires annuels représente un véritable capital qui n'a rien de commun avec les frais généraux qu'on pourrait rencontrer dans une autre culture. Ce

caractère n'est pas absolument nouveau, il s'est simplement accentué fortement depuis une cinquantaine d'années. Les dépenses annuelles pour la culture d'un acre étaient déjà évaluées en 1795 à £ 26 par Marshall (1) ; vers 1840 à £ 32 par Buckland (2) ; avant la guerre les grands planteurs du Mid Kent, et les meilleurs fermiers du Haut et du Bas Weald dépensaient £ 50 (3). Aujourd'hui il faut compter sur une somme d'environ 80 livres dont les principaux chapitres se répartissent ainsi :

	en livres
Travail du sol. Labourages.....	9
Fumure	15
Entretien des poteaux-fixation des ficelles, direction des pousses.....	6
Lavages et soufrages.....	8
Cueillette et séchage.....	25
Loyers. Impôts. Réparations.....	15
Éléments variables.....	2
	80

Cette évaluation ne représente que les débours annuels moyens d'un fermier qui n'a eu ni à établir de nouvelle plantation ni à installer de nouveaux poteaux et qui a trouvé un séchoir bien équipé : or ces différentes installations représentent un important placement financier et achèvent de donner à la production du houblon un aspect capitaliste original.

Le caractère aléatoire de l'entreprise a été très atténué par l'emploi de méthodes scientifiques, qui ont tendu à régulariser le rendement. Il est d'environ 10 ou 12 cwt à l'acre en moyenne. Néanmoins l'influence de certains éléments climatiques, qui échappent au contrôle humain, donne toujours lieu à des fluctuations marquées : par

(1) cité par V. C. H. KENT, II, p. 466.

(2) *Ibid.*

(3) V. C. H. SUSSEX, II, p. 274 - HALL et RUSSELL, *Report*, p. 31.

exemple en 1905 le rendement moyen dans le Kent fut de 14 1/2 cwt par acre ; en 1906 il était dans la même région de 6 cwt seulement (1). Une mauvaise récolte — même générale dans toute l'Angleterre — n'amène pas une élévation compensatrice suffisante des prix à cause de l'apport régulateur des récoltes étrangères. De manière générale on peut dire que le houblon est une culture aléatoire qui rapporte souvent de gros bénéfices et quelquefois très peu.

Ces différents caractères expliquent l'évolution de la production du houblon dans le Weald. Elle est marquée par trois phénomènes : diminution de la surface occupée — concentration — spécialisation.

Le déclin de la surface occupée par le houblon est très net depuis 1885. Les principales raisons sont les suivantes : les propriétaires n'encouragent pas en général la culture du houblon : le fermier, alléché par les espoirs de hauts gains que le caractère spéculatif de cette culture rend possibles, a tendance à consacrer une très grande partie de ses efforts à sa houblonnière et à négliger le reste de sa ferme ; or le propriétaire touche un loyer qui est en rapport non pas avec la possibilité de succès — toujours plus ou moins aléatoire — d'une récolte de houblon, mais avec la valeur économique générale de toute la ferme.

D'autre part un très grand nombre de petits fermiers abandonnent spontanément le houblon parce qu'ils ne se sentent ni intellectuellement, ni matériellement, ni financièrement équipés pour soutenir la concurrence que les grands planteurs seuls peuvent entreprendre : « le petit fermier ne fait plus de houblon, ce n'est pas son affaire » telle est la réponse qu'une enquête locale amène invariablement. Beaucoup en font encore, mais certainement de moins en moins.

(1) V. C. H. KENT II, p. 466.

Une autre raison déterminante est la baisse, à travers toute l'Angleterre, des prix des produits agricoles en général. Cette baisse a été presque continue depuis 1885 ; elle s'est trouvée interrompue pendant la guerre, mais elle tend à reprendre. La réduction des prix de vente, donc des bénéfices probables, amène l'abandon de la culture. Localement elle se marque de plus pour le houblon dans le Weald, par une décroissance beaucoup plus considérable pour l'aire cultivée du Sussex que pour celle du Kent ; ceci surtout parce que les houblons originaires des paroisses du Sussex souffrent sur le marché d'un vieux préjugé et n'atteignent jamais, malgré leur qualité, les mêmes prix que ceux du Kent.

L'un des moyens de compenser la baisse des prix de vente est la réduction des frais de culture. Or cette réduction est pratiquement impossible pour le houblon. Aussi constate-t-on dans le Weald une tendance nette à remplacer le houblon par des arbres fruitiers qui ont, à peu près, les mêmes exigences de sol et de climat mais ne demandent que des soins bien moins onéreux et bien moins assujettissants. Ainsi, presque partout, à la diminution des houblonnières correspond une augmentation des vergers.

De nos jours, dans les endroits où le houblon subsiste, la tendance est à la concentration de la plantation sur les sols les plus favorables. Dans les districts les plus avantagés (paroisses de East and West Peckham — Wateringbury, East and West Farleigh) la décroissance est nulle ou insignifiante. Quelquefois même il y a augmentation locale de superficie ; toujours en tous cas il y a augmentation considérable de production — alors que l'une et l'autre déclinent dans les sections moins fertiles.

Au lieu d'avoir un système de plantation dispersé et général, on assiste à une condensation de l'aire productrice car, dans les meilleurs terrains, la culture du houblon bien conduite donne toujours de gros bénéfices et les

progrès des méthodes modernes diminuent les risques de récolte nulle ou trop insuffisante. Néanmoins comme l'aléa n'est pas malgré tout supprimé, la concentration ne va pas jusqu'à la monoculture.

La diminution de superficie occupée ne correspond pas à une diminution de production. En fait le marché reçoit toujours à peu près la même alimentation : seulement la production prend place maintenant sur une surface plus restreinte. Il y a simplement eu élimination sur le marché de Londres, des producteurs les moins aptes au profit de ceux qui étaient mieux équipés et qui savent à eux seuls subvenir à tous les besoins. On se trouve en présence d'un phénomène de concentration et de progrès, nullement de déclin économique.

Cette concentration a pour aspect corrélatif une intense spécialisation. Dans ses limites actuelles le houblon est solidement implanté parce qu'il répond à un besoin direct du marché de Londres. Il est de plus en plus entre les mains de gros exploitants instruits, connaissant à fond la théorie et la technique de leur spécialité. Il existe encore de nombreux petits fermiers producteurs, mais l'évolution est dans le sens d'une spécialisation de plus en plus grande. Cette spécialisation n'est possible que par suite de la proximité de Londres qui assure un débouché certain et la main-d'œuvre nécessaire au moment de la cueillette.

Il y a solidarité économique étroite entre la présence de l'agglomération londonienne et la forme particulière prise récemment par la culture du houblon dans le Weald. C'est le type de la culture riche où le fermier anglais intelligent, bien outillé et soutenu par un solide système capitaliste peut, grâce à la proximité du marché sûr de Londres, faire le meilleur usage de ses connaissances, de ses machines et de son argent pour lutter contre la concurrence de pays qui ont l'avantage de la production massive ou du travail à bon marché. C'est en somme

une culture prospère et un coin des plus souriants dans le tableau du développement économique du Weald.

III. — FRUITS

La production des fruits est une forme d'exploitation agricole qui est de plus en plus employée par les fermiers du Weald dans leur effort pour s'adapter aux circonstances contemporaines. Elle a atteint de nos jours — et de nos jours seulement — une extension et une importance qu'elle n'avait jamais connue auparavant.

Historique. — La production des fruits est pourtant une industrie ancienne dans la région. Dans une contrée favorable à la croissance des arbres, comme l'est le Weald, elle a dû se pratiquer de bonne heure, sans doute dès l'établissement des premières civilisations. Pourtant ce n'est qu'au ^{xvi}^e siècle que la culture systématique s'établit dans le pays. Le cidre et la poirée ont été introduits dans le Kent et le Sussex, venant de Normandie aux environs de 1577 (1). Mais c'est surtout de Flandre que la culture des fruits, comme celle du houblon, semble être passée vers cette époque dans l'Angleterre méditerranéenne (2). Depuis lors, elle s'est maintenue dans tout le pays, constituant une ressource secondaire appréciable pour la plupart des fermes mais ne prenant nulle part de prépondérance marquée. Par suite de cette position de second plan, il est difficile d'évaluer la superficie occupée jadis par cette branche de l'agriculture : les statistiques l'ont pendant très longtemps négligée. Ce n'est qu'à la fin du ^{xix}^e siècle que les besoins du marché de Londres et la crise de l'agriculture ont provoqué son

(1) E. H. CARRIER, *Historical Geography of England*, p. 169.

(2) A. D. HALL and E. J. RUSSELL. *Report*, p. 34.

développement soudain et rapide. Même de nos jours, il est difficile d'apprécier exactement la surface que les fruits occupent, parce que les statistiques enregistrent séparément la superficie des vergers (pommes, cerises, etc.) et celle des « petits fruits » (fraises, groseilles, etc.) ; or ces derniers croissent souvent sous forme de cultures intercalaires au milieu des vergers. En 1884, les vergers occupaient 5.000 hectares. Leur surface a augmenté régulièrement ; elle était de 7.000 hectares en 1898 ; de 9.500 hectares en 1912. Par suite de leur nature même et de la perte qu'aurait impliquée leur destruction, ils n'ont subi aucun recul pendant la guerre et sont arrivés à 11.900 hectares en 1918. Ils se sont fortement étendus depuis, et ils occupaient 14.100 hectares en 1926 (1).

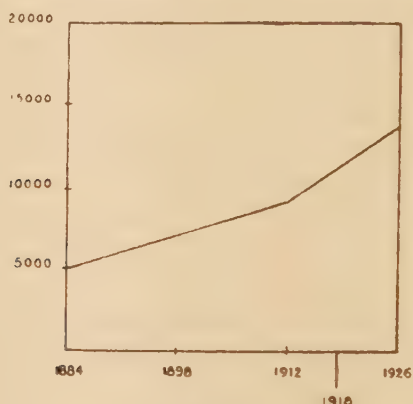


Fig. 11.

Vergers en hectares

En d'autres termes, depuis un demi siècle, leur superficie a presque triplé. Elle représente 13 % de la surface occupée par les vergers en Angleterre et dans le Pays de Galles (2). Les petits fruits, provenant de petites plantes

(1) Chiffres calculés d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) 97,200 hect. *Agric. Stat.* LXI - I. p. 21.

ou de formations buissonneuses, ont progressé eux aussi mais beaucoup plus lentement. Les informations précises à leur sujet ne remontent d'ailleurs pas très loin. En 1898, ils occupaient 3.700 hectares ; ils étaient arrivés à 4.400 hectares en 1912. Pendant la guerre, une certaine quantité fut extirpée pour faire place à des cultures de plus haute valeur alimentaire et en 1918 leur surface s'était réduite à 3.800 hectares. Il y a eu depuis lors une reprise et en 1926 la surface occupée atteignait 4.200 hectares (1), soit 15 % de l'aire des petits fruits en Angleterre et dans le Pays de Galles (2). Au cours de cette évolution les fruits se sont développés dans une même région : celle qui constitue le centre de leur répartition actuelle. Le fait curieux et caractéristique est qu'à l'intérieur de cette région, le progrès de l'aire des fruits s'est effectué surtout par substitution au houblon qui prospère à peu près dans les mêmes terrains, mais qui demande des frais beaucoup plus considérables.

Répartition. — La répartition des fruits est déterminée et limitée dans le Weald par les exigences particulières de chaque arbre fruitier. La plupart réussissent dans un sol profond, de consistance moyenne, facile à travailler. Mais il y a des variations individuelles : les framboises et les groseilles viennent bien dans les sols légers ; on les rencontre surtout sur les sables de la zone périphérique - le pommier et le cassis s'accommodent de sols lourds, bien qu'un excès d'argile les élimine ; ils pénètrent dans le tout le Weald Central - les prunes, les cerises et en général presque tous les fruits à noyaux ont besoin d'un sol assez consistant mais nettement calcaire (3) ; ils réussissent dans les couches de Hythe. Une autre con-

(1) Chiffres calculés d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

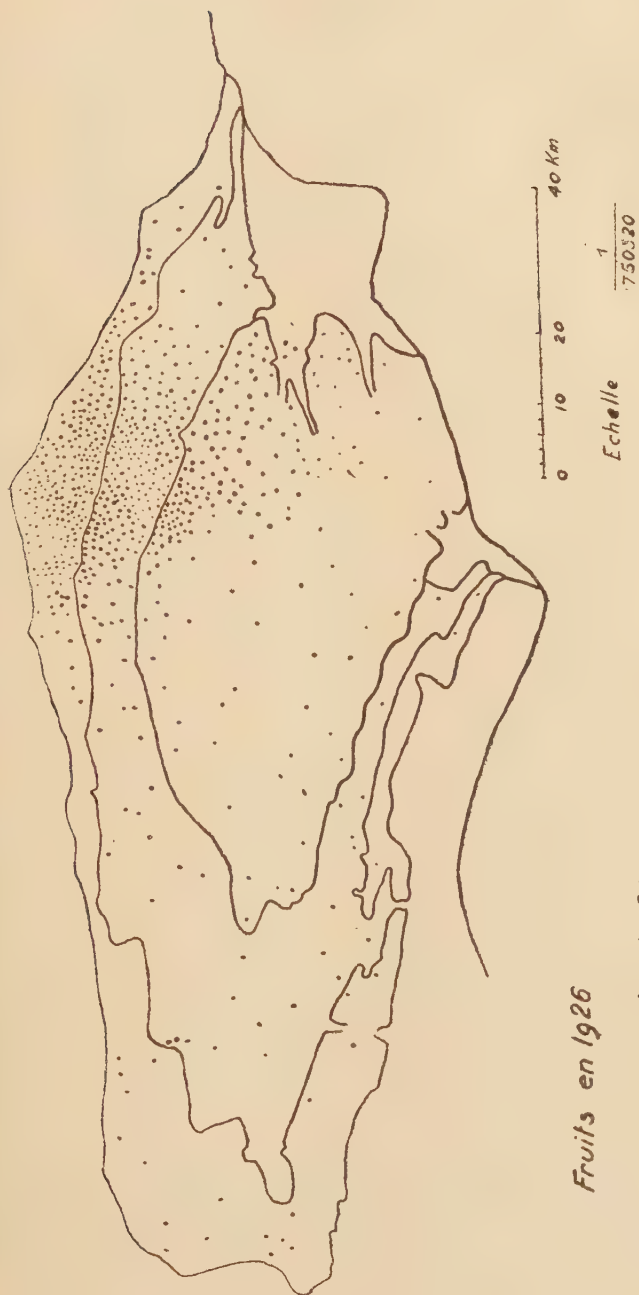
(2) 28.000 hect. Calculé d'après *Agric. Stat.* 1926 LXI-L, p. 22.

(3) A. D. HALL and E. J. RUSSELL *Report*, p. 149.

dition impérieuse pour la culture des arbres fruitiers est un climat sec et ensoleillé. Des pluies abondantes, favorables peut-être à la croissance générale de l'arbre sont désastreuses pour la production. Elles amènent dans l'ensemble une pousse excessive de feuillage ; au moment de la floraison, elles peuvent ruiner complètement la récolte ; plus tard une forte insolation est nécessaire pour amener les fruits à complète maturité et leur donner une belle couleur favorable à la vente.

Les conditions de terrain et de climat limitent nettement dans le Weald la zone fruitière : son grand axe est marqué par la vallée de la Madanay, en aval de Penhurst. Le lieu d'élection se trouve dans la région des Sables Verts inférieurs, spécialement sur la formation calcaire fertile du « *rag* ». Dans toutes les vallées bien abritées qui se développent autour de Maidstone, des vergers très soigneusement entretenus constituent la note caractéristique et dominante du paysage. Mais de manière plus large, sur une étendue approximativement circonscrite par la ligne Sevenoaks - Tonbridge - Tunbridge Wells - Brenchley - Sutton Valence - Leeds, on peut dire que les fruits ont une valeur économique prépondérante : c'est la région fruitière du Weald.

Cependant presque partout ailleurs dans la région Wealdienne (excepté dans les Marshes), mais spécialement dans la portion orientale qui a un climat sec, on rencontre à peu près dans toutes les fermes un lopin de terre portant des arbres fruitiers. Le petit verger est un des traits caractéristiques de l'exploitation rurale Wealdienne. Mais ces vergers extrêmement répandus en dehors de la zone fruitière proprement dite sont de très faibles dimensions et sont souvent très médiocrement entretenus : ils ne constituent là qu'une ressource accessoire et ont une valeur économique totale d'importance secondaire. On peut évaluer la superficie occupée par les arbres



fruitiers dans le Weald à 15.500 hectares environ (1), dont les quatre cinquièmes se trouvent dans la zone fruitière. La surface couverte par les fruits dans le Weald représente 13% de l'étendue qu'ils recouvrent dans l'Angleterre et le Pays de Galles (112.400 hectares environ) (2).

Culture. — La raison essentielle du succès des fruits chez les agriculteurs du Weald est le peu de soin, de travail et de dépense que réclame cette culture. Toutefois, un certain entretien est nécessaire pour obtenir un rendement satisfaisant. Il existe à ce sujet un grand contraste entre les exploitations de la région fruitière qui sont traitées de manière systématique et rationnelle et celles du reste du Weald dont le fermier ne s'occupe souvent que fort peu.

Plantation. — La plantation est l'opération la plus dispendieuse. Elle n'a lieu, bien entendu, qu'au début de l'exploitation et ne doit se renouveler qu'à des intervalles de temps très éloignés. Les jeunes arbres provenant de pépinières locales sont rangés en ligne; pommiers, poiriers et cerisiers (arbres les plus répandus) sont placés à 10 mètres les uns des autres. Souvent on plante dans les intervalles des pommiers et des poiriers nains qui rapportent très vite et qui sont arrachés dans la suite lorsque les arbres normaux (dits « *standard trees* ») atteignent leur plein rapport; souvent les fermiers préfèrent aux arbres normaux des espèces plus petites, hautes d'environ 2 mètres (*half standard trees*) qui sont plus faciles à entretenir; dans ce cas, les arbres se trouvent ordinairement disposés en quinconce à 5 mètres les uns des autres; enfin quand l'épaisseur de la terre végétale est médiocre, le fermier adopte des formes naines qui sont placées à 3 m. 50 d'intervalle.

(1) Vergers et « petits fruits » estimation agricole d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) Calculé d'après les données de *Agricultural Statistics* 1926, I.XI I, pp. 31 et 50.

Pour obtenir les meilleurs produits (en particulier pour le cerisier) le fermier ne pratique pas de culture intercalaire. Mais dans de nombreux cas on plante, entre les rangées, des arbustes comme des groseilliers, des groseilliers à maquereau, des cassis et aussi souvent des fraisiers. Quelquefois, mais plus rarement, ces plantes productrices de « petits fruits » (*small fruits*) comme on les appelle, sont cultivées spécialement dans les endroits bien exposés mais où le sol est trop peu profond pour admettre de véritables arbres (*standard trees*).

Dans les vergers, les espèces les plus répandues sont : tout d'abord le pommier, très important dans la zone fruitière mais très commun aussi dans les vergers des petites fermes du reste du pays, et le poirier réparti de la même façon mais occupant cependant, aussi bien dans la région fruitière que dans l'ensemble du territoire, une superficie bien inférieure au pommier. La cerise et la prune sont plus nettement localisées dans la zone fruitière, surtout sur les Sables Verts inférieurs. Les noix et les noisettes ont une importance et une renommée locales autour de Maidstone. Ailleurs, noyers et noisetiers se rencontrent surtout de manière isolée.

Les « petits fruits » sont beaucoup plus étroitement localisés que les fruits précédents dans la région fruitière où ils occupent soit les allées des vergers, soit des terrains spéciaux. Les principales espèces sont les groseilles et groseilles à maquereau qui à elle seules occupent près des deux tiers de la surface des petits fruits. Elles sont en voie d'augmentation rapide surtout dans la zone des Sables Verts. Les fraises, représentant environ un quart de la surface de petits fruits, viennent ensuite. Elles se maintiennent un peu partout et progressent modérément sur certains points. Les framboises arrivent au troisième rang, notablement en arrière d'ailleurs : elles ne couvrent qu'un huitième environ de la superficie totale. Elles semblent décliner légèrement. Enfin le cassis, qu'on rencontre

souvent sur les alluvions de la Plaine du Weald, bien que ne présentant pas d'importance de premier ordre, prospère là où il est établi.

Entretien. — Les arbres ne demandent, pour produire, qu'un minimum d'entretien : c'est là la raison fondamentale de leur succès. Toutefois certains soins sont indispensables et d'autres accroissent considérablement la production. Dans la plus grande partie du Weald les fermiers négligent très souvent d'apporter une sérieuse attention à cette branche de culture. Par contre, dans la région fruitière, les spécialistes appliquent à peu de frais les méthodes les plus perfectionnées.

Dans cette région, le sol du verger est le plus souvent laissé en prairie. L'herbe doit y être si drue que l'on doit pouvoir, selon une expression locale, y marcher en pantoufles sans risquer de se mouiller les pieds (1). Cette herbe n'est pas fauchée, mais broutée par des moutons : 25 par hectare en été et la moitié de ce nombre en hiver. Les moutons reçoivent une nourriture complémentaire de foin et de *turnips* en hiver, de tourteaux et de céréales en été (2). Ce procédé a pour résultat d'assurer une riche fumure à tout le terrain et d'empêcher l'infiltration profonde d'une partie de l'humidité.

De temps en temps, le sol est allégé, spécialement au pied des jeunes arbres (et occasionnellement quelque engrais artificiel - superphosphates, nitrates, sulfate d'ammoniaque - y est appliqué). Cette opération se fait ordinairement à la bêche. Elle n'est pas indispensable quand les arbres ont atteint un certain âge.

La taille est un travail délicat, obligatoire chaque année. Il est, dans la région fruitière, effectué par des spécialistes qui très souvent se transmettent la tradition de père en fils. Étant donné l'extension des cultures fruitières dans

(1) Cité par A. D. HALL and E. J. RUSSELL - *Report*, p. 35.

(2) *Ibidem*.

les dernières années, il est souvent difficile aux fermiers de se procurer des travailleurs parfaitement compétents pour cette besogne de détail mais d'importance néanmoins capitale.

La lutte contre les ennemis des fruits constitue la principale occupation du fermier producteur. Ces ennemis sont d'abord les insectes ou parasites efficacement combattus par des aspersions chimiques. Celles-ci se pratiquent surtout avant la floraison. Grâce aux pompes et à l'outillage moderne, c'est un travail que le fermier peut faire souvent lui-même avec l'aide de peu d'ouvriers : il n'implique pas de grosse dépense bien qu'il soit considéré comme pénible par suite de l'obligation de lever la tête et les bras de manière constante. Les oiseaux sont beaucoup plus difficiles à éliminer. Ils causent de très grands dégâts surtout dans les cerisiers et les « petits fruits ». On dispose des épouvantails pour les éloigner et l'on voit très souvent dans la région les corps de quelques uns des maraudeurs pendus à de petits gibets : le fermier est persuadé que cet exemple de haute justice lui évitera d'autres déprédations. Les gelées de printemps sont encore plus difficiles à combattre. Très souvent les fermiers entretiennent dans ce cas de grands feux avec toutes sortes de déchets et de débris : vieux chiffons, toiles goudronnées, paille humide ; ils arrivent à dégager ainsi une fumée épaisse qui atténue le rayonnement et peut sauver la récolte si le froid n'est pas trop vif et ne se prolonge pas trop.

Récolte. — La cueillette des fruits est la seule occasion de dépense sérieuse pour le fermier. Encore la quantité de main d'œuvre nécessaire dans ce cas est-elle très loin de pouvoir se comparer avec celle qui est indispensable pour le houblon. Toutefois, la cueillette des fruits donne lieu à une mobilisation de tous les bras disponibles dans la campagne de la région fruitière et même à un certain déplacement de travailleurs des villes voisines, en particulier de Maidstone. Mais il ne vient personne de Londres.

Les fruits mûrissent en général après les houblons et il n'y a pas d'interférence entre les deux récoltes.

La cueillette de la plupart des fruits en vergers est faite par des travailleurs montés sur des échelles. Pour les « petits fruits » et les formes naines, le travail se trouve bien entendu à portée de la main. Les travailleurs sont payés à la tâche. Le salaire varie suivant les années et l'état de la récolte, mais il est au moins égal au salaire minimum prévu par le Board. Le travail sur échelles est mieux payé que le travail à terre et les petits fruits sont payés plus cher que les gros. La cueillette des cerises constitue pour les ouvriers le travail le plus rémunérateur.

La plupart des personnes qui font la cueillette (*pickers*) sont des femmes. Mais les hommes ne sont pas exclus. Les uns et les autres sont engagés individuellement et sont employés tant que le besoin dure. Il n'y a pas de contrat passé pour une période déterminée. Le temps du travail s'étend ordinairement de 7 heures du matin à 5 heures du soir. En cas d'urgence, cette période peut être étendue moyennant un supplément de salaire. La guerre n'a apporté aucun changement notable dans tout ce travail, excepté pour les salaires, maintenant plus élevés, des *pickers*.

Marché. — La vente des fruits s'effectue de deux façons : ou bien le fermier vend sa récolte d'avance à un intermédiaire (*dealer*) qui s'en rend acquéreur lorsqu'elle est encore sur les arbres - ou bien le fermier se charge lui-même de l'écoulement de ses produits sur le marché. Dans le premier cas (fréquent surtout pour les petites exploitations) le « *dealer* » doit presque toujours faire procéder à la cueillette à ses frais. Dans le second, le fermier doit naturellement faire cueillir ses fruits lui-même, les emballer, généralement dans de simples paniers, et les expédier sur Londres. Londres est le grand débouché de la culture fruitière du Weald. Le marché de Covent Garden est le grand centre de distribution. Un certain

nombre de fermiers passent des marchés avec des fabricants de confitures et de conserves alimentaires dont quelques-uns se trouvent dans le Weald (Tunbridge Wells, Maidstone) mais dont la plupart sont établis dans l'agglomération Londonienne. Bien que cette forme d'utilisation soit en croissance, elle est loin d'équivaloir en importance la consommation des fruits frais : surtout pour les fruits fragiles (fraises, groseilles, cerises) l'agriculteur du Weald profite, sur le marché de Londres, de l'avantage que lui donne sa proximité.

L'industrie fruitière du Weald a pour concurrents dangereux les primeurs du continent (surtout la France) et les produits abondants de l'Empire britannique (Canada Afrique du Sud) qui ont bénéficié récemment d'une intense propagande de caractère mi-économique, mi-sentimental. Elle peut soutenir la lutte, néanmoins, grâce aux frais très réduits qu'implique cette culture et à sa position géographique qui lui permet d'alimenter le marché de Londres en produits délicats et frais.

Malgré tout, la culture des fruits comporte de nombreux aléas. Les variations de climat, sur lesquelles l'agriculteur ne possède pas de contrôle, peuvent amener, suivant le cas, pléthore ou désastre complet. Bien que ces extrêmes soient assez peu fréquents, la culture des fruits reste, comme celle du houblon, une opération aléatoire rapportant beaucoup ou presque rien. A la différence du houblon, elle n'exige qu'un petit capital de roulement et un emploi de main-d'œuvre et des soins forts réduits. Aussi y a-t-il une tendance très nette à la substitution des vergers aux houblonnières : celles-ci se concentrent sur les sols les plus favorables et dans les mains des plus entreprenants et des mieux outillés des fermiers ; les fruits, qui permettent des succès plus faciles, s'étendent.

En somme, la culture des fruits constitue un des moyens les plus heureux d'adaptation aux conditions modernes

de l'agriculture dans le Weald. Le peu de frais qu'elle implique et son étroit rapport avec les besoins de Londres lui assurent une prospérité dont témoigne son extension rapide et ininterrompue.

IV. — CULTURES DIVERSES

On rencontre dans le Weald, à côté des céréales, du houblon et des fruits, une série de cultures d'importance secondaire. La plupart de ces cultures prennent place dans le cycle de rotation dont elles constituent des compléments ou des variantes. Elles représentent pour le fermier des profits appréciables ; toutefois elles n'ont pas en général par elles-mêmes de valeur suffisante pour justifier des frais et des efforts particuliers. Aussi diminuent-elles régulièrement d'étendue, en même temps que décroît la surface des terres arables, dont elles sont solidaires. Pourtant, quelques uns d'entre elles, qui se trouvent en rapport avec certains besoins du marché, arrivent à se maintenir au milieu du déclin général.

Plantes fourragères. — Les plantes fourragères sont les plus importantes - du point de vue de l'étendue au moins. Elles occupent 16.000 hectares. Il faut distinguer parmi elles, celles qui sont cultivées essentiellement pour leurs racines et autres parties souterraines, et celles dont les parties vertes sont consommées par les bétails.

Parmi les premières, certaines ont été cultivées depuis fort longtemps en Angleterre. Mais c'est à la fin du ^{xvii}^e siècle et surtout au ^{xviii}^e siècle que leur introduction dans le cycle de succession des cultures bouleversa complètement l'économie agraire de la Grande Bretagne. Elles ont été depuis lors regardées comme un élément capital d'une exploitation bien conduite et comme un

facteur essentiel dans les méthodes d'élevage scientifique. Elles se sont ainsi introduites dans la région du Weald au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle (1). Mais elles se trouvent assez mal adaptées à la nature des terrains dominants : elles réussissent surtout dans les sols légers et limoneux et ne donnent que de médiocres résultats dans les terres lourdes et argileuses. Après avoir pénétré dans la région surtout en raison de la vogue dont elles étaient l'objet dans l'ensemble du pays, elles rétrogradent maintenant de manière sensible.

Betterave. — La betterave est d'introduction assez récente : elle est venue de France à la fin du XVIII^e siècle. Elle a pendant longtemps joué un rôle secondaire dans le Weald. En 1870 elle n'occupait que 5.000 hectares. Mais elle progressa rapidement pendant une quarantaine d'années, surtout aux dépens du *turnip* : elle possède une forte valeur nutritive et convient fort bien aux types de bestiaux que, dans leur effort pour s'adapter aux conditions modernes transformées, les fermiers du Weald ont développés de plus en plus durant cette période. Elle représente une culture riche et c'est dans la pratique des cultures riches que beaucoup d'agriculteurs du Weald ont pensé - et pensent quelquefois encore - trouver la solution des problèmes qui les occupent. Aussi la superficie de la betterave atteignit-elle 6.600 hectares en 1884, 6.800 hectares en 1898 et 9.000 hectares en 1912. Mais pendant la guerre, le besoin de produits alimentaires destinés à l'homme réduisit sa surface à 7.700 hectares en 1918. Depuis lors elle s'est trouvée entraînée dans la réduction générale des terres sous charrue et son aire n'a guère cessé de décroître. Ses qualités intrinsèques lui assurent une plus forte résistance qu'à la plupart des autres plantes fourragères. Mais le haut coût de production la voue à un recul continu : elle recouvre encore 5.800 hectares

(1) A. D. HALL and E. J. RUSSELL. *Report* p. 27.

(1926) (1), c'est-à-dire 4,2% de la superficie occupée par cette culture en Angleterre et dans le Pays de Galles (136.700 hectares) (2).

Actuellement la betterave se rencontre un peu partout ça et là dans le Weald ; jamais d'ailleurs sur de vastes étendues. Des fermiers, surtout ceux qui ont beaucoup de vaches, y consacrent parfois une parcelle de terrain. La seule région où elle ait un peu plus d'importance est dans les environs de Farnham et de Godalming.

La culture de betteraves dans le Weald exige des soins assez minutieux : le sol est labouré puis quelquefois nivelé, mais le plus souvent aménagé de manière à présenter une série de levées parallèles (*drills*) séparées par de petits sillons. Les graines, après avoir trempé dans l'eau pendant deux jours, sont semées, enfoncées dans les « *drills* » avec un appareil spécial. Cette opération prend place ordinairement vers le mois d'avril. Au même moment sont disposés les engrais, en général moitié fumier de ferme, moitié engrais artificiels (surtout produits azotés). Quand les petites plantes ont levé, elles sont éclaircies à la houe : on ne laisse qu'une plante tous les 45 centimètres environ. Dans la suite, le terrain doit être ratisé et allégé plusieurs fois : ce travail se fait ordinairement avec une petite herse tirée par un cheval. La récolte a lieu au mois d'octobre. Les betteraves sont alors ou bien transportées dans les bâtiments de ferme ou très souvent mises en gros tas et recouvertes de paille et de terre pour éviter la gelée. Elles ne sont données aux bestiaux qu'après un assez long temps d'emmagasiner qui leur permet de développer tout le sucre qu'elles peuvent contenir. Le rendement est assez peu élevé :

(1) Chiffres calculés d'après les informations fournies par le Ministry of Agriculture.

(2) *Agric. Statist.*, 1926, LXI - I p. 31.

44 tonnes à l'hectare en 1926 (1). Le rendement pour l'ensemble de l'Angleterre à la même époque était de 47 tonnes (2).

Les betteraves cultivées dans le Weald ne font pas l'objet d'un commerce très important : tout au plus donnent elles lieu à des transactions régionales. Très souvent les fermiers consomment leur propre production. S'ils disposent d'un surplus, ils trouvent un écoulement sur les marchés locaux. La betterave sert surtout, dans le Weald,

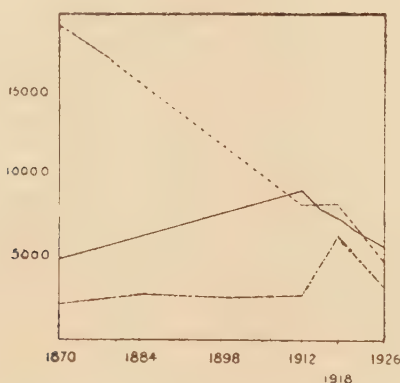


Fig. 12.

Betteraves : ————— en hectares
 Turnips : - - - - - »
 Pommes de terre : — . — . — . — . »

à l'entretien des vaches laitières et constitue pour elles un aliment d'étable de réelle valeur nutritive. Mais, par suite des soins qu'elle exige, elle permet difficilement au fermier de comprimer les frais de culture autant que celui-ci est désireux de le faire, et la betterave décline.

(1) Chiffre calculé d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) Calculé d'après *Agricultural Statistics* 1926 LXI - I pp. 31 et 61.

Sa récolte n'était en 1926 que de 263.000 tonnes (1) c'est-à-dire 4,07% de la récolte de l'Angleterre et du Pays de Galles (6.457.000 tonnes) (2).

Turnips. — Les *turnips* sont une culture très ancienne en Angleterre. Il convient de joindre à leur étude celle des « *Swedes* » (*turnips* suédois) qui ne constituent qu'une variété récemment introduite. Les *turnips* ont eu une extraordinaire fortune dans l'agriculture anglaise depuis le XVIII^e siècle et ont été introduits dans le Weald bien qu'ils réussissent mal dans les terrains lourds. Ils occupaient en 1870 19.000 hectares. Mais depuis lors ils ont décliné avec une rapidité plus grande encore que celle du blé. En 1884, ils étaient tombés à 15.500 hectares, en 1898 à 11.500 hectares, en 1912 à 8.500 hectares. Pendant la guerre ils se relevèrent légèrement car, en cas de crise, ils peuvent servir pour l'homme d'aliment de très pauvre valeur d'ailleurs (8.600 hectares en 1918). La chute se précipite ensuite : ils ne représentaient plus dans le Weald en 1926 que 5.300 hectares, c'est-à-dire 28 % de la surface occupée en 1870 (3).

Ce déclin extrêmement rapide est en partie le résultat de la réduction de l'aire des sols sous charrue, mais il provient essentiellement du fait que les *turnips* ne viennent pas bien dans le Weald. Sur la surface réduite des terres labourées, ils sont remplacés de plus en plus, soit par des betteraves soit par des choux. On en trouve encore une certaine quantité sur les terrains légers des Sables Verts inférieurs spécialement dans le Nord-Ouest de la région Wealdienne. Partout ailleurs ils ne se rencontrent que de manière sporadique. La surface qu'ils occupent dans

(1) Calculé d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) *Agricultural Statistics* LXI - I p. 61

(3) Chiffres calculés d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

le Weald ne représente que 1,7% de la superficie qu'ils couvrent en Angleterre et dans le Pays de Galles (309.800 hectares (1)).

Leur culture se fait dans des conditions analogues à celle des betteraves. Le champ qui les reçoit comporte une série de « *drills* ». Les semis s'étendent sur une période assez longue afin de ménager une série de récoltes partielles et successives pendant une durée considérable. Les premiers semis se font en janvier ou février, sous protection de chassis puis d'autres suivent en mars, en terrain abrité ; d'autres s'effectuent en avril, mai et juin ; le semis le plus important a lieu en juillet ; il y a parfois un dernier semis en août. Le terrain doit être soigneusement entretenu. Les insectes et les parasites sont neutralisés par l'action d'un appareil appelé « *Strawsoniser* » qui diffuse des produits chimiques pulvérisés. Le rendement est malgré tout médiocre dans le Weald. Il était en 1926 de 26 tonnes à l'hectare alors que celui de l'Angleterre et du Pays de Galles était à la même époque de 32 tonnes à l'hectare (2).

Les *turnips* dans le Weald sont destinés essentiellement aux moutons. Une partie de la récolte (ordinairement les deux tiers) est mise en réserve dans les bâtiments des fermes ou dans les champs sous forme de grands tas coniques recouverts de terre. Le reste est consommé sur place par les animaux : ceux-ci sont parqués dans les diverses parties du champ au moyen de barrières mobiles. On leur réserve d'ordinaire une rangée sur trois, mais il arrive assez souvent aussi qu'une plus grande partie de la récolte soit utilisée de cette façon. Le commerce des *turnips* cultivés dans le Weald n'a qu'une importance locale. La valeur nutritive du produit est faible : il comporte souvent 95% d'eau, aussi le fermier du Weald

(1) *Agricultural Statistics* LXI - I p. 31.

(2) Calculé d'après *Agricultural Statistics* LXI - I pp. 31 et 60.

le délaisse-t-il pour des cultures plus riches. La récolte en 1926 était environ de 143.300 tonnes (1), c'est-à-dire 1,4 % de la récolte de l'Angleterre et du Pays de Galles (9.961.500 tonnes) (2).

Les plantes fourragères dont les parties aériennes seules sont données aux bestiaux ont moins d'importance. Elles offrent pourtant l'originalité de se maintenir mieux que les précédentes, surtout dans les dernières années : quelques unes semblent même en regain léger depuis la guerre.

Choux. — Les choux et choux-raves couvrent la plus large étendue ; ils n'ont subi que de faibles variations : 2.300 hectares en 1870. 2.600 hectares en 1884, 2.600 hectares en 1898, 2.800 hectares en 1912 ; ils ont légèrement décliné pendant la guerre : 2.400 hectares en 1918, puis sont remontés à 2.600 hectares en 1926 (3). Ils constituent une nourriture d'étable qui se conserve longtemps fraîche et forme un utile appoint aux rations d'hiver. Non seulement les choux ne diminuent pas de manière absolue, mais au milieu du déclin général des terres sous charrue ils tendent à remplacer les autres plantes fourragères dans le Weald, notamment les *turnips*. Leur superficie dans ce district représente 4,85 % de la surface occupée par cette culture dans toute l'Angleterre et le Pays de Galles (54.900 hectares) (4), c'est-à-dire une proportion supérieure à celle de toute autre plante fourragère.

Vesces. — Les vesces ont été autrefois très en faveur : leur superficie a atteint 7.000 hectares en 1870 et même 8.200 hectares en 1884. Ce sont des légumineuses et elles sont fréquemment substituées au trèfle dans la rotation.

(1) Calculé d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) *Agricultural Statistics* LXI - I p. 60.

(3) Chiffres calculés d'après les informations fournies par le Ministry of Agriculture.

(4) *Agricultural Statistics*, 1926, XLI - I, p. 31.

La réduction de la surface des terres sous charrue les a fortement atteintes. Elles tombèrent à 5.200 hectares en 1898, et à 2.800 hectares en 1912. La guerre réduisit leur surface à 1.700 hectares en 1918. Elles semblent jouir d'un léger regain de faveur et se maintenir sur leurs positions. En 1926 elles occupaient 1.800 hectares, c'est-à-dire 4,6% de la superficie recouverte en Angleterre (39.100 hectares) (1).

On les rencontre un peu partout, surtout dans le Weald central : elles s'accommodent bien d'un sol assez fort. Elles sont consommées soit fraîches soit séchées sous forme de foin.

Luzerne. — On peut joindre à ces deux dernières plantes fourragères la luzerne ; on pourrait aussi la ranger dans les pâturages mais elle donne lieu à une véritable culture et suit le sort de la plupart des plantes cultivées dans le Weald : elle est en décroissance.

Pourtant, la fin du xix^e siècle et le début du xx^e siècle avaient vu son extension progressive : elle n'occupait que 100 hectares en 1870 ; elle passa à 300 hectares en 1884, à 600 hectares en 1898, à 1.000 hectares en 1912. Mais depuis la guerre elle n'a cessé de décliner : elle se réduisit à 600 hectares en 1918 et tomba à 500 hectares en 1926 ; (2), c'est-à-dire 2,9% de la superficie occupée par cette plante en Angleterre (19.000 hectares). C'est que la luzerne n'est pas adaptée à la majorité des sols du Weald : elle prospère surtout en terrain calcaire et modérément perméable. Aussi la rencontre-t-on surtout de nos jours dans la zone périphérique, spécialement dans la partie Nord qui élève beaucoup de vaches laitières. Même là elle est néanmoins d'importance secondaire. Elle se cultive en dehors de la rotation régulière. C'est une plante

(1) Calculé d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) *Ibidem.*

vivace ; dans le Weald la luzernière peut durer quatre ou cinq ans ; puis elle est défrichée. Comme toutes les légumineuses la luzerne fixe l'azote de l'air dans le sol et contribue beaucoup à la fertilisation du champ dans lequel on peut produire ensuite du blé avec de beaux résultats. Ce fut là la raison de son succès relatif dans les années qui ont précédé la guerre. Avec la décadence des céréales, les fermiers se trouvent avoir avantage à établir des pâturages permanents dont les frais d'entretien sont à peu près insignifiants.

La luzerne se consomme parfois en vert, parfois sous forme de foin. En vert elle constitue un aliment de choix pour les vaches laitières, mais de grandes précautions sont alors nécessaires car, si la luzerne est humide, elle provoque des troubles graves chez le bétail. Sous forme de foin elle est extrêmement nourrissante et s'emploie pour l'engraissement. La luzernière donne dans le Weald deux ou trois coupes par an.

Choux, vesces et luzerne sont la plupart du temps consommés dans les fermes qui les produisent. Le trafic auquel ils donnent lieu occasionnellement n'a qu'une importance purement locale.

Légumes. — Les légumes n'occupent qu'une superficie modeste mais ils présentent, par suite de leur haute valeur commerciale, une réelle importance dans l'économie de la région. Ils constituent de plus une des solutions les plus originales aux problèmes qui se posent à l'agriculture du Weald.

Pommes de terre. — La pomme de terre est solidement implantée dans certains districts et n'a subi depuis un demi siècle que des fluctuations temporaires. Elle occupait 2.400 hectares en 1870, 2.900 hectares en 1884, 2.700 hectares en 1898, 2.900 hectares en 1912. Elle monta pendant la guerre jusqu'à 6.600 hectares en 1918. Si elle a perdu depuis une grande partie de la surface qu'elle avait gagnée

pendant cette période anormale, elle reste néanmoins en 1926 avec 3.100 hectares légèrement au-dessus de sa moyenne d'avant guerre (1). Cette surface représente seulement 1,7% de la superficie couverte par la pomme de terre en Angleterre et dans le Pays de Galles à la même époque (181.500 hectares) (2).

La culture de la pomme de terre est concentrée dans les sols légers de la région des Sables Verts, sur toute la bordure septentrionale du Weald. Elle est limitée nettement vers le Sud par l'affleurement des terres argileuses et lourdes. Elle est pratiquée surtout par des fermiers d'origine écossaise qui l'introduisent dans leur cycle de rotation ; mais certains tendent à en faire de plus en plus une spécialité. Ce n'est pas une culture qui se pratique dans une multitude de petits champs, mais une production intensive qui se concentre dans des exploitations moyennes bien équipées n'atteignant pas de très fortes dimensions, bien capables pourtant de s'adapter aux variations de la demande et aux fluctuations du marché.

C'est en effet une culture qui se trouve en rapport très étroit avec l'agglomération de Londres. C'est là que les fermiers peuvent se procurer facilement les variétés de semences dont ils ont besoin et les engrais abondants nécessaires pour un rendement rémunérateur. (Le rendement dans le Weald était en moyenne de 11 tonnes à l'hectare en 1926). C'est là surtout qu'ils sont sûrs de rencontrer des acheteurs à des prix souvent avantageux.

Haricots. — Les haricots sont en décadence très nette. Ils occupaient 9.300 hectares en 1870, 5.900 hectares en 1884, 3.000 hectares en 1898, 3.400 hectares en 1912. Ils se sont légèrement relevés pendant la guerre et ont atteint 5.000 hectares en 1918. Mais ils sont retombés

(1) Calculé d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) *Agricultural Statistics* LXI - I p. 31.

à 2.600 hectares en 1926, c'est-à-dire qu'ils ne représentent que 27% de l'étendue qu'ils occupaient en 1870 et 3% de la surface recouverte par cette culture dans l'Angleterre et le Pays de Galles (86.500 hectares).

Les haricots se rencontrent un peu partout dans les fermes mixtes du Weald. Ils sont cultivés dans le cycle de rotation et se trouvent entraînés dans le déclin général des cultures. La plus grande partie est destinée à la consommation humaine et trouve son écoulement soit sur les marchés locaux, soit sur la ville de Londres. Les espèces cultivées manquent généralement de finesse et la culture du haricot dans le Weald est loin de ressembler en général à une culture maraîchère. Très souvent aussi le fermier fait pousser des variétés très frustes qu'il coupe en vert et utilise comme fourrage riche. La proportion de la récolte ainsi employée est de près d'un quart et elle tend à augmenter.

Pois. — Les pois se trouvent dans une situation similaire. Ils sont tombés de 10.000 hectares en 1870 à 3.800 hectares en 1912 ; le relèvement général des cultures alimentaires pendant la guerre les porte à 5.500 hectares en 1918. Ils sont depuis redescendus à 1.700 hectares en 1926 (1, c'est-à-dire 3,5% de la superficie qu'ils occupent en Angleterre et dans le Pays de Galles (48.100 hectares) (2).

Les pois sont cultivés dans la rotation comme dans un grand nombre de fermes réparties à travers tout le Weald ; ils n'occupent dans chaque cas qu'un espace très réduit. Ils déclinent en même temps et même plus vite que les autres cultures : les pois secs ne constituent pas un produit alimentaire extrêmement prisé à Londres. L'alimentation humaine reste néanmoins l'objet essentiel de cette culture. Quelquefois pourtant les pois sont em-

(1) Calculé d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) *Agrîe. Statistics* XLI - I p. 31

ployés à la fin de la période d'engraissement du gros bétail.

Choux. — Les choux et leurs nombreuses variétés (chou de Bruxelles, chou-fleur, chou Brocoli) se maintiennent beaucoup plus solidement. Les choux destinés à la consommation humaine se cultivent dans les mêmes conditions que les choux à fourrage. Ils réclament seulement plus de soins et le travail se rapproche ici du jardinage. On les rencontre surtout dans la région du Nord et autour des principales villes, mais ils ne sont pas absents ailleurs. Ils tendent à se développer et représentent une des plus nombreuses formes d'adaptation de l'agriculture aux conditions de la vie moderne. Les tables anglaises admettent de très considérables quantités de ce légume, surtout pendant l'hiver. Les agriculteurs du Weald trouvent sur le marché de Londres un écoulement certain de ce genre de produit.

Les autres cultures de légumes pratiquées dans le Weald sont celles de la carotte, de l'oignon et de la rhubarbe. Toutes trois se font sur une petite échelle, d'une manière qui rappelle le jardinage, à peu près dans les mêmes districts que les choux. Ces légumes sont expédiés en grande partie dans les agglomérations urbaines et spécialement à Londres. Ces cultures sont en général prospères bien que naturellement d'importance secondaire. Elles ne déclinent pas mais se maintiennent ou même progressent de manière régulière suivant les régions.

Betterave à sucre. — On peut joindre à cette étude la mention de la betterave sucrière, naguère encore inconnue dans la région et dont la culture a été plus ou moins artificiellement provoquée par des encouragements officiels. Sa superficie qui était inférieure à un hectare en 1898, avait atteint 6 hectares en 1912, puis 180 hectares en

1926 (1), c'est-à-dire 0, 3% seulement de la surface occupée par cette culture en Angleterre (50.800 hectares) (2). Elle se rencontre surtout dans la région des Sables Verts.

L'étude des cultures secondaires pratiquées dans le Weald montre bien dans quelle direction s'oriente l'agriculture de la région : les cultures traditionnelles, fourragères ou destinées à la consommation humaine, sont en décadence. Seuls les produits qui sont en rapport direct avec les besoins alimentaires de Londres, en particulier les produits périssables ou semi périssables que le Weald peut fournir avec avantage par suite de sa proximité, peuvent se maintenir ou même faire de réels progrès.

V. — PRAIRIES ET PÂTURAGES

Les prairies et les pâturages constituent de nos jours dans le Weald la tranche de beaucoup la plus importante de l'agriculture. C'est surtout par le développement des herbages que les fermiers de la région essayent de s'adapter aux conditions de la vie économique moderne.

Historique. — Le remplacement des cultures par les pâturages n'est pas un phénomène nouveau dans l'histoire du Weald ; c'est un fait qui s'est présenté et renouvelé chaque fois que s'est produite une crise et en particulier chaque fois qu'un mouvement commercial rapide ou anormalement intense est venu rompre l'équilibre des relations économiques préalablement établies.

Pendant la plus grande partie du Moyen Age, période de stabilité, sinon de prospérité agricole, les pâturages n'ont pas joué dans le Weald un rôle prépondérant. La culture des céréales était considérée comme l'essentiel de l'exploitation rurale : les meilleures terres y étaient

(1) Informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) *Agricultural Statistics*, XLI-I. p. 31.

consacrées. Sans doute y avait-il alors de vastes étendues de terrains médiocres qui étaient utilisés par les bestiaux : les porcs en particulier trouvaient des pâturages d'élection dans le Weald central, mais ce n'était là en somme qu'une ressource secondaire.

Après la Peste Noire et la révolte des paysans se produisirent dans la région une crise de main d'œuvre et bientôt une crise sociale qui mirent fin au système d'exploitation typiquement médiéval (1). Peu après l'Angleterre s'orientait nettement vers une destinée commerciale. Le besoin d'adaptation à ces conditions nouvelles amena les premières « *enclosures* » (du xvi^e siècle) qui livrèrent au bétail, n'exigeant que peu de travail dans des pâturages bien clos et trouvant facilement un marché avantageux, une grande partie des terres qui avaient été gardées jusque là sous charrue (2).

Lorsqu'un nouvel équilibre fut atteint et que l'agriculture eût acquis à la fin du xvii^e et surtout au xviii^e siècle une prospérité qu'elle n'avait jamais connue auparavant, les cultures reprirent la première place. Les pâturages sont alors l'objet d'une double évolution : ils sont traités avec des méthodes qui en multiplient considérablement la valeur tant pour les bestiaux qu'ils nourrissent que pour les autres cultures dont ils favorisent le développement : la production systématique du trèfle est le fait le plus important de cette transformation (3). En même temps, leur superficie générale diminue aux dépens des céréales nécessaires pour nourrir une population croissante. Ce phénomène fut le plus accentué au moment où les guerres de la Révolution et de l'Empire paralysaient

(1) Cf. Ci-dessous. Chap. Propriété p.

(2) Cf. Propriété p.

(3) La culture systématique du trèfle rouge a été introduite de Hollande en Angleterre au milieu du xvii^e siècle ; le trèfle blanc y apparaît dans la première moitié du xviii^e siècle. W. M. WARE *White Clover* p. 2

le transport des produits étrangers. Les secondes *enclosures* qui se produisirent vers cette époque n'étendirent pas comme l'avaient fait les premières, l'aire des pâturages mais au contraire les réduisirent dans un effort systématique de surproduction alimentaire.

La crise qui suivit la conclusion de la paix et la reprise du mouvement commercial dans la première partie du xix^e siècle amena une réaction et une restriction des emblavures avec une extension corrélative des herbes. Mais le mouvement ne fut ni de très grande amplitude (1), ni de très longue durée. Le formidable accroissement de prospérité et de population en Angleterre au xix^e siècle provoqua entre 1835 et 1875 en même temps que « l'âge d'or » de l'agriculture anglaise un développement des terres de labour incompatible avec une large extension des pâturages. La forme d'herbage qui est économiquement la plus importante à cette époque est la prairie annuelle ou bis-annuelle cultivée au milieu de la rotation.

La crise agricole moderne et en particulier la concurrence provoquée par les grands mouvements commerciaux ont complètement renversé la situation : depuis plus d'un demi-siècle, les pâturages progressent aux dépens des cultures : en 1870, ils occupaient 209.300 hectares. Ils se développaient jusqu'à 253.700 hectares en 1884, atteignirent 304.200 hectares en 1898 et 314.700 hectares en 1912. La guerre annulant la crise et la concurrence amena un recul : 283.300 hectares en 1918. Mais dès la fin de la guerre, l'extension des herbages reprit, lentement d'abord puis, à partir de 1920 avec une rapidité et une intensité telle que prairies et pâturages occupaient en 1926 : 291.300 hectares (2). La progression est surtout

(1) Il fut artificiellement mais efficacement contrecarré pendant un certain temps par les « Corn laws »

(2) Chiffres calculés d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

sensible si l'on compare l'aire des pâturages avec le total de la superficie exploitée dans le Weald. De 1870 à la guerre, la superficie exploitée varia peu. Les pâturages représentaient 51,3% de cette surface en 1870 et 71,9% en 1912. Pendant la guerre, la surface exploitée augmenta beaucoup et les pâturages, diminuant absolument par ailleurs, n'occupèrent plus que 32,5% c'est-à-dire moins d'un tiers de la surface productive en 1918. Depuis, par suite de l'énorme réduction de la surface cultivée et de l'augmentation absolue des pâturages, ceux-ci représentent



Fig. 13.

Aire artificielle : — — — — (hectares)

Pâturages : ————— »

Prairies artificielles : »

73,9% c'est-à-dire près des trois quarts des terres productives en 1926. Cette moyenne est supérieure à celle de l'ensemble de l'Angleterre et du Pays de Galles où les pâturages occupaient en 1926 7.122.000 hectares, c'est-à-dire 68,5% de la surface exploitée (1).

(1) *Agricultural Statistics*, 1926. XLV - I, p. 31.

Répartition. — Les pâturages se rencontrent partout dans le Weald. Il existe cependant des districts où ils se concentrent particulièrement et où leur qualité est considérée comme supérieure.

Les pâturages les meilleurs et les plus importants du Weald se rencontrent dans les régions où l'humidité relative très élevée est constante (ne correspondant pas nécessairement avec les zones de fortes précipitations) dans celles où la température est très égale, dans celles où le sol est riche et fin et généralement plat. Ces conditions réunies donnent une herbe fine, tendre, drue, extrêmement nourrissante qui peut être considérée comme la meilleure pâture Wealdienne typique, contrastant fortement avec les pâturages des Downs qui croissent dans une région plus sèche, plus exposée aux variations de température, sur un sol plus pauvre et donnant une nourriture très saine, mais poussant infiniment moins à l'engraissement du bétail. Les meilleurs pâturages du Weald se trouvent dans les Marshes où l'on rencontre une herbe délicate, succulente parfaite pour les moutons, n'exigeant jamais aucun engrais, couvrant la presque totalité du pays. Les fonds de vallées plats, bien abrités, à sol alluvial, de la zone des Sables Verts et de la bordure du Haut Weald présentent des caractères analogues. On n'a pas ici, bien entendu, de surface continue, mais seulement des plaques couvertes de grasses prairies réparties à travers toute la région. Enfin toute la dépression du Gault, lorsque le sol argileux est mélangé à des éboulis calcaires - ce qui est très fréquemment le cas - fournit aussi des herbages de choix et forme tout autour du Weald une ceinture presque ininterrompue d'excellents pâturages. Les fonds de vallées et la zone du Gault conviennent fort bien au mouton, mais elles nourrissent surtout du gros bétail.

En dehors de ces districts spécialisés dans les pâturages de première qualité, on trouve de très vastes régions occupées par les herbes. Toute la Plaine du Weald ne

présente de larges étendues : ici l'herbe est épaisse, lourde, un peu grossière mais encore très nourrissante. Sur les croupes du Haut Weald elle est fine, très saine mais moins riche. Enfin sur les hauteurs des Sables Verts elle est parfois assez médiocre, quelquefois même décidément pauvre.

On distingue traditionnellement dans ces diverses régions deux espèces de pâtures : les prairies temporaires cultivées dans la rotation, et les pâturages permanents. Les premières sont nombreuses surtout dans les meilleurs terrains des régions non spécialisées (Haut Weald, Plaine du Weald, Zone des Sables Verts). Ce sont les districts qui sont restés sous charrue et où, une année sur quatre théoriquement, on sème une prairie artificielle. Celle-ci est composée la plupart du temps de légumineuses ; elle a pour raison d'être, outre la production de nourriture pour le bétail, la fertilisation du champ par la fixation de l'azote de l'air dans le sol. On est en présence d'une culture régulière et la valeur économique des produits obtenus est en général élevée ; ceci est, il est vrai, compensé pour le fermier par les débours, pas très considérables mais néanmoins réels, auxquels la culture a donné lieu.

Les pâturages permanents dominent presque à l'exclusion de toute autre chose dans deux espèces de régions très différentes : dans les districts d'herbages très riches (notamment Marshes — fonds de vallées — Gault) où ils constituent le meilleur mode d'exploitation du sol et dans les terrains très pauvres (sommets du Haut Weald — collines sableuses de la périphérie) où ils forment l'unique procédé possible d'utilisation du pays. Leur rendement est naturellement excellent dans un cas, très médiocre dans l'autre. Ils sont enfin passablement répandus — et surtout se répandent de plus en plus — dans les terres moyennes du Haut Weald, de la Plaine du Weald, des Sables Verts où l'influence des conditions économiques modernes leur permet d'éliminer les cultures. Leur valeur

y est bonne dans l'ensemble mais dépend beaucoup des circonstances locales.

De manière générale, les prairies artificielles diminuent de manière rapide et régulière, car elles sont solidaires des cultures qui partout décroissent ou plutôt elles sont une culture elles-mêmes. En 1870, elles recouvraient 40.400 hectares, c'est-à-dire 19,3 % de la surface totale des pâturages. Elles tombèrent à 31.100 hectares en 1884, à 33.900 hectares en 1898, à 23.100 hectares en 1912. Elles continuèrent leur déclin pendant la guerre surtout parce qu'elles se trouvaient sur des terrains faciles à mettre en cultures alimentaires pour l'homme : leur surface était de 17.900 hectares en 1918. Après la guerre elles reprirent dans la rotation leur importance relative et ce fait compensa le déclin absolu de la surface des terrains en culture : elles restèrent donc à peu près stationnaires avec une étendue de 17.900 hectares en 1926, c'est-à-dire 6,1 % seulement de la surface des pâturages. Les pâturages permanents au contraire ont augmenté de manière continue : 168.900 hectares en 1870, 222.600 hectares en 1884, 270.300 hectares en 1898, 291.600 hectares en 1912. Ils se réduisirent temporairement pendant la guerre et déclinerent jusqu'à 265.200 hectares en 1918 (1). Ils étaient revenus à 273.400 hectares en 1926, c'est-à-dire 93,9 % de l'étendue des herbes dans le Weald.

Il existe une forme de transition curieuse qui n'est pas enregistrée séparément par les statistiques et qui pourtant représente un procédé d'exploitation devenu extrêmement fréquent depuis la guerre : c'est le système des « *short leys* ». Il consiste à mettre en vert une parcelle de terrain pour une période prolongée (7, 8 ou 10 ans) puis de labourer et d'obtenir une récolte de céréales anormalement abondante qui paye les frais du travail.

(1) Chiffres calculés d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

Ce mode d'exploitation n'est pas nouveau mais son emploi s'est beaucoup généralisé pendant les dernières années et il tend à devenir un des moyens les plus courants d'adaptation aux conditions modernes. On pourrait le qualifier de pâturage semi-permanent. Il se rencontre surtout dans les terrains propres à la culture mais de valeur moyenne qui sont extrêmement nombreux dans toute la région du Weald.

Culture et entretien. — La raison capitale de l'extension des pâturages est le peu de soin qu'ils réclament. Pourtant les prairies cultivées exigent un certain travail. La plupart sont mises en trèfle. Le trèfle incarnat est assez répandu dans le Weald parce qu'il supporte bien un sol relativement argileux. Il est semé en automne, immédiatement après la récolte des céréales. Il n'exige pas de labour profond. Il réussit bien avec un simple hersage superficiel. Il pousse rapidement au printemps, mais ne donne généralement qu'une coupe ; les regains sont insignifiants. Le trèfle rouge est plus important car il peut durer plus d'un an, mais il réussit surtout dans les terrains légèrement perméables. Il est ordinairement semé au printemps avec une céréale, qui le protège jusqu'à l'automne. Après la moisson, il occupe seul le terrain et donne facilement deux coupes par année. Dans le Weald, surtout depuis la guerre, il est souvent maintenu deux ou trois ans. Dans ce dernier cas il exige une abondante adjonction d'engrais avant la troisième année. Le trèfle donne dans le Weald des résultats assez capricieux : assez souvent un champ régulièrement ensemencé ne donne de pousses que par plaques. C'est ce que les fermiers appellent la maladie du trèfle (*clover sickness*). Quelquefois au lieu de semer uniquement du trèfle, les fermiers du Weald sèment une combinaison de plusieurs légumineuses ; la plus fréquente de ces combinaisons est : trèfle rouge et ray grass d'Italie.

Pour les prairies semi-permanentes, la plante qui est

presque universellement utilisée est le trèfle blanc ; il possède les mêmes qualités que le trèfle ordinaire mais il est vivace et persiste facilement pendant de longues années sur un même terrain. L'établissement de la tréflière se fait facilement par semis de printemps dans un champ de céréales ; dans la suite il ne réclame pas d'autres soins que quelques roulages et, pour obtenir les meilleurs résultats, quelques applications d'engrais. C'est à cause de la diffusion du trèfle blanc que les « *leys* », s'étendant sur plusieurs années, se sont de manière récente si largement répandues dans le Weald.

Les pâturages permanents sont composés de mélanges où dominent le trèfle blanc, le trèfle rouge, le ray grass, le sainfoin, la fléole des prés, les dactyles, les paturins, les vulpins. L'entretien d'un pâturage permanent ne demande jamais beaucoup de soin. Toutefois les herbages de choix requièrent une certaine attention : ils ne sont jamais labourés sous aucun prétexte. Un labourage ruine pour longtemps la qualité d'un pré. Ce sont les vieux pâturages qui sont les meilleurs. Dans de nombreux cas, les prés ne sont pas fauchés : la coupe a pour résultat de rendre l'herbe dure et grossière ; les meilleurs pâturages sont seulement broutés par les bestiaux. Le drainage doit être assuré de manière minutieuse. Il est rare que l'irrigation soit nécessaire. Enfin il faut débarrasser périodiquement le terrain des mauvaises herbes dont les plus communes sont la marguerite, le bouton d'or, le chardon et le géranium sauvage. Mais très souvent le fermier néglige de donner ces soins même élémentaires surtout dans les pâturages de qualité moyenne ou médiocre et de longues années se passent sans que jamais on ait à s'occuper du pré. Beaucoup de pâturages se détériorent ainsi, surtout par suite du manque d'entretien du système de drainage qui est d'importance capitale en pays argileux.

Production des semences. — La production des semences pour prairies et pâturages, étant donné l'extension qu'a prise cette branche de l'agriculture dans les dernières années, est devenue une affaire locale importante, car il existe une relation étroite entre un type de sol et les herbes qu'il supporte. Une adaptation complète exige une minutieuse sélection. Il ne s'agit pas de culture à proprement parler car il suffit de laisser un pré monter en graine et de recueillir les semences. Encore cette opération exige-t-elle des soins particuliers.

C'est la production des semences du trèfle blanc qui donne lieu au travail le plus important : d'abord à cause de l'énorme demande de cette graine pour les « *leys* » prolongées et pour les nouveaux pâturages permanents qui s'établissent continuellement dans le pays et aussi parce qu'il importe d'avoir la graine du trèfle blanc sauvage. Si l'on cultive cette plante, elle perd très rapidement la plupart de ses qualités. Des fermiers, pour répondre à l'énorme demande, ensemencent quelquefois un champ et récoltent — parfois même ils renouvellent l'opération. Mais les semences de trèfle blanc « *once grown* » ou « *twice grown* » sont loin de trouver sur les marchés ruraux la même faveur et les mêmes prix de vente que l'espèce sauvage.

Pour faire monter un pré en graine on le livre aux moutons qui le tondent ras jusqu'au mois de mai puis on le laisse intact jusqu'au mois d'août. A cette époque, on fait passer une faucheuse derrière laquelle est attachée une toile de sac sur laquelle s'accumulent les petites plantes. Un homme, muni d'un rateau, suit la machine et accumule de petits tas réguliers de place en place. Le séchage et le battage livrent les semences à la consommation. Le trèfle blanc, le trèfle rouge, les autres espèces et les combinaisons sont produits de manière analogue.

Cette production des semences s'est localisée en certains

points dans le Weald. Le centre le plus important se trouve en arrière du Romney Marsh à l'Ouest d'Ashford, autour d'Egerton, Headcorn, Bethersden, Biddenden. Cette région est nettement spécialisée dans la production des semences du trèfle blanc. Au Sud, une région analogue s'étend dans la Plaine du Weald aux environs de Cranbrook et de Tenderden et s'allonge dans le Nord du Romney Marsh : elle produit les semences des autres trèfles (surtout du trèfle rouge). Un autre centre, autour de Cuckfield, produit aussi des semences de trèfle commun. La région de Midhurst se spécialise dans le trèfle blanc mais elle est bien moins importante que la zone d'Ashford. Enfin autour de Petersfield on trouve des semences de trèfle rouge et de ray grass d'Italie. Cette culture systématique se trouve ainsi localisée surtout dans le Sud du Weald en rapport avec les grands herbages des Marshes. Dans le Nord la division du travail est bien moins accentuée et beaucoup de fermiers, surtout ceux qui n'ont que de petites exploitations où ils comptent passer leur vie, font eux-mêmes leur sélection. Mais la production des semences n'en constitue pas moins une industrie originale et qui tend à se développer.

Utilisation et marché. — Les produits des herbages sont utilisés soit sous forme de foin, soit en vert. Les prairies cultivées sont surtout destinées à la production du foin : 78 % de leur superficie, 14.000 hectares sur 17.900 hectares sont consacrés à la production du foin. Le rendement est assez élevé : 33 quintaux à l'hectare. Dans les pâturages permanents la proportion est presque inverse : 34 % de leur surface c'est-à-dire 94.100 hectares sur 273.400 hectares, seulement produisent du foin. Le rendement est inférieur : 22 quintaux à l'hectare. Au total la production du foin occupe 108.100 hectares dans le Weald, c'est-à-dire 36 % des pâturages. Cette proportion est encore supérieure à la moyenne de l'Angle-

terre où la production du foin ne se fait que sur 32 % de la surface des pâturages. Elle a tendance à diminuer : l'aire des foins en 1870 occupait 40 % des herbages du Weald. Le foin est le plus souvent fauché, retourné et mis en meules par des machines, mais il n'est pas exceptionnel de voir surtout dans le Haut Weald de petits paysans travailler avec la faux, la fourche ou le rateau. Il est emmagasiné et sert surtout de fourrage d'hiver. La récolte a été de 2.530.000 quintaux métriques en 1926 (1).

Les herbes fraîches sont consommées par le bétail soit sur place, soit à l'étable. La diffusion des trèfles oblige les fermiers à prendre des précautions. Si le trèfle est ingéré en trop grande quantité ou lorsqu'il est humide il provoque de graves phénomènes de météorisation. Le pays est plein d'histoires de moutons mourant en masse, le ventre ballonné à moins qu'on ne puisse leur faire à temps une délicate ponction abdominale. Aussi, très souvent, l'herbe est-elle coupée, débarrassée d'une partie de son humidité, mesurée et consommée en rateliers. Cette méthode est nécessaire surtout pour les prairies artificielles. Dans les pâturages permanents les animaux sont le plus souvent mis en liberté. Dans les meilleurs pâturages (Romney Marsh par exemple) on peut entretenir vingt moutons ou bien cinq ou six têtes de gros bétail par hectare en été. En hiver ces chiffres doivent être réduits de moitié ; en fait les animaux reçoivent alors un important supplément de nourriture (tourteau, foin, etc.), à l'étable. Même en été il est rare que les animaux vivent uniquement d'herbe. Le nombre de têtes de bétail entretenus dans les pâturages diminue naturellement en même temps que la valeur de ces derniers.

Les produits des pâturages ne donnent lieu qu'à des transactions commerciales peu importantes. Le foin

(1) Chiffres calculés d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

est généralement consommé dans la ferme où il a été récolté. Quand il y a des ventes elles n'atteignent pas une grande importance et n'affectent pas de longues distances car il s'agit d'une matière encombrante et de médiocre valeur : les échanges sont purement locaux. Les sous-locations de pâturages entre fermiers, équivalant à la vente de l'herbe sur pied, sans être exceptionnelles sont assez peu répandues. Souvent un fermier se charge de l'entretien du bétail d'un voisin pendant une période donnée de l'année, mais c'est là une affaire qui, bien qu'impliquant indirectement l'usage des pâturages, porte directement sur les animaux.

En somme l'extension des pâturages qui permettent une très forte compression des frais de culture mais ne donnent au total que des produits de valeur minime est le trait caractéristique dominant de l'évolution agricole du Weald depuis un demi siècle.

III. — ÉLEVAGE

1. — GROS BÉTAIL

L'élevage du gros bétail constitue une des ressources essentielles du Weald, celle qui de toutes les formes d'exploitation agricole rencontre le plus de faveur parmi les fermiers.

Evolution. — Le pays tempéré, sain, riche en herbages convient bien à la vie animale. Pourtant le Weald ne s'est mis qu'assez tard à la production systématique du gros bétail. Les difficultés de communication qui ont, pendant longtemps, isolé la région du reste de l'Angleterre, expliquent au moins en partie pourquoi les grands éleveurs qui ont sélectionné dans presque tous les comtés des races devenues souvent célèbres, se sont en général assez peu

occupés du Weald. Le gros bétail a sans doute toujours été produit par le fermier, mais jamais de manière intensive ni sur une grande échelle. Ce n'est qu'à une époque très récente que les avantages fournis par la proximité du marché londonien et de ses dépendances côtières ont amené un développement graduel de cette branche de production et quelquefois même une intense spécialisation. En 1870,

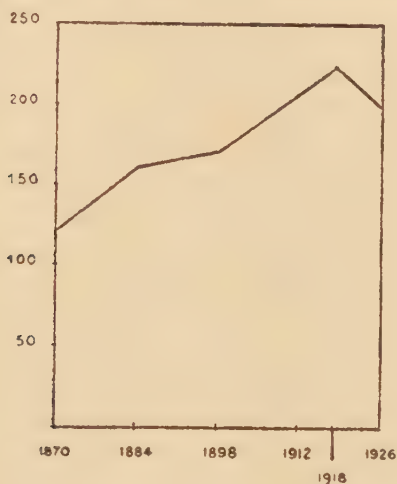


Fig. 14.

Gros bétail (en milliers de têtes)

il n'y avait que 124.000 têtes de gros bétail dans la région wealdienne ; ce chiffre monta à 162.000 en 1884, à 172.000 en 1898, à 209.000 en 1912 et à 214.000 en 1918 (1). Depuis la guerre, il y a eu un léger déclin causé partiellement par des épizooties (notamment la fièvre aphteuse) qui ont décimé le troupeau et provoqué une floraison de mesures officielles fort gênantes pour les fermiers ; de plus le gros bétail est dans une certaine mesure solidaire des cultures et la formidable diminution de celles-ci l'a

(1) Calculé d'après les informations fournies par le Ministry of Agriculture.

atteint indirectement. Aussi le chiffre de 1926 était-il légèrement inférieur au chiffre d'avant-guerre : 204.000 têtes seulement (1). Néanmoins cette branche de l'élevage est loin d'être en décadence : elle s'impose même davantage tous les jours à l'attention des fermiers. La progression s'est effectuée de manière très égale à travers tout le pays (2). Les seuls mouvements relatifs, d'ailleurs, très peu accentués, sont les suivants : les progrès du bétail sont légèrement plus rapides dans la Plaine du Weald que dans les autres régions parce que ce district, naguère presque entièrement sous charrue, offre surtout des terres de culture de qualité moyenne qui sont difficiles à labourer et constituent par contre souvent de bons pâturages ; les régions périphériques qui sont pas endroits extrêmement fertiles continuent à donner, si elles sont bien cultivées, des rendements rémunérateurs et résistent mieux par conséquent à l'invasion des bêtes à cornes ; dans leurs sections les plus stériles elles n'admettent pas, par suite de leur pauvreté même, la possibilité d'une augmentation notable du cheptel. Le Pevensey Marsh a été depuis longtemps si fortement peuplé de gros bétail qu'il se trouve presque avoir atteint le maximum de sa capacité.

(1) Calculé d'après les informations fournies par le Ministry of Agriculture.

(2) Le fait est mis en évidence par la permanence du pourcentage du nombre de têtes de gros bétail dans chaque section par rapport à l'ensemble depuis un demi siècle.

Reg.		1870		1926	
Reg.	Haut Weald.....	45.000	36,3 %	36,3 %	
»	Plaine du Weald.....	31.000	24,3 »	27,5 »	
»	Farnham.....	8.500	6,9 »	6,4 »	
»	Midhurst.....	8.500	6,9 »	6,4 »	
»	Eastbourne.....	7.500	6,1 »	6,5 »	
»	Maidstone.....	6.000	4,9 »	5,2 »	
»	Holmesdale.....	6.500	5,3 »	4,5 »	
»	Ashford.....	3.500	3,0 »	3,7 »	
»	Romney Marsh.....	3.500	3,0 »	2,7 »	
»	Pevensey Marsh.....	4.000	3,3 »	1,8 »	

Tout en augmentant légèrement, le nombre de têtes de bétail qui y vivent représente, au milieu de l'augmentation générale du gros bétail, un pourcentage de moins en moins considérable, mais qui n'implique en aucune façon une décadence. Le Romney Marsh à cause de son adaptation spéciale au mouton est resté aussi relativement en arrière. Le Haut Weald, cœur de la région, a conservé une proportion presque absolument identique de bêtes à cornes depuis un demi siècle.

Dans l'ensemble on trouve le gros bétail réparti presque uniformément dans toutes les régions avec des concentrations locales sur les terrains moyens et spécialement dans les vallées et dépressions. Les sols très riches ou très pauvres et les hauteurs en nourrissent une quantité bien moins considérable. Le Haut Weald en supporte 74.000, la Plaine du Weald, 56.000 ; la région de Farnham, 13.000 ; celle de Midhurst, 13.000 ; celle d'Eastbourne, 11.000 ; celle de Maidstone, 10.500 ; le Holmesdale, 9.000 ; la zone d'Ashford, 7.500 ; le Romney Marsh, 5.500 ; le Pevensey Marsh, 3.500.

De toutes ces régions c'est le Pevensey Marsh qui nourrit la plus forte proportion des bêtes à cornes : 73 environ au kilomètre carré. C'est la région d'engraissement du bœuf par excellence. La région voisine qui s'étend en arrière d'Eastbourne sur l'argile Wealdienne, les Sables Verts et le Gault possède également une très forte densité : 51 au kilomètre carré. L'ensemble de la Plaine du Weald vient ensuite avec 41 au kilomètre carré soit un peu plus que le Haut Weald qui en a 37 au kilomètre carré. Toute la périphérie en a proportionnellement bien moins : Farnham, 24 ; Midhursts, 31 ; Maidstone, 23 ; Ashford, 33 ; le Holmesdale, 31 ; le Romney Marsh, spécialisé dans les moutons n'en a que 20. La moyenne totale de tout le Weald est de 35 au kilomètre carré (1), soit un peu moins

(1) Chiffres calculés d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

que l'ensemble de l'Angleterre ou le Pays de Galles qui en ont 6.253.000 (1) soit 41 au kilomètre carré.

En somme le Weald central a une moyenne assez élevée. La région du Pevensey Marsh et les environs d'Eastbourne peuvent être considérés comme des zones d'élevage intensif. La périphérie par contre est bien moins intéressée dans l'élevage des bêtes à cornes. Au delà, sur les Downs leur importance proportionnelle diminue davantage encore.

L'élevage des bêtes à cornes donne lieu dans le Weald à trois types d'exploitation différents : le type qu'on peut appeler général ou mixte, — l'engraissement systématique — la laiterie spécialisée.

Elevage mixte. — C'est de beaucoup le type le plus répandu. Il se présente la plupart du temps en association avec la pratique de cultures arables. Il constitue une branche importante mais non exclusive des ressources du fermier qui s'y livre. Il atteint rarement une grande échelle ; l'exploitant ne possède qu'un nombre restreint d'animaux dont il tire, de tous points de vue, le meilleur parti possible. Ce genre d'élevage avec un nombre restreint de bestiaux entre les mains de petits cultivateurs non spécialisés se rencontre absolument partout dans le Weald, excepté peut être dans les Marshes.

Le fermier exploite les vaches pour le lait qu'il vend la plupart du temps de manière directe à Londres ou surtout dans les villes de la côte. Il fabrique quelquefois du beurre en petite quantité. Les veaux, qui sont produits régulièrement, sont soit dirigés rapidement sur la boucherie, soit vendus à des engraisseurs spécialistes, soit surtout engraisés par le producteur même et envoyés au marché lorsqu'ils sont capables de fournir le meilleur rendement ; s'il s'agit de génisses, elles sont souvent gardées à la ferme pour la production ultérieure du lait. Ainsi toutes les

(1) *Agricultural Statistics*, 1926, LXI - 1, p. 31.

opérations essentielles de l'élevage : production de l'animal, engraissement pour la boucherie, vente régulière du lait et fabrication du beurre se trouvent concentrées dans une même exploitation. Chacune d'entre elles est menée avec assez de bon sens mais sans trop de méthode systématique. L'emploi des bœufs de labour naguère très répandu ne se rencontre plus que très rarement dans des districts isolés.

Pour cet usage général et un peu simple, les fermiers du Weald se servent surtout de deux races : les « Sussex et les « Shorthorns » ou de produits de leur croisement. La vie des bestiaux est étroitement attachée à la ferme. Ils y trouvent un abri en toute saison et il est rare, même en été, qu'on leur laisse passer la nuit dehors. Pour leur nourriture ils sont largement tributaires des récoltes de l'exploitation. Leur ration se divise en deux parties : d'une part ils trouvent un aliment dans les pâturages, surtout pendant la bonne saison ; d'autre part ils reçoivent une certaine quantité de betteraves, de choux, de *turnips* (en petite dose), d'avoine, d'orge et de foin (surtout en hiver) ; une certaine quantité de tourteaux est en outre ordinairement achetée à l'extérieur. Cette deuxième partie de la ration est proportionnellement plus abondante pendant la mauvaise saison où le rendement des pâturages est très réduit. Le développement de l'importance relative des aliments cultivés a permis dans les temps modernes de faire vivre un nombre considérable de bêtes à cornes dans de petites exploitations, grâce à une judicieuse association des animaux aux cultures, les premiers restituant aux secondes sous forme de fumier une grande partie des éléments absorbés. Le trait caractéristique de l'évolution de cette branche d'élevage est la tendance croissante à faire vivre les bestiaux du produit des pâturages (herbes fraîches et foin) et à réduire autant que possible la partie de la ration provenant des plantes cultivées. Le résultat est que la même surface de terrain

ne peut entretenir qu'un nombre légèrement inférieur d'animaux ; mais comme, par suite de la diminution des frais de culture, les dépenses totales ont beaucoup baissé, le fermier trouve encore son compte malgré un rendement total réduit. D'autre part, comme les cultures diminuent, le bétail se trouve acquérir dans la ferme une importance relative de plus en plus considérable et par transitions insensibles, la ferme mixte arrive souvent à se transformer en ferme d'élevage spécialisée. Néanmoins le type mixte qui est le plus ancien est encore de beaucoup prédominant.

Engraissement. — L'engraissement systématique du gros bétail n'est pas un genre d'entreprise récent dans le Weald : il s'est simplement développé de manière spécialement importante dans les dernières années du xix^e siècle et semble même maintenant quelque peu en voie de recul. Il est entre les mains d'exploitants assez différents de ceux du type précédent. Il s'agit d'hommes entreprenants, possédant d'ordinaire, outre une ferme aux terrains particulièrement riches, un important capital de roulement ; leur horizon s'étend bien au delà du Weald, au delà de Londres même et par leurs besoins d'approvisionnement ou de vente ils se trouvent en relations avec une bonne part des Iles Britanniques. Ce sont des spécialistes, des commerçants et des chefs.

Les régions où se trouvent les centres d'engraissement sont d'abord les Marshes et en particulier le Pevensy Marsh où l'entreprise est menée sur une grande échelle. Puis viennent les fonds de vallée plats, sur le bord des « *brooks* » (ruisseaux) comme ils sont communément dénommés, à la bordure du Haut Weald et dans quelques vallées privilégiées des Sables Verts. Enfin le Gault présente une longue zone favorable, mais les bœufs à l'engrais y sont de plus en plus remplacés par des vaches laitières. L'engraissement se pratique bien entendu aussi ailleurs (par exemple dans la Plaine du Weald) ; mais les

districts précités sont ceux où il est devenu une spécialité.

Les races élevées sont essentiellement le bétail gallois, le Sussex et les produits du croisement du Sussex avec les Shorthorns. Le bétail gallois (*Welsh Black*) est ordinairement acheté par les engraisseurs dans les comtés de l'Ouest de l'Angleterre et amené dans le Weald pour une période assez courte avant d'être revendu à Londres. C'est un animal très robuste, à robe noire, aux fortes cornes, avec des épaules très massives et lourdes, une croupe un peu mince. Il n'a pas un développement précoce, mais à partir d'un certain moment, donne une belle quantité de chair de valeur fine. Cela permet de l'acheter à bas prix et d'en tirer, après un court traitement judicieux, un profit considérable. Sa solide constitution lui permet de supporter sans difficulté le changement de milieu et de régime. Aussi les « *Welsh runts* » sont-ils populaires parmi les gros éleveurs du Weald. Le « Sussex » est une race originaire du Haut Weald, descendant du bétail introduit par les Anglo-Saxons (1), de forte taille, lourde, massive, à robe brun-rouge avec parfois des taches plus claires sur le ventre et le bout de la queue, blanc. C'est un animal très robuste, se contentant de conditions de vie très médiocres. Il est remarquable par une maturité très précoce et acquiert très rapidement un poids considérable. Sa chair est de plus extrêmement fine. Il est acheté sur place à des producteurs locaux, — assez peu nombreux d'ailleurs, — souvent avantageusement livré comme veau à la consommation, parfois aussi rapidement engraisé et envoyé fort jeune à la boucherie avec un minimum de frais. Enfin très souvent, les engraisseurs achètent les veaux issus du croisement d'une vache Shorthorn (laitière) et d'un taureau Sussex (viande) que les petits fermiers du Weald pratiquent fréquemment : ceux-ci

(1) A. D. HALL and E. J. RUSSELL *Report* p. 39

ont ainsi un large rendement de lait avec leur vaches et grâce aux qualités d'engraissement apportées par le taureau, ils peuvent tirer des rejets un prix de vente élevé. Ces produits de croisement ont presque tous les caractères du « Sussex » et sont traités de façon analogue.

Les bestiaux destinés à l'engraissement dans le Weald reçoivent une double ration : l'une est une ration d'entretien et se compose surtout de foin ou d'herbe, l'autre est une ration de production composée de betteraves ou de *turnips* (20 à 30 kilogrammes par jour en moyenne) de tourteaux (1 à 2 kilogrammes) et quelquefois — surtout au dernier moment, avant la vente — des compositions renfermant de l'avoine et de l'orge et enfin des pois. Mais c'est la valeur nutritive de l'herbe qui contribue surtout à faire de certaines sections du Weald des districts d'engraissement privilégiés et c'est sur l'herbe que les engraisseurs s'habituent à compter de plus en plus.

Depuis une date assez récente l'engraissement de bestiaux soit achetés dans le Weald, soit introduits dans d'autres comtés a subi une notable diminution au profit de la laiterie qui se montre pour le moment la branche la plus rémunératrice.

Laiterie. — L'industrie laitière est pratiquée sur une petite échelle par la plupart des petits fermiers du Weald, mais dans les toutes dernières années elle a tendu à devenir une industrie de grande envergure entre les mains de quelques spécialistes instruits. Ceux-ci sont souvent étrangers au Weald par la naissance. Beaucoup viennent des comtés du Nord et certains même d'Ecosse. Ils sont entreprenants, ont des capitaux et des connaissances techniques avancées.

Ils installent leurs exploitations dans trois types de régions : dans toute la zone des Sables Verts et du Gault du Weald septentrional, où ils peuvent se procurer faci-

lement les compléments cultivés nécessaires à l'alimentation des vaches laitières et où ils se trouvent à proximité de Londres — le long des lignes de chemin de fer qui traversent le Weald du Nord au Sud et leur assurent les mêmes avantages quelle que soit la position géographique de leur ferme — dans toute la zone Sud du Weald, à proximité des villes de la côte qu'ils alimentent de manière exclusive.

Les vaches les plus fréquemment élevées sont des « Shorthorns » achetées dans l'Ouest — en particulier dans le Buckinghamshire — quelquefois même venant d'Irlande par Bristol. C'est un animal à robe brune ou rousse, aux flancs larges, aux pattes écartées, au cou gros et court ; la ligne du dos et de la tête est parfaitement droite et horizontale ; les cornes sont petites, aplaties latéralement et s'incurvent légèrement en avant. C'est une excellente productrice de lait, mais elle peut à l'occasion donner une bonne viande de boucherie et ses veaux — surtout obtenus par croisement avec la race du Sussex — sont faciles à vendre pour l'engraissement qui est très en faveur dans le Weald. On rencontre aussi un certain nombre de vaches de Jersey et aussi de Guernesey — surtout dans les exploitations qui fabriquent du beurre — mais elles sont peu appréciées dans le Weald parce qu'elles ne constituent que des sujets de boucherie médiocres et qu'il est difficile de trouver un placement avantageux pour leurs veaux. Elles se développent néanmoins surtout dans le Nord du Weald dans les fermes les plus modernes.

L'entretien de vaches productrices de lait n'est pas essentiellement différent de celui d'un bœuf à l'engrais : la ration de betteraves et celle de tourteaux est pourtant plus élevée, au moins dans les meilleures exploitations, et la valeur nutritive de l'herbe n'a pas la haute importance qui fait réserver aux bœufs à l'engrais les pâtures de choix. Les vaches se sont pourtant installées

dans beaucoup d'herbages riches et elles tendent à y progresser de plus en plus.

Commerce et utilisation. — Les marchés d'écoulement des produits de l'élevage du gros bétail dans le Weald sont Londres et surtout les villes de la côte (Brighton, Eastbourne, Hastings, Folkestone, Douvres). Pour la fourniture de Londres, les produits Wealdiens rencontrent une très forte concurrence de la part d'autres régions de l'Angleterre et quelquefois de l'étranger. Pour les villes de la côte, en ce qui concerne au moins certains produits de laiterie, le Weald jouit presque d'un monopole de fait.

La vente du bétail gras adulte sur pied est la forme essentielle du commerce de la viande. Il est rare que les fermiers dirigent directement leurs animaux sur leurs lieux de destination définitifs. La plupart du temps des marchands spécialisés viennent les acquérir sur des marchés locaux dont les plus importants sont ceux d'Ashford, de Tunbridge Wells, de Midhurst, de Farnham et de Maidstone. De là les bestiaux sont expédiés et quelquefois vendus à plusieurs intermédiaires avant d'atteindre les abattoirs. Ce mode de vente est courant surtout parmi les petits exploitants. Les gros éleveurs spécialisés dans l'engraissement passent souvent des marchés plus directs et assez importants à Londres, Eastbourne ou Brighton où ils convoient leurs produits. Les animaux de boucherie du Weald sont en général de bonne qualité moyenne. Ils sont sains et bien en chair mais, surtout lorsqu'ils viennent des petites fermes mixtes, constituent assez rarement des exemplaires de tout premier choix. Les qualités supérieures ne sont atteintes que par un petit nombre d'engraisseurs. La concurrence qu'ils rencontrent est sérieuse, sans toutefois être éliminatoire. Elle suffit néanmoins à diminuer l'importance relative de cette branche de l'élevage. Les prix actuels du bétail vendu comme viande de boucherie n'ont pas progressé de ma-

nière très considérable par rapport aux prix d'avant-guerre. Les prix moyens (1926) étaient de 52 sh. 6 p. par cwt (45 kg. 35), c'est-à-dire un peu plus de 40 % au-dessus des prix de 1911-1913 (1). Aussi les fermiers tendent-ils à se diriger de plus en plus dans une autre direction.

La laiterie au contraire est dans le Weald en pleine prospérité et en voie d'accroissement régulier ; les difficultés de transport du lait à longue distance limitent étroitement la concurrence et font du Weald un des fournisseurs naturels de Londres, le fournisseur obligatoire, pourrions-nous dire, des villes de la côte. Un facteur qui a beaucoup contribué au développement de cette branche de production est l'élévation constante des prix atteints, variables suivant les catégories de lait et les régions, mais supérieurs en général de 70 % aux prix d'avant-guerre (2). C'est là un des progrès les plus considérables qui aient été enregistrés par un produit de l'économie rurale dans les dernières années.

Les mesures législatives prises pendant et depuis la guerre ont déterminé de grandes variations dans les procédés de manipulation du lait : quelquefois le lait, provenant de vaches inoculées, est mis en bouteille à la ferme. C'est le lait dit « certifié ». Il est produit dans le Weald en très petite quantité seulement par des laiteries modèles ; fort peu est envoyé à Londres : il est surtout destiné aux convalescents dans les districts de résidence. Le lait dit « *Grade A Tuberculine tested* » est celui qui est produit par des vaches inoculées et mis en bidons scellés à la ferme. On n'en trouve pas une grande quantité dans le Weald. Il a à peu près la même destination que le précédent. Par contre beaucoup de fermiers acceptent d'avoir leurs vaches soumises à une inspection vétérinaire (mais non inoculées) et de mettre en bidons

(1) *Agricultural Statistics*, 1926, LXI-II, p. 86.

(2) *Ibidem*.

scellés le lait qui prend le nom de « *Grade A Milk* ». Une très grande partie du lait du Weald est traité de cette façon et envoyé soit à Londres soit sur la côte. Enfin le lait ordinaire, sans garantie, souvent destiné à la consommation locale commune, représente un pourcentage encore élevé de la production. Le prix de vente de ces différentes catégories est rigoureusement taxé selon une échelle descendante. Le Weald s'oriente de plus en plus vers la production du « *Grade A Milk* » qui représente une bonne qualité moyenne.

Le lait est généralement expédié par le soin des fermiers vers le lieu de destination. Parmi les petits producteurs il y a généralement entente : l'un d'eux passe dans un certain nombre de fermes avec une camionnette et transporte le lait de ses voisins en même temps que le sien à la gare ; il se fait payer une petite somme pour ce travail. Les laitiers plus importants ont leurs services réguliers et personnels. C'est un spectacle caractéristique des gares du Weald que le chargement dans des wagons fermés (ou le déchargement) de grands bidons de fer blanc coniques (*churns*), contenant chacun environ soixante cinq litres (1). pleins ou vides selon l'heure de la journée. Ces bidons sont souvent d'une propreté très douteuse ; le lavage est souvent mal fait : il constitue d'ailleurs une opération peu commode par suite de la forme de l'appareil. Quelquefois dans les meilleures fermes on stérilise avec de la vapeur injectée par un tuyau, mais cet usage est loin d'être général. Les fermiers du Weald vendent ordinairement leur lait directement à un marchand de la ville. Chaque fermier traite de manière indépendante. Les contrats sont généralement passés pour six mois.

Il existe dans le Weald un petit nombre d'usines concentrant la production des fermes des environs ;

(1) 17 gallons.

celle-ci y est amenée par route ou par chemin de fer ; la crème et le beurre y sont préparés à l'aide de machines perfectionnées et tous les produits de laiterie sont vendus ensemble dans les villes (surtout à Londres) par l'intermédiaire de magasins de détail faisant partie de la même entreprise commerciale. Cette forme de vente encore peu répandue dans le Weald y semble toutefois en voie de développement.

Les produits de laiterie autres que le lait sont d'importance secondaire. Excepté dans les usines précitées l'outillage employé par les fermiers est souvent un peu simple. Les écremeuses et les barattes sont presque toujours mues à la main. Une certaine quantité de la crème est envoyée avec le lait dans les villes de la côte et aussi à Londres. Le beurre fabriqué sur place est ordinairement de qualité moyenne. Il est pour la plus grande partie salé et livré à la consommation locale. Il aurait beaucoup de peine à lutter contre la concurrence sur de plus grands marchés. Il n'a qu'une importance économique de second ordre. Aucun fromage n'est fabriqué dans le Weald en quantité notable.

En somme l'élevage des bêtes à cornes est une branche prospère de l'économie du Weald. Son évolution est marquée par deux traits principaux : il est pratiqué sur une petite échelle par une multitude de petits fermiers qui s'occupent en même temps de cultures diverses ; mais il tend de plus en plus à s'imposer comme un centre d'intérêt capital et à faire l'objet d'une attention exclusive et spécialisée. D'autre part il se développe surtout dans la direction de la production du lait pour Londres et ses dépendances côtières, par suite des avantages que donne au Weald sa position géographique pour la fourniture de cette denrée éminemment périssable. Toutefois cette évolution, bien que nette, est assez lente : les petits fermiers qui dominent dans la région ne veulent pas renoncer aux bénéfices qu'ils peuvent retirer de l'engraissement

des veaux et de la production de la viande, aussi est-ce un type d'élevage mixte qui est encore le plus répandu actuellement.

2. — MOUTONS

Le Weald, considéré dans son ensemble est beaucoup mieux adapté au gros bétail qu'au mouton. Mais il se trouve entouré de toutes parts par les Downs, c'est-à-dire des régions où le mouton a toujours été considéré comme un ressource essentielle. Aussi, par voisinage, des relations et des échanges se sont établis de bonne heure ; enfin dans certains districts privilégiés, le Romney Marsh en particulier, ont pu se développer des formes originales et importantes d'élevage du petit bétail.

Evolution. — La présence du mouton dans le Weald, en relation avec les pâturages des Downs, remonte certainement très loin. Les plus anciens établissements humains se trouvaient surtout dans la région fertile, peu boisée des Sables Verts inférieurs et les habitants qui avaient leur résidence dans cette région envoyaient des moutons paître sur les croupes crayeuses les plus voisines. La forme allongée des paroisses est un témoin de cette solidarité économique du Weald et des Downs créée par le mouton. Il semble bien que pendant longtemps, le petit bétail appartenant au fermier du Weald ait été obligé de faire tous les jours (1) le trajet des croupes herbeuses où il passait le jour, vers la zone des Sables Verts où il était gardé pendant la nuit. Ce mouvement modeste s'est plus tard développé mais n'a jamais atteint de très grande amplitude avant le moment où les chemins de fer ont permis

(1) A. D. HALL and E. J. RUSSELL. *Report* p. 43.

des déplacements massifs et rapides, au xix^e siècle. — A l'intérieur du Weald, le mouton n'a jadis tenu pendant longtemps qu'une place de second ordre. Ce n'est qu'au xviii^e siècle, lorsque le perfectionnement des méthodes agraires eût consacré, spécialement avec la culture des *turnips*, l'élevage du bétail comme un élément capital de l'économie agricole, que le mouton acquit une réelle importance. Dans cette région il se développa — modérément d'ailleurs — surtout dans les fermes possédant une bonne quantité de terres arables. Enfin le Romney Marsh a présenté de tout temps un sol favorable au mouton. Ce n'est pourtant que dans le milieu du xix^e siècle (1) que des sélections systématiques améliorèrent considérablement une race devenue aujourd'hui célèbre et permirent le développement productif de l'élevage sur une grande échelle. A la même époque les chemins de fer facilitaient beaucoup les mouvements temporaires vers les fermes arables du Weald, ce qui constitue un des éléments essentiels du système d'élevage dans le district.

Donc l'élevage du mouton dans le Weald, tout en remontant historiquement très loin ne s'est développé considérablement qu'à l'époque moderne, surtout au xix^e siècle. A ce moment, il était conçu non pas comme un mode d'exploitation rivale des cultures, mais plutôt comme un complément : il constituait un des moyens les plus judicieux d'utiliser certains produits de la rotation des cultures.

Aussi les moutons étaient-ils nombreux dans le Weald pendant la période de la prospérité agricole. Ils étaient 976.000 en 1870 et même 1.002.000 en 1884. Depuis lors ils diminuèrent de manière continue : ils sont solidaires des champs cultivés et déclinent en même temps qu'eux. L'extension des pâturages qui se produit à cette époque

(1) Min. of. Agric. *British Breeds of Live Stock* p. 79.

ne leur profite guère. Les pâturages sont destinés essentiellement au gros bétail et la diminution régulière du mouton est marquée par les chiffres de 902.000 en 1898, 872.000 en 1912, 749.000 en 1918, 648.000 en 1926 (1). Depuis la guerre pourtant le mouton semble reprendre un peu partout : il n'augmente peut-être pas beaucoup de manière absolue, mais il se maintient et par là, au milieu du déclin général des produits agricoles, voit son importance proportionnelle augmenter. Il représente une part relativement plus considérable du rendement des fermes. Cette augmentation du rôle du mouton dans la vie rurale du Weald se fait sur des bases très différentes

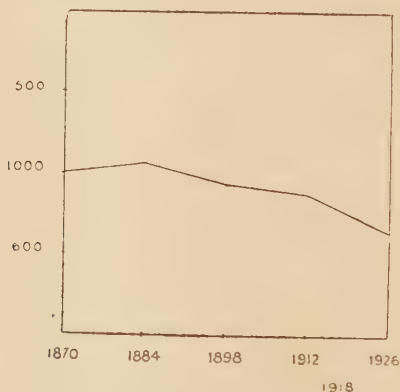


Fig. 15.
Moutons (milliers de têtes).

de celles qui avaient amené son progrès au ^{xix}^e siècle : tout en restant sur bien des points solidaire des cultures, le mouton a de plus en plus tendance à les concurrencer : au lieu de le nourrir de produits cultivés, le fermier réduit ses cultures, étend ses pâturages et y met des moutons ; bien souvent ces moutons sont à peine aussi nombreux

(1) Calculé d'après les informations fournies par le Ministry of Agriculture.

— parfois même moins nombreux — que ceux qu'on pourrait entretenir avec une culture intensive d'avoine, orge, *turnips*, etc., mais leur entretien ne coûte presque rien. Le mouton, de nos jours tend donc à s'opposer aux cultures ; il reste stationnaire ou même diminue en nombre ; il représente néanmoins de manière relative un élément d'intérêt de plus en plus considérable. Dans les différentes régions du Weald, le mouton a évolué de manière légèrement différente (1) : son importance proportionnelle augmente nettement dans le Haut Weald et la Plaine du Weald où il occupe de plus en plus les pâturages aux dépens des cultures. Il n'y a pas de changement relatif notable dans le Romney Marsh où il constitue toujours une ressource d'importance primordiale, ni non plus dans la section orientale de la zone périphérique. Il y a par contre un déclin marqué dans tout le reste de la région des Sables Verts.

Répartition. — Il est difficile de donner une impression absolument exacte de la répartition du mouton dans le Weald à cause des mouvements saisonniers qui transportent cet animal tantôt dans une section du pays, tantôt dans l'autre. Cependant on peut dire que le district du mouton se trouve de manière générale à l'Est

(1) Les différences sont bien illustrées par la comparaison du pourcentage des chiffres indiquant le nombre de moutons dans chaque district par rapport aux chiffres totaux pour 1870 et 1926.

	1870	1926
Romney Marsh.....	26 %	26 %
Haut Weald.....	24 »	26,3 »
Plaine du Weald.....	17 »	21 3 »
Reg. d'Ashford	9,4 »	9,2 »
» de Maidstone.....	6,6 »	7,4 »
» d'Eastbourne.....	4,9 »	3,0 »
» de Midhurst	4,1 »	2,6 »
» de Farnham.....	2,5 »	1,9 »
» du Holmesdale.....	2,4 »	1,7 »
» du Pevensey Marsh.....	1,2 »	0,8 »

d'une ligne passant par Hastings, Tunbridge Wells et Burham. La plus forte densité se trouve nettement dans le Romney Marsh, où l'on trouve 613 têtes au kilomètre carré et dans la région d'Ashford, voisine et solidaire, qui a une densité de 269 moutons au kilomètre carré. La région de Maidstone (114 au kilomètre carré) et le Pevensey Marsh (104 au kilomètre carré) en contiennent des proportions considérables. La Plaine du Weald (101 au kilomètre carré) et le Haut Weald (85 au kilomètre carré) voient leur importance relative s'accroître bien que la densité absolue ne soit pas très forte. Enfin les moutons sont en voie de diminution dans le Holmesdale (37 au kilomètre carré) dans la région de Midhurst (41 au kilomètre carré) d'Eastbourne (93 au kilomètre carré) et de Farnham (22 au kilomètre carré). La densité totale est de 112 au kilomètre carré, or celle de l'Angleterre n'est que de 107. De manière absolue c'est le Haut Weald qui, en raison de son étendue, en renferme le plus grand nombre : 170.000 ; le Romney Marsh vient ensuite avec 168.000, puis la Plaine du Weald : 137.000. Les régions périphériques en ont bien moins : Ashford 60.000 ; Maidstone 48.000 ; Eastbourne 20.000 ; Midhurst 17.000 ; Farnham 12.000 ; Holmesdale 11.000 ; Pevensey Marsh 5.000 (1). Le total de 648.000 ne représente que 3,84 % du nombre de têtes de l'Angleterre et du Pays de Galles (16.858.00 en 1926).

Les moutons se rencontrent sur tous les terrains : sur les sols très riches du Romney Marsh, sur les terres moyennes du Weald central et sur les terrains très pauvres de la périphérie. Leur présence dans telle ou telle région dépend surtout du mode d'exploitation auquel ils donnent lieu.

Types d'exploitation. — Le mouton donne lieu dans le

(1) Chiffres calculés d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.



Moutons en 1926

Chaque point représente 200 têtes

0 10 20 40 Km

Echelle

$\frac{1}{750.000}$

Weald à trois types d'exploitation différents entre lesquels il existe d'ailleurs d'insensibles formes de transition : le type du Marsh, le type des Downs, le type du Weald central.

1^o *Mouton du Marsh*. — L'élevage du mouton dans cette région est en rapport avec certaines conditions physiques locales : le sol des « *levels* » donne naissance à une herbe extraordinairement nourrissante. Le climat caractérisé par une humidité relative forte et constante mais par une faible humidité absolue, par une température extrêmement égale et par des vents chargés de particules salines contribue pour beaucoup à augmenter la valeur des pâturages ; mais bien qu'il soit très doux dans l'ensemble, il n'est pas véritablement sain et vivifiant. Une race particulière : le mouton appelé « Romney Marsh » (ou encore « Kent ») a pu s'adapter à ces conditions spéciales et prospérer. C'est un animal très résistant, couvert d'une laine très longue et très dense. Il a la tête large et plate dépourvue de cornes. Les pattes sont fortes et osseuses. Un des traits particuliers du « Romney Marsh » est sa résistance aux maladies qui affectent ordinairement les moutons : il se contente d'un habitat auquel la plupart des autres races ne résisteraient pas. Il grandit généralement vite et s'engraisse facilement. Sa viande est de bonne qualité mais souvent un peu grasse.

Les plus grandes fermes spécialisées dans l'élevage des ovins ont un nombre de têtes variant de 300 à 1.000. Les animaux passent toute l'année en plein air ne recevant pas toujours d'abri l'hiver, se nourrissant à peu près exclusivement d'herbe. Il est rare qu'on ait à distribuer des rations supplémentaires. Les moutons sont surveillés par un « *looker* » (on n'emploie pas le mot *shepherd* : berger, dans le Marsh) qui doit essentiellement extirper les mauvaises herbes (chardons par exemple) des pâturages et défendre, surtout par des insecticides, les moutons contre les attaques des mouches, tiques

etc., qui pullulent dans le marais. Il aide bien entendu aussi à la tonte et au lavage. Il est payé ordinairement en proportion du nombre d'acres de pâturage qu'il surveille. Il garde souvent les moutons de plusieurs propriétaires.

La tonte est un des événements principaux dans l'année de l'éleveur : elle a lieu en juillet. Les animaux sont réunis dans la ferme et une douzaine d'hommes, vêtus de combinaisons blanches font tomber à longs coups de ciseaux les toisons épaisses et jaunâtres. Un mois après la tonte a lieu le lavage (*dipping*) des moutons : on prépare une piscine, généralement dans un fossé d'écoulement (*dyke*). On verse dans l'eau certains produits chimiques (généralement *Cooper's Powder*). Un plan incliné rejoint l'enclos où se trouvent les moutons (*fold*). Chaque animal est placé sur le flanc et on le fait glisser doucement dans le liquide. On l'y laisse s'agiter jusqu'à ce que sa peau soit bien imprégnée. Avec une longue perche on plonge deux ou trois fois la tête de la bête au-dessous de la surface ; puis on lui permet de grimper hors de l'eau et d'aller se sécher. Un deuxième lavage a lieu quinze jours après le premier. Les animaux sont ensuite renvoyés au pâturage. Le pâturage du Marsh peut en faire vivre 6 ou 7 par hectare en hiver et plus du double en été.

La différence entre ces deux chiffres est en grande partie représentée par les agneaux. L'agnelée se produit assez tard dans le Marsh, vers la deuxième semaine d'avril. La plupart du temps, l'opération a lieu en plein air, le *looker* se contentant souvent de réchauffer le nouveau né auprès d'un bon feu. Dès que le petit animal peut brouter, il trouve de l'herbe abondante autour de lui. Il reste dans le Marsh jusqu'en automne ; mais il lui serait impossible d'y passer l'hiver, aussi est-il d'usage d'envoyer les agneaux dans les fermes de culture du Weald. La plupart du temps les agneaux sont pris en pension par de

petits fermiers qui leur fournissent abri et nourriture moyennant une somme fixe par semaine. Des trains spéciaux effectuant leur transport, et le passage périodique de ces milliers de petits animaux bêlant tous ensemble constitue un des spectacles les plus caractéristiques de la région en automne. Les agneaux, connus sous le nom de « *Keepers* », sont généralement très mal traités dans ces fermes du Weald. Ils sont nourris surtout de *turnips*, d'un peu de grain et de tourteau. Une certaine quantité (15% environ) meurt. Comme ce sont les sujets les plus faibles qui sont ainsi éliminés, la perte économique n'est pas très grave. Les autres reviennent dans le Marsh très maigres et affamés. La durée de leur séjour s'étend traditionnellement entre « *Michaelmas* » et « *Lady day* » (1). Quelques gros éleveurs des Marshes possèdent leur propre ferme dans le Weald central et alors, bien entendu, les animaux sont bien mieux entretenus ; mais ce cas est loin d'être des plus fréquents. Après cette petite transhumance les agneaux ramenés dans le Marsh, broutant une herbe succulente, engraisseront très rapidement. Après dix-huit mois ils sont généralement en excellente forme pour la boucherie.

2^o *Moutons des Downs*. — Il existe, spécialement dans la zone périphérique de l'Ouest de la région Wealdienne (Surrey et Sussex oriental) une forme d'exploitation économique du mouton reposant essentiellement sur la transhumance du petit bétail des Downs. Le climat est trop dur, sur les hautes croupes crayeuses exposées à toutes les intempéries, pour permettre à l'animal relativement délicat qui y vit d'y passer sans difficulté tout l'hiver. L'herbe, d'autre part, y devient tout à fait insuffisante. Depuis longtemps les troupeaux sont venu chercher un abri temporaire dans les régions périphériques du Weald qui possèdent, pour le bétail, d'abondantes res-

(1) C'est-à-dire du 25 septembre au 25 mars.

sources alimentaires. Celles-ci se trouvent non pas dans les pâturages — dont le rendement est partout très réduit pendant la saison froide — mais dans les cultures secondaires pratiquées dans les fermes de cultures. Un très grand nombre de fermiers tout le long des Downs, surtout des South Downs, et spécialement dans la vallée de la Rother (de l'Ouest) et aussi autour de Farnham, trouvent une ressource appréciable dans l'hivernage des moutons des Downs.

Ceux-ci appartiennent à une race très différente de celle du mouton des Marshes. Le mouton dit « *South down* » est un animal assez fin, aux os minces, à la peau délicate, à poitrine large, à tête aplatie de couleur gris souris (1). La laine est assez courte mais on la considère comme la plus fine qui existe en Angleterre. La chair est de la meilleure qualité. C'est en somme une bête de choix qui réussit surtout lorsqu'elle se trouve dans des conditions de vie très saines.

L'hivernage dans la périphérie du Weald n'est pas limité aux agneaux mais s'étend à tous les sujets adultes. Le transfert des animaux ne se fait pas sur la base de la location ou de la pension (comme pour le Romney Marsh et le Weald Central) mais généralement par voie d'achat et de vente. Les moutons viennent de l'Ouest (surtout du Hampshire mais aussi du Dorset). Ils sont amenés dans le Weald par des trains spéciaux et vendus en automne dans les foires locales. Ils passent l'hiver dans la ferme de leur acquéreur, mais ils quittent en général la zone périphérique du Weald au printemps : ils sont alors ou envoyés à la boucherie, ou transportés sur les Downs pour se refaire (quelque soit l'usage ultérieur auquel ils sont destinés) ou encore vendus immédiatement à un fermier d'une autre région. Mais de toute façon presque tous

(1) On dit souvent qu'ils sont « *black faced* ».

ont disparu à Pâques et il n'en reste qu'un nombre insignifiant en été dans cette région.

Ces moutons vivent à la ferme, nourris de produits cultivés : on leur donne en général quelques kilogrammes de foin par semaine - une bonne quantité de *turnips* ou de betteraves ou autres plantes fourragères et enfin une petite ration d'avoine et d'orge - quelquefois du tourteau. Ils sont bien entretenus. Ils sont parfois gardés à l'étable ; mais le plus souvent ils sont parqués (*folding*) ; le champ où ont poussé les *turnips* qu'ils consomment en partie sur place, leur est réservé dans la plupart des cas. Ils ont toujours un abri. Un homme de la ferme est généralement spécialisé dans les soins particuliers à leur donner. Lorsqu'il y a naissance d'agneaux, ceux-ci sont souvent vendus très jeunes.

L'hivernage du *South Down* dans la périphérie du Weald est loin d'avoir l'importance économique de l'exploitation du mouton dans le Marsh. Le Weald ne recueille d'ailleurs qu'une faible proportion des moutons des Downs et encore, par suite de la diminuation des cultures, sa part proportionnelle semble-t-elle en voie de diminution.

3^e *Moutons du Weald Central*. — Dans un très grand nombre de fermes mixtes du Haut Weald et de la Plaine du Weald et aussi dans beaucoup d'exploitations des régions de Maidstone et d'Ashford l'élevage du mouton se fait de manière modeste mais permanente. Dans la zone fruitière en particulier le mouton est considéré comme tout à fait propre à conserver le sol en bonne condition et fournit une ressource secondaire appréciable. Il est rare de rencontrer dans cet ensemble de régions des troupeaux de grandes dimensions, mais de petits troupeaux se voient un peu partout. Dans les plus importantes exploitations un berger (*shepherd*) est chargé de cette occupation spéciale ; mais assez souvent on se passe de spécialiste. L'espèce qui est de beaucoup la plus répandue est le « *Kent* » ou « *Romney Marsh* » surtout à

cause de ses qualités de résistance et aussi par suite des relations qui existent entre cette partie du Weald et la région du Romney Marsh.

Le mouton a été associé à l'économie rurale dans cette section surtout en vue de la meilleure utilisation des produits des terres arables. Il reste encore aujourd'hui fortement solidaire des cultures. Toutefois on se trouve actuellement en plein mouvement de transformation : de plus en plus le mouton vit des pâturages. Il est possible de se faire une idée à peu près exacte de la situation en suivant les principales péripéties de la vie d'un mouton de cette région à travers l'année : l'agnelée a lieu de bonne heure, en mars ordinairement, quelquefois à la fin de février. La brebis reçoit toujours pour la circonstance un abri et y reste avec ses petits pendant un certain temps. Au printemps les animaux sont parqués dans un champ (*folding*) et reçoivent une certaine quantité de nourriture artificielle. En été ils sont mis au pâturage. Les grands événements sont alors la tonte et le lavage qui ont lieu environ un mois avant les opérations similaires dans le Marsh, suivant d'ailleurs des techniques analogues bien que moins soigneusement exécutées et sur une échelle plus réduite. En septembre a lieu dans tout le pays un grand mouvement de vente. Enfin en hiver, le troupeau réduit est remis à la nourriture artificielle (foin, *turnips*, grain) et est, ou bien gardé à l'étable ou encore parqué dans un champ ; mais l'importance des variations de température oblige absolument à fournir un abri. La tendance actuelle est d'augmenter l'importance relative de la pâture et de réduire autant que possible l'appoint des cultures qui était naguère capital.

Bien entendu, un grand nombre de fermes du Haut Weald joignent à cette exploitation directe du mouton l'entretien temporaire d'agneaux du Marsh pendant l'hiver.

Commerce des produits de l'élevage du mouton. — Les

moutons donnent lieu dans le Weald à un grand nombre d'importantes transactions. En dehors des ventes finales pour la boucherie et des négociations pour la laine, l'animal change souvent de mains plusieurs fois au cours de sa vie. Ces échanges se font dans des foires locales. Les deux plus importantes, de beaucoup, ont lieu l'une à Ashford, pour le *Romney Marsh*, l'autre à Lewes (sur les confins du Weald) pour le *South Down*, au mois de septembre. Il existe en outre un certain nombre de marchés moins importants mais qui constituent néanmoins des centres de transactions réguliers. Les plus connus se trouvent à Rye, Tunbridge Wells, Farnham, Chiddingly (au mois de juillet ; c'est la foire spéciale des jeunes agneaux) Lindfield, Findon. Les prix atteints sur les marchés varient beaucoup. Les béliers primés sont payés parfois jusqu'à 1.000 livres (1) ; le fait est naturellement exceptionnel. Le prix courant pour un bélier oscille entre 30 et 60 livres ; pour une brebis entre 50 et 70 livres.

La viande est de beaucoup le produit le plus important de ce genre d'élevage. Il y a une grande différence entre la viande fournie par le *Romney Marsh* (le plus répandue dans le Weald) et celle que donne le *South Down*. La viande du *Romney Marsh* est de bonne qualité mais sans grande finesse et elle a tendance à être un peu grasse. Elle alimente le marché en produits de valeur moyenne. Le *South Down* a au contraire une chair très délicate, atteint sur le marché des prix élevés et constitue un produit de premier choix. Les uns et les autres sont vendus sur pied dans le Weald à des intermédiaires (*dealers*) qui les dirigent presque tous sur le marché de Londres. Quelques-uns bien entendu servent aux villes de la côte, mais l'importance de ces dernières est infiniment moins considérable que pour l'exploitation des bêtes à cornes. Les prix moyens atteints de nos jours sont de 14 à 15

(1) Ministry of Agriculture. *British Breeds of live stock*, p. 79.

shillings par livre (anglaise) ; ce chiffre étant calculé sur la base de l'animal dépouillé, vidé, préparé mais en comprenant les os. Il est supérieur de 40 à 50% aux prix d'avant guerre. Le mouton a donc proportionnellement augmenté davantage que le gros bétail, ce qui explique en partie la reprise de sa vogue depuis la guerre pour l'engraissement.

La laine est un article important bien que secondaire. La laine du *Romney Marsh* est plus longue, celle du *South Down* est plus fine. La plupart du temps les fermiers vendent leur laine à des commerçants locaux qui à leur tour s'en débarrassent sur le marché de Londres. Toutefois depuis la guerre surtout, des « *Wool associations* » se forment entre des fermiers voisins - principalement dans les régions de production importante - et des ventes directes massives se font aux enchères au « *Wool market* » de Londres avec avantage bien entendu, car les producteurs évitent ainsi de passer par un intermédiaire et peuvent profiter des fluctuations des cours. Cette forme de négociation se développe surtout chez les spécialistes. Le petit fermier est encore tributaire du « *dealer* » local.

En somme l'élevage du mouton révèle un des aspects les plus caractéristiques de la situation rurale du Weald et de son évolution moderne : il a diminué pendant longtemps en même temps que les cultures dont il était solidaire. Il reprend légèrement de nos jours parce qu'il peut être produit, avec des méthodes différentes, avec des frais extrêmement restreints et qu'il trouve un débouché facile sur le marché de Londres.

VOLAILLES

L'élevage des volailles représente un des aspects les plus curieux de l'adaptation agricole du Weald aux conditions du marché moderne. Il offre des formes très

variées répondant les unes à des traditions anciennes les autres à une technique scientifique perfectionnée.

Evolution. — L'élevage des volailles est en effet un trait ancien de l'économie de la région. Il y a peu de renseignements sur cette branche de production à une époque reculée - où elle existait pourtant de manière certaine - mais au xvi^e siècle, presque toutes les petites fermes entretenaient des basses-cours importantes, surtout dans la section Nord du Weald, à proximité de Londres qui constituait dès ce moment le débouché principal. La volaille représentait alors pour les petits exploitants d'une terre modérément riche un moyen de se constituer, avec quelques soins mais à peu de frais, des revenus secondaires appréciables. Pendant la période de prospérité de l'agriculture anglaise, le travail du sol - alors très rémunérateur - absorba toutes les énergies et la volaille fut négligée. Elle ne disparut pas entièrement mais fut considérée soit comme une affaire domestique soit comme une ressource des fermiers les plus pauvres. Elle cessa d'être considérée comme une branche de production de réelle importance économique. Cette idée subsista si longtemps que jusqu'à une époque très récente les statistiques ne furent pas recueillies régulièrement à son sujet et qu'il est difficile de suivre avec exactitude les étapes de son développement. Il est néanmoins certain que depuis le dernier quart du xix^e siècle les fermiers sont revenus, sous la pression de la crise agricole, à la production intensive de la volaille.

L'évolution s'est faite dans deux directions, qui sont d'ailleurs parfois solidaires : d'une part l'élevage qu'on pourrait appeler domestique et traditionnel s'est réveillé et développé partout de manière considérable. Beaucoup de fermiers, à côté de leurs cultures, de leurs bestiaux, de leurs vergers, consacrent une attention grandissante aux volailles. Les plus pauvres lâchent quelques poules dans leur pré et ne leur donnent qu'exceptionnellement

une nourriture spéciale, pendant l'hiver par exemple ou lorsque viennent les petits poussins. La plupart des autres ont des méthodes plus perfectionnées, entretiennent souvent en même temps que des poules, des canards, des oies et des dindons qui exigent des soins spéciaux. On rencontre ainsi dans la plupart des fermes, surtout dans les fermes mixtes, un nombre important de volailles, excédant rarement néanmoins une ou deux centaines. Ce type de fermiers s'occupe surtout de la production des animaux que l'on vend généralement assez jeunes ; les oeufs constituent aussi pour eux une source de revenus considérables, mais il est rare que l'engraissement joue un rôle important. Le fait n'est pourtant pas exceptionnel surtout pour les oies et les dindons.

Par ailleurs se sont installées à une époque récente des fermes spécialisées (*poultry farms*) où l'on ne traite que des volailles, en quantités énormes avec un outillage et des méthodes systématiques qui font penser davantage à une usine qu'à une exploitation agricole. Ces fermes à volailles se développent de plus en plus. Elles sont souvent solidaires des fermes mixtes pour la production dont elles font rarement une spécialité. Par contre, elles tendent presque à monopoliser l'engraissement. Enfin certaines d'entre elles produisent des œufs en quantité massive (*Egg farms*).

Répartition. — Les volailles se trouvent réparties assez également à travers le Weald : presque chacune des fermes en nourrit une certaine quantité. Presque toutes les régions se prêtent à cet élevage. Une situation idéale est celle qui comporte une légère pente tournée vers le Sud, un sol très modérément humide, point trop exposé au vent et offrant quelques arbres pour protéger les animaux en cas de forte chaleur. De telles conditions se rencontrent dans un grand nombre de districts. Elles sont importantes pour les fermes spécialisées dans la production intensive des œufs, des vo-

lailles et dans l'engraissement de ces dernières. Mais l'élevage des volailles se pratique sans trop de difficultés dans beaucoup de fermes mixtes où toutes ces circonstances ne se trouvent pas réunies. Un facteur plus important, au moins pour les fermes spécialisées, est la proximité de lignes de chemin de fer offrant un débouché facile vers Londres. Enfin des traditions locales expliquent la concentration, sur quelques points, de certaines fermes d'élevage : Heathfield par exemple est connu comme étant le centre de l'engraissement. Si quelque fermier désire se spécialiser dans cette branche de production, il est certain, s'il s'établit dans le voisinage, de trouver des clients et des fournisseurs. Inversement ces derniers se tournent volontiers vers une région où ils peuvent compter sur un approvisionnement ou un écoulement assurés. Ainsi l'élevage des volailles s'éparpille sur tout le pays dans une multitude d'exploitations non spécialisées et se concentre fortement dans des localités définies où l'appellent soit des conditions physiques spécialement favorables, soit surtout de particulières facilités de communications, soit enfin des traditions régionales.

De manière relative c'est la région orientale de la zone des Sables Verts qui supporte la plus considérable densité de volailles (426 au kilomètre carré dans la région d'Ashford et 370 dans la région de Maidstone). La Plaine du Weald (369) et le Haut Weald (351) viennent ensuite. Les autres districts contiennent infiniment moins (Région d'Eastbourne 246, Pevensey Marsh 229, Région de Farnham 219, Holmesdale 206, Région de Midhurst 179, Romney Marsh 113 au kilomètre carré). La densité moyenne est de 311 au kilomètre carré (1) c'est-à-dire notablement plus que la moyenne de l'Angleterre et du Pays de Galles : 270 au kilomètre carré (2). En d'autres

(1) Chiffre calculé d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

(2) Calculé d'après *Agricultural Statistics*, 1926, LXI-I, p. 51.

termes, la région orientale des Sables Verts, la Plaine du Weald et le Haut Weald sont des régions d'élevage intensif, le reste de la zone périphérique et les Marshes sont sensiblement au-dessous de la moyenne.

De manière absolue, c'est le Haut Weald qui renferme le plus grand nombre de volailles : 698.000 (39% du total) ; la Plaine du Weald en a 497.000 (27,7% du total). Puis viennent les régions de Maidstone (156.000 = 8,7%), de Farnham (117.000 = 6,5%) d'Ashford (95.000 = 5,3%) de Midhurst (74.000 = 4,2%), du Holmesdale (60.000 = 3,4%), d'Eastbourne (53.000 = 2,9 %) du Romney Marsh (31.000 = 1,7%) et du Pevensey Marsh (11.000 = 0,6%). Au total le Weald possédait (1926) 1.792.000 têtes de volaille (1), c'est-à-dire 4,3% du nombre de ces animaux se trouvant en Angleterre et dans le Pays de Galles (40.642.000) (2).

Parmi ces volailles les poulets sont de beaucoup les plus importants : 90% environ. Les canards représentent la plus grande partie du reste : 7% du total. Les oies et les dindons sont à peu près en nombre égal, représentant chacun 1,5 % de l'ensemble. Il n'y a de localisation spéciale pour aucune de ces dernières espèces.

Formes de production. — L'élevage des volailles, spécialement celui des poulets, comporte trois branches le plus souvent séparées mais pourtant plus ou moins solidaires les unes des autres : la production des animaux - l'engraissement - la production des œufs.

1^o Production des animaux. — Elle se fait dans plusieurs types d'exploitations distincts. Il existe un certain nombre

(1) Chiffres calculés d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture

(2) *Agricultural Statistics*, 1926, LXI-X, p 51.

de fermes spécialisées dans la production de sujets de tout premier choix. C'est là que se font les sélections les plus minutieuses. De manière générale ces établissements travaillent peu en vue de l'engraissement ultérieur de leurs volailles : leur grand objet est la fourniture de coqs reproducteurs, spécialement pour les fermes à œufs. En effet la valeur d'une poule pondeuse (et de ses œufs) dépend essentiellement du coq que cette poule a eu pour père. Aussi les fermes à œufs produisent elles-mêmes leurs poules reproductrices, mais elles ne se servent que très rarement de coqs nés sur place ; la plupart - et les meilleures - achètent presque toujours leurs coqs dans les établissements spécialisés dans ce genre de sélection. Comme le renouvellement du stock d'une ferme à œufs se fait selon un roulement assez rapide, il y a place pour un débouché régulier et permanent. Ces coqs reproducteurs atteignent des prix beaucoup plus élevés que le reste des volailles. La même demande, mais sur une échelle réduite, a lieu pour les races susceptibles d'un engraissement avantageux.

Une deuxième source de bénéfice se trouve dans les fermes à œufs même, qui - ainsi qu'il a été dit - produisent leurs poules elles-mêmes. Les coqs qui naissent dans le lot d'œufs mis en couveuse sont vendus rapidement, généralement à des engraisseurs.

Enfin une énorme quantité de volailles de qualité extrêmement inégale sont fournies par la multitude des fermes mixtes qui au printemps mettent à couvrir un certain nombre de leurs animaux et dans les couvées gardent pour elles-mêmes des pondeuses mais vendent presque tous les coqs et le reste des jeunes poules à des engraisseurs. Ces animaux quittent la ferme lorsqu'ils atteignent le poids de 3 livres.

2^o *Engraissement.* — L'engraissement a lieu presque toujours chez des spécialistes appelés « Gaveurs » (*crammers*). Ceux-ci ne produisent que très exceptionnellement

leurs sujets. Dans la plupart des cas ils les achètent aux fermes mixtes, aux fermes à œufs (coqs seulement) et dans une moindre mesure aux fermes de production. Les poulets sont presque toujours transportés en camionnette automobile, plus rarement en chemin de fer jusqu'à la ferme d'engraissement. C'est autour d'Heathfield que se trouve le grand centre de cette industrie particulière.

Des races très diverses se rencontrent chez les « *crammers* » : les coqs venus des fermes à œufs appartiennent à des espèces généralement excellentes pour la ponte, quelquefois médiocres pour l'engraissement. Les poulets reçus des fermes mixtes et des fermes productrices sont souvent d'un rendement plus équilibré. Les races les plus renommées pour l'engraissement que les fermiers du Weald élèvent en grand nombre sont la race dite « *Dorking* » et celle qui est appelée « *Sussex fowl* ». Le « *Dorking* » est un gros animal d'aspect lourd, massif et carré, au dos large, à forte ossature, aux pattes courtes. La poitrine est proéminente : elle fournit une grande quantité de chair très fine, très blanche et très tendre. La croissance n'est pas rapide mais l'animal finit par atteindre quatre ou cinq kilogrammes. Le « *Sussex fowl* » est plus élancé, à corps plus mince, à pattes plus longues que le *Dorking*. La poitrine est néanmoins large et proéminente et les os sont peu développés. La viande est extrêmement délicate et l'animal grossit assez vite. Ce sont les favoris des engraisseurs. L'espèce appelée « *Wyandotte fowl* » courte, compacte, bien en chair, bonne pondeuse par surcroît et de ce fait appréciée dans les fermes mixtes, reçoit aussi bon accueil.

Pour l'engraissement les animaux ont une nourriture dont la base est formée par de l'avoine. Cette avoine est le plus souvent récoltée dans le Weald même et presque toujours moulue dans les moulins locaux. On y mélange une proportion variable de froment, d'orge ou de maïs. En outre, il y a dans le régime des volailles des préparations

manufacturées venant de Londres et contenant des éléments carnés. Tous ces produits sont finement moulus, afin d'assurer une digestion parfaite et ingurgités sous forme de bouillie. La forme la plus efficace et la plus pittoresque de gavage est celle qui se fait au moyen d'un long tube de caoutchouc dont une extrémité est adaptée au bec de l'animal et l'autre aboutit à une machine actionnée par une pédale. Le gaveur détermine le volume d'aliment qui peut prendre place sans danger dans le gésier de chaque sujet selon sa taille et sa race, et l'administre méthodiquement. Ce procédé énergique n'est d'ailleurs ordinairement employé que pendant les quelques semaines qui précèdent la vente. Un certain nombre de fermiers non spécialistes engraisent eux-mêmes leurs volailles. Le gavage - quand il a lieu - se fait alors à la main ; c'est ordinairement un travail de femmes.

3^o *Production des œufs*. — Les fermes à œufs constituent une des formes le plus curieuses de l'élevage : comme il s'agit d'une production continue et régulière, elles sont organisées de manière tout à fait méthodique et présentent un très haut degré de systématisation.

Le premier point important est le maintien permanent d'une forte équipe de bonnes pondeuses. On prend comme reproductrices les meilleures pondeuses de la ferme - comme reproducteurs, des coqs achetés à l'extérieur (1). Les œufs ne sont pas couvés par une mère mais placés dans la couveuse artificielle par séries de 60 ou 80, échelonnées de manière à donner plusieurs couvées consécutives.

Les jeunes poulets sont mis dans des cages comportant plusieurs compartiments contigus : le premier est chauffé, a un sol bien lisse et implique une nourriture délicate ; le second n'est pas chauffé, a un sol plus rude, inégal et implique une alimentation plus simple ; le troisième et le

(1) Cf. ci-dessus, *Production des animaux*, p. 203.

quatrième se rapprochent de plus en plus des conditions normales dans lesquelles l'animal devra vivre lorsqu'il aura atteint l'âge adulte. Les poussins nouvellement éclos sont mis dans le premier compartiment, y restent quelques semaines, puis passent dans le second ; ils sont remplacés dans le premier par une autre couvée dont le moment d'éclosion a été calculé de manière à permettre l'échange facile des places ; un peu plus tard les premiers nés passent dans la troisième case, les suivants dans la deuxième quand une nouvelle couvée arrive dans la première, et ainsi de suite. A chaque âge correspond un traitement et une nourriture déterminés, étudiés et calculés d'avance, appliqués avec méthode et facilité, sans hésitation ni risque d'erreur par une combinaison automatique des gestes quotidiens à effectuer pour chacun des stades de l'évolution. A la fin de l'été et au terme de leurs déplacements de case en case poules et coqs sont séparés. Les coqs sont envoyés à l'engraissement, les poules sont mises à la ponte.

La ponte est également organisée de manière méthodique. Le grand problème est de maintenir le rendement aussi régulier que possible d'un bout de l'année à l'autre - tout comme dans une usine. De ce point de vue, les poules se divisent en deux grandes catégories : celles qui ont des œufs blancs pondent davantage l'été ; celles qui ont des œufs bruns (races asiatiques) sont meilleures pondeuses l'hiver. Chaque fermier entretient, bien entendu, un certain nombre des unes et des autres afin d'éviter les mortes saisons. Dans le Weald une des pondeuses d'été les plus populaires est la « *White Leghorn* ». C'est un animal très vigoureux et résistant, peu difficile pour sa nourriture, sachant trouver beaucoup par lui-même dans le pré où il vit, de taille moyenne, au ventre large et pendant ; il produit communément 150 à 180 œufs par an ; quand la bête vieillit, la chair est peu abondante, mais elle s'engraisse vite dans la jeunesse ; aussi les jeunes coqs

trouvent-ils facilement un débouché comme « poulets de lait » (*milk fed chicken*). Parmi les pondeuses d'hiver c'est la « *Rhode Island Red* » qui est le plus répandue, bien qu'elle soit bien moins commune que la précédente. De manière générale, les pondeuses d'été, plus prolifiques que les autres, dominant dans le Weald.

L'entretien des poules pondeuses est réglé de manière aussi rigoureuse que l'est leur production. Elles vivent librement dans un pré, le plus souvent incliné en pente douce. Les coqs sont exclus parce que les œufs se conservent mieux quand ils n'ont pas été fécondés. Lorsqu'une poule demande à couvrir elle est immédiatement mise dans une petite cage suspendue, dont le fond est à claire-voie et où elle perd rapidement sa fièvre. Les pondoirs sont formés de petites cases régulières garnies de foin (qui n'est changé qu'une fois par an, en été) où chaque poule a le plus souvent une place qu'elle affectionne particulièrement. Les bêtes dorment dans de petites bâtisses en bois longues et basses, comportant un couloir de circulation pour le travail des hommes de ferme.

La nourriture se compose en partie de ce que la poule trouve naturellement dans la prairie où elle passe sa journée, en partie d'aliments fournis par le fermier. La base est toujours l'avoine. Le maïs, le froment, l'orge et quelquefois d'autres produits, y sont joints en plus où moins grande proportion, selon les prix du marché. Cette nourriture est presque toujours achetée par contrats valables pour six mois. Une poule coûte en moyenne 9 shillings par an pour son entretien.

Les principaux soins consistent à préparer et mesurer la nourriture, conserver l'ensemble de l'exploitation dans un état de méticuleuse propreté, recueillir les œufs à la tombée de la nuit. Cette besogne est facilitée par l'emploi d'une série d'appareils perfectionnés qui permettent le nettoyage d'une case, la circulation de l'eau courante, le dosage des aliments et jusqu'à l'ouverture ou

PLANCHE I



Ferme mixte du Haut Weald présentant, de gauche à droite :
Verger - Houblonnière - Pâturages - Champs de céréales.

PLANCHE II



Labourage dans le Haut Weald. Charrue du Sussex.



Houblonnière dans le Weald.

PLANCHE III



Séchoirs à houblon.

PLANCHE IV



Verger de la zone fruitière.



Verger du Haut Weald.

PLANCHE V



Sentier franchissant une haie.



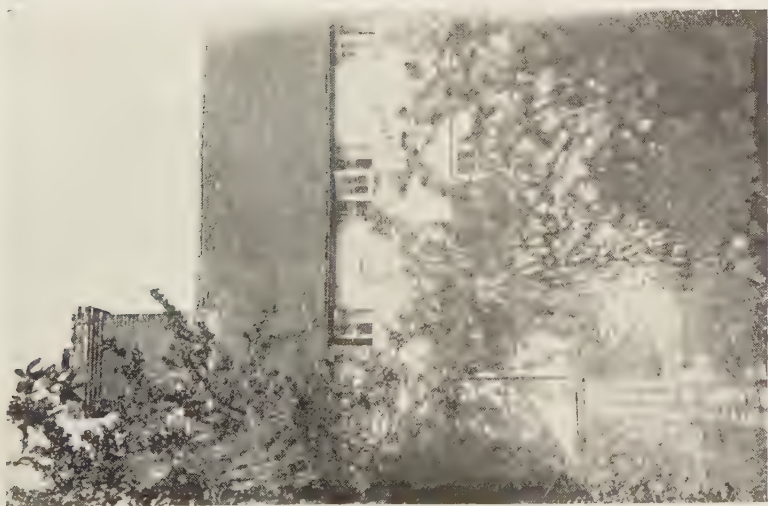
Chemin de traverse.

PLANCHE VI



Grand'route moderne dans le Haut-Weald.

PLANCHE VII



Maisons wealdiennes.

PLANCHE VIII



Ferme wealdienne.

la fermeture des portes de communication de manière automatique, simple et efficace. D'autre part toutes les actions, tous les gestes pourrait-on dire, sont réglés de manière rigoureuse, selon un ordre fixe et un horaire minutieux - variant seulement avec le soleil. Tous les jours, dans la même période de la journée, les mêmes besognes sont exécutées. Cette combinaison d'un outillage perfectionné - d'ailleurs peu coûteux d'ordinaire - et de travail méthodique réduit au minimum, fait penser à ces usines modernes où toutes les machines fonctionnent sans qu'on puisse presque voir d'ouvrier. Une ferme moyenne comptant des milliers de volailles et produisant un quart de million d'œufs par an, marche fort bien avec trois hommes et un aide, enfant ou femme.

Canards, oies, dindons. — Les volailles autres que les poulets ne sont pas élevées en quantités massives par des spécialistes. Elles sont produites surtout par de petits fermiers qui accordent aux animaux l'attention presque individuelle dont ils ont besoin dans les premiers stades de leur vie. Les canards sont le plus faciles à élever, mais leur marché est restreint. Les races les plus fréquemment rencontrées dans le Weald sont le canard d'Aylesbury, s'engraissant très vite et atteignant une forte taille et l'Indian Runner, plus petit, remarquable pour la ponte. Les oies et les dindons sont produits surtout pour la période de Noël. Il est rare qu'il y ait pour eux séparation entre la production et l'engraissement.

Commerce des produits de basse-cour. — Les volailles donnent lieu à un double mouvement commercial : à l'intérieur du Weald il existe un échange important d'animaux vivants entre producteurs et engraisseurs. Les petits fermiers, si nombreux de nos jours, qui joignent l'élevage des poulets à leurs autres ressources, vendent rarement leurs produits de manière directe à la ville mais

passent par l'intermédiaire des fermiers engraisseurs de la région. Les fermes spécialisées dans la production des animaux de choix - en particulier des coqs reproducteurs - et les fermes à œufs (pour leurs jeunes coqs) sont également tributaires de ce marché intérieur. Les transactions se font directement entre les fermiers intéressés. Les transports ont généralement lieu par route et par petites quantités. Mais le grand débouché final où aboutissent les volailles engraisées est naturellement Londres, avec son complément naturel, mais ici secondaire, des villes de la côte. L'expédition vers la capitale constitue le deuxième terme et certainement le plus important du commerce des poulets. Ceux-ci sont presque toujours tués et plumés sur place puis envoyés en grandes masses par chemin de fer à de gros distributeurs londoniens qui les répartissent ensuite.

Pour les œufs, les petits fermiers passent le plus souvent par l'intermédiaire de marchands locaux qui concentrent les produits d'un district et les expédient périodiquement sur le marché. Londres constitue une fois encore le centre le plus important, mais presque toute la consommation locale — qui n'est pas négligeable — est alimentée par cette source. Les fermes à œufs envoient pratiquement tous leurs produits à Londres. Leurs œufs sont très appréciés car ils sont recueillis et expédiés méthodiquement et rapidement, d'ordinaire tous les deux jours. Ils atteignent ainsi le marché dans des conditions de fraîcheur très régulières ; les œufs des petites fermes sont, de ce point de vue, beaucoup plus inégaux. Le prix des œufs varie suivant leur taille. Le « *Grade 1* » comprend les œufs de deux onces (56 grammes environ) le « *Grade 2* » les œufs d'une once et demie en moyenne (44 grammes). Le calibrage s'effectue de manière automatique à l'aide d'un instrument très simple. L'emballage se fait dans des coffres de bois spéciaux avec de petits compartiments capitonnés. Les contrats de livraison

sont passés d'ordinaire pour des périodes de six mois.

Pour les œufs de canards le problème du débouché est très grave : ils ne trouvent pas un écoulement aussi facile et aussi large que les œufs de poules. Toutefois un certain nombre d'amateurs les préfèrent pour le petit déjeuner et les achètent régulièrement pour cet usage. Le reste est employé surtout par la pâtisserie.

En somme l'élevage des volailles constitue une des branches les plus prospères de l'économie agricole du Weald : c'est une de celles où la main-d'œuvre peut être le plus aisément réduite par une organisation systématique, où la division du travail peut se régler de la manière la plus efficace, où la haute valeur des produits obtenus rémunère le mieux les capitaux investis et les efforts intelligemment dirigés, enfin où la nature fine et périssable de ces produits mêmes assure un débouché régulier sur le marché voisin de Londres.

4. — PORCS — CHEVAUX — ABEILLES

L'élevage du porc et du cheval dans le Weald est loin de présenter la même importance que celui des bêtes à cornes, des moutons ou des volailles.

Porcs. — Le porc a été au début du Moyen Age l'animal Wealdien par excellence, nourri avec les glands de la grande forêt de chênes et constituant pour ainsi dire le premier agent de pénétration économique dans cette forêt. Pour une longue période les plus nombreux documents historiques sur la vie économique de la région sont des pièces de procès relatifs à des droits de glandée et de pâturage des porcs. A partir du moment où la plus grande partie de la forêt eut été défrichée les porcs passèrent au second plan de l'attention des fermiers.

De nos jours le porc se rencontre presque exclusivement dans les fermes mixtes. Il se trouve réparti sur toute la

surface du pays de manière égale, mais très peu dense : beaucoup de fermiers élèvent quelques porcs mais il n'y a pas de production sur une large échelle ni de spécialisation. Le nombre total des porcs dans le Weald est d'environ 55.000. Ce chiffre est à peu près stationnaire.

Il y avait autrefois une race spéciale au Weald : le « *Sussex pig* » qui était un gros animal résistant mais très lent à s'engraisser. Cette race a presque disparu de nos jours. On appelle encore quelquefois « *Sussex pig* » dans la région un produit résultant du croisement naguère effectué de la race « *Sussex* » avec le porc du Berkshire. Le « *Berkshire* » est très répandu, surtout dans le Nord du Weald, soit pur, soit légèrement croisé de « *Sussex* ». C'est un animal de taille moyenne, de couleur noire, ayant une remarquable aptitude à trouver sa subsistance au pâturage et présentant à la boucherie une forte proportion de viande par rapport à la graisse. On rencontre aussi l'espèce dite « *Large Black* » surtout dans le Haut Weald et la zone Sud (il y a des expositions régulières à Tunbridge Wells). Il s'engraisse aussi fort rapidement au pâturage.

Ceci est un point important pour le petit éleveur du Weald car son grand but est presque toujours d'obtenir, avec ses porcs, un supplément de revenu moyennant le moins de frais possible et rarement de produire des sujets de haute qualité et de haute valeur au prix de gros efforts. Aussi les animaux sont-ils mis surtout au pâturage. On essaye souvent de réduire au minimum la quantité de nourriture supplémentaire profitable pour l'engraissement. Celle-ci se compose surtout d'orge et de petit lait, mais comporte parfois toutes sortes de produits variant selon les circonstances et selon les récoltes.

Les porcs ne donnent lieu dans le Weald à aucune transaction commerciale importante : la plus grande partie est consommée fraîche sur place. Il n'y a aucune préparation de « *bacon* ». Les expéditions sur Londres sont insignifiantes.

Le porc est donc dans le Weald un objet de production et de consommation locale. Il constitue une ressource accessoire pour les petits fermiers et garde ainsi une place permanente et stable bien que secondaire dans l'économie de la région.

Chevaux. — Le cheval n'a jamais joué de rôle important dans le Weald. Ce fait est en contraste net avec la situation du Boulonnais, prolongation géologique naturelle du Weald de l'autre côté du Pas-de-Calais, où s'est effectuée la sélection d'une race chevaline renommée. Il est probable que pendant longtemps la déplorable condition où se trouvaient les chemins dans toute la région et spécialement dans la Plaine du Weald, a fait préférer les bœufs aux chevaux comme moyens de traction ordinaires et a déterminé une certaine indifférence vis-à-vis de ces derniers. Au ^{xix}^e siècle, avec l'établissement de bonnes routes et la prospérité agricole générale, ils se sont néanmoins développés. Mais depuis de nombreuses années déjà ils déclinent de manière rapide par suite de la réduction des cultures et en raison de l'adoption très générale de l'automobile comme moyen de transport sur route. Ils ne sont plus aujourd'hui qu'environ 20.000 dans le Weald, disséminés un petit peu partout.

Presque tous appartiennent à la race « *Shire* » pure ou croisée. C'est un animal très grand, très fort et très lourd de couleur ordinairement foncée. Les jambes sont massives avec comme trait caractéristique des poils longs et abondants retombant sur les sabots. C'est avant tout un puissant animal de trait.

Il répond bien aux besoins des fermiers du Weald qui emploient le cheval soit comme bête d'attelage pour les très lourds fardeaux soit surtout pour les travaux de culture : il est indispensable partout où il y a labourage ou hersage à exécuter parce que, dans les petites exploitations qui sont très nombreuses dans le Weald, l'emploi de tracteurs est encore fort rare et le restera sans doute

assez longtemps. Dans son usage actuel, le cheval occupe donc une place assez stable — dans la mesure où les cultures sont elles-mêmes capables de subsister.

Abeilles. — L'élevage des abeilles offre bien entendu des caractères très différents de celui du porc ou du cheval. Il y a néanmoins un point commun : les abeilles ne font nulle part l'objet d'une production spéciale et intensive mais beaucoup de petits fermiers possèdent quelques ruches. Le miel constitue une ressource secondaire dans un très grand nombre d'exploitations, spécialement dans la région méridionale où existent de grands champs de trèfle et où la présence de ruches constitue une nécessité économique pour la fécondation des fleurs. Le miel est soit consommé localement, soit, en petite quantité, expédié vers Londres.

Les pores, les chevaux, les abeilles répondent donc à des besoins réels du pays et sont ainsi assurés d'une certaine pérennité. On les rencontre en petite proportion dans presque toutes les fermes. Ils occupent une situation modeste mais stable dans l'économie rurale du Weald.

CONCLUSION

Bien que l'agriculture soit de beaucoup la plus importante ressource du Weald, elle n'acquiert jamais dans cette région une extension de grande envergure. Il n'y a pas ici de grande exploitation agricole, mais plutôt de l'agriculture au détail, de petites entreprises, de petits éléments de production. Les produits sont en général caractérisés par une valeur moyenne : il est rare que les fermiers de la région arrivent à mettre sur le marché des articles de tout premier choix, mais ils sont souvent de qualité très estimable. La production présente une variété très considérable : la région n'est pas spécialisée dans une branche particulière de l'agriculture où elle

excelle ; le petit fermier a tendance à faire un petit peu de tout. Ces traits caractéristiques de l'économie rurale du Weald : médiocre dimension des entreprises, moyenne valeur des denrées, grande variété de productions sont les plus anciens et restent généralement et fondamentalement essentiels.

Toutefois l'agriculture Wealdienne est en pleine période de transformation et de réajustement. La cause de cette crise est double : d'une part le grand phénomène de dépression que la concurrence mondiale fait peser sur toute l'agriculture anglaise, et d'autre part le sentiment, chez les fermiers du Weald, que la proximité de Londres donne aux agriculteurs de cette région une chance de salut par une adaptation étroite aux besoins de ce marché particulier. Aussi peut-on assister aujourd'hui à une double évolution dans des directions en apparence opposées, ne faisant que refléter en somme deux aspects différents du grand problème agricole. Les fermiers cherchent très souvent la solution des difficultés financières qu'ils rencontrent par une réduction des frais d'exploitation. C'est la raison fondamentale de la substitution des pâturages aux cultures qui constitue un des traits dominants de l'évolution économique de la région depuis un demi-siècle. La valeur totale absolue des produits qu'une terre donnée fournit dans ces conditions est très inférieure à ce qu'elle pourrait être si la culture était menée de manière intensive. Leur valeur relative dans le budget du fermier qui compare ses dépenses et ses recettes, est, considérant le haut prix de la main-d'œuvre, certainement plus considérable. C'est là une vue purement commerciale de l'entreprise agricole qui a ses racines profondes dans le tempérament des gens du pays.

A cette conception se rattache un phénomène d'importance capitale depuis la guerre : la réduction absolue de la surface exploitée. Cette surface a été longtemps station-

naire dans le Weald ; elle était de 407.500 hectares en 1870, de 437.000 hectares en 1884, de 444. 200 hectares en 1898, de 437.500 hectares en 1912 soit 76 % de la superficie du Weald. Pendant la guerre la surface exploitée resta sensiblement la même : 434.400 hectares en 1918 (75,4 % du total). En 1926 elle tomba à 393.800 hectares, c'est-à-dire 68 % seulement de la superficie du Weald (1). Réduction des cultures au profit des pâturages, abandon complet des terrains pauvres n'offrant qu'une rémunération médiocre sont deux manifestations complémentaires d'un même esprit qui assure l'équilibre du budget individuel mais réduit la productivité générale.

Une autre tendance est celle qu'on pourrait appeler l'industrialisation de l'agriculture : certains fermiers s'orientent nettement vers un type d'exploitation exigeant une première mise de fonds importante : on se trouve en présence de véritables entreprises capitalistes. Ces entreprises sont équipées d'un outillage plus complet et plus perfectionné qu'on ne rencontre ordinairement dans les campagnes. Elles sont dirigées d'après des méthodes variant suivant les cas, mais toujours fondées sur des études théoriques, intelligentes et systématiques. Elles exigent de fortes connaissances techniques. Elles sont toutes orientées vers la production intensive et massive de denrées de haute valeur, de qualité fine, généralement délicates et trouvant sur le marché voisin de Londres un débouché privilégié. Les fermes spécialisées dans les cultures fruitières, le houblon, le lait, les volailles, quelquefois l'engraissement des bœufs ou le mouton entrent dans cette catégorie. De ce type d'exploitation le fermier du Weald tire l'avantage de sa formation intellectuelle souvent supérieure à celle de l'agriculteur français, par exemple, appartenant à une classe similaire ; il est soutenu par la puissance financière

(1) Chiffres calculés d'après les informations du Ministry of Agriculture.

de l'Angleterre qui lui met parfois en mains des capitaux considérables ; il bénéficie enfin de la tradition industrielle commune à tout le pays. Le voisinage de Londres lui permet d'utiliser ces avantages de manière systématique.

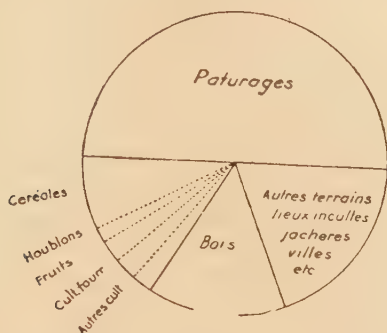


Fig. 16.

Répartition des terrains dans le Weald.

En somme l'agriculture du Weald ne présente pas un aspect homogène : la grosse masse des fermiers reste attachée par tradition aux fermes d'exploitations mixtes avec cultures variées et animaux divers ; mais presque tous évoluent soit vers une simplification extrême des modes de production qui leur assure le succès par l'économie, soit au contraire vers un développement intense de ces modes de production qui leur donne la prospérité par la haute valeur du rendement. Mais dans un cas comme dans l'autre, l'évolution se fait assez lentement et se heurte dans le détail à de nombreuses difficultés. L'agriculture dans le Weald, en position critique depuis un demi-siècle par suite de la concurrence mondiale, n'a connu pendant la guerre qu'une prospérité éphémère. Depuis lors les problèmes qui se posaient naguère se sont présentés de nouveau, sérieusement aggravés par la nécessité de se réadapter à des conditions générales de vie modifiées

et plus difficiles. Toutefois le voisinage de Londres permet aux agriculteurs du Weald de se tirer malgré tout d'affaire et de ne subir les contre-coups de la crise générale que de manière relativement atténuée.

CHAPITRE II

BOIS

Le Weald doit son nom à la grande forêt qui l'a primitivement recouvert presque en entier. C'est encore aujourd'hui un district remarquablement riche en terrains boisés.

Évolution forestière. — Les limites de la forêt primitive sont très mal connues. La *Chronique Saxonne* (1) dit que l'Andredswald a une largeur équivalant à 48 kilomètres et une longueur de 193 kilomètres. La largeur correspond à peu près à la distance maxima qui s'étend entre les North et les South Downs. Quant à la longueur, elle ne peut être acceptée comme approximativement exacte que si l'on admet que les bois s'étendaient très loin vers l'Ouest sur les formations superficielles recouvrant les croupes crayeuses du Hampshire. Par ailleurs la nature du sol et les nombreuses découvertes préhistoriques (2) faites sur toute la périphérie amènent à penser que de bonne heure la région des Sables Verts dut être une région relativement déboisée : la forêt dense ne devait occuper que le Weald central. A l'intérieur du Haut Weald il y avait probablement des clairières assez étendues sur les terrains les plus ingrats ; sur certains points on a retrouvé également là des traces — d'ailleurs peu nom-

(1) Cité par W. TOPLEY, *Geol. of the Weald*, p. 401.

(2) Cf. ci-dessous. *Peuplement*, p. 282.

breuses — d'établissements préhistoriques. Néanmoins la bande forestière était assez épaisse pour constituer un obstacle sérieux à la pénétration et former une espèce de môle que vinrent battre et durent contourner les différentes vagues d'invasions germaniques (1). Pendant toute la période anglo-saxonne, la grande forêt ne semble pas avoir été très entamée.

Le défrichement systématique commença après l'arrivée des Normands et dura quatre siècles. Il s'effectua en deux stades : du ^{xii}^e au ^{xv}^e siècle, il eut lieu de manière lente et sporadique. Les souverains Plantagenets avaient des possessions de chaque côté de la Manche et la région du Weald s'allongeait en travers de leurs lignes de communication entre Londres et la Normandie. Les voyages, les expéditions, les échanges entre les deux contrées amenèrent une continuelle pénétration de la région boisée, l'établissement d'étapes et des défrichements locaux. Les habitants du pourtour prirent l'habitude de venir faire la glandée, puis s'installèrent de manière permanente, de manière toutefois assez peu dense : la grande forêt subsista dans son ensemble, trouée seulement par endroits de clairières qui s'élargissaient et se multipliaient progressivement. Le ^{xvi}^e siècle amena un dénouement rapide : le développement intense de l'industrie du fer et l'utilisation des arbres comme combustible provoqua en un siècle la destruction presque complète de la grande forêt. Les mesures législatives qui se multiplient à cette époque témoignent des progrès du déboisement sans parvenir à les enrayer. En 1543 sous Henri VIII un « Act » du Parlement (2) ordonne de laisser debout au moins douze arbres par acre dans les coupes de bois de plus de 25 ans. Cette mesure ne s'applique dans le Weald qu'aux « *common woods* ». Puis, sous

(1) CARRIER, *Historical Geography*, pp. 62-63.

(2) Act. 35 ; Henry VIII.

Elizabeth, est passé en 1581 un « *Act* » interdisant la fabrication du charbon pour l'industrie métallurgique à une distance de 22 milles de la Tamise, à 4 milles des South Downs entre Arundel et Pevensay, à 4 milles de Winchester et de Rye à 3 milles d'Hastings. L'objet de cette loi (Act 23 Elizabeth) était de conserver du bois pour les constructions maritimes qui apparaissaient à ce moment d'importance nationale. Enfin en 1585 fut passé un « *Act* » (27 Elisabeth) « *for the preservation of timber in the wilds of the counties of Sussex, Surrey and Kent* » défendant de couper pour la métallurgie des arbres mesurant un pied carré à la base (1). Ces mesures officielles n'eurent aucune efficacité. Les contemporains relatent l'extraordinaire rapidité du déboisement : John Norden écrit en 1607 : « celui qui a connu les Wealds du Sussex, du Surrey et du Kent comme la grande pépinière de ces espèces d'arbres, spécialement chêne et hêtre, trouvera un tel changement, depuis moins de trente années, qu'il pourra bien craindre qu'il suffise que de quelques années de plus, aussi néfastes que les précédentes, pour ne laisser que peu de beaux arbres debout dans ces Wealds (2) ».

Depuis cette époque la Forêt du Weald a disparu, mais il y a encore des forêts dans le Weald. Celles-ci furent traitées avec négligence pendant un certain temps puis lorsque l'agriculture devint en Angleterre une science, les terrains boisés furent entretenus avec un soin méticuleux. Au XVIII^e siècle et dans la première partie du XIX^e siècle l'exploitation est devenue si régulière et si systématique que le rendement atteint une très haute valeur : au début du XIX^e siècle, W. Stevenson dit qu'un terrain boisé « est pris pour le même loyer que les autres parties de la ferme : il forme une partie de la ferme où il est pris séparément au prix moyen des loyers dans

(1) W. TOPLEY, *Geol. of the Weald*, p. 333.

(2) John NORDEN, *The Surveyor's Dialogue*, p. 217.

le district » (3). Leur superficie est demeurée assez stable. Mais depuis la crise agricole — surtout en raison de la compétition des produits étrangers — les terrains boisés ont cessé d'intéresser les fermiers. Depuis de longues années déjà ils sont traités avec indifférence. Il est rare qu'on suive une méthode systématique d'entretien. Les plantations et les coupes se font de manière irrégulière. Le rendement est en général médiocre. Les recensements mêmes n'ont lieu que de temps en temps. Le dernier a pris place en 1913. A cette époque les bois recouvraient dans le Weald une superficie de 86.300 hectares (1), c'est-à-dire 15 % de la superficie totale. C'est infiniment plus que la moyenne de la Grande-Bretagne (Irlande comprise) où les bois n'occupent que 1.340.000 hectares soit 4,3 % de la surface générale.

Les essences et leur répartition. — Le chêne est de beaucoup l'arbre le plus répandu dans la région. On le rencontre surtout dans le Haut Weald et dans la Plaine du Weald. Il pousse très bien sur les terres fortes, argileuses, lourdes, humides. La grande forêt primitive était avant tout une forêt de chênes. Encore de nos jours le chêne reste d'ailleurs l'arbre caractéristique du pays et aussi le plus apprécié. Il se rencontre en taillis, mais domine presque toujours dans les futaies. Le pin vient loin derrière le chêne. Il recouvre néanmoins des espaces considérables sur la périphérie et aussi dans le Haut Weald : il s'accommode de terrains sableux et secs. Il occupe les sols les plus pauvres des Sables Verts inférieurs et les croupes stériles des Sables d'Ashdown. C'est essentiellement un arbre de futaie. Le bouleau se rencontre aussi fré-

(1) W. STEVENSON, *General View of the Agriculture of the County of Surrey*. Londres, 1809, 2^e édit., 1813, pp. 416 et suiv.

(2) Calculé d'après les informations communiquées par le Ministry of Agriculture.

quemment sur les terrains gréseux, à la fois du centre et de la périphérie, mais il est rare qu'il s'étende sur des espaces continus importants. Le châtaignier vient sur les terrains gréseux du Weald central, surtout au penchant des vallées et aussi dans les Sables Verts inférieurs. Il est répandu surtout dans les taillis. Le frêne, poussant sur les sols argileux et surtout humides, a pour domaine principal la section occidentale, très arrosée du pays. Il se trouve surtout sur l'argile wealdienne, mais aussi dans le Haut Weald et dans les portions argileuses de la périphérie. C'est également un arbre de taillis. Les saules sont très fréquents dans les bas fonds humides : ils sont caractéristiques de la Plaine du Weald mais se rencontrent aussi le long des cours d'eau dans le Haut Weald et dans la zone du Gault. Les aulnes sont plus rares ; ils se trouvent néanmoins assez souvent dans les taillis et se concentrent sur certains points du Gault. Les noisetiers, les sycomores et les ormes se rencontrent aussi dans les sous bois.

La végétation forestière du Weald forme un contraste net avec celle qui croit sur les pentes calcaires des Downs : là le hêtre est l'arbre typique ordinairement associé au buis et à l'if.

Les sols trop pauvres pour supporter des arbres dans le Weald — où ceux qui ont été inconsidérément déboisés — ont des formations buissonneuses : genêts et ajoncs dans la Plaine du Weald et de manière générale dans les sols lourds — bruyères surtout sur les terrains légers, en particulier ceux de la périphérie et aussi sur les hauteurs sableuses ou gréseuses du Haut Weald.

De toutes les régions du Weald, la partie centrale reste de beaucoup le plus fortement boisée. La zone axiale du Haut Weald porte le nom de chaîne des Forêts, avec les grandes étendues des forêts de Saint-Leonard et d'Ashdown. Dans ces districts, les arbres sont loin d'occuper le terrain sans interruption. Dans la forêt de

Saint-Leonard en particulier il y a de vastes espaces recouverts seulement de formations buissonneuses. Mais souvent les sommets sont garnis de bois de pins, plus ou moins clairsemés ; dans les vallées les chênes, châtaigniers, noisetiers, saules, etc., se pressent de manière beaucoup plus dense. La zone méridionale — correspondant à la chaîne de Battle — est très riche en bois : surtout chênes, châtaigniers, etc. Mais le manteau forestier, recouvrant surtout les hauteurs, n'est pas continu : de larges plaques ont été défrichées et sont en cultures ou en pâturages. Dans le Haut Weald du Kent, cultures et pâturages dominent. Les bois ne se rencontrent que par petites plaques isolées, riches surtout en taillis de chênes, châtaigniers, noisetiers, etc.

La Plaine du Weald semble à première vue une région forestière très dense. En fait, les bois y sont assez rares et toujours de petite dimension. Mais le pays est couvert par une multitude de haies parfois très épaisses qui donnent dans l'ensemble un aspect bocager. Le chêne domine partout, mais la saule se rencontre fréquemment près des rivières et le frêne est répandu dans toute la région à l'Ouest d'Horsham. Les autres arbres, susceptibles de pousser dans l'argile, sont mêlés en quantité plus ou moins considérables aux précédents.

La région périphérique est relativement moins boisée : la section orientale entre la mer et Maidstone est presque entièrement en cultures. Les arbres ne s'y rencontrent que par petits bosquets. Par contre entre Maidstone et Leith Hill il y a une ligne presque continue de bois de pins couvrant les hauteurs sableuses qui longent le revers Sud du Holmesdale. Ces bois de pins alternent d'ailleurs avec des étendues de bruyères. A l'Est de Farnham on rencontre sur le Gault un district forestier dense et compact (Alice Holt) où les aulnes s'associent en grand nombre aux chênes et aux châtaigniers. Aux environs d'Halesmere et d'Ilindhead, les bois de pins et les bruyères dominent

sur toutes les croupes sableuses. Des arbres à feuilles caduques se rencontrent dans les dépressions. La vallée de la Rother (de l'Ouest) est bordée au Nord par une série de hauteurs souvent boisées, couvertes spécialement de chataigniers, au Sud par une ligne de collines sableuses couvertes de bois de pin. Le district s'étendant en arrière d'Eastbourne est peu boisé. Les terrains les plus pauvres sont couverts de landes et de bruyères.

Exploitation. — L'art d'entretenir les terrains boisés et d'en tirer un gros rapport, naguère si développé dans le Weald, est aujourd'hui presque complètement négligé. Les plantations se font de manière irrégulière et les coupes ont lieu à des intervalles mal déterminés. Les taillis ont été considérés pendant longtemps comme la forme la plus productive de l'exploitation des bois et ils représentent encore environ les trois quarts de la surface boisée. Un des modes les plus fréquents d'exploitation des taillis consiste en ce qui est appelé localement « *plashing* ». Un arbre est scié (et non abattu à la hache) ; les rejets qui poussent autour de la souche sont courbés vers le sol, partiellement enterrés de manière à pouvoir prendre racine et constituer de jeunes arbres indépendants qui sont à leur tour coupés en général au bout de dix ans. Ce procédé est employé avec succès pour les chataigniers, les frênes, les aulnes, les saules, les noisetiers et aussi les chênes. C'est le moyen d'entretien le plus répandu des taillis. Toutefois les produits des taillis, jadis très rémunérateurs, ont beaucoup perdu de leur valeur et l'on a tendance à revenir aux futaies qui exigent moins d'entretien et donnent des bois de construction qui ont mieux conservé leurs prix. Une forme intermédiaire consiste à avoir des taillis sous futaie ; c'est ce qu'on appelle « *coppice with standards* ». Une combinaison fréquente consiste à avoir des chênes comme grands arbres (*standards*) et à entre-

tenir dans les intervalles un taillis (*coppice*) de chataigniers, aulnes, saules, frênes, etc.,

Les bois dans le Weald appartiennent presque tous à des particuliers. Il n'y a que quelques forêts relevant de la Couronne. La plus importante est l'Alice Holt dans le Surrey. Enfin un certain nombre de terrains plus ou moins boisés sont la propriété des paroisses. Il n'y a pas de différence notable dans les procédés d'exploitation.

Rendement économique. — Les bois sont conservés surtout en raison de leur valeur esthétique. Ce sont avant tout des ornements. Ils recouvrent des sols d'ordinaire médiocres qui de toute façon ne donneraient pas de rendement très avantageux s'ils étaient défrichés. Leur charme pittoresque est la cause principale de leur maintien dans la plupart des cas. A cela s'ajoute l'idée qu'ils serviront d'abri à des animaux sauvages qui donneront grand intérêt à la chasse - et enfin la considération qu'en régularisant l'écoulement des eaux ils constituent, surtout en terrain accidenté, une protection pour les régions cultivées voisines. De nos jours ces préoccupations d'ordre esthétique et pittoresque ont abouti à des conséquences inattendues et considérables : les bois constituent des centres d'attraction pour les citadins en quête de repos. Les régions boisées sont devenues des sites de prédilection pour l'établissement de lieux de villégiature et la cause indirecte d'un important afflux financier dans le pays. De manière générale les forêts ont beaucoup contribué à attirer des Londoniens dans le Weald de manière permanente ou temporaire et par là à développer une des principales ressources et une des causes de prospérité de la région.

Il existe aussi une exploitation directe des produits forestiers. Comme bois de construction, le chêne est l'objet d'une demande régulière et soutenue. Le pin a beaucoup de difficulté à entrer en lutte contre la concurrence étrangère. Une

bonne partie est sciée sur place, débitée en poutres, lattes et planches et sert à la construction des maisons. Une certaine quantité est envoyée à Londres. Cette branche d'exploitation est assez prospère et tend à se développer. Il y a néanmoins importation régulière de bois de charpente dans le Weald. Les tailli sont alimenté pendant longtemps une branche des plus florissantes de l'industrie Wealdienne : les perches pour houblonnières en constituaient peut-être l'article le plus important. Mais l'adoption générale de poteaux permanents créosotés durant longtemps, l'emploi de fils de fer galvanisés et aussi la réduction des houblonnières ont amené une décadence notable. La fabrication de palissades constitue toujours un débouché appréciable. La production de douves de tonneaux est plus restreinte. Le frêne sert quelquefois à faire des raquettes de tennis. Enfin il y a des industries locales particulières : à Hurtsmonceux se fabriquent des paniers très populaires dans toute la région et à Hythe sont manufacturés des crosses de fusils. Cette dernière production est en rapport avec l'existence de l'Ecole de Mousqueterie installée dans le voisinage. Un débouché important pour les bois de dimensions variables se rencontre dans les travaux de défenses côtières, qui protègent surtout le littoral des Marshes.

Enfin une quantité appréciable de bois est employée comme combustible soit de manière directe soit sous forme de charbon. Cette dernière forme de production autrefois prospère, est aujourd'hui en décadence, par suite de l'emploi généralisé de l'anthracite pour un grand nombre d'usages, en particulier pour le séchage du houblon. On trouve néanmoins encore quelques « colliers » dans le Haut Weald.

La production des glands et des chataignes est sans importance économique.

L'industrie du bois est extrêmement éparpillée dans le Weald. Dans presque tous les districts quelques travailleurs exploitent les ressources locales, mais nulle

part cette industrie n'acquiert un large développement. Elle se concentre pourtant plus ou moins à Ashford, Maidstone, Tonbridge, Tunbridge Wells, East Grinstead, Horsham, Sevenoaks, Hambledon, Godstone, Farnham, Uckfield, Cuckfield, Eastbourne, Hastings. Les coupes se font en hiver. Quelquefois les produits sont utilisés dans le domaine auquel appartient le lot boisé ; mais le plus souvent il y a vente aux enchères : des spécialistes (*wood buyers*) font couper le bois, vendent immédiatement les poteaux et le bois de charpente, puis travaillent le reste (palissades etc.) pendant le printemps et l'été. Mais l'automne reste la grande saison de transaction pour les bois.

Les exploitants souffrent d'une crise de main d'œuvre qui n'est pas une des moindres raisons du déclin de l'industrie du bois : le métier de « *woodman* » n'est pas populaire surtout parmi les jeunes gens : fort peu acceptent de se condamner à une existence d'isolement presque continu et le recrutement de nouveaux travailleurs est de plus en plus difficile.

En somme les bois, après avoir constitué pendant longtemps le trait caractéristique du Weald et avoir provoqué au ^{xiv}^e siècle une extraordinaire activité et une réelle prospérité dans la région, ont été réduits à l'état de ressources tout à fait secondaires. De nos jours leur intérêt économique consiste moins dans l'exploitation directe de leurs produits que dans l'attraction qu'ils exercent sur les visiteurs surtout Londoniens et dans l'afflux financier qu'ils causent ainsi directement.

CHAPITRE III

PÊCHE

La pêche ne trouve pas dans le Weald des conditions très favorables : le littoral de nos jours inhospitalier est peu propice au développement de la vie maritime. D'autre part les villes côtières du Weald se trouvent quelque peu désavantagées par rapport à un grand nombre d'autres ports anglais en raison de leur position à l'écart des grandes aires poissonneuses de la mer du Nord. Les circonstances naturelles et la concurrence ont donc limité l'expansion de cette industrie.

Zones de pêche. — Les ports du Weald arment un peu pour la grande pêche, mais la pêche côtière est beaucoup plus importante. Les produits de cette dernière représentent environ les deux tiers de la pêche totale du Weald. Les pêcheries de haute mer se trouvent surtout sur les bancs de la mer du Nord. Elles donnent lieu à des expéditions périodiques de petits navires, pour la plupart chalutiers. La saison du hareng est la plus importante : elle dure de septembre à décembre. Mais la poursuite du maquereau (de mai à septembre) et celle des éperlans (novembre à février) occasionnent aussi quelques déplacements. Les pêcheries côtières peuvent se diviser en deux catégories. L'une s'effectue à une faible distance du littoral, sur la plateforme continentale, le plus souvent sans sortir de la Manche, au moyen de petits bateaux regagnant leur port d'attache presque tous les

jours. L'autre se pratique sur le rivage même, sans avoir recours à la navigation, par une utilisation ingénieuse du mouvement des marées. Ce mode de pêche se rencontre sur la côte Sud du Romney Marsh, spécialement aux environs de Winchelsea, et aussi aux abords d'Eastbourne. Les poissons pris sur le littoral présentent une extrême diversité.

Méthodes de pêche. — La pêche au large est pratiquée surtout au moyen de chalutiers à vapeur. Ce sont des bateaux ayant ordinairement des dimensions considérables. Les harengs et les maquereaux sont pris surtout par ce procédé. La pêche cotière est faite quelquefois par des chalutiers mais plus souvent par des bateaux plus petits équipés de filets et de lignes. Les chaluts opérant sur la côte ramassent en particulier un grand nombre de poissons plats ; les lignes et les filets prennent des poissons de toutes espèces. Les bateaux faisant la pêche côtière sont de plus en plus munis de moteurs à pétrole. Mais un certain nombre, spécialement parmi les plus petits, ont conservé la voile comme moyen de propulsion. L'emploi de la vapeur est peu fréquent parmi les embarcations de cette catégorie. Enfin sur le rivage, le moyen le plus répandu de prendre le poisson consiste à établir sur des pieux deux longues lignes de filets en forme de V, dont la pointe, tournée vers la haute mer, se termine par une nasse. L'ensemble est recouvert par les eaux à marée haute. Quand le flot baisse et se retire, les poissons qui se sont trouvés pris à l'intérieur du V sont peu à peu concentrés dans la nasse. Ce genre de filet est appelé dans la région *Kettle net*. Il y a en outre de nombreuses variétés de pièges pour crabes et homards, dont la plupart offrent une ouverture conique où l'animal peut pénétrer pour atteindre l'appât, mais qui interdit ensuite toute possibilité de retraite.

Poissons capturés. — On peut distinguer les espèces prises surtout dans la grande pêche et celles qui sont capturées par la pêche côtière. La division n'a d'ailleurs pas de valeur absolue, surtout pour la pêche côtière qui présente un très grand nombre de variétés.

Parmi les poissons capturés surtout au large, le hareng est de beaucoup le plus important : 7.835 quintaux métriques ont été recueillis par les pêcheurs du Weald en 1926 - c'est-à-dire près de 80% du total de poissons de haute mer (9.855 quintaux) pris pendant la même période. La plus grande partie est recueillie par les chalutiers d'Hastings et Hythe. Les maquereaux (1.085 quintaux) et les éperlans (935 quintaux) (1) n'ont en comparaison qu'une valeur économique secondaire.

Dans la pêche côtière le chien de mer vient au premier rang pour la quantité : 8.180 quintaux, dont la plus grande partie est recueillie aux alentours de Folkestone. Mais c'est un produit de très médiocre valeur marchande et ne présentant par suite qu'un assez faible intérêt. Les poissons plats : carrelet, raie et sole constituent par contre un groupe relativement plus important de 5.587 quintaux (en 1926) ; le carrelet, ramené surtout à Hastings et la raie ramenée surtout à Folkestone sont pêchés en quantités à peu près égales (respectivement 2.825 quintaux et 2.265 quintaux) et viennent bien avant la sole (497 quintaux). Parmi les divers autres poissons qui sont pris surtout sur la côte (4.960 quintaux), le haddock (1.190 quintaux) et le merlan (795 quintaux) sont les principaux, mais on trouve aussi des turbots, des morues, des congres, des rougets. Le total de la pêche côtière montait en 1926 à 18.727 quintaux. L'ensemble des poissons pris par les pêcheurs du Weald est de 28.582 quintaux c'est-à-dire 0,5% seulement du produit global

(1) Ministry of Agriculture and Fisheries. *Sea fisheries Statistical tables*, 1926, pp. 7, 12 et 13.

des pêcheries anglaises à la même époque (5.668.750 quintaux) (1).

Les crabes (12.000 pièces) et les homards (5.600 pièces) sont recueillis surtout aux deux extrémités du Weald : à Folkestone et à Eastbourne. Les crevettes constituent une spécialité de Rye. Enfin un bon nombre de coquillages sont récoltés tout le long de la côte surtout à Eastbourne, mais il n'y a pas d'exploitation systématique d'huîtres par exemple.

Centres de pêche. — Folkestone et Hastings sont de beaucoup les plus importants ports de pêche de la région. Sans compter les crustacés et les coquillages, ils recueillent ensemble 22.965 quintaux de produits pêchés c'est-à-dire 80% environ de la production du littoral Wealdien. Folkestone vient en tête avec 14.365 quintaux. Ce port est spécialisé surtout dans la pêche côtière : 13.000 quintaux, soit 90% de sa pêche totale proviennent de cette source. Cette quantité représente près de 70% du poisson recueilli dans la pêche côtière de tout le Weald. Hastings (8.600 quintaux) s'adonne beaucoup plus à la grande pêche sans toutefois en faire une spécialité : 4.990 quintaux sont des produits de haute mer, ce qui fait 58% de la production totale de poisson d'Hastings et un peu plus de la moitié de tous les produits de grande pêche du Weald. Les autres ports viennent bien en arrière : Hythe (1.737 quintaux), arme presque exclusivement pour la grande pêche. 93% de ses produits ont cette origine. Pour les autres localités, Dunge (1.885 quintaux) Eastbourne (1.655 quintaux) et Rye (340 quintaux) (2) pêche côtière et grande pêche s'équilibrent à peu près sans jamais d'ailleurs atteindre dans aucun cas une bien grande importance économique.

(1) Ministry of Agriculture and Fisheries. *Sea fisheries Statistical tables*, 1926, pp. 7, 12 et 13.

(2) *Ibidem*.

Eastbourne tire un large supplément de revenus des crustacés et des coquillages.

Marchés. — Les modestes prises du littoral Wealdien ne donnent lieu qu'à des transactions restreintes. La plupart des pêcheurs sont de petites gens disposant rarement d'un capital important et ne ramenant chacun que de faibles quantités de poissons. Ils vendent leurs produits à des marchands spécialisés (*fish monger*) qui la plupart du temps écoulent leurs marchandises sur le marché local, spécialement pour les produits de la pêche côtière qui sont les plus abondants. Il y a néanmoins une expédition régulière de poissons sur Londres ; elle acquiert une importance spéciale lorsqu'arrivent les bateaux qui reviennent de la pêche en haute mer. La valeur des produits de la pêche était de 80.000 livres sterling environ en 1926, dont 38.600 pour Folkestone et 27.500 pour Hastings (1). Dans la même période la valeur des produits de pêche de l'Angleterre était de 13.202.000 livres sterling (2), c'est-à-dire plus de 165 fois la valeur de la pêche du Weald.

La pêche ne représente donc pour le Weald qu'une ressource tout à fait accessoire. Une très faible partie de sa population dépend d'elle comme moyen d'existence et la valeur économique des produits recueillis n'a qu'une petite importance toute locale.

(1) Ministry of Agric. and Fisheries. *Sea fisheries Statistical tables*, 1926, pp. 7, 12 et 13.

(2) *Ibidem*, p. 5.

CHAPITRE IV

INDUSTRIE

Le Weald fut autrefois une des plus importantes régions industrielles de l'Angleterre. Il ne reste plus de cette prospérité passée que de rares et insignifiantes survivances. L'industrie moderne s'est pourtant développée sporadiquement, sur une petite échelle, en rapport avec certains besoins immédiats des habitants. De plus certains produits du sol de cette région essentiellement agricole donnent lieu à un travail de transformation ou de préparation. Enfin des matériaux ou des minéraux lourds et encombrants sont exploités de manière locale.

Evolution Industrielle. — 1^o *Période médiévale.* — Jusqu'au x^e siècle, le Weald ne fut pas une région particulièrement industrielle. Pendant toute la période correspondant au régime manorial, la production des objets nécessaires à la vie se faisait à l'intérieur de la communauté villageoise et la plupart du temps s'effectuait à domicile. Toutefois de petites industries locales plus amples se développèrent pour l'utilisation de certaines ressources régionales : des carrières de pierre sont exploitées de bonne heure notamment à Limpsfield (1) (Pierre de Reigate) dès le x^e siècle, près de Godalming (2) (Pierre de Bargate) au XI^e siècle, aux environs de Petworth et de Kirdford (3) (Marbre du Sussex) un peu plus

(1) V. C. H. SURREY I, p. 9-10, *Domesday Survey*.

(2) Surr. Arch. Coll., XVI, 31.

(3) V. C. H. SURREY II, p. 229.

tard. Des verriers employant le sable local et se servant du bois de la grande forêt comme combustible apparaissent dès le début du XIII^e siècle (1). La tannerie utilisant les peaux des bestiaux et le tanin des chênes se trouve un peu partout vers la même époque mais spécialement dans les villes de la côte par où les cuirs peuvent être exportés (2). Près de Guildford une industrie drapière dépendante des moutons des Downs est mentionnée à la fin du XIV^e siècle comme ayant acquis à ce moment une renommée qui dépasse le cadre local (3). La présence de la terre à foulon des environs de Nutfield explique peut être le développement précoce de ce dernier centre. Une petite exploitation des minerais ferrugineux qui se rencontrent à la surface des couches d'Hastings et de l'argile Wealdienne est mentionnée à partir de la deuxième moitié du XIII^e siècle. Les mentions se multiplient surtout au XIV et XV^e siècles (4) sans témoigner toutefois d'une sérieuse importance économique. Enfin les arbres de la grande forêt alors en cours de défrichement donnaient certainement lieu à une multitude d'utilisations. La plus importante était peut-être la construction navale en étroite relation avec la prospérité maritime des « Cinque Ports ». Malgré tout le Weald était à ce moment une province industrielle somnolente.

2^o *Période d'expansion industrielle.* — L'industrie prit un essor soudain, et très considérable pour l'époque, au XVI^e siècle. La cause essentielle de cet essor fut l'exploitation intense des gisements métallurgiques locaux. L'expansion se fait de manière très rapide surtout sous le règne de Henry VIII en relation avec le développement des besoins

(1) V. C. H. SURR., II, p. 295.

(2) T. S. COOPER, *Hist. of Winchelsea*, p. 51.

(3) W. CUNNINGHAM, *Growth of English Industry*, I-192.

(4) M. C. DELANY, *The historical Geography of the Wealden Iron Industry*, p. 25.

de la civilisation de la Renaissance, avec le développement du commerce et surtout avec la diffusion des armes à feu.

L'extraction se faisait dans des mines atteignant 6 ou 7 mètres de profondeur. Le minerai après une première calcination, qui avait pour objet de le rendre facilement cassant, était réduit au marteau en petits fragments puis porté au four. Le combustible employé était le bois de la grande forêt du Weald. Le tirage était ordinairement activé par de grands soufflets mis en mouvement par des chutes d'eau souvent artificielles. Pour la production du fer forgé, une forge était souvent annexée au four : de lourds marteaux étaient alors actionnés par la force hydraulique. Les produits métallurgiques du Weald étaient de trois espèces : de la fonte utilisée directement, coulée dans des moules de sable et servant à faire des plaques de cheminées, des plaques tombales, des balustrades etc., du fer forgé employé pour la confection d'objets d'usage courant, en particulier d'instruments agricoles ; enfin des pièces d'artillerie, d'importance capitale du point de vue de l'histoire militaire de l'Angleterre (1). Celles-ci donnèrent même lieu à une exportation régulière.

La réunion de trois éléments : présence du minerai, existence du combustible et possibilité d'utilisation de la force hydraulique, détermina la localisation de l'industrie métallurgique dans la région. Elle se développa spécialement dans le Haut Weald où le fer était tiré surtout des sables d'Ashdown, où le bois fut longtemps abondant et où le cours irrégulier et rapide des rivières permettait l'emploi facile de l'énergie hydraulique. Mais il y avait extension de cette industrie sur l'argile Wealdienne et même dans certains cas sur les Sables Verts. Les centres

(1) M. C. DELANY, *The Historical Geography of the Wealden Industry*, pp. 33-39.

les plus importants se trouvaient dans la région Sud, spécialement dans les vallées de la Rother (de l'Est), de la Cuckmere et dans la haute vallée de l'Ouse, c'est-à-dire sur tout le revers méridional du Haut Weald. Sur le flanc septentrional on rencontrait un bon nombre d'exploitations dans la vallée supérieure de la Medway et de ses affluents, mais les seigneurs ecclésiastiques, qui étaient nombreux dans ce district, mirent plus ou moins obstacle au déboisement systématique qui était le corollaire du développement de l'industrie métallurgique et celle-ci fut connue surtout comme étant avant tout une industrie du Sussex. Un autre groupe, moins important et séparé des précédents, se développa plus à l'Ouest, sur les confins de l'argile Wealdienne et des Sables Verts, dans la zone de Petworthe Kirkdford, Chiddingfold, mais elle resta toujours secondaire (1).

L'industrie du fer ne put se maintenir longtemps à cause du problème du combustible. Dès la fin du xvi^e siècle le déboisement est si rapide que l'opinion publique s'alarme. Des mesures officielles sont alors prises pour protéger les forêts (2). Elles paralysent quelque peu la métallurgie, mais l'épuisement des réserves de bois dans tout le pays l'affaiblit bien davantage. L'industrie décline progressivement mais garde une réelle importance économique jusqu'au milieu du xviii^e siècle. Ce qui la tue définitivement est l'adoption générale de la houille comme combustible pour la métallurgie. A partir du xviii^e siècle, l'industrie du fer dans le Weald ne subsiste plus guère que sous forme de survivances. Certaines traces persistèrent néanmoins assez longtemps et le dernier four ne fut éteint qu'en 1811 à Ashburnham (3).

(1) M. C. DELANY, *The Historical geography of the Wealden Iron Industry*, p. 27.

(2) Cf. ci-dessus, *Bois*, p. 221.

(3) M. C. DELANY, *Historical Geography of the Wealden Iron Industry*, p. 32.

Cette industrie laissa de nombreuses marques dans l'onomastique de la région : on trouve dans le Weald un grand nombre de localités portant des noms comme Hammer Pond - Forge Pond - Furnace Pond - Bloomfield (*bloom* = lingot de métal). Du point de vue économique elle eut pour résultat la destruction de la forêt du Weald et, pendant la période de développement maxima, la création d'une grande activité industrielle générale dans toute la région.

L'industrie du verre, qui existait déjà dans la région de Chiddingfold, reçut alors une forte impulsion. La présence d'une main d'œuvre nombreuse attirée dans le pays par la renommée de l'industrie métallurgique contribua beaucoup à son développement. Elle s'étendit surtout dans la région de Wisborough Green, Loxwood, Alfold, (1) c'est-à-dire dans l'intervalle qui se trouvait entre le district métallurgique du Haut Weald et celui de Petworth-Chiddingfold. Elle atteignit au xvi^e siècle une grande prospérité, mais la diminution des ressources forestières amena son déclin et lorsqu'une ordonnance de 1615(2) interdit l'emploi du bois pour la fabrication du verre, elle disparut presque complètement.

Le xvi^e siècle vit aussi une expansion très considérable de l'industrie drapière qui profitant de la main d'œuvre nombreuse et de la présence des moutons des Downs se développa sur tout le pourtout de la région métallurgique, spécialement dans la région de Guildford, Farnham, Godalming, également autour de Cranbrook et enfin près de Midhurst et de Petworth. En dehors de ces zones de concentration, il y avait dans un très grand nombre de villages de petits tisserands (3) qui trouvaient dans la nombreuse population ouvrière locale un écoulement facile pour leur production.

(1) A. HAWTSHORNE, *Old English Glasses*, p. 156.

(2) V. C. H. *Surr.*, II, p. 295.

(3) SALZMANN, *Suss. Indust.*, p. 257. V. C. H. *Suss*, II.

Les industries anciennes comme la tannerie, l'exploitation des carrières, tout en restant au second plan profitent alors de la prospérité générale. Les constructions navales - bien que relativement moins importantes que dans la période précédente - se poursuivent sur la côte. En somme le xvi^e siècle, fut, du point de vue industriel, le grand siècle du Weald.

3^o *Période d'accalmie* (xvii^e - xviii^e siècles). Au xvii^e siècle et dans la première partie du xviii^e siècle, il y eut une régression générale de l'activité de la région. La cause essentielle est la diminution des réserves de combustible puis bientôt la concurrence d'autres régions pourvues de houille. Néanmoins les traditions locales et la présence d'une main d'œuvre qualifiée maintinrent, un peu artificiellement, une certaine activité dans le Weald. L'industrie du fer recula de manière très nette et rapide à partir du milieu du xvii^e siècle sans disparaître toutefois complètement pendant toute cette période (1). L'industrie textile essaye de s'adapter. Elle disparaît de Guildford, mais elle subsiste à Godalming, Elle délaisse la laine et se tourne vers le tissage du lin (2) puis au xviii^e siècle vers la bonneterie (3) et en particulier le tricotage des bas, sans jamais retrouver d'ailleurs une grande prospérité. Midhurst se spécialise pour un temps dans la fabrication d'étoffes grossières (4). La tannerie garde une réelle importance relative. Elle se rencontre surtout dans les centres de Godalming et de Guildford. Mais elle est prospère aussi dans un grand nombre de localités situées près de la côte : Hurstpierpoint, Cuckfield, Barcombe, Hellingly, Hurstmonceux, Winchelsea (5) Enfin se développe localement l'industrie originale de la

(1) Cf. ci-dessus, p. 237.

(2) MANNING and BRAY, *Hist. of Surrey*, III, pp. 600-601.

(3) V. C. H., *Sur.*, II, pp. 350-351.

(4) DALLAWAY, *Hist. of the Rape of Chichester*, II, 294.

(5) SALZMANN, *Suss. Ind.*, p. 260. V. C. H. *Suss.*, II,

fabrication de la poudre en relation avec la présence dans le Nord-Ouest du Weald, de nombreux aulnes dont le charbon jouait un rôle important dans la composition de l'explosif. Des fabriques s'installent au début du xvii^e siècle à Godstone, mais c'est à Chilworth que se créent alors les plus importants centres de production. Les fabricants en arrivèrent à obtenir un véritable monopole en Angleterre, si bien que pendant les guerres civiles du temps des Stuarts les différents partis se disputèrent la localité avec âpreté. De Chilworth, cette industrie prospère se répandit dans toute la région de la Wey et garda une réelle importance jusqu'à la fin du xviii^e siècle (1). Le xvii^e siècle et le xviii^e siècle ont donc laissé subsister dans le Weald une série d'industries, sans doute de second ordre, mais encore bien vivantes.

4^o *Période moderne*. — Le xix^e siècle détruisit presque complètement ces entreprises. La principale raison de cette déchéance est la pauvreté du Weald en matières premières - surtout minérales - qui seules permettent la croissance complète de l'industrie moderne. L'existence du formidable centre de production de Londres rendit d'ailleurs impossible le maintien de toute industrie concurrente dans un certain périmètre. Londres concentra et absorba toute la main-d'œuvre, toutes les énergies, toutes les ambitions. L'établissement des chemins de fer fut un dernier coup qui tua toute espérance de production même pour le marché local et mit les habitants du Weald hors d'état d'entrer en compétition avec d'autres régions plus favorisées. Au cours du xix^e siècle presque toutes les traces d'activité industrielle disparaissent les unes après les autres et le Weald, région industrielle par excellence au xvi^e siècle se trouve être de nos jours presque exclusivement agricole.

(1) MANNING and BRAY. *Hist. of Surrey*, II, pp. 118 et suiv.

Industries modernes traditionnelles. — Il est néanmoins curieux de relever de nos jours la présence de certains vestiges, de très faible importance économique d'ailleurs, des anciennes traditions industrielles de la région. La fabrication de la poudre s'est maintenue jusqu'à nos jours dans la région de Chilworth. Elle n'est plus en rapport avec la présence d'un produit naturel important de la région, mais en relation avec la vieille coutume remontant au ^{xvii}^e siècle et curieusement conservée de manière toute locale. Les produits chimiques nécessaires sont apportés de Londres. Les munitions de chasse constituent la spécialité de l'endroit. Les industries de la tannerie du cuir trouvent sur place le tanin fourni par les chênes du Weald. Mais leur localisation s'explique surtout par des souvenirs historiques. Le principal centre est situé comme au ^{xvii}^e siècle dans les environs de Godalming. Les équipements militaires, qui trouvent un écoulement facile dans le camp d'Aldorshot tout voisin, constituent l'article essentiel de production. Peaux et cuirs sont également traités comme autrefois à Shalford, Horsham, Battle. Sur tout le littoral, les constructions navales jadis très prospères ont très sensiblement décliné, mais non point complètement disparu. Elles ont gardé d'ailleurs une forme antique : on construit encore quelques petits bateaux de bois pour la pêche et aussi, de plus en plus, des bataux de plaisance. Pour les premiers Rye est le principal centre ; pour les seconds, c'est Eastbourne. Hastings et Folkestone ne sont pas non plus négligeables. En relation avec les constructions navales d'autrefois s'était développée une production régulière de cordages pour l'équipement des bateaux. Cette industrie n'a pas complètement disparu ; mais elle s'est surtout transformée. On rencontre - en particulier à Hailsham et à Rye - des fabriques de cordes, de sacs, de nattes, très souvent destinés aux planteurs de houblon de la région du Weald et des environs qui font grande consommation de ces

articles. La matière première est le plus souvent la fibre de noix de coco et quelquefois le jute venant soit de Londres soit parfois, par mer, de Dundee.

Industries répondant aux besoins locaux. — Les industries qui emploient de beaucoup le plus grand nombre de travailleurs sont celles qui sont destinées à satisfaire une demande locale immédiate et le plus souvent de détail. Les plus importantes sont la métallurgie, le vêtement et l'imprimerie.

La métallurgie moderne dans le Weald n'a absolument rien à voir avec l'industrie qui florissait dans la région aux ^{xvi} et ^{xvii}^e siècles et qui est complètement éteinte de nos jours. Il s'agit aujourd'hui essentiellement d'ateliers de réparations capables de remettre en état, en cas de détérioration, les objets métalliques qui constituent les grands moyens d'action de la civilisation contemporaine. Les plus importants s'occupent de la réparation des chemins de fer, des automobiles et des instruments agricoles. Toutefois dans quelques cas, s'effectue une certaine production, sur petite échelle, d'objets nécessitant une faible quantité de métal et une importante proportion de travail. Dans ce cas on fait venir de l'extérieur - le plus souvent de Londres - les produits mi-ouvrés qui sont finis sur place. La houille nécessaire au travail est amenée, par rail ou par eau, de Londres, du Pays de Galles ou d'Ecosse. Les instruments agricoles forment l'article principal. De toute façon il n'y a pas dans le Weald de grandes usines productrices mais seulement des établissements variant comme dimensions depuis la forge de village jusqu'aux ateliers du Southern Railway à Ashford. Mais ce sont ordinairement des entreprises d'importance médiocre, employant au maximum une centaine d'ouvriers mais ayant la plupart du temps des effectifs beaucoup plus modestes. La variété des tâches qui leur incombent exclut la possibilité de tra-

vail par masses ou en séries mais exige l'emploi d'une main-d'œuvre qualifiée possédant de réelles capacités professionnelles. Il n'y a pas toutefois spécialisation dans la métallurgie très fine. Les principaux centres sont Maidstone, Maidstone, Ashford, Tunbridge Wells, Tonbridge et Folkestone. Au second rang viennent Eastbourne, Hastings, East Grinstead, Hailsham, Chailey, Uckfield, Ticehurst, Horsham.

L'industrie du vêtement n'a pas de rapports avec l'ancienne industrie textile. Si elle s'est développée sérieusement à une époque récente, c'est surtout par suite de l'afflux dans la région de villégiateurs permanents ou temporaires venus surtout de Londres. Le relèvement général du niveau moyen de vie a aussi provoqué une augmentation de demande de la part de la clientèle locale. Tailleurs, mais surtout couturières et modistes, représentent la masse des personnes employées dans cette industrie. Le travail s'effectue partout en petits ateliers. On ne trouve pas de grande manufacture ni de production du vêtement en gros. Pourtant le travail à domicile - tel qu'il se pratique couramment à Londres - est ici relativement rare. La valeur des produits varie beaucoup suivant les cas. Les habits fabriqués pour la population locale ne sont souvent que d'une qualité moyenne. Ceux qui sont destinés aux villégiateurs sont quelquefois presque des articles de luxe. La production se trouve disséminée à travers tout le pays. Il y a néanmoins concentration appréciable dans les lieux de villégiature où la clientèle des touristes constitue un élément très important. Les centres les plus actifs sont Eastbourne, Tunbridge Wells, et Hastings ; Maidstone, Folkestone, Sevenoaks viennent ensuite.

Les besoins contemporains de livres, brochures, journaux, affiches, prospectus ont amené une grande diffusion de l'imprimerie. Ici encore, on ne trouve pas dans le Weald d'entreprise de grande envergure mais une

multitude d'établissements, situés dans les agglomérations les plus importantes de chaque district, imprimant la gazette locale ou servant les besoins journaliers de la population ambiante. Quelques petites fabriques de papier sont en relation avec cette industrie. De nos jours l'industrie du papier a tendance à quitter Londres et à émigrer à la campagne pour éviter les frais qu'entraîne la vie de la capitale. Ce mouvement a légèrement affecté le Weald et y a quelque peu vivifié de petites entreprises somnolentes jusqu'alors. On rencontre ainsi un certain nombre de papeteries sur la lisière septentrionale de la région, notamment à Maidstone, Wrotham, Dorking, Godalming. Ces papeteries se spécialisent plus ou moins dans la production de papier de bonne qualité, fait avec des chiffons. Mais il y a aussi fabrication, avec pulpe de bois (importée), de qualités moyennes. Elles sont loin néanmoins de fournir à toute la demande de la région et la plupart des imprimeurs doivent faire venir leur papier de l'agglomération londonienne.

Transformation des produits agricoles. — Le Weald, avant tout grand centre agricole, a vu naître une série de petites industries utilisant sur place les denrées récoltées dans la région. Cette activité économique est fondamentalement liée aux productions essentielles du pays mais elle s'est quelquefois étendue à des branches voisines et plus ou moins solidaires de l'industrie alimentaire. Dans la région fruitière se trouvent un nombre important de fabriques de confitures et de marmelades. Depuis quelques temps on semble s'orienter vers la production de conserves de fruits et aussi de légumes qui ne sont pas toujours originaires du Weald. Le centre de cette industrie est dans les environs de Maidstone et de Maidstone et aussi à Tunbridge Wells. Dans cette dernière ville se sont développées récemment des biscuiteries, boulangeries etc., utilisant dans une certaine mesure des produits locaux

mais se ravitaillant aussi beaucoup à Londres : les produits alimentaires en général tendent à devenir la spécialité de la vallée de la Medway. Les brasseries employant, au moins en partie, l'orge et le houblon du pays, se rencontrent surtout du côté de Farnham avec extension vers Guildford, Dorking, Reigate et aussi à Maidstone. Ces établissements n'acquièrent d'ailleurs jamais une très grande importance. On en trouve d'autres, plus indépendants des productions locales, à Eastbourne, Hastings, Horsham. La production de la boisson populaire appelée « *ginger beer* » (bière de gingembre) qui n'est autre chose que de l'eau gazeuse fortement aromatisée, est souvent associée (en particulier à Dorking) à la fabrication de la bière ordinaire. Enfin, un très grand nombre de petits moulins à eau se rencontrent partout sur les rivières du Weald ; ils ont pour objet la mouture et l'élaboration des aliments pour bestiaux. Ils ont à moudre surtout de l'avoine produite et consommée dans le Weald. La minoterie pour la consommation humaine n'est pas développée dans la région.

Utilisation des produits minéraux. — La pauvreté du Weald en produits minéraux est une des raisons capitales du très faible développement industriel de la région. Il n'y a pas de houille (1) Le fer n'est pas épuisé mais ne peut pas être exploité de manière rémunératrice dans les conditions mondiales actuelles de l'industrie. Toutefois certains produits du sol sont l'objet d'une utilisation industrielle.

Un gisement de gypse est exploité et traité à Netherfield et à Mountfield. Une partie présente une qualité très riche et sert à fabriquer un produit renommé appelé

(1) La découverte de gisements houillers à l'Est du Weald, dans la prolongation du bassin belge, peut donner lieu, dans le voisinage immédiat, à une activité industrielle dont le Weald lui-même prendra sa part.

« *Keen's Cement* ». Pour cela le gypse est écrasé, calciné, puis moulu finement et tamisé. On le traite alors avec une solution d'alun à une température de 35° C. environ. Il est ensuite remis au four, remoulu et il donne finalement un ciment séchant lentement et ayant une ténacité extraordinaire. Le reste du gypse sert à fabriquer du plâtre ordinaire : il est simplement mis dans des fours circulaires et chauffé jusqu'à ce que la déshydratation soit complète. La production totale est modeste.

La fabrication de la chaux et du ciment Portland se rencontre en bordure des South Downs dans la région d'Amberley, de Pulborough, d'Upper Beeding ; le long des North Downs, elle se trouve surtout dans les environs de Guilford. Ni dans un cas ni dans l'autre elle n'acquiert de très sérieuse importance économique.

Les carrières ont été presque de tout temps exploitées. Leur rendement est très faible néanmoins parce que beaucoup de maisons sont construites en bois et parce que dans ce pays argileux il est facile de se procurer de la brique. Pourtant les pierres calcaires qu'on trouve par endroits sur le pourtour donnent lieu à une certaine extraction : le « *rag* » auprès de Maidstone, la « pierre de Bargate » près de Godalming sont les principales. Le « marbre du Sussex » qu'on rencontre au milieu de l'argile Wealdienne près de Petworth et de Kirdford et le « Marbre de Bethersden », dans la même formation beaucoup plus à l'Est, servent à faire des manteaux de cheminées et quelques autres pièces d'intérieur. La pierre de Horsham qui a servi longtemps à recouvrir les toits dans une grande partie de la région est maintenant presque complètement délaissée à cause de son poids.

L'argile qui se rencontre en abondance sur presque tous les points du pays donne lieu à une exploitation beaucoup plus importante. Les briqueteries sont nombreuses. Mais elles demeurent presque toujours des entreprises d'importance moyenne et leur rayon de vente

ne s'étend jamais très loin. Elles se trouvent un peu partout dans le Haut Weald, dans la Plaine du Weald, dans le Gault, à proximité des « tuyaux de terre à brique » sur les Sables Verts. Il y a une concentration dans la région méridionale autour de Burgess-Hill et de Uckfield-Hastings. Les tuiles, qui affectent localement une importance et souvent une forme particulière (1) sont la plupart du temps fabriquées dans les mêmes établissements. Les tuyaux et canalisations constituent un article secondaire le plus souvent produit dans des maisons spéciales, surtout dans le Nord, près de Dorking, de Redhill, de Godstone ; l'argile du Gault fournit le matériel et la grande banlieue de Londres offre un débouché commode. Les poteries ont une certaine réputation dépassant les limites du Weald : l'article dit de Farnham se fabrique dans tout le district Nord Ouest. Il comprend surtout des objets d'usage domestique : pots de fleurs, vases de jardin, carrelages, manteaux de cheminée. Il est caractérisé par un émail brillant vert sombre, mais les autres couleurs ne sont pas exclues. Les poteries de Rye sont plutôt des articles de fantaisie remarquables par des ornements en relief moulés représentant des rameaux, des cônes de houblon, des glands, des fleurs, etc., L'ensemble est d'une riche couleur brune. Ces poteries sont appréciées à Londres et ailleurs pour leur valeur décorative comme poteries « rustiques ». A Chailey se trouve un petit centre de production analogue. Toutes ces poteries donnent lieu à un petit commerce d'expédition surtout vers la capitale. Le célèbre gisement de terre à foulon de Nutfield est aujourd'hui inexploité.

Enfin on a découvert en 1874, au cours d'un forage scientifique sub-Wealdien du gaz naturel à Limekiln Wood, dans le Haut Weald ; puis en 1896, à Heathfield, du gaz se dégagait lorsque la *London Brighton and South Coast Railway Co.*, approfondit un de ses puits

(1) Cf. ci-dessous *Habitation*, p. 315.

pour l'alimentation en eau des locomotives. La compagnie de chemin de fer décida l'exploitation mais les résultats ont été décevants, excepté à la gare d'Heathfield où pendant longtemps le gaz a été employé pour l'éclairage (1).

En somme l'industrie est très faiblement développée de nos jours dans le Weald. L'absence de matières premières est la cause principale de cette stagnation. Mais la proximité de Londres n'a même pas permis le développement d'industries régionales de quelque importance. Sans doute quelques survivances historiques demeurent ; sans doute certains besoins des populations ne peuvent être satisfaits que par du travail local ; sans doute certains produits régionaux, alimentaires ou minéraux doivent exister sur place - mais ils sont dans l'ensemble traités ou utilisés à l'extérieur ; le Weald reste pour les produits manufacturés presque complètement tributaire de la capitale.

(1) Le gaz naturel provient probablement des couches d'argile Kimmeridgienne sous-jacente et s'accumule comme dans un réservoir naturel dans les sables Portlandiens qui se trouvent immédiatement au-dessus (P. G. A. XXXIII, 1922. H. B. MILNER, *Geol. around Heathfield*, p. 149).

CHAPITRE V

RÉSIDENTS ET VISITEURS

Le Weald tire un profit considérable des visiteurs temporaires ou permanents qui viennent s'installer dans le pays, y dépenser des sommes parfois considérables et animer la vie provinciale un peu somnolente de la région.

On ne saurait parler ici de tourisme bien que certains sites connus, comme l'abbaye élevée sur l'emplacement du champ de bataille d'Hastings, constituent des centres d'attraction populaires, bien que les bâtiments et points de vue pittoresques ne fassent pas défaut dans la région, bien que, enfin, un petit nombre de Continentaux, surtout des Français, aillent passer des vacances anglaises dans l'une des parties les plus facilement accessibles de la Grande Bretagne. Dans l'ensemble, les personnes qui arrivent dans le Weald y viennent ou pour se reposer ou pour y passer simplement quelques moments agréables sans se soucier beaucoup du point de vue touristique à proprement parler.

L'énorme majorité d'entre elles vient de Londres. On peut les diviser en plusieurs catégories : il y a un nombre considérable de résidents du type permanent ou semi permanent, c'est-à-dire demeurant un temps considérable dans le pays. La plupart sont des gens aisés vivant de manière assez large et dépensant sans compter. Beaucoup sont des malades, des invalides qui espèrent se guérir ou améliorer leur état de santé grâce aux eaux minérales de Tunbridge Wells ou au bon air d'Hastings. Le nombre des Lon-

doniens en villégiature est aussi très important. Ils appartiennent en général à une classe sociale ayant des moyens financiers plus modestes que les précédents. Ils sont de plus essentiellement saisonniers et leur afflux se concentre sur les mois d'été. Mais ils offrent à ce moment des ressources importantes à une nuée de logeurs, logeuses et restaurateurs, activent le commerce local et fournissent même souvent des suppléments de revenus à des fermiers qui prennent chez eux des pensionnaires. Il y a toutefois parmi eux un petit nombre de gens riches. Ceux-ci se concentrent surtout à Tunbridge Wells, à Eastbourne et à Folkestone. Enfin il y a pendant la bonne saison une multitude d'excursionnistes venant passer dans le Weald, quelques jours, une fin de semaine ou simplement une journée. Beaucoup d'entre eux ne disposent que de ressources très modestes. Ils sont souvent déversés sur la côte par des trains spéciaux à prix réduits. Leur appoint est cependant important par la masse qu'ils représentent.

Les localités où affluent ces ressources financières sont d'abord les villes de la côte. Folkestone, Sandgate, Hythe, New Romney, Hastings, St-Leonards, Bexhill, Eastbourne constituent un cordon d'agglomérations littorales où l'industrie touristique est d'importance économique primordiale. A part Folkestone, qui par la pêche et le transit continental dispose d'autres ressources, on peut dire que les autres villes n'existent véritablement que par l'étranger. Une autre région qui vit en grande partie des villégiateurs est le Holmesdale, sur le revers méridional des North Downs. La proximité de Londres et le pittoresque du paysage sont ici les raisons déterminantes. De manière générale, les districts sauvages, incultes du Haut Weald et de la périphérie (surtout dans ce dernier cas pour la région d'Illindhead-Halesmere) trouvent dans l'attraction d'ordre presque romantique qu'ils exercent sur les citadins des sources de prospérité quelquefois su-

périeures à celles des régions monotones et fertiles. Enfin la disposition des lignes de chemin de fer amène des concentrations sur des points d'un pittoresque parfois relatif mais présentant le grand avantage d'un accès facile vers Londres. Toute la ligne de Brighton en particulier est jalonnée de localités qui prospèrent et se développent uniquement grâce aux dépenses des visiteurs (Haywards Heath, Wivesfield, Burgess Hill). Enfin certains points ont des avantages spéciaux, d'ailleurs très variés qui peuvent devenir des causes de prospérité : les sources d'eau minérales de Tunbridge Wells ont beaucoup contribué à établir la renommée de cette ville comme centre de villégiature ; le champ de bataille dit d'Hastings a fait la fortune de « Battle » ; le petit centre de Shere tire des revenus appréciables des peintres qui viennent étudier le paysage local, etc.

Dans l'ensemble, les sommes reçues des Londoniens en déplacement par les gens du Weald, sont extrêmement importantes - bien qu'impossibles à évaluer avec quelque exactitude. Ces ressources présentent un caractère régulier et permanent parce qu'elles reposent sur une base économique solide. Le mouvement des visiteurs et des résidents n'est pas simplement déterminé par le caprice de la mode. Il y a un réel échange de service : le Weald fournit aux citadins fatigués et déprimés par la vie moderne un élément qui est devenu aussi indispensable que la nourriture : le repos et la détente nerveuse. Ce sont là des « denrées » qui ont acquis une valeur marchande : le Weald par sa position privilégiée aux portes de la capitale et les caractères de sa nature physique se trouve particulièrement bien situé pour exploiter ce genre de richesse et en tirer de manière stable et systématique un rendement économique élevé.

CHAPITRE VI

VOIES DE COMMUNICATIONS ET COMMERCE

Les moyens de communications et les échanges qu'ils rendent possibles ont à une époque récente complètement bouleversé la physionomie générale traditionnelle du Weald et les conditions matérielles et morales de vie dans la région. Mais les grandes transformations ne remontent guère à plus d'un siècle et sous le réseau serré et actif des transactions modernes on perçoit quelquefois encore la base inchangée des conditions anciennes.

I. — VOIES DE COMMUNICATION

Evolution historique. — Jusqu'à une époque très récente le Weald a été, du point de vue des communications, un obstacle. La grande forêt qui occupa le pays jusqu'au xvi^e siècle constituait une barrière s'étendant d'Est en Ouest ; il était plus facile de la contourner que de la traverser. La première route régulière qui ait été établie dans la région longeait le rebord relativement déboisé des North Downs. C'était une section de la plus grande voie de communication intérieure de la Bretagne, pré-romaine (appelée traditionnellement « *the old Road* ») allant d'Ouest en Est depuis la vallée de la Severn, où des produits bruts (surtout le fer et peut être l'étain de Cornouailles) étaient réunis et acheminés vers la région de Cantorbéry par où pénétraient les objets manufacturés du continent (1).

(1) CARRIER, *Hist. Geography of England*, p. 41.

La portion Wealdienne de cette route, qui constituait à l'époque préhistorique un grand axe de peuplement humain, a servi pendant le Moyen Age de voie d'accès au sanctuaire de Thomas Becket, à Cantorbery et a acquis ainsi le nom de « *Pilgrims' Way* » (voie des Pèlerins) sous lequel on la désigne encore (1).

Les Romains s'occupèrent peu du Weald. L'itinéraire d'Antonin, datant du III^e siècle, ne mentionne aucune route traversant la région. Plus tard fut construite une chaussée, dont on retrouve de nombreuses traces, allant du grand camp militaire de Chichester à Londres et traversant le Weald du Sud au Nord par Pulborough, Slinford, Dorking, et se dirigeant au delà vers Leatherhead. Mais ce n'était qu'une route stratégique destinée surtout à transporter rapidement des troupes vers la capitale. Il en reste des traces en bien des endroits et elle apparaît sur les cartes sous le nom de *Stane street*. Avec les invasions germaniques, les communications par voie de terre perdirent de leur importance. C'est par voie d'eau que s'effectuait la plus grande partie du trafic — d'ailleurs peu considérable — de cette époque. Mais il n'y a guère de rivière navigable vraiment importante dans le Weald. Sur la côte — beaucoup plus hospitalière alors que de nos jours — se développèrent quelques transactions maritimes. La situation resta approximativement la même pendant tout le Moyen Age. A part la traditionnelle voie des Pèlerins, les routes sont à ce moment peu fréquentées. Elles sont souvent peu sûres et

(1) Des traces nombreuses de cette voie subsistent et il est très facile d'en suivre de nos jours le trajet : elle passe par Farnham, puis elle semble se diviser en deux branches l'une passant près de Warnborough et Guildford, l'autre par Sainte-Catherine's Hill, Albury, Shier ; elles se réunissent à Dorking. La route passe ensuite à White Hill (2 kilomètres au Sud de Caterham) puis près de Chevening, Otford, Wrotham, Burham, Aylesford, Detling, Boughton Aluph, Godmersham, Park et au delà vers Cantorbery.

elles sont ordinairement en très mauvais état. Elles sont entretenues par les moines, des ermites qui s'occupent d'une portion du chemin et lèvent un droit de péage sur les usagers (1). Les principales voies d'accès dans le Weald sont la Wey jusqu'à Godalming et la Medway, navigable bien au delà de Maidstone, qui permettent les échanges avec la région de Londres. La navigation maritime, alors fort active, servait de débouché à la zone méridionale (2). Lorsque le Weald devint au xvi^e siècle un centre de grande activité industrielle, la pauvreté des moyens de communications, surtout dans les terres argileuses de la Plaine du Weald, se fit sentir de manière plus vive. Mais aucune organisation systématique pour l'entretien des routes ne fut néanmoins établie. Lorsque les monastères furent dissouts (1531), l'état se chargea théoriquement des grandes routes et les paroisses héritèrent les petites. La législation de l'époque montre des efforts d'amélioration : en 1585 un Acte du Parlement ordonne à toute personne transportant entre le 12 octobre et le 1^{er} mai six charges (*loads*) de charbon, de bois, ou de minerai de fer de transporter aussi une charge de scories, gravier, pierre, sable ou craie pour la réparation des chemins (3). Les résultats ne semblent pas avoir été excellents et les routes demeurèrent très médiocres — on pourrait dire presque inexistantes pendant presque tout le xvii^e siècle. Ce n'est qu'en 1696 que fut établi pour la première fois dans le Weald pour la section de la route de Brighton allant de Crawley à Reigate (4) un système d'entretien régulier payé par les usagers du chemin (système dit à tourniquet : *turnpike system*). Ce ne fut d'ailleurs là qu'un cas isolé : ce n'est que dans la deuxième moitié du xviii^e siècle que l'organisation

(1) CARRIER, *Historical Geography*, p. 210.

(2) Cf. ci-dessous, *Commerce*, p. 272.

(3) *Suss. Arch. Coll.*, XV, 140.

(4) *Suss. Arch. Coll.*, XV, 142.

des tourniquets se généralisa, pour les plus grandes routes seulement. Arthur Young écrit à cette époque « Les routes à tourniquets dans le Sussex sont en général assez bien faites, mais dans le Weald les routes transversales sont, selon toute probabilité, de beaucoup les plus mauvaises qu'on puisse rencontrer dans cette île » (1). Il mentionne l'établissement d'une route à tourniquet de Londres à Horsham en 1756 et ajoute « Auparavant, la route était si exécrationnelle que quiconque y allait en véhicule était obligé de passer par Cantorbery, ce qui est un des plus extraordinaires exemples que l'histoire du manque de voies de communications puisse fournir dans ce royaume » (2). Marshall témoigne de son côté « Excepté [les routes] les plus fréquentées comme celles qui sont entre Godalming et Petworth, Petworth et Horsham, Horsham et Dorking et excepté aussi une voie moins fréquentée allant de la route de Godalming vers le centre du Weald, ce large district est à présent, peut-on dire, sans aucune route. Les chemins passant par les terrains enclos, de même que les sentiers à travers les communaux se trouvent *dans l'état où les a laissés la nature*... Même au printemps et au début des mois d'été ils paraissent intolérables à un étranger et en hiver sont à peine accessibles à un habitant du pays » (3).

Les améliorations modestes apportées aux chemins principaux pendant cette période n'allèrent pas sans provoquer des protestations des habitants du Weald qui se complaisaient dans leur mer de boue. Lorsqu'on ouvrit la route de Londres à Brighton par Cuckfield, les habitants d'Hurstpierpoint firent une pétition pour demander qu'on ne fit pas passer par leur village cette route qui amènerait de Londres des fripons et des pick-

(1) A. YOUNG, *General View of the Agriculture of the County of Sussex*, p. 417.

(2) *Ibidem*, p. 417.

(3) W. MARSHALL, *Rural Economy of the Southern Counties*, p. 98.

pokets (1). Protestations aussi des habitants de Mayfield quand on parle d'améliorer les chemins car, disent-ils, comment un large chariot peut-il se tenir debout, s'il n'y a pas de profondes ornières où ses roues puissent s'engager (2) ? Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle le Weald fut médiocrement affecté par les améliorations des routes : les voies principales furent seules aménagées. Encore cet aménagement n'était-il pas très compliqué : on se contentait d'établir une couche de larges pierres comme base ; on mettait des pierres plus petites au-dessus et l'on recouvrait le tout d'une couche de terre (3). Cela représentait pourtant un léger progrès sur la simple argile Wealdienne que l'on trouvait partout ailleurs « dans l'état où l'avait laissée la nature ».

A la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle s'établirent les conditions modernes dans une période relativement courte qu'on peut diviser en trois parties ; l'ère des canaux, l'ère des routes, l'ère des chemins de fer.

Canaux. — A la fin du XVIII^e siècle naquit, vers 1775, dans toute l'Angleterre une vague d'enthousiasme pour les voies navigables. Partout, les cours d'eau furent aménagés, des canaux creusés, presque toujours par des entreprises privées qui escomptaient d'énormes bénéfices et donnèrent lieu à une crise de spéculation qui culmina entre 1791 et 1794 et reçut le nom de « manie des canaux » (*canal mania*) (4). Dans les régions qui, comme le Weald, étaient naturellement mal adaptées à ce genre de communication l'engouement se calma vite et était déjà chose du passé aux environs de 1825.

A cette date le Weald s'était vu doté du système de navigation intérieure qu'il possède encore aujourd'hui. Le réseau théoriquement navigable est assez considérable.

(1) *Suss. Arch. Coll.*, XIX, 168.

(2) *Suss. Arch. Coll.*, XXI, 21.

(3) CARRIER, *Historical Geography of England*, p. 226.

(4) *Ibidem*, p. 234.

Les sections réellement naviguées se réduisent à de courts tronçons de peu d'importance. Elles sont en rapport avec les principales rivières de la région. La Rother (de l'Est) est canalisée et par conséquent en principe navigable jusqu'à Bodiam. En fait la partie supérieure est complètement négligée et le trafic s'arrête à Rye. On peut rattacher à ce système le Royal Military Canal construit de 1802 à 1804 comme moyen stratégique de communication intérieure au moment où l'on redoutait une attaque de Napoléon. Ils s'allonge en arrière du Romney Marsh de Hythe aux environs de Rye, dessinant un angle largement ouvert dans la direction d'Appledore. Il ne sert guère aujourd'hui que comme voie d'écoulement pour une bonne partie des eaux du Romney Marsh ; il est aussi utilisé par de petits bateaux de plaisance.

La Medway est remontée par la marée jusqu'à Allington. La rivière est canalisée jusqu'à Tonbridge. Mais en fait le gros de la navigation s'arrête à Rochester en aval de la limite du Weald. Toutefois un petit nombre de péniches remontent jusqu'à Maidstone.

La Wey est canalisée jusqu'à Godalming. Un canal a été établi entre la Wey (par la branche de Bramley) et l'Arun (par la branche de Loxwood). Ce canal de jonction de la Wey et de l'Arun est (en dehors du R. M. Canal) le seul tronçon de canal indépendant du Weald. Il est aujourd'hui pratiquement abandonné.

L'Arun est navigable dans tout son parcours Wealdien jusqu'à la rencontre avec le canal de jonction de la Wey. La navigation est presque nulle dans la section supérieure. Dans la section inférieure, un certain appoint est apporté par la Rother de l'Ouest canalisée jusqu'à Midhurst. Le trafic y est néanmoins très peu considérable.

Les autres rivières du Sud : Adur, Ouse, Cuckmere, Ashburn, sont aussi canalisées sur une partie de leurs parcours respectifs en pays Wealdien. La navigation n'y a qu'une importance absolument insignifiante.

Les voies navigables ne jouent donc dans le Weald qu'un rôle très effacé : il n'y a pas naturellement de rivière assez importante pour servir de collecteur à toute la région et le relief ne se prête pas à l'établissement artificiel d'une grande artère de circulation. Les voies canalisées qui existent sont de médiocre dimension, se trouvent éparpillées sur la périphérie du Weald et surtout leur équipement est tout à fait périmé : les écluses sont petites et rapprochées les unes des autres ; les chenaux sont sans profondeur et étriqués ; les droits de péage sont relativement considérables : enfin presque tous les canaux sont sous le contrôle de la compagnie du « Southern Railway » qui n'a pas intérêt à développer la navigation intérieure. Surtout il n'y a pas de marchandises lourdes et encombrantes à transporter dans le pays : le manque de fret est une des raisons fondamentales de la somnolence de cette catégorie de moyen de transport.

Néanmoins un certain nombre de petites péniches usant la plupart du temps de la traction animale transportent des pierres ou des briques, des bois et des engrais : ce sont là les principaux éléments de ce modeste trafic.

Routes et Chemins. — Les routes telles qu'elles existent à peu près de nos jours furent établies dans le Weald aux environs de 1820-1835. C'est à ce moment qu'est appliqué de manière très générale dans la région le système du macadam consistant à garnir la surface routière d'une couche de pierres concassées anguleuses, s'encastant sous une forte pression les unes dans les autres et formant ainsi une masse compacte et solide. La nature du sol sous-jacent est d'importance relativement secondaire. A partir de cette époque le Weald cessa d'être le pays des mauvaises routes et la pénétration de la région qui avait trouvé jusqu'alors dans la boue argileuse un obstacle tenace et presque invincible, s'effectua désormais de manière rapide et aisée. Peu de voies nouvelles

furent créées mais les anciennes pistes jadis presque impraticables s'ouvrirent au public, créant un réseau de voies de communications très complexe. Les tourniquets furent progressivement abolis à partir de la moitié du xix^e siècle mais ne disparurent complètement que dans le dernier quart du xix^e siècle (1). A une époque toute récente, l'automobile est venu donner aux routes une importance de tout premier ordre.

On peut diviser les chemins dans le Weald en cinq catégories :

1^o Les grandes artères partant de Londres et aboutissant à la mer. Elles traversent le Weald en largeur, ordinairement du Nord au Sud, mais aussi légèrement du Nord-Est au Sud-Ouest ou encore du Nord-Ouest au Sud-Est, respectivement aux extrémités occidentale et orientale du pays (2). Quelques-uns des usagers ont leur point de départ ou d'arrivée à l'intérieur du Weald mais la plupart ne font que passer et les pôles du trafic sont d'une part la capitale, d'autre part les villes de la côte dont quelques unes d'ailleurs se trouvent sur la façade maritime du Weald. La plupart de ces routes ont été très remaniées à une époque récente : beaucoup de rectifications de parcours, d'adoucissements de pentes ont été effectués ; de nombreux détours (*bypasses*) contournent les agglomérations, évitent les encombrements et permettent l'écoulement rapide du trafic vers Londres ou vers la mer.

(1) CARRIER, *Historical Geo. of England*, p. 231.

(2) Les grandes routes sont d'Est en Ouest : la route de Folkestone par Wrotham, Maidstone, Lenham, Ashford, Hythe. — La route d'Hastings par Sevenoaks, Tonbridge, Battle. — La route d'Eastbourne par Godstone, East Grinstead, Uckfield. — La route de Brighton, la plus importante, soit par Croydon et Redhill soit par Sutton et Reigate et ensuite par Crawley et Pycombe. — La route de Worthing par Dorking, Horsham, Washington. — La route de Portsmouth-Southsea, par Guildford, Godalming, Hindhead, Petersfield. — La route de Southampton par Guildford et Farnham.

2° Les voies de communications régionales, mettent en rapport les centres Wealdiens entre eux. Pour les communications Nord-Sud, la circulation régionale emprunte surtout les grandes artères de la catégorie précédente, où elle constitue un petit élément du trafic. Les communications régionales Est-Ouest se font par des voies beaucoup plus petites, grossièrement perpendiculaires aux grand'routes (1).

3° Des chemins de communication locale généralement beaucoup plus courts que les précédents rayonnent en étoiles autour des principales agglomérations. Ils servent de dégagement à des villages et à un très grand nombre de fermes. Ils constituent pour ainsi dire la première étape dans l'organisation et la concentration de la circulation. Ils sont utilisés surtout par ceux qui ont un intérêt personnel dans certains points desservis par le chemin même ; ils servent fort peu au transit ; mais comme moyen d'accès aux lieux les plus reculés de la campagne, ils jouent localement un rôle très important. Ils contrastent fortement avec les autres routes par leur direction extrêmement irrégulière mais la plupart du temps rayonnante.

4° « *Drives* » ou « *lanes* » sont des chemins, très souvent en cul-de-sac, servant de dégagement à une carrière, à une ferme ou à quelques fermes au plus. Ils sont assez

(1) Quatre axes ont une certaine importance : l'un, au Nord, longe la zone des Sables Verts et du Holmesdale passant par Godalming, Shere, Dorking, Reigate, Redhill, Sevenoaks, Wrotham-Heath, se reliant ici à la grand'route de Maidstone. — L'axe du Haut Weald, venant de Guildford, passe par Horsham, Crawley, East Grinstead, Tunbridge Wells, Goudhurst et se poursuit par High Halden vers Ashford et Cantorbéry. — Une longue ligne jalonne la région déprimée qui forme le Sud de la région Wealdienne. Les principaux points mis en communication sont Petersfield, Midhurst, Petworth, Wisborough-Green, Billinghamurst, Cuckfield, Uckfield, Cranbrook. — Enfin une route longe la côte passant par Eastbourne, Bexhill, Hastings, Winchelsea, Rye, New Romney, Hythe, Sandgate, Folkestone.

nombreux, mais toujours très courts et d'intérêt restreint.

5° Les sentiers (*foot path*) ont pour la circulation locale une réelle importance. Ils vont à travers champs, à travers bois, suivant des itinéraires irréguliers et compliqués mais très souples, mettant en rapport les différentes sections d'un district qui ont besoin d'un lien naturel et direct ; ils peuvent se déplacer quand les intérêts qui leur ont donné naissance se déplacent ou changent. Mais comme ces transformations sont toujours lentes à la campagne, les sentiers possèdent en fait une réelle permanence. Dans cette région où pratiquement toutes les propriétés sont encloses, l'existence d'un sentier à travers un terrain constitue une sorte de servitude traditionnelle pour l'occupant : des marchepieds en bois sont disposés de manière à permettre de franchir les haies aux endroits convenables. Les sentiers sont entretenus par les paroisses ; ils constituent le moyen de communication peut être le plus employé par les campagnards pour les trajets à courte et à moyenne distance. Les routes à proprement parler sont très peu fréquentées des piétons : un étranger demandant son chemin à un habitant du pays s'entend presque régulièrement donner des indications qui impliquent l'usage d'un ou de plusieurs sentiers et il provoque une surprise mêlée de quelque pitié si, de crainte de se perdre, il déclare préférer s'en tenir à la route.

Les chemins du Weald ont en général une allure tortueuse, sauf quand ils ont été rectifiés à une époque moderne pour faciliter la circulation. Excepté dans la Plaine du Weald ils sont montueux et accidentés. Ils circulent le plus souvent sur les hauteurs, quelquefois à flanc de coteau. Il est rare qu'ils suivent le fond des vallées. Par suite de la nature du terrain sur lequel ils sont établis, en raison du climat pluvieux et de l'intense circulation, ils sont difficiles à entretenir. Il n'est pas aisé d'ailleurs de trouver dans le district du bon matériel d'empierrement. Dans la zone périphérique, le

« *rag* » est souvent employé ; le « *chort* » forme aussi par endroits un élément de bonne qualité. Dans le Haut Weald on se sert presque partout de grès locaux. Dans la Plaine du Weald on emploie souvent d'anciennes scories remontant à l'époque où l'industrie du fer était florissante dans la région. On transporte également des pierres de régions voisines, notamment à proximité de la mer, des galets recueillis sur la côte.

Deux catégories d'administration se partagent les frais de l'entretien des routes : les comtés ayant les plus importantes et les districts les plus modestes ; mais chacun cherche à faire passer des sections de route dans les attributions de l'autre : les comtés affirmant que telle route est trop étroite pour mériter leur attention, les districts déclarant que la route en question a trop de circulation pour être mise sous leur autorité. Le plus habile l'emporte et il en résulte un extraordinaire enchevêtrement administratif. Mais en fait les routes de circulation générale et régionale sont entretenues de façon à peu près homogène : l'emplacement du chemin est creusé à la profondeur de 30 à 35 centimètres et la cavité est remplie de pierres grosses comme un poing ou deux qui sont comprimées par le rouleau à vapeur. Au-dessus, on étale une couche de cailloutis dont la grosseur varie entre la dimension d'un pois et celle d'une noisette, mais tous anguleux et trempés dans une solution bitumeuse : l'ensemble constitue une espèce de pâte collante et lourde. La surface est enfin recouverte d'une mince couche d'asphalte. Les routes sont bordées de haies soigneusement entretenues (et quelquefois de palissades). Au lieu du spectacle familier du cantonnier de France occupé à casser ses tas de cailloux sur le revers du chemin, on voit communément dans le Weald des hommes taillant les haies à la serpe ou à la cisaille. Assez souvent on rencontre sur le bord de la route un espace enclos, rectangulaire, de quelques mètres carrés, appelé

« *pound* ». On y enferme les bestiaux trouvés errants sur les routes : ils ne sont restitués à leur propriétaire que moyennant le paiement d'une légère amende.

Les chemins de communication locale sont beaucoup plus inégaux. Alors que pour les routes étudiées précédemment les pentes les plus brusques sont atténuées par des déblais ou des remblais, les chemins de circulation locale suivent toutes les inégalités du sol et ont - sauf dans la Plaine du Weald - un profil ordinairement très accidenté. Ils ne sont garnis d'asphalte que sur des parcours peu étendus : pour traverser un bas fond par exemple. Ils sont en général rocailleux dans le Haut Weald et la périphérie, boueux dans la Plaine du Weald. Ils sont néanmoins très accessibles pour les véhicules — bien que peu agréables pour les piétons. On y rencontre peu d'automobiles, mais beaucoup de petits troupeaux de vaches ou de moutons et aussi quelquefois une voiture, un « *waggon* » traîné par un ou deux chevaux ; ce sont là des aspects rarement vus sur les grandes routes où règne l'automobile.

Les « *lanes* » et les « *drives* » sont peu nombreuses et peu importantes ; elles n'ont guère comme intérêt que de donner une idée de ce qu'étaient les moyens de communication du Weald avant l'établissement des routes modernes. Elles sont faites uniformément d'une terre fangeuse et molle. Les roues des véhicules s'y enfoncent profondément et y tracent de longues ornières qui canalisent pour ainsi dire la circulation.

Les véhicules circulant dans le Weald sont essentiellement les suivants :

Les autobus et les « cars » automobiles assurant le gros du transport des personnes. Il y a des services réguliers de Londres à la côte. Mais ces moyens de transport en commun sont très employés aussi pour la circulation régionale. Par leur souplesse et leur bon marché, ils font aux chemins de fer une concurrence très redoutable surtout pour les courtes distances.

Pour le fermier, le grand instrument de transport est le « *van* », petite camionnette automobile d'une tonne environ qui sert au transport des marchandises à la gare voisine, où même à une destination assez éloignée (très rarement cependant jusqu'à Londres). Cette voiture est également utilisée pour le transport du personnel de ferme en cas de besoin. Elle est souple et peu coûteuse. C'est elle qui a contribué plus que tout autre chose à la réduction du nombre des véhicules hippomobiles dans la campagne.

La motocyclette est également d'un usage extrêmement répandu : elle est beaucoup plus employée que la bicyclette, par suite du caractère montueux du pays et son adoption a effectué une véritable révolution dans la vie des petits fermiers en permettant un élargissement facile et rapide du cercle de leur activité et de leur horizon. La motocyclette n'a dans le Weald qu'une importance médiocre du point de vue purement économique ; elle en a une énorme du point de vue moral et social.

Les voitures automobiles ordinaires jouent un grand rôle dans la circulation routière du Weald. Un très grand nombre d'entre elles appartiennent soit à des villégiateurs soit à des touristes. Néanmoins les fermiers aisés et les habitants assez riches des villes en possèdent quelques unes.

Les voitures à chevaux n'ont pas complètement disparu mais leur nombre est restreint et diminue régulièrement. Un type, plus curieux qu'économiquement important de ce genre de véhicule, est le vieux « *Sussex waggon* », lourd chariot aux roues d'immense diamètre spécialement construit pour le transport en terrain boueux. Il s'est conservé sur de nombreux points avec sa forme traditionnelle à peine allégée.

Chemins de Fer. — Le Weald fut une des premières régions de l'Angleterre à être parcourues par un chemin de

fer. La première voie ferrée publique en Angleterre (avec traction animale) fut autorisée par un acte du Parlement de 1801 : la ligne allait de Wandsworth à Croydon ; elle fut très rapidement prolongée jusqu'à Godstone dans le Weald (1). Mais ce n'est qu'après l'introduction de la machine à vapeur que le développement réel eut lieu. Les différentes lignes du Weald furent établies surtout dans la période 1840-1855. Une série de compagnies se formèrent, furent dissoutes, s'amalgamèrent. A la veille de la guerre trois organisations indépendantes principales subsistaient : la « London and South Western Railway Co » desservait la région Ouest du Weald. La « London Brighton and South Coast Railway Co. » avait la zone médiane. Enfin le « South Eastern and Chatham Railway » possédait la région Est. En 1914, l'État prit en mains le contrôle de ces différentes organisations et en 1921 un Acte du Parlement (2) les fonda (3) sous le nom de « Southern Railway ». C'est une compagnie privée fonctionnant sous la surveillance du gouvernement. Le Weald ne constitue qu'un petit fragment de son domaine total qui recouvre tout le Sud-Est de l'Angleterre.

Le réseau Wealdien comprend deux types de lignes différents : la première catégorie répond aux besoins de l'Angleterre méridionale, la deuxième a été créée en fonction du trafic de transit entre Londres et le continent.

Les lignes de la première espèce sont établies sur un plan d'ensemble analogue à celui du réseau routier, avec lignes principales transversales, lignes secondaires longitudinales. Routes et chemins de fer régionaux sont en effet en rapport avec les mêmes nécessités et les mêmes problèmes géographiques. Les lignes essentielles sont

(1) CARRIER, *Hist. Geo. of England*, p. 266.

(2) *Railways Act*, 1921.

(3) Ainsi qu'une autre compagnie : la South Eastern and Chatham Railway Co.

celles qui partent de Londres et joignent la côte (1). Ces lignes transversales sont mises en communication entre elles par une série de lignes perpendiculaires ou obliques servant essentiellement de rocadés (2).

En dehors de ces voies proprement Wealdiennes la région est traversée par la grande ligne de Folkestone qui constitue le grand moyen de jonction entre Londres et les ports du Pas-de-Calais. Le trafic qui l'anime est très important mais n'a pas grand chose à voir avec le Weald à proprement parler : aussi la voie file-t-elle de Folkestone à Redhill, profitant de la longue zone plate et déprimée constituée par la section Nord de la Plaine du Weald, en ligne presque rigoureusement droite Est-Ouest ne touchant pas d'agglomération importante excepté

(1) Ce sont d'Ouest en Est :

ligne de Winchester par Farnham.

ligne de Portsmouth par Guildford, Godalming, Petersfield.

ligne de Shoreham par Dorking, Horsham.

ligne de Brighton par Redhill, Three Bridges.

ligne de Lewes par Oxted, East Grinstead, Horsted Keynes.

ligne de Tunbridge Wells par Sevenoaks et Tonbridge d'où divergent deux lignes : vers Eastbourne par Hailsham, vers Hastings par Battle.

(2) 1^o Au Nord ; ce sont :

ligne Guildford-Redhill.

ligne de Westerham.

ligne de Sevenoaks à Maidstone et à Ashford.

ligne d'Oxted à Tunbridge Wells.

2^o Au Centre :

ligne de Tunbridge à Wells Lewes.

ligne de Tunbridge Wells à Three Bridges.

ligne de Three Bridges à Pulborough.

ligne de Guildford à Itchingfield.

3^o Au Sud :

ligne de Petersfield à Midhurst et à Pulborough.

ligne de Wivesfield à Lewes.

ligne de Lexes à Hastings.

ligne d'Hastings à Ashford (embranchement vers Dungeness).

ligne d'Ashford à Wye vers Canterbury.



Ashford et Tonbridge (1). Dans l'ensemble, par sa direction et la nature de son trafic elle représente un élément très différent de celui des autres lignes de la région. Son allure même sur la carte, et aussi ses points d'aboutissement, montrent qu'elle répond essentiellement à d'autres besoins que les demandes de la circulation régionale : c'est la grande voie de transit continental.

Les lignes Wealdiennes sont en général sinueuses par suite de la nécessité de desservir un aussi grand nombre de localités qu'il est possible dans une région où la vie économique et la vie humaine sont extrêmement éparpillées. La nature accidentée du pays a également compliqué le tracé des voies. Celles-ci comportent des rampes assez fortes et un nombre considérable de travaux d'art bien qu'aucun de ces derniers ne soit de réellement grande envergure. On trouve de courts tunnels sur presque toutes les lignes franchissant du Nord au Sud la chaîne de Forêts, qui n'est pas très élevée mais s'étend comme une barrière presque ininterrompue d'Ouest en Est. (Tunnels de Balcombe, West Hoathley, Crowborough, Wadhurst). Il y a souvent aussi des tunnels à l'endroit où les lignes traversent la crête des Downs, à la lisière de la région Wealdienne. Partout ailleurs des déblais, des remblais, de petits viaducs suffisent à surmonter tous les obstacles de médiocre importance qui se présentent. Deux lignes font exception : la ligne de Folkestone et la ligne de Brighton ont été établies essentiellement en vue d'un trafic de transit sans désir de desservir particulièrement des points intermédiaires mais avec la recherche de la ligne droite et du terrain le plus plat possible.

Les quatre grands nœuds de communication, les plaques

(1) Comme elle est naturellement utilisée aussi pour le trafic local qui existe dans les districts qu'elle traverse on a greffé sur elle deux petites branches d'intérêt local : l'une se dirigeant vers Hawkhurst et dégageant le district de Cranbrook, l'autre allant vers Maidstone et Rochester.

tournantes générales, pourrait-on dire, du Weald, se trouvent dans la zone de Guildford, autour d'Horsham, dans la région de Tunbridge Wells et à Ashford.

Il est difficile d'évaluer de manière exacte le trafic des chemins de fer du Weald parce que la région est parcourue par un certain nombre de lignes dont la portée dépasse beaucoup le cadre de ce district limité. Néanmoins du point de vue du poids transporté, l'élément le plus important est formé par les minéraux et les combustibles : pierres, sable, ciments, cailloux pour les routes, briques, tuiles, poteries lourdes ont une circulation le plus souvent locale. Ces minéraux sortent parfois du Weald ; quelquefois il y rentrent ; souvent ils circulent à l'intérieur : il n'y a pas de direction générale définie. Les combustibles (houille, coke, etc.,) pénètrent dans la région par deux voies différentes : une grande partie vient du Nord par les lignes de Londres : le reste est introduit via Folkestone ; dans l'un et l'autre cas ils se diffusent vers le centre du pays. Minéraux et combustibles minéraux représentent en poids plus du tiers du trafic.

Le deuxième groupe, beaucoup plus important pour la valeur, est constitué par les produits agricoles (céréales, fruits, racines, foin, nourriture pour bestiaux, produits de laiterie) dont la plus grande partie se dirige vers Londres et une petite quantité vers les villes de la côte. Mais il y a aussi circulation intérieure (notamment pour la paille et le foin) et dans certains cas (tourteaux) arrivage de Londres. Ces produits représentent un peu plus que la moitié du chargement constitué par les minéraux et les combustibles, soit environ un cinquième du trafic général. Mais il faut leur ajouter les bestiaux très nombreux dont les uns sont expédiés vers Londres et les autres viennent du dehors et d'autres encore (surtout les moutons) se déplacent en migrations saisonnières. Le total serait sans doute presque équivalent au chargement des minéraux et combustibles.

Le bois vient ensuite, soit sous forme de bois de charpente, soit sous forme de planches et de lattes. Il ne suit pas de direction déterminée et ne représente qu'un assez faible pourcentage du trafic.

Les produits manufacturés, quelques-uns semi ouvrés mais pour la plupart prêts pour la vente ne représentent qu'un chargement relativement peu important par comparaison avec la valeur élevée qu'ils représentent. Ils viennent en général de Londres.

Enfin un élément particulier du trafic est fourni par les importations du continent qui sont acheminées sur Londres par la ligne de Folkestone. Il ne s'agit ordinairement pas de denrées très lourdes, mais leur afflux est assez régulier.

Le transport des personnes est un des éléments les plus importants du trafic des chemins de fer du Weald. On peut évaluer à 70.000.000 le nombre des usagers par an. Ils peuvent se diviser en trois catégories : la plus importante numériquement est formée par les habitants du Weald même dont les déplacements quotidiens amènent finalement un total imposant — la plus curieuse est celle qui est constituée par la masse des Londoniens se ruant vers la côte, ou s'arrêtant en route, pendant les vacances ; la ligne de Brighton, et, à un moindre degré, celles d'Eastbourne, d'Hastings et de Folkestone sont parmi les plus encombrées à cette époque. Enfin des voyageurs allant vers le continent, ou en venant, fournissent un élément régulier et important à la voie de Folkestone.

Port de Folkestone. — Folkestone est le seul port du Weald qui offre un intérêt du point de vue des communications. Hythe, Hastings, Eastbourne n'ont d'importance que pour la pêche et les bateaux de plaisance ; Rye ne possède qu'un trafic irrégulier et insignifiant.

Folkestone a jadis fait partie de la Confédération des « Cinq Ports » mais ne comptait pas parmi ses membres

les plus importants. La décadence était complète lorsqu'au début du xvii^e siècle (1629) les habitants creusèrent le port intérieur actuel. Il a prospéré grâce à la pêche et surtout par les relations de plus en plus fréquentes avec le continent. C'est essentiellement un port moderne spécialisé dans le trafic d'outre Manche.

Il est administré par la compagnie de chemins de fer du Southern Railway. Il comporte un port intérieur, accessible seulement à marée haute et en avant un quai môle en eau profonde d'une longueur de 500 mètres environ qui est régulièrement utilisé par le « *Channel Steamer* ». Il est capable de recevoir à la fois huit vapeurs.

Le tonnage des navires entrant et sortant du port est très élevé : 1.108.300 tonnes environ (1). Ce tonnage est représenté surtout par des navires de petites dimensions faisant tous les jours la traversée de Boulogne. C'est un port presque exclusivement anglais : 1.106.700 tonnes étant sous le pavillon britannique et 1600 tonnes seulement sous des pavillons étrangers, surtout français.

Folkestone est essentiellement un port de voyageurs : plus d'un demi million de personnes (549.000 environ en 1926) entrent ou sortent annuellement par cette voie, toutes venant du continent ou s'y rendant. Le nombre des entrées et des sorties est presque égal — parfois pourtant avec un léger excès des entrées sur les sorties (2).

Folkestone est aussi un petit port de marchandises (92.000 tonnes). Le trafic avec le continent constitue plus des deux tiers du mouvement (62.000 tonnes) ; le cabotage avec les autres ports anglais représente le reste (30.000 tonnes). Du continent (3) — de France essentiellement — Folkestone reçoit des fruits, des légumes, des fleurs, du vin, du fromage, de la volaille. Presque

(1) Information communiquée par l'Administration du Southern Railway.

(2) *Idem.*

(3) *Idem.*

toutes les marchandises sont expédiées directement vers Londres. Le frêt de retour, déficitaire, comprend des objets manufacturés : machines, étoffes, peaux préparées venant pratiquement toutes de Londres aussi. Du reste de l'Angleterre, Folkestone reçoit essentiellement du charbon ; le poisson et une certaine quantité de beurre sont les principaux articles expédiés. Ces échanges se font soit avec l'Ecosse soit avec les ports du Nord de l'Angleterre.

Ces mouvements de passagers et de marchandises sont réguliers et stables. Ils sont en rapport avec la position géographique du port et répondent à des besoins permanents peu sujets à variations brusques.

II. — COMMERCE

Evolution Historique. — Le Weald a été entre le ^x^e et le ^{xvi}^e siècles une région très active du point de vue commercial. Dès avant la conquête normande, la nature dentelée et hospitalière de la côte (à cette époque) avait donné naissance à une série de petits ports prospères. L'arrivée des Normands qui avaient des intérêts des deux côtés de la Manche augmenta beaucoup leur importance. Cinq ports (dont trois dans le Weald) (1) : Hastings, Romney, Hythe reçurent une autonomie presque complète, moyennant fourniture régulière de navires pour le service du roi. C'est ce qu'on appelle la « Confédération des Cinq Ports ». Peu après Winchelsea et Rye furent jointes à l'union et plus tard vingt autres villes de la région (dont même Tenderden à l'intérieur) furent ajoutées comme « filles » (*daughters*) des cinq ports « mères » (*mother ports*) (2). Cette association faisait essentiellement le commerce avec le continent dont la façade française était, au temps des Plantagenets, en rapports cons-

(1) Les autres étaient Douvres et Sandwich.

(2) CARRIER, *Hist. Geol. of England*, p. 193.

tants avec l'Angleterre. Mais il n'y avait pas de relations actives avec l'arrière pays Wealdien, alors occupé par la forêt à peine défrichée, presque sans route et de médiocre valeur économique. Les transactions se faisaient surtout par voie maritime au moyen du cabotage. L'ensablement des ports et la fin des relations amicales avec les régions d'outre Manche clorent définitivement au xiv^e siècle ce chapitre des échanges dans la région du Weald.

Lorsque l'industrie du fer commença à se développer de manière importante au xvi^e siècle, le commerce reprit, mais sur une base différente. Il s'agissait alors d'exporter des produits Wealdiens, surtout métallurgiques et en particulier des pièces d'artillerie. Le commerce trouva de sérieuses difficultés dans l'absence de voies de communication dans l'intérieur du pays et c'est surtout par eau que les expéditions eurent lieu : la Wey et la Medway servaient de liaison avec Londres ; les ports du Sud (spécialement Hastings) se réveillèrent aussi momentanément.

A partir de la première moitié du xvii^e siècle, lorsque la grande période industrielle eut pris fin, le Weald que ses mauvaises routes rendaient alors presque aussi difficilement pénétrable que l'avait été la forêt, tomba dans une sorte d'inertie commerciale qui dura jusqu'à nos jours : sans doute y avait-il des échanges locaux et quelques produits industriels ou agricoles du pays trouvaient-ils déjà un débouché à l'intérieur, notamment vers Londres. Mais dans l'ensemble le Weald n'était nullement à cette époque une région commerçante active. Le trafic le plus curieux et le plus important à cette époque était celui des contrebandiers qui y établirent pour ainsi dire leur quartier général et s'y maintinrent jusqu'au xix^e siècle. Le Romney Marsh était leur centre d'action principal, mais les régions boisées et difficilement accessibles du Haut Weald et de la

Plaine du Weald leur servaient de refuge et de gîte d'étape. Ils étaient connus sous le nom de « *owlers* ».

Ce n'est qu'à une période récente que l'établissement de voies de communications commodas et surtout la croissance du marché de Londres ont réveillé les transactions, les établissant sur des bases sensiblement différentes de celles qui avaient prévalu jusqu'alors. Depuis le ^{xix}^e siècle, les échanges commerciaux avec Londres sont devenus le facteur essentiel, capital, de toute la vie économique du Weald. Londres au double titre d'énorme débouché et d'inépuisable centre d'approvisionnement a complètement déterminé l'évolution de la région depuis un siècle. Le commerce avec Londres y a stimulé l'agriculture et, de nos jours encore, dirige dans un certain sens son adaptation aux conditions de la vie moderne. D'autre part, le commerce avec Londres a pratiquement tué toutes les industries locales alimentant autrefois les marchés de la région et réduits aujourd'hui à l'insignifiance par la pression de la concurrence de la capitale. La vie économique du Weald ne s'explique que par les échanges avec Londres. Ces échanges sont d'ailleurs très normalement établis sur une division fort naturelle du travail : le Weald expédie des produits du sol qui sont abondants dans la région et reçoit des denrées brutes ou manufacturées qu'il lui est difficile (ou impossible) de produire avantageusement. Le commerce avec Londres domine si bien tout le négoce du Weald que les transactions de cette contrée avec les autres régions du pays ont fini par revêtir exactement le même caractère. Enfin le commerce entre Londres et le continent a amené à travers le Weald un mouvement de transit qui, il est vrai, affecte assez peu le district, mais se rapporte souvent encore néanmoins au même ordre de cause.

Il est absolument impossible d'évaluer en chiffres le volume ou la valeur du trafic Wealdien : l'absence de lignes de douanes intérieures et la multiplicité des voies

de transactions dans la région empêchent l'établissement de quelle que statistique que ce soit. Il est toutefois facile de définir les principaux éléments du commerce général. La campagne du Weald envoie surtout à Londres (mais aussi vers les villes de la côte) une grande quantité de denrées agricoles. Celles-ci peuvent se diviser en deux catégories ; les plus importantes sont les produits alimentaires destinés à la consommation immédiate des grandes villes : lait, beurre, œufs, volailles, fruits, légumes, bétail d'embouche. Les produits constituent la source de revenu la plus importante dans l'économie du Weald et sont en voie d'augmentation. Mais aussi diverses autres denrées : blé, houblon, laine, bois, trouvent dans le grand centre commercial de Londres un écoulement avantageux. Il est très difficile de dire si les produits de cette catégorie sont employés sur place ou réexpédiés ailleurs. Ils ne sont pas en rapport avec les besoins directs vitaux de la capitale. Celle-ci les absorbe seulement dans son marché général et selon les besoins, sans doute très irréguliers et de toute façon presque impossibles à suivre, ou bien les utilise immédiatement ou bien les répartit en vertu de son rôle de centre distributeur. Pour ces derniers produits la concurrence étrangère est extrêmement dangereuse et la plupart reculent ou restent stationnaires. Le Weald expédie aussi une petite quantité de produits fabriqués (poteries, ciment, surtout) soit vers Londres soit dans la banlieue. Leur importance économique est très réduite.

Le Weald reçoit surtout des objets manufacturés : l'absence presque complète d'industrie dans la région fait de tout le pays un marché d'élection pour les négociants de Londres. Les marchandises ont des origines diverses, internationales peut-on dire, mais elles passent pratiquement toutes par le chenal londonien. Les principales sont des machines de toutes espèces, des automobiles, des étoffes, des vêtements, des meubles, des objets

d'usage domestique, des objets de luxe (destinés aux villes de villégiature) et, pour les besoins de la campagne : des instruments agricoles, des engrais chimiques, des insecticides. Le Weald est également tributaire de Londres pour toute une série de denrées alimentaires exotiques ou spéciales, sucre, thé, café, conserves, « *bacon* », jambon etc., et il achète aussi, en quantité croissante, des farines, des céréales importées (surtout maïs et orge) et des tourteaux. Les combustibles minéraux (houille, anthracite, coke) constituent une part importante du volume des échanges. Ce sont eux qui font marcher toutes les petites industries de la région, assurent l'éclairage et un très grande partie de chauffage de la majorité des habitants enfin alimentent les chemins de fer du pays et la navigation de Folkestone. Ils sont entièrement importés, le plus souvent de Londres par voie ferrée, mais aussi en petite partie par voie d'eau spécialement par Folkestone, et encore par les autres petits ports de la côte (Rye en particulier) ou par Maidstone. Enfin une dernière catégorie peut englober les pierres de construction, le ciment, le bois et autres matériaux lourds et encombrants qui figurent pour un chiffre élevé dans les statistiques relatives aux transports mais n'ont qu'un intérêt économique secondaire.

On peut ajouter au commerce Wealdien les marchandises venant d'Europe par la ligne de Folkestone et celles qui s'y dirigent par la même voie. Mais il convient de noter que le transit n'intéresse économiquement le Weald que dans la mesure, d'ailleurs appréciable, où il influe sur la prospérité de Folkestone et l'activité des chemins de fer qui y aboutissent.

La direction principale du commerce est nettement orientée vers Londres : c'est de beaucoup le principal débouché et le centre de ravitaillement essentiel. Les villes de la côte situées dans le Weald (Folkestone, Hastings, Eastbourne) et en dehors du Weald (Seaford, Newha-

ven, Brighton, Hove, Shoreham, Worthing, Littlehampton, Bognor et même Portsmouth vers le Sud - Chatham-Rochester, surtout vers le Nord) constituent néanmoins un marché important pour les produits alimentaires périssables et aussi pour les bestiaux. Les échanges directs avec les autres régions de la Grande Bretagne sont assez restreints : ce sont surtout des mouvements de bestiaux qui en forment l'essentiel (achat et revente de moutons originaires des Downs - achat pour engraissement de bœufs venus des comtés de l'Ouest). Cependant la houille arrivant dans les ports de mer vient assez souvent d'Ecosse. L'élément de beaucoup le plus important du commerce avec l'étranger est celui qui vient de France par Folkestone. Mais c'est là presque exclusivement un commerce de transit.

Les méthodes commerciales employées dans le Weald sont simples. La plupart du temps les produits sont assemblés et concentrés sur des marchés locaux par des marchands appelés « *dealers* » le plus souvent spécialisés dans une certaine branche (bestiaux, fruits, laine, houblon, etc.,) mais parfois étendant leur activité sur quelques branches voisines. Les principaux marchés sont Tunbridge Wells, Cranbrook, Horsham, East Grinstead pour la région centrale — Ashford, Maidstone, Sevenoaks, Godalming, Farnham, Midhurst, Hailsham, pour la périphérie — Rye pour le Romney Marsh. C'est de là que la masse des récoltes et des productions diverses est dirigée soit sur Londres soit sur les autres marchés. La coopération est très peu développée dans le Weald : sa forme la plus répandue est le transport des marchandises de plusieurs fermiers par le camion de l'un d'entre eux, moyennant une rétribution proportionnelle. Toutefois il y a tendance vers l'organisation : le premier pas notable a été fait par les producteurs de laine qui sont arrivés dans de nombreuses localités à éliminer le *dealer* et à écouler en gros leur production sur le marché de Londres. D'autre part,

le commerce des denrées périssables, qui requiert des méthodes d'échange rapide, a développé les contacts personnels entre les fermiers de la région d'une part et les commerçants de Londres et des villes de la côte de l'autre. Dans un très grand nombre de cas pour le lait, les œufs, les volailles, les contrats de fourniture sont établis directement. Cette méthode de négociations directes entre la ville et le producteur de la campagne tend à se répandre, mais elle est pour le moment à peu près limitée aux articles énumérés plus haut et admise surtout par les fermiers intelligents et doués d'un véritable sens des affaires.

La distribution des marchandises venues de Londres a été pendant longtemps l'affaire des boutiquiers de village. Le village, en tant qu'agglomération groupant les habitations des exploitants agricoles, a à peu près disparu depuis le xvi^e siècle. Mais a subsisté le village, groupement de petits commerçants, cellule de distribution des objets d'usage courant dont les campagnards avaient besoin : le mercier, l'épicier, le forgeron etc., fournissaient en effet les produits ou effectuaient les réparations dans chaque petit district pour les fermiers et travailleurs des environs. Ils remplissent encore ce rôle dans une certaine mesure aujourd'hui mais ils se trouvent de plus en plus éliminés par suite du développement de l'automobile : car celle-ci permet au fermier d'aller se ravitailler facilement à la ville voisine où il trouve plus de choix et souvent des prix plus avantageux. Bien plus, les maisons de commerce des villes de la région envoient des voitures de livraison qui desservent sans frais jusqu'aux petits cottages dans des conditions avantageuses et le petit commerce de détail dépérit. Le développement des emplettes par correspondance (surtout pour vêtements) tend vers le même résultat. Enfin dans la région Nord, des maisons de Londres commencent à faire des expéditions mais leurs progrès sont limités par les distances et l'éparpillement du marché des campagnes. Les maisons locales, d'importance

moyenne, sont bien mieux situées pour faire la distribution et elles se développent davantage.

En somme les méthodes commerciales sont en voie d'évolution : au procédé traditionnel de vente individuelle à un intermédiaire, toujours le plus fréquent, se substituent peu à peu, chez les fermiers les plus éclairés, la concentration et le contact direct du producteur avec l'acheteur. La distribution villageoise détaillée, pauvre en variétés et coûteuse, est remplacée par la fourniture de maisons de commerce plus considérables et mieux équipées.

*
* *

Les transports et les échanges commerciaux dans le Weald ont été réorganisés au cours des temps modernes à un moment où des conditions générales, très voisines des conditions actuelles, prévalaient déjà dans le pays. Bien qu'on puisse relever des survivances du passé qui s'effacent lentement, dans l'ensemble le système des échanges a pour base le fait fondamental qui domine toute la vie économique du Weald : la proximité de Londres et de ses annexes.

DEUXIÈME PARTIE

VIE HUMAINE

CHAPITRE PREMIER

PEUPLEMENT

I. — EVOLUTION DU PEUPLEMENT

Période Préhistorique. — La région du Weald fut très anciennement habitée, au moins sur son pourtour. La découverte d'outils de silex présentant la facture de l'industrie Chelléenne ne laisse aucun doute sur la présence d'établissements humains dès le début de l'Age de Pierre. Une série d'autres instruments, témoignant d'une technique de plus en plus perfectionnée, prouve que ces établissements persistèrent pendant toute la durée du Paléolithique (1). Il est difficile de se représenter avec quelque exactitude la densité et la répartition de la population pendant cette période. Les conditions de vie et la topographie même étaient notablement différentes de ce qu'elles sont devenues aujourd'hui et le plus grand nombre des traces d'existence humaine a dû être postérieurement éliminé par l'érosion. On n'a presque rien retrouvé dans

(1) P. G. A., 1913, XXIV. H. BURY, *The gravel beds of Farnham in relation to palaeolithic Man*, pp. 178-201.

le Weald central (1). Sur le pourtour, dans la région des Sables Verts, spécialement sur la bordure septentrionale les découvertes ont été plus nombreuses (2). Elles sont à peu près toutes localisées dans les vallées ; elles se rencontrent presque toujours dans les alluvions qui tapisaient alors le fond de ces vallées et qui ont été depuis réduites à l'état de terrasses suspendues à flanc de coteau par suite de l'encaissement progressif du lit des rivières. Le nombre des découvertes est dans l'ensemble restreint (3) il suggère l'idée d'une population assez clairsemée. Si l'on en juge par la quantité des objets retrouvés, les North Downs et la vallée de la Tamise (4) devaient comporter de beaucoup plus fortes agglomérations.

(1) Marden (*Evans St.*, I, p. 610).

(2) Les principales découvertes ont été faites à Aylesford (*Evans St.*, I, 610), Farnham (P. G. A., 1913, *Bury*, p. 178), Fittleworth (*Proc. Soc. Antiq. ser.*, 2 vol. XX, pt. II), Greatham (*Proc. Soc. Antiq., ibid.*), Igham (*Arch. Cant.*, XV, 96), Lenham (*Evans St.*, I, 618), Limpsfield (V. C. H. *Sur.*, I, 252), Midhurst (*Proc. Soc. Antiq., ser.*, 2 vol., XX, pt. II), Offham (V. C. H., K. I, 336), Puttenham (V. C. H. *Sur.*, I, 252), Seal (*Evans St.*, I, 612), West Malling (*Evans St.*, I, 610), Wiggonholt (*Proc. Soc. Antiq. ser.*, 2, XX, pt. 11), Womersley (*Evans St.*, I, 596).

(3) Les listes de gisements préhistoriques indiquées dans les notes ne sont pas complètes. Elles ne donnent que la situation des trouvailles d'une certaine importance et correspondent aux points indiqués sur la carte.

(4) Alton (*Evans St.*, I, 529), Appledram (V. C. H. *Suss.*, I, 309), Ash (*Evans St.*, I, 608), Battersea Rise (*Journ. of the Anthropological Institute*, XII, 230), Brighton (*Evans St.*, I, 622), Broadwater (*Proc. Soc. Antiq. Ser.*, 2 XX, pt. 11), Canterbury (*Evans St.*, I, 618), Chatham (*Evans St.*, I, 611), Clapham (*Jermyn St. Museum*), Chilham (*Evans St.*, I, 620), Cobham (*Evans St.*, I, 611), Crayford (*Evans St.*, I, 606), Cuxton (*Arch. Cant.*, XXV, 67), Dartford (*Evans St.*, I, 605), Earlsfield (V. C. H. *Sur.*, I, 251), Erith (*Evans St.*, I, 607), East Dean (*Evans St.*, I, 622), Frimley (*Evans St.*, I, 596), Gillingham (*Evans St.*, I, 611), Halstead (*Evans St.*, I, 604), Hartlip (*Evans St.*, I, 611), Hernebay (*Evans St.*, I, 618), Morton Kirby (*Evans St.*, I, 607), Lewisham (*Evans St.*, I, 604), Lullingstone (*Evans St.*, I, 608), Meopham (*Evans St.*, I, 611), Molash (*Evans St.*, I, 612), Newington (*Evans St.*, I, 611), North-

La période néolithique présenta des traits climatiques et orographiques tout à fait analogues à ceux qui existent de nos jours. Le peuplement du Weald semble avoir été comparativement dense. En effet il est peu de paroisses de la région où l'on n'ait retrouvé quelque outil plus ou moins important datant de cette période. La plus forte densité se concentre très nettement dans la zone des Sables Verts (1). Cette région, à la fois fertile, facile à travailler et naturellement peu boisée, formait un habitat privilégié pour un peuple d'agriculteurs, à la lisière de la forêt du Weald central qui constituait un domaine de chasse et une réserve de bois, à proximité aussi des grandes étendues des Downs où pouvaient paître les troupeaux et où se trouvaient en abondance

fleet (*Journ. Anthropol. Instit.*, XIII, 109), Nursted (*Evans St.*, I, 611), Orpington (*Quart. Journ. Geol. Soc.*, LVII, 98), Ospringe (*Evans St.*, I, 611), Reculver (*Evans St.*, I, 613), Roehampton (*V. C. H. Sur.*, I, 253), Selling (*Evans St.*, I, 614), Sheen East (*Quart. Journ. Geol. Soc.*, XLVI, 555), Shoreham (*Evans St.*, I, 605), Stoke (*Evans St.*, I, 611), Swalecliffe (*Evans St.*, I, 607), Teynham (*Evans St.*, I, 611), Wanborough (*V. C. H. Sur.*, I, 254), West Wickham (*Arch. Cant.*, XIV, 85), Whistable (*Evans St.*, I, 617).

(1) Les principaux gisements ont été trouvés à Abinger (*Surr. Arch. Coll.*, XII, 162), Addington (*Arch. Cant.*, XIII, 14), Albury (*V. C. H., Sur.*, I), Amberley (*V. C. H., Suss.*, I, 328), Aylesford (*Evans St.*, I, 378), Bramley (*Anthropological Journal*, XIII, 137), Chilworth (*Arch. Journal* XIII, 137), Clayton (*Evans St.*, I, 76), Compton (*V. C. H., Sur.*, I, 251), Dorking (*Archaeologia*, IX, 100), Eashing (*V. C. H., Sur.*, I, 251), Eastbourne (*Evans St.*, I, 76), Elstead (*V. C. H., Sur.*, I, 251), Farnham (*V. C. H., Sur.*, I, 251), Guildford (*V. C. H., Sur.*, I, 252), Hardham (*Evans St.*, I, 283), Hurstpierpoint (*V. C. H. Suss.*, I, 330), Ightham (*Arch. Cant.*, XXVII, p. 77), Kemsing (*V. C. H., K.*, 335), Kingston (*Evans St.*, I, 126), Leeds (*Evans St.*, I, 309), Limpsfield (*V. C. H., Sur.*, 252), Linton (*V. C. H. K.*, 335), Maidstone (*Arch. Cant.*, XXVII, 126), Petersfield (*Evans St.*, I, 420), Pynings (*V. C. H., Suss.*, I, 330), Pulborough (*Evans St.*, I, 254), Reigate (*Evans St.*, I, 244), Seal (*Surr., Arch. Coll.*, XII, 152), Shoreham (*Evans St.*, I, 71), South Harting (*C. V. H. Suss.*, I, 329), Titsey (*Surr. Arch. Coll.*, IV, 228), Trottscliffe (*Arch. Cant.*, XIII, 16), Wonersh (*Surr. Arch. Coll.*, XV, 156).

les silex nécessaires à l'outillage de l'époque. Il y a une ligne presque continue de restes importants d'établissements néolithiques entourant le Weald comme une ceinture (à l'exclusion de l'extrême Ouest trop stérile). Les plus remarquables se trouvent au point où les Sables Verts atteignent leur largeur maxima, aux environs de Maidstone. Là sont les monuments mégalithiques les plus considérables du Sud-Est de l'Angleterre (1). La forêt centrale semble avoir subi un commencement de pénétration (2). Les clairières naturelles de certaines régions sableuses, notamment près d'Horsham, ont certainement été quelque peu fréquentées dès cette époque reculée. La région des Downs et même la vallée de la Tamise semblent avoir été relativement moins habitées (3)

(1) Notamment à Kits Coty House près d'Aylesford, à Addington et à Coldram Farm près de Trottiscliffe.

(2) Atiesbury Camp (*Surr. Arch. Coll.*, V, 23), Battle (V. C. H., *Suss.*, I, 328), Billinghamurst (*Ibid.*, 328), Crawley (*Ibid.*, 329), Crowborough (V. C. H. *Suss.*, I, 329), Hastings (*Suss. Arch. Coll.*, XIX, 53), Horsham (*Evans St.*, I, 229), Hubenbury Hill (*Surr. Arch. Coll.*, XII, 160), Maresfield (V. C. H. *Suss.*, I, 330), Mayfield (*ibid.*), St.-Leonards Forest (*Suss. Arch. Coll.*, XXVII, 177), Tonbridge (*Evans St.*, I, 309), Uckfield (*Arch. Journal*, XXII, 68), Withyam (V. C. H. *Suss.*, I, 331).

(3) Alfriston (*Evans St.*, I, 84), Ash (*Surr. Arch. Coll.*, XI, 247), Bexley (*Evans St.*, I, 103), Canterbury (*Evans St.*, I, 389), Carshalton (*Evans St.*, I, 351), Chatham (V. C. H. K., 334), Chipstead (*Proc. Soc. Antiq. Ser.*, 2 V., 374), Chislet (*Evans St.*, I, 291), Dartford (*Arch. Cant.*, XVIII, 309), Dover (*Evans St.*, I, 91), East Dean (*Sussex Arch. Coll.*, XXXIX, 97), Egham (*Evans St.*, I, 101), Forest of Bere (*Arch. Journ.*, XX, 371), Funtington (V. C. H., *Suss.*, I, 329), Goring (*ibid.*), Hayes (*Proc. Soc. Antiq. ser.*, 2, XII, 258), Horndean (*Evans St.*, I, 347), Keston (*Proc. Soc. Antiq. Ser.*, 2, XVIII, 216), Kingsdown (*Evans St.*, I, 309), Kingston (*St.*, I, 126), Milton (*Arch. Cant.*, XIII, 122), Newhaven (*Evans St.*, I, 178), Newington (*Arch. Cant.*, XXIV, 59), Oving (*Evans St.*, I, 69), Putney (V. C. H. *Sur.*, 1, 254), Puttenham (*ibid.*), Ramsgate (*Evans St.*, I, 389), Rottingdean (V. C. H. *Suss.*, I, 330), Seaford (*Evans St.*, I, 171), Sittingbourne (*Evans St.*, I, 279), Southbourne (V. C. H. *Suss.*, I, 331), Walton on Thames (*Evans St.*, I, 351), Wanborough (C. V. H. *Sur.*, I, 254), West Stoke (V. C. H., *Suss.*, I,



que la bande privilégiée des Sables Verts du Weald ; bien qu'il faille tenir compte de la disparition probable d'un grand nombre de témoins dans la proximité de Londres. D'après les restes humains remontant à cette période on peut conclure que la race qui occupait alors le Sud de l'Angleterre était dolichocéphale et de petite taille. Elle était probablement d'origine méditerranéenne (1).

L'Age des métaux coïncide avec l'établissement d'un nouveau groupe ethnique brachycéphale : les Celtes (2). Ils se mêlèrent d'ailleurs étroitement aux anciens habitants du pays. Cette migration ne changea rien à la répartition du peuplement. La zone des Sables Verts reste très nettement l'axe de plus forte densité (3). On peut rapporter à cette période la constitution de la « *Pilgrim's Way* » (utilisée au Moyen Age par les pèlerins qui se rendaient à Cantorbery). Cette voie longe la lisière

331), West Wickham (*Proc. Soc., Antiq. Ser.*, 2 XII, 258), Wisley V. C. H., *Sur.* I, 254), Woking (*Ibid.*), Worthing (*Proc. Soc. Antiq. Ser.*, 2, XVII, 364), Worplesdon (V. C. H., *Sur.*, I, 254).

(1) E. H. CARRIER, *Historical Geography of England*, p. 29-30.

(2) *Idem*, p. 35.

(3) Albury (*Evans C.*, 84), Ashford (*Evans B.*, I. 81), Aylesford (*Proc. Soc. Antiq. ser.*, 2, XVII, 376), Beddingham (V. C. H. *Suss.*, I. 228) Bignor (*Evans B. I.* 84) Blackmoor (*Evans B. I.* 226) Clayton (*Evans B. I.* 80) Dorking (*Archaeologia* IX 91), Eastbourne (*Evans B. I.*, 316) Farncombe (V. C. H. *Sur.*, I, 251) Farnham (*Surr. Arch. Coll.* XII, 152) Firle (*Evans B. I.* 369) Godalming (*Evans C.* 50) Guildford (V. C. H. *Sur.* I. 252) Harrietsham (*Evans C.* 52) Hollingbourne (*Evans C.* 67) Ightham (*Arch. Cant* XXII 51) Leeds (*Soc. Antiq. Mss.* No. 202 Fol. 162), Lenham (*Evans C.* 125) Limpsfield (*Evans C.* 50) Linton (*Evans C.* 431) Liss (*Evans B. I.* 54) Maidstone (*Evans C.* 62) Oxted (*Evans C.* 51) Plumpton (*Evans B. I.* 52) Peycombe (*Evans B. I.* 318) Reigate (*Evans C.* 83) Redhill (*Arch. Journ.* X. 72) Ryarsh (*Evans C.* 62) Saltwood (*Evans B. I.* 297) Sevenoaks (*Evans C.* 476) Steyning (*Evans C.* III) Storrington (*Evans B. I.* 190) Sutton Valence (*Evans C.* 91) Warneborough (*Arch. Journ.* IX 7) Westerham (*Evans C.* 510) West Malling (*Evans C.* 455) Wilmington (*Suss. Arch. Coll.* XIV. 171) Willesborough (*Evans C.* 434) Wiston (*Evans C.* 65) Woolmer Forest (*Evans B. I.* 378) Wye (*Evans B. I.* 52).

méridionale des North Downs, selon un itinéraire tortueux qui exclut l'idée d'une route romaine, laissant de côté plusieurs agglomérations importantes du Moyen Age, suivant au contraire étroitement une ligne jalonnée par une grande quantité de découvertes préhistoriques. C'était la grande voie de communication de la région Wealdienne à l'âge des métaux et peut-être même dès la période néolithique. Le Weald central n'a certainement vu que des établissements sporadiques (1) : il y avait quelques villages dans les clairières et la forêt pouvait servir de retraite sûre comme en témoigne la cachette découverte à Marden qui constitue peut être le plus riche trésor préhistorique trouvé jusqu'à présent dans tout le Weald. Un fait important est le peuplement intensif de la région côtière, peut-être en relation avec l'arrivée des Celtes par la voie maritime. Une partie du Romney Marsh fut asséchée et occupée de bonne heure par les Celtes comme le prouve un grand nombre de noms qui sont restés attachés jusqu'à nos jours à diverses localités du pays (2). La zone des Downs (3) (excepté sur la côte) et même la

(1) Ashdown Forest (*Evans C.* 92) Battle (*Evans B.* 1. 280) Buxted (*V. C. H. Suss.* I. 328) Chailey (*V. C. H. Suss.* I. 329) East Hoathley (*V. C. H. Suss.* 1. 329) Hastings (*Evans C.* 433) Horley (*Evans C.* 69) Horne (*Evans C.* 60) Marden (*Evans B.* 1. 198) Mountfield (*Archaeologia* XXX. IX 507) Pulborough (*Evans B.* I. 87) Shipley (*Evans C.* 435) Slaugham (*Evans B.* I. 385) Sissinghurst (*Arch. Cant.* IX 12) Speldhurst (*Evans C.* 50) Waldron (*Evans B.* I. 91).

(2) Entre autres : Appledore, Lympne, Lydd sont d'origine celtique ; Romney lui-même viendrait de « *ruimne* » qui signifie marais et n'aurait, quoiqu'on en ait dit, aucun rapport avec le Saxon « *eye* » (îlot). La tribu celtique appelée par les Saxons « *Mersc wara* » ou « habitants du marais » se maintint longtemps dans une demi indépendance. L'établissement solide d'une vieille population indigène est indiqué aussi par le nom donné à la région par les Saxons : « *Walland* », c'est-à-dire « *Land of the Welsh* », pays des étrangers. *Proc. Geol. Ass.* XXXVI, 1925. H. B. Milner et A. J. Bull *Excursion to Eastbourne and Hastings* pp. 317-320.

(3) Aldwich (*Evans C.* 500) All Hallow's Hoo (*Arch. Cant.* XI 123)

vallée de la Tamise n'ont pas fourni proportionnellement un plus grand nombre de restes que la bande des Sables Verts pour cette période.

Période romaine. — L'occupation romaine ne changea pas de manière importante la répartition de la population du Weald. Comme moyen de communication vers Londres, les Romains, évitant la forêt du Weald, se servent essentiellement de la « *Watling Street* » qui suit le sommet dégagé des Downs ; ce n'est que tardivement que fut établie une voie purement stratégique traversant le Weald en ligne droite du Sud au Nord entre Chichester et Londres par Pulborough et Dorking (1) (*Stane street*). Elle ne fut accompagnée d'aucun établissement important sur son trajet. Deux ports furent établis sur la côte : Porters Lemanis (probablement sur la bordure septen-

Ash (*Evans C. 50*) Bagshot (*V. C. H. Sur. I 250*) Battershea (*Evans B. I. 327*) Barnham (*V. C. H. Suss. I. 228*) Beddington (*Sur. Arch. Coll. VI 125*) Bexley (*V. C. H. K. I 334*) Birchington (*Evans C. 125*) Bognor (*Evans B. I. 80*), Blean (*Evans B. I. 88*) Boxley (*Evans C. 51*) Brighton (*Suss. Arch. Coll. I 268*) Buckland (*Evans B. I. 88*) Canterbury (*Proc. Soc. Antiq. Ser. 2 XVIII 279*) Chertsey (*Arch. Journ. XXVIII, 242*) Chartam (*Evans V. I. 322*) Chatham (*Evans B. I. 74*) Cliffe at Hoo (*Evans C. 435*) Cudham (*Arch. Cant. V 331*) Deal (*Arch. Cant. V. 331*) Ditton (*Arch. Journal XIX, 364*) Douvres (*Evans B. I. 52*) East Wittering (*Evans C. 162*) Eltham (*Evans C. 52*) Erith (*Evans C. 51*) Faversham (*Evans C. 560*) Ferring (*Proc. Soc. Antiq. Ser. 2. XVIII 387*) Goodwood (*Evans C. 62*) Gravesend (*Evans C. 63*) Hangleton down (*Suss. Arch. Coll. XVIII 269*) Hove (*Evans B. I. 243*) Iford (*Suss. Arch. Coll. XXIX, 134*) Isle of Harty (*Evans B. I. 110*) Kew (*Evans C. 441*) Kingston (*Arch. Journ. XXVI, 288*) Lancing (*Evans C. 110*) Leatherhead (*Evans C. 83*) Margate (*Evans C. 192*) Minster (*Evans C. 433*) Northbourne (*Evans C. 54*) Northfleet (*Evans C. 51*) Plumstead (*Evans C. 432*) Poling (*Evans C. 435*) Ramsgate (*Evans C. 204*) Reculver (*Evans C. 87*) Seaford (*Evans C. 432*) Selsey (*Evans C. 66*) Shorne (*Arch. Cant. XXIV 86*) Sittingbourne (*Arch. Cant. X, 29*) Strood (*Soc. Antiq. Mss. Mars 1839*) Swanscombe (*Evans C. 51*) Taring (*Evans C. 51*) Thanet (*Evans C. 111*) Tunstall (*Evans C. 558*) Westgate (*Evans C. 86*) Wingham (*Evans C. 540*) Woking (*V. C. H. Surr. I. 254*) Worthing (*Evans B. I. 87*)

(1) E. HULARRIER, *Historical Geography of England*, p. 56.

trionale du Romney Marsh), et ensuite Anderida, qu'on peut assimiler à Pevensey (1). Cette dernière ville devient vers la fin de l'Empire Romain la plus importante du district et la grande forêt fut appelée d'après elle « Anderida silva » (2).

Des invasions à la conquête normande (ve-xi^e siècles). — La forêt joua un rôle historique important pendant les invasions. Elle resta jusqu'au viii^e siècle, selon l'expression de Bède le Vénérable, « épaisse et inaccessible, le repaire des cerfs, des porcs et des loups » (3), et constitua une sorte de môle autour duquel se développèrent les grands mouvements de peuples de cette époque. Des Jutes, appelés par les Bretons dans l'île de Thanet occupèrent tout le territoire des « Cantii » à l'Est de la Medway. Plus tard un autre groupe de Jutes débarqués dans l'île de Wight contourna la forêt du Weald et occupa le reste du pays des Cantii à l'Ouest de la Medway. Cette rivière resta la frontière au milieu (d'où son nom : Medway) des deux établissements de Jutes. Encore de nos jours on désigne d'un nom différent les habitants du Kent qui se trouvent sur l'une ou sur l'autre rive (*Men of Kent* à l'Est — *Kentish men* à l'Ouest). Cependant un corps de Saxons débarqués dans l'île de Selsey occupaient les South Downs, la partie méridionale de la zone périphérique du Weald et y fondaient le royaume de Sussex. D'autres Saxons débarqués dans l'estuaire de la Tamise fondaient le royaume d'Essex, puis poussant vers le Sud constituaient sur la bordure septentrionale du Weald le royaume du Surrey. Enfin un dernier groupe de Saxons débarqués plus à l'Ouest (Wessex) s'avancèrent jusqu'à la lisière du Weald à travers ce qui est de nos jours le Hampshire. Ainsi sur le pourtour de l'« Andrea's Weald » comme l'appellent

(1) E. M. WARD, *English Coastal Evolution*, p. 200.

(2) E. H. CARRIER, *Historical Geography of England and Wales*, p. 143.

(3) Cité par E. H. CARRIER, *ibid.*

les Saxons (1) la base ethnique du peuplement fut complètement renouvelée et, comme presque partout ailleurs en Angleterre, les Germains dominèrent dans l'établissement final. Il est possible que l'élément celtique se soit conservé à l'intérieur de la forêt mais dans l'absence de documents historiques et par suite de la confusion apportée par les mélanges ultérieurs, l'hypothèse se réduit à n'être qu'une conjecture assez vraisemblable.

Jusqu'au ^x^e siècle l'histoire du peuplement se réduit à peu de chose. La région périphérique anciennement peuplée groupe la majeure partie des habitants en manoirs, c'est-à-dire en exploitations plus ou moins collectives concentrant la population dans de petits villages autour desquels s'étendent des champs (*Common fields*) que l'on travaille selon des règles impératives observées par tous les membres de la communauté. La forêt centrale ne s'ouvre que lentement et localement. Les manoirs du pourtour y envoient leurs porcs pour la glandée et ce sont les octrois de permis donnés à ce sujet qui marquent le mieux les progrès, d'ailleurs fort médiocres, de la colonisation à cette époque (2). Le Weald central était en somme à peine entamé.

Occupation du Weald Central (XI-XIII^e siècles). — Le grand mouvement de colonisation commença au ^x^e siècle après la Conquête Normande. Au moment de l'invasion, la barrière forestière et accidentée du Weald constitua la ligne stratégique dont Harold essaya de défendre le passage. La victoire d'Hastings attira l'attention — et un établissement de moines — sur le territoire même de la « Bataille ». Plus tard la nécessité d'organiser des

(1) E. H. CARRIER, *Hist. Geog. of England* p. 143.

(2) Les principales localités mentionnées sont Ashburnham, Brightling, Ninfeld, Mountfield, Netherfield, Whatlington, Sedlescombe, Crowhurst, Bromley, Brabourne, Aldington, Wittersham, Surrenden, Biddenden, Benenden, Shornden, Herbourne, Broxham, Hemsted, Tyhurst (R. Furley. *A History of the Weald*, Vol. I. p. 218)

communications directes entre la contrée de Londres et le duché de Normandie (1) détermina un mouvement de va et vient à travers le Weald et fut le point de départ d'une occupation complète du pays. Enfin, la grande forêt constituait une sorte de territoire vierge où les coutumes du début de l'âge féodal, généralement très dures pour l'occupant du sol, ne s'étaient — faute d'occupants — naturellement pas établies. Le Weald dut apparaître au paysan du ^x^e siècle, comme une espèce d' « Amérique » où l'on pouvait, à force de travail, se créer une vie indépendante des traditions qui pesaient sur les régions plus anciennement occupées. Aussi une partie de la population de la zone des Sables Verts se détacha-t-elle de ses vieilles résidences pour s'établir dans le pays neuf (2). Parmi les traces matérielles de cet esprit et de ce mouvement, il faut marquer la grande rareté dans le Weald central des « *common fields* » impliquant une exploitation plus ou moins collective du sol telle qu'elle était pratiquée couramment dans les Sables Verts à cette époque.

C'est que, au moment où eut lieu la colonisation du Weald central, le système d'exploitation en commun n'était plus qu'un reste du passé qui se maintenait avec

(1) Bien que la question ait été l'objet de controverses, il ne faut très vraisemblablement pas rapporter à ce besoin de liaison la constitution des « *rapes* » du Sussex. C'étaient des divisions territoriales au nombre de 5 dont les limites partant de la mer se dirigeaient régulièrement du Sud vers le Nord à travers la forêt encore pour la plus grande partie intacte. Elles portaient le nom de la ville principale de chaque section : Hastings, Pevensey, Lewes, Bramber et Arundel. A l'exception de Pevensey (qui fut donné au Comte de Mortain, demi-frère du Conquérant) les *rapes* furent distribuées à des seigneurs Normands dont les domaines personnels occupaient de l'autre côté de la Manche une position exactement symétrique à chacune de ces divisions ce qui souligne l'importance attachée à l'idée de communication (Cf. J. H. Round and L. F. Salzman. *Domesday Book* pp. 351-353 V. C. H. Suss. I).

(2) V. C. H. Sur IV. E. E. MALDEN, *Social and Economic history of Surrey*. p. 416.

plus ou moins de modifications dans les lieux où il était implanté depuis longtemps, mais que l'on ne songeait pas à introduire dans un territoire nouveau (1). Il en résulta dans le Weald central un mode de groupement humain différent de celui qui existait sur le pourtour. Alors que dans les Sables Verts les habitants restent groupés en villages autour desquels leurs champs s'étaient, dans le centre on rencontre un habitat dispersé, chaque exploitant vivant isolé au centre de son petit domaine. Pendant deux ou trois siècles, la population de cette région centrale fut certainement fort peu dense : les ressources les plus importantes consistaient dans l'abattage de bois et l'élevage de troupeaux de porcs nourris surtout des glands trouvés dans la forêt. Ces deux industries ne permettent pas de supposer l'existence de très forts établissements humains. La culture ne pénétra qu'ensuite et progressivement de la périphérie vers l'intérieur.

Il est curieux de considérer à ce sujet l'onomastique de la région. Les mêmes désinences d'origine médiévale se rencontrent fréquemment dans tout le pays avec des significations déterminées. Trois d'entre elles sont surtout caractéristiques : Hurst qui indique toujours une forêt dense, Den qui marque une vallée boisée où paissent des troupeaux (ordinairement des porcs) et Field ou Fold qui désigne une clairière généralement cultivée (2). On a pu dresser des tables statistiques (3) indiquant dans quelles sections du pays chaque terminaison se rencontre le plus fréquemment. L'étude de ces statistiques

(1) Cf. A. DEMANGEON, *De l'influence des régimes agraires sur les modes d'habitat dans l'Europe occidentale* (Compte rendu du Congrès Intern. de Geogr. Le Caire 1925, T. IV, pp. 92-97) et *Sur. Arch. Coll.*, XX. H. E. MALDEN, *Villénage in the Weald of Surrey*, p. 143.

(2) M. C. DELANY, *The historial Geography of the Wealden Iron Industry*, p. 13.

(3) I. TAYLOR, *Words and places* p. 361. Cité par W. Topley, *Geol. of the Weald*, p. 299.

montre clairement la marche du peuplement. Il y a 195 « Hurst » dont 16 sur le pourtour, 101 dans la Plaine du Weald et 78 dans le Haut Weald. Il y a 143 « dens » dont 13 sur le pourtour, 54 dans la plaine et 76 dans le Haut Weald. Il y a 126 « fields ou folds » dont 12 sur le pourtour, 73 dans la Plaine et 41 dans le Haut Weald. Il est clair que c'est le Weald central qui comprend la grande majorité des établissements médiévaux considérés ici. De plus il est évident que les habitants venant d'une région comparativement peu boisée ont été frappés dès l'abord par la quantité de bois rencontrés dans la Plaine du Weald (101 Hursts). Dans le processus du défrichement ils ont au début mis en culture les clairières de la Plaine (73 fields ou folds contre 41 seulement dans le Haut Pays) pendant qu'ils envoyaient leurs troupeaux de porcs paître surtout plus avant dans l'intérieur (76 dens dans le Haut Weald).

On peut considérer l'occupation générale du terrain — de manière évidemment encore un peu lâche — comme pratiquement terminée à la fin du XIII^e siècle. En effet à cette époque la plus grande partie des paroisses sont constituées : ce qui prouve l'existence d'un peuplement stable cimenté par une organisation administrative locale. Comme certaines paroisses sont omises dans le document capital sur ce sujet (1), il est permis de penser ou bien que quelques enclaves reculées et d'ailleurs très réduites étaient encore inoccupées à ce moment, ou plutôt qu'elles étaient faiblement habitées et avaient été administrativement englobées dans les limites d'autres paroisses qui sont mentionnées et qui furent scindées ultérieurement. Ce fait prouve aussi que le mouvement d'occupation venait juste de prendre fin ou allait se terminer aux environs de cette date.

(1) Pope Nichola's Taxation (1291). *Record Commission*, p. 206. Cité dans V. C. H. Sur, II, p. 9.

A l'époque même où s'effectuait le peuplement du Weald central un mouvement différent quoique par certains côtés solidaire, groupait tout le long de la côte des agglomérations urbaines considérables pour l'époque. Le commerce et les relations maritimes, entre l'Angleterre et le Continent n'étaient pas négligeables avant la conquête ; ils acquirent soudain, avec l'installation des Normands de l'autre côté de la Manche, une importance économique et politique de premier plan. Les villes de la côte du Weald, se trouvant sur la voie de communication la plus courte, bénéficièrent du mouvement et prospérèrent. Tout le littoral se couvrit d'agglomérations urbaines importantes : Pevensey, Hastings, Winchelsea, Rye, Romney, Hythe. La Confédération des « Cinq Ports » (1) constituait une organisation puissante monopolisant pratiquement le commerce maritime sur cette partie importante de la côte anglaise, fournissant au roi les vaisseaux dont il pouvait avoir besoin et jouissant en échange de droits et de privilèges qui lui conféraient une autonomie presque complète. Les Cinq Ports entrèrent dans l'ère de la décadence à la fin du XIII^e siècle pour des raisons surtout physiques : l'envasement des baies et la destruction des promontoires qui fournissaient les abris éloignèrent progressivement la navigation de ces parages. A la fin du XIV^e siècle l'activité maritime était presque nulle. Sa décadence amena naturellement une forte réduction de la population côtière qui en vivait.

Période de stagnation (XIV^e et XV^e siècles). — Le XIV^e et le XV^e siècles furent pour toute la région une période de stagnation sinon de recul. L'occupation du district forestier effectuée dans son ensemble au siècle précédent ne fait plus de progrès marqués. La Peste Noire (*Black*

(1) Fondée à l'origine pour la protection de la pêche et du commerce des harengs - comprenant primitivement Douvres, Sandwich, Hythe Romney, Hastings.

Death) qui sévit sur toute l'Angleterre en 1348-49 (1) et réduit, semble-t-il, la population de moitié n'épargne pas spécialement la région étudiée ici et y enlève vraisemblablement la même proportion d'habitants que partout ailleurs. La révolte des paysans (1381) prouve que les conditions de vie sont fort précaires à la fin du siècle. Enfin les pertes d'hommes causées par les défaites de la fin de la Guerre de Cent Ans et surtout par les conflits de la Guerre des Deux Roses (1455-1485) contribuent à limiter la croissance de la population. Le centre du pays est toujours fortement boisé et ne comprend guère que des établissements clairsemés. La zone périphérique, adonnée plus complètement à l'agriculture, reste la région la plus vivante. Pourtant si le nombre global des habitants et leur répartition varient peu — un changement capital se produit dans leurs conditions de vie. Il est en rapport avec une transformation économique et sociale qui se préparait depuis longtemps : la désorganisation du vieux système manorial. La plupart des paysans abandonnant spontanément les terres acquièrent une indépendance complète et les landlords obtinrent le droit de disposer librement de la plus grande partie du sol. Ce bouleversement qui ne se produisit que graduellement (mais avec sans doute le plus d'intensité pendant les années qui suivirent la Peste Noire (2) n'affecta d'ailleurs pas sensiblement au début le groupement de la population.

Désagrégation des villages et prépondérance du Weald Central (xvi^e siècle). — Le xvi^e siècle marque dans l'histoire du peuplement du Weald un tournant d'une importance extrême. A cette époque prirent place simultanément deux phénomènes économiques qui bouleversèrent de manière totale les anciennes formes de groupement et de répartition : ce furent les *enclosures* et le développement de l'industrie du fer.

(1) J. A. R. MARRIOTT, *The English Land system*, p. 30.

(2) J. A. R. MARRIOTT, *The English Land system*, pp. 42-45.

Les *enclosures* du xvi^e siècle, lointaine conséquence de la dissolution du système manorial, furent effectuées pour réunir en un seul bloc compact et facile à travailler les exploitations dont les différents champs avaient été jusqu'alors séparés et dispersés à travers le territoire de l'ancien manoir (1). Cette installation de clôtures continues autour de parcelles indépendantes et isolées les unes des autres était d'autant plus nécessaire que — en partie par suite du développement de l'industrie du fer — la main-d'œuvre agricole devenait rare dans la région et que l'on assistait à un très ample mouvement de substitution des pâturages à la culture. Ce phénomène, commun à toute l'Angleterre, n'affecta guère le Weald central où le système manorial n'avait jamais été fermement implanté et où la population avait toujours vécu dans des habitations dispersées et indépendantes. Il modifie par contre très profondément l'équilibre de la région des Sables Verts. Les anciennes agglomérations villageoises, situées au centre des champs jadis travaillés sous le régime d'une discipline collective, se dissolvent presque toutes et les habitants, se dispersant, vont vivre chacun au centre de la parcelle qu'ils exploitent. Donc la disposition de l'habitat prend à ce moment sur le pourtour du Weald une forme similaire à celle qui existait depuis longtemps dans le centre, avec de très petits villages et la majorité des cultivateurs vivant à proximité de leurs champs respectifs. D'autre part la substitution générale des pâturages aux cultures va de pair avec une réduction de la main-d'œuvre — donc de la population totale. La zone périphérique qui depuis les temps préhistoriques avait été de manière régulière la région la plus peuplée par suite de la richesse de ses cultures, perd au moins partiellement une de ses causes de prééminence. Or précisément à ce moment

(2) Cf. ci-dessous propriété, p. 340, et J. A. R. MARRIOTT, *English Land System*, p. 60.

le Weald Central devient un grand centre d'attraction pour la vie humaine, par suite de l'expansion soudaine de l'industrie du fer (1) à partir du règne d'Henri VIII. L'extraction du minerai, l'abattage et le transport du bois employé comme combustible, le travail dans les fonderies et les forges nécessitent une main-d'œuvre beaucoup plus abondante que celle que pouvait fournir la maigre population qui se trouvait jusqu'alors dans la région. Comme cette demande d'ouvriers coïncidait avec le déracinement de nombreux travailleurs agricoles par suite du mouvement des *enclosures*, on peut conclure qu'un large afflux se produisit vers le nouveau centre industriel. Des ouvriers ont pu et ont dû arriver de bien des points différents de l'Angleterre mais il est certain que surtout à une époque où les déplacements à longue distance ne se faisaient pas sans grandes difficultés, ni même sans quelque danger, la grosse masse des nouveaux venus avait pour origine la région toute voisine des Sables Verts. Une série de documents (2) permet de déterminer où se trouvaient les principaux centres à la fois de production et de population à la fin du xvi^e siècle. Le district principal formait un bloc au milieu du Weald, surtout dans la région Est, enclos approximativement par une ligne passant par Ashburnham, East Hoathley, Cuckfield (au Sud) Slaugham, Ifield (à l'Ouest), Lingfield, Ashurst, Tonbridge, Horsemonden, Biddenden (au Nord), le Romney Marsh et la mer (au Sud-Est). Il y avait un centre secondaire plus à l'Ouest entre Kirdford, Chiddingfold et Cranleigh. Il y avait en outre bien d'autres points éparpillés (3).

(1) M. C. DELANY, *The historical Geography of the Wealden Iron Industry*, p. 26.

(2) En particulier une liste dressée au temps d'Elisabeth par une commission du Conseil Privé des manufactures autorisées à fabriquer des armes et munitions (Citée dans *Suss. Arch. Coll.*, III, pp. 244-246).

(3) M. C. DELANY, *The Historical Geography of the Wealden Iron Industry*, pp. 28 et 29.

Les villes de la côte, surtout Rye, Pevensey et Hastings (1) par lesquelles se fait une partie de l'exportation acquièrent de nouveau, au moins temporairement, une certaine importance. L'industrie du fer eut un résultat plus important que l'existence momentanée de quelques centres de population. Grâce à elle le Weald s'ouvrit définitivement. Le bois était le combustible employé à cette époque en métallurgie et la grande forêt ne fut bientôt plus réduite qu'à l'état de lambeaux — ou de souvenir (2). Dans les lieux écartés, partout où cela était possible, la culture se développa, pour l'alimentation du nouveau surcroît d'habitants qui, à cette époque de transports difficiles, devaient trouver leur nourriture sur place. Les hommes s'installèrent ainsi partout où peu d'années auparavant ne se trouvait que la forêt. Enfin le Weald, devenant un gros marché en même temps qu'une région où la main-d'œuvre est abondante, voit se créer et grandir une multitude d'industries secondaires qui nourrissent aussi de nombreux ouvriers et qui n'étant pas, comme l'industrie du fer, fixées à une région déterminée, refluent en partie vers la zone périphérique.

La dissolution des monastères aux environs de 1538, renforça les phénomènes mentionnés ci-dessus : les champs appartenant aux moines passèrent à des propriétaires qui s'empressèrent de procéder aux *enclosures* ; les pauvres qu'ils assistaient se trouvant sans ressources allèrent sans doute en partie travailler dans les nouvelles industries. Les monastères étaient d'ailleurs fort peu nombreux dans le Weald, les plus importants se trouvaient sur la

(1) M. C. DELANY, *The historical Geography of the Wealden Iron Industry*, p. 39.

(2) W. LAMBARDE, « *Perambulation of the Weald* » p. 4 rappelle que le Weald était « in times past nothing but a desert and waste wilderness, not planted with towns or peopled with men, but stored with herdes of deere and droves of hogges only ».

périphérie (1). Au centre ils étaient plus rares (2) et surtout plus petits. Leur disparition accentuée simplement de manière légère les nouvelles tendances qui déterminent la répartition du peuplement, caractéristique du xvi^e siècle : l'ensemble du pays est prospère et peuplé. La zone des Sables Verts perd quelque peu de sa population et de sa prépondérance ; elle voit la majeure partie de ses habitants se disperser dans des demeures plus ou moins isolées. Le centre bénéficie d'une énorme augmentation de densité par suite de la poussée industrielle rapide et la forêt qui constituait l'obstacle essentiel à l'occupation humaine disparaît et fait place à de nombreuses petites exploitations.

Apparition des conditions modernes (xvii^e-xviii^e siècles). — Ces conditions varient peu dans la première moitié du xvii^e siècle. Mais ensuite commence une décadence nette de l'industrie du fer (3), puis bientôt après des autres industries. Il y aura des survivances locales jusqu'à la fin du xviii^e siècle (4). Mais la masse des ouvriers cesse de bonne heure de trouver un gagne pain sûr dans les forges ou dans les ateliers. Une partie dut quitter le pays, d'autres se tournèrent sans doute vers l'agriculture et bientôt dès le début du xviii^e siècle se forma un

(1) Newark, Chanoines Augt. (V. C. H. *Sur* II 102) ; Guildford Dominic. — (*Ibid.* 125) ; Reigate - Ch. August.- (*Ibid.* 294) ; West Peckham - Hospital. (V. C. H. K. II 175) ; Malling - Benedict. (*Ibid.* 146) ; Aylesford - Carmel.- (*Ibid.* 175) ; Boxley - Cisterc.- (*Ibid.* 153) ; Monks Horton - Clunis. - (*Ibid.* 151) ; Hardham - Ch. August.- (V. C. H. *Suss.* II 74) ; Winchelsea - Francisc.- (*Ibidem.* 96).

(2) Battle, Benedic. (V. C. H. *Suss.* II 587) ; - Hastings, Ch. Aug. (*Ibid.* 77), - Robertsbridge, Cisterc. (*Ibidem* 73) ; - Shulbred, Ch Aug. (*Ibidem* 82) ; - Dureford, Prémontré (*Ibid.* 91) ; - Tonbridge, Ch. Aug. V. C. H. K. II 162) ; - Cambwell, Ch. Aug. (*Ibid.* 160) ; - Mottenden Trinit. (*Ibid.* 205) ; - Bilsington Ch. Aug. (*Ibid.* 150) ;

(3) M. C. DELANY, *The historical Geography of the Wealden Iron Industry*, p. 30.

(4) *Ibidem*, p. 32.

équilibre nouveau dont les traits essentiels ont duré jusqu'à une époque fort rapprochée et dont certains éléments subsistent encore de nos jours : l'agriculture constitue la ressource principale du district et la très grosse majorité de la population est essentiellement rurale. Elle est répartie à peu près régulièrement sur toute l'étendue du pays, mais avec plus forte densité dans les régions plus fertiles : la zone périphérique reprend son ancien avantage et le centre, peu riche et mal pourvu de routes, est moins peuplé et bientôt plus arriéré. Les villes sont fort peu développées : ce ne sont que des lieux de passages et surtout des marchés agricoles. Le XVIII^e siècle n'apporta pas de transformations notables (1) ; mais par suite des conditions de vie meilleures la population augmente sans doute de manière générale. Les perfectionnements techniques de l'agriculture, si considérables en Angleterre à cette époque, — et l'accroissement de richesse et de population corrélatifs — se font sentir surtout sur la périphérie, le centre marquant un léger retard. Mais dans l'ensemble les changements relatifs sont peu considérables.

Situation au début du XIX^e siècle. — Au début du XIX^e siècle, lorsque l'équilibre est rétabli après les quelques perturbations de la période napoléonienne la situation est la suivante (2) : l'ensemble de la région avait en 1821 une population de 336.000 habitants environ (3),

(1) Le second mouvement des *enclosures* qui a lieu à cette époque eut de l'importance dans l'histoire de la propriété mais n'eut que des répercussions tout à fait minimales sur la répartition de la population dans la région considérée.

(2) Tous les chiffres de population et de densité indiqués ci-dessus ont été calculés directement d'après les données des recensements décennaux publiés par le Gouvernement anglais.

(3) Une exactitude absolue dans les chiffres de population globaux n'a pu être obtenue par suite de la forme irrégulière des paroisses, constituant les unités de recensements, qui chevauchent parfois sur des formations différentes.



Population en 1821

Chaque point représente 200 habitants

ce qui représente une densité de 58 habitants au kilomètre carré. Le trait le plus frappant est l'homogénéité de la répartition. Les habitants sont répandus de manière presque uniforme sur toute la surface du pays. Néanmoins la zone du pourtour (Sables Verts et Gault) est nettement plus peuplée que le reste. Elle a 149.000 habitants c'est-à-dire une densité de 71 au kilomètre. Dans cette zone, c'est la région agricole fertile de Maidstone qui vient en tête avec 42.000 habitants (99 au kilomètre carré) suivie de près par Ashford : 22.500 habitants (densité 98). Le groupe du Holmesdale (densité 68) et de Farnham (densité 60) viennent au deuxième rang. La bordure des South Downs plus somnolente n'a qu'une densité moyenne de 51 habitants dans le voisinage d'Eastbourne et de 50 aux environs de Midhurst (ensemble 32.000 habitants). Le Weald central ne vient qu'ensuite : le Haut Weald a 108.000 habitants (54 au kilomètre carré) dont la plus grande partie se trouve dans la région relativement fertile du Nord-Est. Comme c'était là aussi que se trouvait jadis le centre de l'industrie du fer, on peut voir peut-être dans cette condensation de la population un reste des agglomérations qui existaient là un siècle auparavant. La Plaine du Weald est moins favorisée avec seulement 65.000 habitants et une densité de 48 au kilomètre carré. Les marais, peu favorables à l'habitat humain de par leur constitution physique et le genre de ressources qu'ils présentent arrivaient au dernier rang avec 13.500 habitants dont 12.000 (densité 43) pour le Romney Marsh et 1.500 (densité 31) pour le Pevensey Marsh.

II. — LES GRANDS PHÉNOMÈNES CONTEMPORAINS

Bien que cette répartition de la population au début du XIX^e siècle puisse être considérée comme la base du peuplement moderne, trois mouvements contemporains

sont venus y apporter des modifications très importantes. Ce sont : le développement urbain, l'évolution agricole et la création de districts de villégiature. Ces trois mouvements sont souvent corrélatifs ou se présentent comme des aspects différents d'un seul grand phénomène qui a causé et qui explique presque toutes les transformations produites : la croissance gigantesque de la ville de Londres.

Développement urbain. — Le développement des villes constitue un trait caractéristique de la vie humaine en Angleterre et dans toute l'Europe au ^{xix}^e siècle. Dans le Weald il ne prit pas, pendant longtemps, une très grande ampleur : il n'existait dans la région aucune source de matières premières permettant à l'industrie de se développer largement et surtout la proximité de Londres bloquait la voie vers la constitution de grands centres urbains indépendants. Le mouvement de population de la campagne vers la ville a sans doute lieu ici comme partout ailleurs, mais les villes du Weald n'en profitent que de manière infime : le centre de Londres attire invinciblement et absorbe tout le flux des cultivateurs déracinés. Aussi la proportion de la population urbaine par rapport à la population totale resta longtemps très faible : elle était de 25 % en 1821 et de 35 % seulement en 1871. Ce n'est qu'à une époque récente que le mouvement s'est accentué. Mais le développement contemporain des villes du Weald s'explique surtout par un singulier renversement d'influence de l'agglomération londonienne. La population de Londres grandissant de manière démesurée reflua sur les environs. Les agglomérations urbaines du Weald dont la croissance avait été naguère paralysée par le voisinage de la capitale reçurent de celle-ci un tel flot de résidents, dans le dernier demi-siècle, que la population urbaine finit par dépasser la population rurale. Elle comprenait en 1921, 51 % de la totalité des habitants (455.000 sur 881.000). Néanmoins, l'influence débilite exercée par Londres sur

les villes de la région du Weald est nette et caractéristique. Il y a un assez grand nombre de petits centres dont la population globale est relativement importante — mais il n'y a pas à proprement parler de grande ville. La plus forte agglomération (Hastings) n'atteignait pas, en 1921, 66.500 habitants. Et en tout cas aucune forte communauté urbaine indépendante de Londres n'a pu réussir à s'établir et à se développer. Le Weald, malgré un récent développement des villes demeure une région où l'habitat rural garde une importance essentielle.

Evolution agricole. — L'évolution agricole elle aussi se fit en fonction de l'accroissement de Londres. L'existence de cet énorme marché et l'établissement des chemins de fer rendant son accès très facile donnèrent des possibilités de vente et de bénéfices que les agriculteurs du Weald n'avaient jamais connues auparavant. Les zones fertiles, susceptibles de large développement agricole prospérèrent de manière inouïe. Les régions moins favorisées restèrent en arrière et alors s'établit entre les différentes sections du Weald une différenciation très accentuée. Du point de vue du peuplement, la conséquence fut une augmentation de population très considérable dans les régions agricoles fertiles : dans les deuxième et troisième quarts du xix^e siècle, dans la région de Maidstone par exemple la population augmente de 75 % entre 1821 et 1871. Cet accroissement se fait essentiellement dans la population rurale. Après 1871, l'agriculture anglaise entre dans une période de crise. La concurrence étrangère sur le marché de Londres limite très étroitement l'expansion économique et par suite le peuplement des régions agricoles riches du Weald : dans la région de Maidstone, qui est le cas le plus typique, l'augmentation de 1871 à 1921 n'est plus que de 25 %. A partir du dernier quart du xix^e siècle la fertilité du sol cesse d'être un élément capital dans le mouvement de la densité.

Districts de résidence. — Le phénomène qui certai-

nement eut le plus d'importance et d'envergure fut le récent débordement de Londres sous forme de districts de résidence (*residential districts*). Les raisons qui localisent les nouveaux venus dans tel ou tel district peuvent se ramener à deux : la facilité d'accès de Londres et les attractions présentées par la localité. La première est d'extrême importance. La distance de Londres en ligne droite, constitue un facteur déterminant pour tout le revers Nord du Weald, surtout depuis le développement des transports automobiles. Mais l'élément peut-être capital à ce sujet, est l'existence de lignes de chemin de fer assurant un mouvement rapide et régulier. Les lignes munies de trains rapides et fréquents, notamment celles de Londres à Hastings, à Eastbourne et à Brighton se peuplent de manière presque continue d'agglomérations nouvelles. Une simple inspection de la carte montre la disposition caractéristique de ces trainées d'habitations s'allongeant presque toutes du Nord au Sud. — Parmi les éléments d'attraction, la mer, puis le décor sauvage et romantique viennent au premier plan. Les plages propices aux bains de mer — dont sont exclus presque en totalité les « marshes » — fourmillent d'habitants plus ou moins temporaires. Les sites rocheux et boisés de l'intérieur ont aussi leurs fidèles : ainsi par un curieux renversement des conditions de vie humaine, ce sont souvent les endroits les plus stériles, les plus ingrats et pendant longtemps les plus déserts qui deviennent aujourd'hui des centres de population dépassant les régions fertiles et autrefois les plus recherchées. Les deux séries de conditions : transport aisé et localité intéressante doivent coïncider pour l'établissement d'un district de résidence. Les régions pittoresques mais peu accessibles et les régions facilement accessibles mais banales n'attirent personne.

On peut distinguer trois zones de résidence principales : une bande longue et assez étroite s'étend sur toute la lisière Nord du Weald, touchant presque Maidstone d'une

part, Farnham de l'autre à ses extrémités. On trouve une multitude de petites agglomérations installées sur une série de collines qui présentent un terrain sec ; elles sont exposées au soleil du midi ; leurs ondulations donnent une grande variété au paysage ; les bruyères qu'on rencontre ça et là ajoutent cette note sauvage qui plait aux habitants des villes ; il y a enfin une vue magnifique sur le Weald central. Comme la distance (en ligne droite) jusqu'à Londres n'est que de 30 à 60 kilomètres selon les points considérés, cette région est un des districts de résidence les plus favorisés du Sud de l'Angleterre.

Le Haut Weald a un charme plus frappant avec ses vallées encaissées, ses forêts sombres et ses rochers abrupts. Le coût des résidences y est souvent moins élevé qu'ailleurs. Comme les communications avec Londres sont moins faciles que dans la zone précédente c'est là surtout que les chemins de fer ont joué un grand rôle. Quelquefois une zone de résidence peut s'étendre sur la Plaine du Weald, profitant précisément de la proximité d'une gare sur une grande ligne ; mais ce n'est pas la règle générale. Les principaux points de groupement sont : Tunbridge Wells — qui possède l'attraction supplémentaire de sources d'eau minérale curative — Hayward's Heath, Wivesfield, Burgesshill, East Grinstead, Horsham.

Le troisième groupe est celui qui borde la côte. Il est le plus populaire et attire le plus grand nombre de résidents temporaires. C'est en partie grâce à lui que les centres du Haut Weald ont pu se constituer. Il a amené l'établissement de services de communications régulières et rapides et a fait largement connaître aux voyageurs de Londres la section de pays intermédiaire. Brighton — qui se trouve en dehors du Weald — a joué de ce point de vue un rôle prépondérant. Les villes principales du Weald sont Eastbourne, Bexhill, Hastings, Saint-Leonards Hythe, Sandgate et Folkestone.

Le grand mouvement d'envahissement du Weald par les Londoniens est en partie compensé par l'exode des habitants du Weald hors de leur pays. La plupart d'entre eux sont attirés par Londres mais certains vont aussi dans d'autres parties de l'Empire Britannique. Les documents publiés ne permettent en aucune façon de les suivre de manière précise. Il est également impossible d'évaluer le nombre à peu près exact des personnes qui quittent le Weald ou de celles qui viennent s'y installer parce que les statistiques ne mentionnent pour chaque localité que le résultat démographique final de gain ou de perte par migration. Pour l'ensemble de la région il est incontestable que le gain par immigration (surtout de Londoniens vers le Weald) excède notablement les pertes par émigration (d'habitants du Weald vers l'extérieur). Au total, pour la période qui s'étend entre les deux recensements de 1911 à 1921, le Weald a, toute perte par émigration déduite, gagné 36.000 habitants par ces déplacements ; ce chiffre représente plus du tiers de l'augmentation générale de la population pendant la même période (90.000). Les pertes viennent surtout de la campagne : les districts ruraux ont perdu dans les dix années considérées 6.000 personnes par le mouvement immigration-émigration ; les districts urbains et les « *boroughs* » ont dans la même période gagné 42.000 (1) habitants par le même ensemble de phénomènes. En somme le Weald bien que perdant par émigration une partie considérable de sa population (surtout venant de la campagne) gagne un nombre bien supérieur d'habitants (venant surtout de Londres et s'établissant dans les villes) par le mouvement d'immigration.

Naissances. — La balance de l'augmentation (54.000) est causée par l'excédent des naissances sur les décès. Elle

(1) Chiffres calculés d'après le recensement de 1921. *General Tables. Population.* pp. 10-45.

est peu considérable : 62 pour 1.000 habitants pour la période 1911-1921. Il est vrai qu'il doit être tenu compte des trous causés dans la population par la guerre et par les épidémies qui l'ont suivie. L'excédent des naissances sur les décès est beaucoup plus fort dans les campagnes du Weald (31.000) que dans les agglomérations urbaines (23.000) (1). Le contraste est d'autant plus accentué que la population urbaine est légèrement supérieure à la population rurale. Ce phénomène, est aisément explicable par les mœurs relativement simples de certains éléments de la population des campagnes, surtout dans le Haut Weald, et par le caractère essentiellement urbain du grand mouvement de propagande pour « *birth control* » dans l'Angleterre moderne.

III. — RÉPARTITION ET DENSITÉ

Mouvement général de la population. — Sous l'influence des phénomènes étudiés plus haut, la population du Weald a augmenté de manière très régulière dans sa ligne générale (bien que très variée si l'on considère les différentes régions du pays). En 1821 la population était de 336.000 habitants (densité 58). De 1821 à 1861 la population a crû régulièrement sur toute la surface du Weald, la densité augmentant de 5 à 7 habitants au kilomètre carré dans le courant de chaque décade. A partir de 1861 le mouvement s'accroît et jusqu'en 1901 l'augmentation de la densité varie de 11 à 13 habitants de plus au kilomètre carré entre chaque recensement. Il y a un léger ralentissement d'augmentation entre 1901 et 1911. Dans la suite, la guerre réduisit évidemment le nombre des habitants masculins dans le pays mais donna une impulsion nouvelle

(1) Chiffres calculés d'après les données du recensement de 1921.
Ibidem.

au mouvement de migration des Londoniens qui préféraient le calme de la campagne à la fièvre de la capitale, souvent visitée par les aéronefs ennemis. Après la fin des hostilités le mouvement continua, si bien que la densité telle qu'elle ressort des chiffres donnés par le

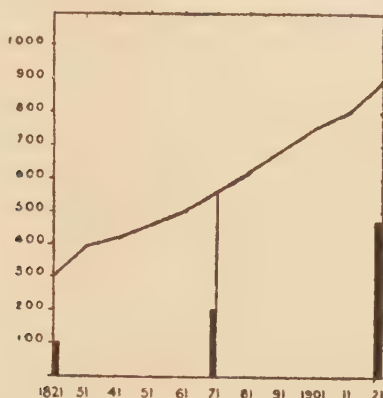


Fig. 17.

Population du Weald (milliers d'habitants)

(Le jambage gras indique la proportion de population urbaine)

recensement de 1921 par rapport à 1911 montre un accroissement de 16 habitants au kilomètre carré : au total 880.000 habitants (densité 153) (1).

(1) Population et densités générales du Weald calculées d'après les chiffres donnés pour chaque paroisse, par les différents recensements.

	habitants	Densité
1821	336.000	58
1831	379.000	65
1841	418.000	72
1851	450.000	78
1861	483.000	83
1871	554.000	96
1881	622.000	108
1891	691.000	120
1901	757.000	131
1911	790.000	137
1921	880.000	153

Evolution locale de la répartition. — Si l'on considère au lieu de l'ensemble de la région chaque district du Weald en particulier on constate un changement très net. Jusqu'aux environs de 1871 les différentes régions se peuplent de manière comparativement égale et lente. Mais à partir de cette date, coïncidant avec la plus grande expansion de Londres, une différenciation se produit : certaines zones voient le nombre de leurs habitants s'accroître de manière extrêmement rapide — d'autres restent considérablement en arrière. Si bien qu'aujourd'hui, on ne retrouve plus cette uniformité de répartition qui était un des traits caractéristiques du peuplement du Weald au début du xix^e siècle.

Les régions d'Eastbourne, d'Ashford, de Farnham et le Holmesdale ont chacune au moins triplé leur population depuis un siècle (1). Il y a des nuances entre elles ; mais elles peuvent être néanmoins mises dans un même groupe : la proximité de Londres ou celle de la mer a fait leur fortune comme districts de résidence. Leur accroissement est un phénomène surtout du dernier demi siècle. Le Haut Weald a progressé de manière presque aussi importante mais ses progrès ont été très réguliers (2) et ne montrent à aucune date augmentation très rapide ou ralentissement marqué. La courbe montrant les variations de la densité de sa population coïncide de manière presque rigoureuse

(1)

REGIONS	1821		1921	
	population	densité	population	densité
Ashford....	22,000	98	70,200	313
Eastbourne.	11,000	51	73,300	339
Farnham...	32,000	60	108,400	203
Holmesdale.	20,000	68	65,000	221

(2)

HAUT WEALD :

1821		1871		1921	
population	densité	population	densité	population	densité
108,000	54	221,000	101	317,000	159

avec la courbe établie pour l'ensemble de la région Wealdienne. La région de Maidstone (1) n'a guère plus que doublé depuis 1821. Son augmentation a été considérable de 1821 à 1871 : sa fertilité lui permettant de

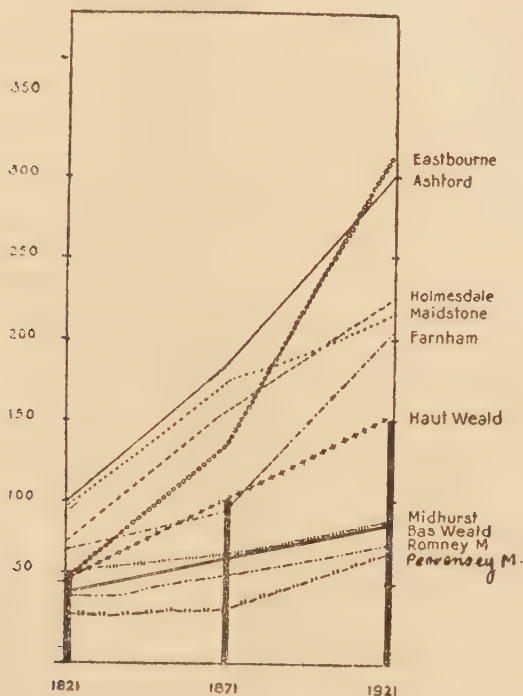


Fig. 18.
Densité de la population au km².

profiter plus que toute autre région de la prospérité de l'agriculture à cette époque. Mais depuis la crise agricole l'augmentation a été extrêmement ralentie, à peine plus

(1)		MAIDSTONE :			
1821		1871		1921	
population	densité	population	densité	population	densité
42.000	99	73.000	174	92.500	218

rapide en fait que celle des contrées les plus somnolentes du Weald. Si l'augmentation relative dans le dernier demi siècle a été faible, l'importance absolue de la région reste primordiale. En 1821 elle avait la plus forte densité de toutes les sections considérées : 99 habitants au kilomètre carré. Elle a simplement perdu quelque peu de sa primauté. Elle ne vient plus aujourd'hui qu'au quatrième rang, mais sa densité reste néanmoins très supérieure à la moyenne. Une dernière catégorie peut englober les régions de la Plaine du Weald, de Midhurst, du Romney Marsh et du Pevensey Marsh (1) qui, ne disposant que de ressources agricoles modestes, et se trouvant, pour des raisons diverses, exclus du bénéfice des résidents d'origine londonienne, n'ont progressé que de manière extrêmement lente. La région de Midhurst n'a augmenté que de 20 % depuis un siècle — la Plaine du Weald de 40 % environ. Les « Marshes » de 48 %.

Densité actuelle : Au terme de cette évolution la densité se répartit de nos jours de la manière suivante. Les régions les plus peuplées sont celles d'Eastbourne et d'Ashford avec des densités respectives de 339 et 313 habitants au kilomètre carré. Ce sont des contrées fertiles. Mais elles doivent surtout leur prééminence à la proximité de la mer qui a déterminé la formation de gros districts de résidence et, dans le cas particulier de Folkestone, amené un groupement local de pêcheurs et de personnes vivant du transit avec le continent. En second lieu vient le Holmesdale avec 221 habitants au kilomètre carré qui doit la plus grande partie de ses habitants au déve-

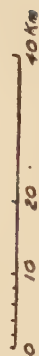
(1)

	1821		1872		1921	
	population	densité	population	densité	population	densité
P. Weald. .	65.000	48	80.000	59	102.000	75
Midhurst. .	21.000	50	24.000	58	66.300	63
R. Marsh. .	12.000	43	15.000	54	22.500	82
P. Marsh. .	1.500	31	17.00	35	2.800	58



Population en 1921

Chaque point représente 200 habitants



Echelle $\frac{1}{750320}$

loppement suburbain de Londres. Ensuite les régions de Maidstone (densité 218) et de Farnham (densité 203) combinent les ressources agricoles - naguère suffisantes pour assurer à elles seules la fortune et la croissance rapide de la population, mais perdant aujourd'hui quelque peu de leur importance relative - avec un accroissement graduel du nombre des résidents venus de la capitale voisine. Bien après se présente la masse du Haut Weald (159 habitants au kilomètre carré) moins fertile, plus éloigné de Londres mais constituant un centre d'attraction par le pittoresque de ses paysages. Enfin la Plaine du Weald (75 habitants) assez fertile mais plate et banale, ne profitant que fort peu du peuplement d'origine londonienne, reste très en arrière. Le Romney Marsh (82) et le Pevensey Marsh (58) sont peu peuplés : leurs habitants se concentrent dans d'anciennes petites villes souvent très pittoresques. La région de Midhurst (63) somnole comme un aimable petit coin de province écartée.

Groupement actuel. — Si l'on considère non plus la densité mais le chiffre absolu de la population, on voit aujourd'hui comme au début du XIX^e siècle, que la zone périphérique groupe le plus grand nombre d'habitants. Elle compte (1921) 461.000 habitants, c'est-à-dire environ 53% de l'ensemble. Parmi les régions qu'elle comprend celles de Farnham et de Maidstone viennent en tête avec respectivement 108.400 et 92.500 habitants. Ensuite sensiblement sur le même plan viennent les régions d'Eastbourne (73.300 habitants) d'Ashford (70.200) et du Holmesdale (65.000) qui, sur des étendues restreintes, ont une population de densité remarquablement élevée. Bien inférieure comme importance, la région de Midhurst ne possède que 26.300 habitants. Les « Marais » ont ensemble 25.300 habitants ; le Romney Marsh en compte à lui seul 22.500. Dans la région centrale, le Haut Weald a 317.000 habitants (36 % du total) ; la Plaine du Weald n'en a que 102.000, soit 11% de la population.

IV. — VILLES ET CAMPAGNES

Dans les différentes régions du Weald la population se répartit de manière presque égale entre les villes (455.000 habitants soit 51 % de la population totale) et les campagnes (426.000 habitants soit 49 %) (1). Cette proportion marque bien la situation spéciale du Weald dans l'ensemble de l'Angleterre. Pour l'Angleterre et le Pays de Galles les villes contenaient 79,3 % de la population (30.035.000) et les campagnes 20,7 % des habitants seulement (7.851.000) en 1921 (2).

Villes. On peut, suivant leur situation géographique et les conditions de leur développement récent, distinguer quatre espèces de villes modernes dans le Weald. Les plus anciennes sont les villes de passage situées aux points où la muraille abrupte des Downs qui entoure le Weald de toutes parts est interrompue par une vallée transversale (quelquefois sèche de nos jours). Ces points furent de tout temps des lieux de passage obligatoire pour les voyageurs ou pour les marchandises qui entraient dans le Weald ou en sortaient. Comme la région de Londres a toujours constitué le pôle d'attraction de tous les échanges, les principales villes de passage se trouvent à l'intérieur ou au débouché des couloirs qui percent les North Downs (3) (de manière récente ces villes ont été vivifiées par l'afflux de résidents venus de Londres). Les plus importantes sont Guildford (24.926) Dorking (8.057), Reigate (28.914), Sevenoaks (9.060), Wrotham (4.233) (4).

(1) Calculé d'après les données du recensement de 1921.

(2) Recensement 1921 - *General Tables - Population* p. 9

(3) Du côté des South Downs, Lewes répondrait parfaitement à la définition mais se trouve dans une position trop méridionale pour être comprise dans le Weald.

(4) Recensement de 1921.

Une seconde catégorie comprend de grands marchés agricoles, foyers de très ancienne vie régionale. Ce sont les localités où depuis longtemps les fermiers ont traditionnellement concentré les produits qu'ils voulaient vendre et se sont approvisionnés des denrées dont ils avaient besoin. De nos jours les produits sont très souvent achetés directement par des hommes d'affaires de Londres. Mais le rôle de ces petites villes, comme centres de distribution des marchandises destinées à la population locale, s'est maintenu et s'est même consolidé fortement depuis que les transports automobiles ont rendu plus faciles et plus régulières les communications à des distances moyennes. Ces villes se trouvent ordinairement dans des vallées (1), car celles-ci constituent des districts agricoles privilégiés. Les villes de ce type se développent surtout au centre des bassins ou des petites régions naturelles qu'elles desservent (alors que les villes de passage s'étaient installées à l'extrémité de longs couloirs). Les principales sont, sur le pourtour : Farnham (12.128), Halesmere (3.865), Godalming (9.197), Maidstone (37.216), Ashford (14.351), Petersfield (3.934) ; dans le centre : Tonbridge (15.947), Tenderden (3.438), Cuckfield (1.928), East Grinstead (7.322), Uckfield (3.385), Horsham (11.413) (2).

Les villes de la côte constituent un groupe d'origine généralement très ancienne ayant un passé quelquefois prospère et brillant. Mais elles étaient pour la plupart tombées depuis des siècles dans une complète décadence. C'est le mouvement récent des Londoniens vers la mer qui les a transformées et a créé, là où il n'y avait naguère

(1) Il est parfois difficile - par exemple dans les cas de Petersfield et de Farnham - de distinguer des villes de ce groupe de celles du groupe précédent : lorsque la vallée franchit les Downs non loin du point où s'est développé le centre urbain, la ville est à la fois ville de passage et centre régional. C'est la tendance de l'évolution historique qui doit alors servir de guide.

(2) Recensement de 1921

que des bourgs endormis, les plus grosses agglomérations urbaines de tout le Weald. Partout où ce mouvement ne s'est pas manifesté, les villes continuent à végéter. On rencontre d'Ouest en Est : Eastbourne (62.000) Bexhill (20.363), Hastings, St. Leonard's (66.495), Rye (3.918), Lydd (2.256), New Romney (1.604), Hythe (7.767), Sandgate (2.238), Folkestone (37.535) (1).

Enfin viennent des villes presque entièrement neuves, quelquefois établies autour d'un noyau plus ancien, mais plus généralement s'élevant là où récemment encore on ne rencontrait que des villages sans importance. Ce sont les cités de résidents situées, pratiquement toutes dans le Haut Weald, dans des endroits où le paysage pittoresque et la proximité d'une grande ligne de chemin de fer permettaient la concentration de ce type particulier d'habitants : Tunbridge Wells (35.551), Hayward's Heath (5.091), Southborough (7.102), Battle (2.891), Burgess hill (5.647) (2).

Paroisses rurales : La population rurale est répartie de manière plus homogène. La cellule, de la vie humaine dans les campagnes du Weald est la paroisse. Il y a 421 paroisses dans toute la région. Leur constitution et leurs limites remontent à une époque extrêmement reculée. On peut distinguer celles de la périphérie et celles de la région intérieure. Les premières ont une origine qui se confond avec l'histoire des premiers établissements humains. Leur raison d'être économique et le mode d'exploitation qu'elles impliquaient sont mis en évidence par la forme qu'elles affectent : ce sont en général de longues et minces bandes de territoire installées à cheval sur plusieurs couches géologiques qu'elles traversent perpendiculairement. Chacune d'elle possède ainsi

(1) Recensement de 1921.

(2) Burgess Hill seule se trouve dans la Plaine du Weald.

un petit morceau de plusieurs terrains de différentes natures dont la combinaison forme un tout économiquement complet, et indépendant, si la culture est pratiquée avec une certaine discipline. C'était la conception des « Manoirs » de l'époque médiévale avec lesquels les paroisses coïncident en général parfaitement. Les circonscriptions ecclésiastiques se sont simplement adaptées aux divisions naturelles préexistantes. Lorsque les couches géologiques sont étroites (par exemple entre Dorking et Sevenoaks sur

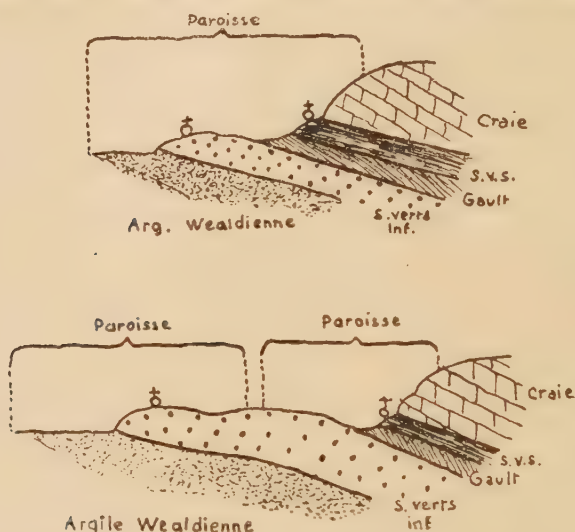


Fig. 20.

Site des paroisses et des villages sur la périphérie du Weald.

le rebord des North Downs — ou le long des South Downs entre Midhurst et la mer) il arrive fréquemment que la paroisse comprenne une petite portion de craie ordinairement peu habitée, peu cultivée et servant de pâturage maigre pour les moutons, un fragment des Sables Verts Supérieurs (où se trouve souvent le village), une bande de Gault (pâturage riche), une étendue de Sables Verts Inférieurs (presque toujours en culture) — une plaque d'argile du Weald (offrant souvent un petit terrain

boisé). Lorsque les zones géologiques sont trop larges pour permettre de manière pratique l'extension continue d'une seule paroisse à travers toutes les formations, on trouve deux groupes contigus de paroisses : les uns allant de la craie par le Gault aux Sables Verts Inférieurs, les autres des Sables Verts à l'argile du Weald : elles s'efforcent, dans tous les cas, de conserver une proportion équilibrée de terrains légers et de terrains lourds, de champs cultivés, de bois et de pâturages. La même tendance et la même forme allongée des paroisses s'observent pour la même raison sur le pourtour du Romney Marsh qui fut l'emplacement de groupements très anciens. Les paroisses appartenant à ce groupe sont en général de dimensions médiocres : entre 600 et 1200 hectares en moyenne (1).

Les paroisses du centre se sont constituées plus tard entre le ^x^e et le ^{xiii}^e siècle au moment de la première colonisation de la forêt, c'est-à-dire à une époque où le système manorial et la pratique de l'exploitation en commun n'étaient plus qu'une survivance. D'autre part, la masse presque homogène des argiles et des sables de la région se prêtait mal à une adaptation analogue à celle qui avait eu lieu sur les terrains variés du pourtour ; les paroisses y ont des formes irrégulières, s'étant constituées au hasard des défrichements dans les clairières de la forêt ; comme leurs limites ont été déterminées à une époque où le peuplement était fort peu dense, elles sont généralement de dimensions beaucoup plus considérables que les précédentes : entre 1200 et 3000 hectares.

(1) Il faut signaler parmi les vestiges des premiers établissements dans cette région périphérique l'existence au pied des Downs d'une haie presque continue anormalement épaisse, contenant très peu de plantes épineuses, et qui semble bien être un reste, soigneusement ménagé, de la végétation primitive. Elle empêche, encore de nos jours, les moutons des Downs de venir se répandre sur les terrains cultivés. Elle a probablement joué de tout temps un rôle analogue. Elle a constitué ainsi une limite tellement pratique qu'elle a été laissée intacte depuis les temps les plus reculés (V. C. H. *Suss.* I pp. 24-25)

Villages : Le cœur de chaque paroisse est constitué par un village, atteignant quelquefois la taille d'un gros bourg. Parfois aussi on rencontre (surtout si la paroisse est très étendue ou particulièrement peuplée) deux centres ou même davantage. Ces villages sont localisés dans des positions déterminées. Sur le pourtour, il est extrêmement rare de rencontrer des villages sur l'escarpement crayeux : sur les 125 paroisses qui empiètent sur la craie, 6 seulement échappent à la règle (1). Au contraire on trouve toute une ligne d'agglomérations au pied de l'escarpement, sur la plateforme des Sables Verts Supérieurs. Sur les 397 villes ou villages du Weald, 73, c'est-à-dire 18 % occupent cette situation (2). Le Gault, presque désert, ne supporte en tout que quatre villages (3). Les Sables Verts inférieurs comportent un très grand nombre de bourgs importants. Les besoins d'approvisionnement en eau, dans un terrain relativement perméable, ont amené une concentration de population un peu plus marquée que dans les autres districts du Weald. Il y a notamment toute une série de villages à la jonction des Sables Verts et de l'argile sousjacent qui est ordinairement marquée par une petite ligne de sources. Ici, à la différence de ce qui se passe pour la craie, les villages sont toujours sur l'escarpement des Sables Verts. En général, ils se trouvent surtout sur les sols les plus légers et les plus secs. Dans la Plaine du Weald les agglomérations d'une certaine importance sont beaucoup plus rares. Leur localisation y est assez indécise à cause du caractère uniformément plat de la région. Les facteurs déterminants de leur position semblent être la présence de plaques de graviers, plus sèches que les terrains boueux des environs, et l'existence de cours d'eau dont les bassins ont été mis depuis long-

(1) W. TOPLEY. *Geology of the Weald*, p. 397.

(2) *Idem* p. 396.

(3) Brooks, Heyshot, Trottiscliffe, Wiggonholt.

temps en cultures. Dans le Haut Weald les villages sont assez espacés. Ils se trouvent régulièrement dans les vallées. Il est rare qu'ils soient situés dans le fond même de la vallée : ils s'installent le plus souvent à mi-côte, la position la plus propice étant offerte quelquefois par un éperon sableux : ils évitent ainsi la trop grande humidité et profitent de l'inversion de température fréquente dans la région.

Ces bourgs ou villages présentent en général une forme allongée. Les maisons s'alignent de part et d'autre d'une rue principale qui constitue l'axe de la vie locale. Lorsque le groupement s'est formé au point de rencontre de deux routes, ce qui est assez fréquemment le cas, l'agglomération prend la forme d'une fourche. La raison d'être de ces villages est la présence d'un certain nombre de petits commerçants : épiciers, bouchers, boulangers, merciers auxquels se joignent le charpentier et le forgeron. Souvent deux ou trois de ces petits négociants s'effectuent dans la même boutique. Le cercle de vente est strictement local et encore ce marché si restreint tend fortement à se réduire. Depuis le développement des automobiles, le fermier se ravitaille de plus en plus à la grande ville voisine soit avec sa propre voiture, soit par l'intermédiaire des voitures de livraison qui sillonnent la campagne dans toutes les directions. Les villages ne sont plus que des squelettes par comparaison à ce qu'ils étaient autrefois : sur le pourtout du Weald, le mouvement des *enclosures* du *xvi^e* siècle avait vidé les bourgades de la majorité de leurs habitants. A l'intérieur, la fin de l'industrie du fer a réduit nombre de localités à n'être que l'ombre d'elles-mêmes. L'évolution des moyens de transport vient encore diminuer leur rôle — et par conséquent leur population — au profit des villes plus grandes qui possèdent un approvisionnement plus riche, joint maintenant à des modes de répartition aisés. Excepté dans le cas (assez fréquent d'ailleurs dans le Weald) où le village devient le noyau

d'un district de résidence, son importance relative dans la vie régionale diminue dans la vie quotidienne. Une preuve frappante est que les débits de boissons (*public houses*) et les églises (1) ces deux centres de la vie anglaise dans la campagne, se trouvent de nos jours assez fréquemment à une certaine distance de l'agglomération proprement dite.

Habitation. — Les maisons modernes qui constituent la plus grande partie des habitations urbaines dans le Weald ne méritent pas d'étude spéciale. Elles sont dénuées de caractère régional — de caractère même très souvent — et sont fort semblables aux autres maisons des autres petites villes anglaises. Les vieilles demeures rencontrées parfois dans les petites villes, ont un intérêt beaucoup plus historique — ou même artistique — que géographique. Elles sont d'ailleurs en nombre relativement restreint.

Il existe un type spécial et bien défini d'habitation rurale Wealdienne qui se rencontre de manière fréquente dans le centre de la région. Il est pratiquement absent des Downs et la bande des Sables Verts constitue une zone de transition.

La maison du Weald est essentiellement construite en bois. L'absence de bonne pierre de construction abondante dans le pays et la présence — surtout autrefois — d'une grande quantité de bois ont créé sur ce point une tradition très nette. Toutefois comme le pays est imperméable et humide en général, il est assez rare que les parois de bois commencent au niveau du sol. Il y a généralement un soubassement de pierre, ou très souvent de brique, dont la hauteur varie entre 30 centimètres et 1 m. 50. Au-dessus la paroi de bois est garnie extérieurement d'une série de planches se recouvrant légèrement les unes les autres

(1) surtout celles relevant des sectes protestantes dissidentes (*Free churches*) qui se sont implantées dans le pays plus tard que l'Eglise d'Angleterre.

de haut en bas. Cette méthode de construction tout à fait caractéristique est connue sous le nom de « *weather boarding* ». De nos jours la diminution des réserves locales de bois a amené l'adoption d'un système différent bien que dérivé du précédent : la paroi extérieure au lieu d'être garnie de planches de bois est complètement revêtue de tuiles plates disposées (comme l'étaient les planches) de manière à se recouvrir légèrement les unes les autres. Ces tuiles spéciales sont appelées « *Weather tiles* » elles peuvent être appliquées soit sur une paroi de bois, soit sur une mur en maçonnerie. Les bâtiments recouverts de planches ou recouverts de tuiles présentent des aspects à peu près analogues et tout à fait typiques de la région. Les revêtements de planches sont fréquents surtout dans les édifices un peu anciens et les constructions à bon marché (bâtiments de fermes, granges, etc.). Les tuiles s'emploient davantage dans les maisons bâties récemment, surtout lorsque l'architecte n'a pas été obligé de trop regarder à la dépense.

Un autre trait caractéristique de la maison Wealdienne est l'existence d'énormes cheminées de briques très souvent placées à l'extérieur du bâtiment. Cette disposition est en rapport avec l'emploi du bois comme matériel de construction : la cheminée est la seule partie maçonnée. On n'en construit qu'une très grosse pour qu'elle puisse rassembler toute la tuyauterie de la maison ; comme elle représente une surface considérable on lui fait jouer le rôle de mur extérieur sur un des flancs du bâtiment. Même lorsque la maison est, par exception, construite entièrement en maçonnerie, la grosse cheminée extérieure garde sa place par tradition. Quelquefois, plus rarement, la cheminée est placée au milieu de la bâtisse mais elle est presque toujours unique et de dimensions considérables.

Les fenêtres sont peu nombreuses et souvent minuscules. Ce fait est en relation avec la nature maussade

du climat et aussi peut-être avec de vieilles idées locales sur le mode de propagation des maladies. Dans le Marsh notamment l'air malsain du marais peut être exclu des maisons en gardant celles-ci bien closes — c'est du moins ce que pensent de vieilles gens bien renseignées. Ces notions sont également répandues dans le Haut Weald. Les constructeurs modernes sont souvent en conflit avec la tradition, mais la petitesse des ouvertures reste un trait caractéristique de l'habitation Wealdienne.

Le toit est généralement de grandes dimensions avec une forte pente. Il est recouvert de tuiles ou d'ardoises. Il est très rarement mansardé.

Le plan de construction est relativement uniforme : dans la plupart des cas le bâtiment rectangulaire comporte un rez-de-chaussée et un premier étage. A l'intérieur il y a rarement symétrie ; la disposition des pièces varie d'un cas à l'autre. Dans les constructions modernes il arrive qu'on ajoute deux ailes perpendiculaires à l'axe principal.

Dans le cas des fermes, la disposition relative de l'habitation et des bâtiments d'exploitation est fixe : la maison et les bâtiments de ferme sont toujours distincts ; ces différents édifices sont répartis, sans se toucher les uns les autres, autour d'une sorte de cour carrée ou rectangulaire. La maison d'habitation occupe à elle seule un des côtés de la cour. Les granges, étables, séchoirs à houblon, etc., se trouvent sur les autres côtés.

L'habitation est entretenue de manière soigneuse par les habitants du Weald. L'ordre et la propreté — même dans les milieux pauvres — sont la règle générale.

Dispersion des habitations : La masse de la population rurale vit de manière isolée : chaque fermier a sa maison au centre de ses champs soigneusement enclos. Les cottages des ouvriers agricoles forment parfois des petits groupes un peu plus compacts mais sans atteindre un degré de concentration réelle. L'habitat dispersé est de

règle. Les causes sont essentiellement d'ordre historique : la dissolution au ^{xiv}^e siècle du système manorial et l'abandon de terres par les cultivateurs qui renoncèrent spontanément à leurs droits traditionnels sur le sol pour louer librement leurs bras, la généralisation du système d'exploitation agricole sur une base commerciale au ^{xvi}^e siècle et le mouvement des *enclosures* qui en résulta, constituent les principales étapes de l'établissement de la coutume de l'habitation isolée dans le Weald. Celle-ci fut d'ailleurs fortement favorisée par certaines conditions physiques, notamment par l'imperméabilité générale du sol qui provoque un ruissellement intense et rend la dispersion naturelle et facile par suite de la multiplicité des points d'eau. Enfin des faits économiques comme l'importance régionale du bétail qu'il est pratique de garder en pâturage clos à proximité de la ferme, ont évidemment agi dans le même sens.

En somme les formes de peuplement du Weald ont pour base la nature des conditions physiques de la région. Mais une longue évolution historique a influencé de manière très forte la répartition et le groupement des habitants. La combinaison de ces divers facteurs a fait du Weald actuel un pays assez fortement peuplé dans l'ensemble mais présentant à côté de zones d'importante concentration, des districts extrêmement anémiés. A la campagne l'habitat dispersé est la règle. Les villes peu développées ne présentent que des agglomérations médiocres.

V. — GOUVERNEMENT LOCAL

Si l'explication de toutes les variations locales se trouve dans le phénomène dominant de la proximité de Londres, le peuplement du Weald a trouvé ses cadres dans une organisation administrative extrêmement souple

qui s'est toujours adaptée de manière très étroite aux variations de densité, de besoins et d'intérêts de ses habitants.

A part les affaires d'État proprement dites, la plupart des questions matérielles sont réglées dans le Weald — comme d'ailleurs partout en Angleterre — non pas par le Gouvernement central, plus ou moins lointain, mais par un gouvernement local qui s'est développé au point d'embrasser dans sa compétence à peu près tous les faits de la vie courante qui justifient une réglementation administrative.

Le Weald est une région naturelle du point de vue géographique, mais ne constitue pas un ensemble du point de vue administratif. C'est précisément parce qu'il forme naturellement un tout sinon parfaitement homogène, du moins composé d'éléments ayant entre eux de fortes ressemblances et entouré de régions de nature très différente qu'il a été, au cours de l'évolution historique, découpé en morceaux inégaux, chaque morceau se trouvant administrativement réuni à un fragment de territoire hétérogène voisin. Ainsi se sont constituées de petites divisions territoriales enfermant dans leurs limites des terrains extrêmement dissemblables et par suite complémentaires : essentiellement craie des Downs et argile ou sable du Weald. C'est sur cette association qu'a reposé la constitution des comtés de Kent, de Surrey, de Sussex et dans une certaine mesure du Hampshire.

L'organisation administrative locale n'est pas — comme dans la France moderne par exemple — issue de lois, de décrets ou de règlements promulgués à une date récente, définissant les droits et les pouvoirs de chaque organisme de manière simple, nette et pour ainsi dire définitive. On se trouve ici en présence d'une résultante traditionnelle et historique. De vieilles lois, de vieilles coutumes quelquefois somnolentes, quelquefois en vigueur, se mêlent curieusement aux décisions législatives contem-

poraines et constituent un ensemble plein de survivances, d'irrégularités, d'exceptions, de cas particuliers d'une complication extraordinaire. Bien plus, il y a des modifications de détail qui prennent place presque tous les ans, n'affectant d'ailleurs souvent qu'une étendue donnée — parfois très restreinte — du territoire. Aussi ne faut-il pas se représenter le gouvernement local comme une machine administrative froidement, simplement et abstraitement combinée, mais plutôt comme une sorte d'organisme vivant prodigieusement complexe et dans un état de transformation perpétuelle.

En faisant abstraction des complications de détail — qui pourtant constituent un trait caractéristique du système — on peut distinguer cinq espèces de corps administratifs, plus ou moins irrégulièrement emboîtés les uns dans les autres.

Le Comté (*county*) est le centre le plus important du gouvernement local. Le Weald est partagé entre cinq comtés : Kent, Surrey, East Sussex, West Sussex, Southampton (1). Chacun comprend, outre une section du Weald, une portion de terrains différents (surtout Downs). Le Gouvernement royal est représenté dans chacun de ces organismes par le H. M. Lieutenant et par le Sheriff. Mais la réalité du pouvoir se trouve entre les mains du « *County Council* » composé de « *Councillors* » (2) élus pour trois ans (par les habitants du comté) qui nomment un certain nombre (3) d'« *aldermen* » et un président (*chairman*). Le Conseil du Comté prend des décisions appelées « *bye laws* » et lève des impôts spéciaux (*rates*). Il désigne les officiers du comté dont le nombre et la

(1) Ce dernier est traditionnellement appelé Hampshire mais la dénomination officielle est « *County of Southampton* ».

(2) Au nombre d'une cinquantaine ou d'une soixantaine. Leur nombre est fixé dans chaque cas par le ministère de l'Hygiène (Min. of Health).

(3) Entre une quinzaine et une trentaine.

dénomination varient d'un comté à l'autre. En général il y en a de 10 à 20 et les principaux sont le chef de la police, le trésorier, le directeur de l'éducation, le superintendant des poids et mesures, l'inspecteur vétérinaire, le directeur de l'agriculture, etc. Ils constituent les agents d'exécution des décisions du *County Council*. Celui-ci a de vastes pouvoirs qui s'étendent spécialement sur l'enseignement primaire et secondaire, sur la voirie, l'agriculture (epizooties, drainage, etc.), l'hygiène (dispensaires, asiles, etc.) et enfin il a le contrôle de la police locale.

Les comtés sont divisés en « districts », les uns urbains, les autres ruraux. Il y a au total 17 districts urbains dans le Weald (1) dont chacun comporte essentiellement une petite ville et ses faubourgs ou annexes immédiates. Il y a 34 districts ruraux (2) comprenant en général trois ou quatre paroisses rurales. Les limites de ces derniers chevauchent parfois sur deux comtés (comme par exemple le district rural de Tonbridge est à cheval sur les comtés du Kent et de l'East Sussex). Elles coïncident en général avec les limites des « *Poor Law Unions* ». Districts urbains comme districts ruraux ont leur « *Council* » élu, présidé par un « *chairman* » prenant des décisions (*bye laws*) et les faisant exécuter par l'intermédiaire

(1) Dont 6 dans le Kent (Ashford, Sandgate, Sevenoaks, Southborough, Tonbridge, Wrotham). — 2 dans le Surrey (Dorking, Farnham). — 6 dans l'East Sussex (Battle, Burgess Hill, Cuckfield, East Grinstead, Haywards Heath, Uckfield). — 1 dans le West Sussex (Horsham). — 2 dans le comté de Southampton (Farnham, Petersfield).

(2) Dont 11 dans le Kent (Cranbrook, East Ashford, Elham, Hollingbourne, Maidstone, Malling, Romney Marsh, Sevenoaks, Tenderden, Tonbridge, West Ashford). — 6 dans le Surrey (Dorking, Farnham, Godstone, Guildford, Hambledon, Reigate). — 10 dans l'East Sussex (Battle, Chailey, Cuckfield, Eastbourne, East Grinstead, Hailsham, Hastings, Rye, Ticehurst, Uckfield). — 5 dans le West Sussex (Horsham, Midhurst, Petworth, Steyning West, Takeham). — 2 dans le comté de Southampton (Alton, Petersfield).

d'officiers en nombre variable mais dont les principaux sont le « *clerk* » et le « *surveyor* ». Ils ont des pouvoirs sur la voirie, les cimetières, les bains, le gaz, l'eau, l'électricité, les lignes de tramways et certains services d'hygiène. Le district constitue pratiquement la plus petite unité de gouvernement local ayant des pouvoirs réels. Bien que possédant une indépendance de décision en de nombreuses matières, il est nettement subordonné au comté et par conséquent en rapports souvent aigre-doux avec lui.

La paroisse (*parish*) est un des plus anciens éléments d'administration locale. Le mot a été appliqué, au cours de l'histoire à de petites divisions territoriales de nature très différentes. Aujourd'hui deux espèces de paroisses subsistent : la paroisse ecclésiastique et la paroisse civile. Elles ne coïncident presque jamais. Leurs limites ont été déterminées par des circonstances variant dans chaque cas particulier. La paroisse ecclésiastique n'a d'importance que pour les affaires religieuses de l'Eglise anglicane. La paroisse civile telle qu'elle a été définie le plus récemment par un acte législatif est « la localité pour laquelle une évaluation distincte pour le secours des pauvres (*separate poor rate*) est ou peut-être faite et pour laquelle un surveillant distinct est ou peut être nommé (1) ». La base de l'organisation de la paroisse actuelle est en rapport avec l'administration du secours des pauvres. Les principaux officiers sont le surveillant (*overseer*) et l'assistant surveillant (*assistant overseer*) des pauvres. Ils ont réuni autour de leur fonction officielle, jadis principale, toutes sortes d'attributions devenues de nos jours beaucoup plus importantes. Il existe dans toutes les paroisses une « assemblée de paroisse » (*parish meeting*) à laquelle tous les électeurs de la paroisse peuvent venir. En outre, pour toutes les paroisses ayant plus de 300 habi-

(1) *Poor Law Amendment Act*, 1866, Section 18.

tants (1) est nommé un « Conseil de paroisse » (*parish council*). C'est le cas de l'énorme majorité des paroisses du Weald. Le conseil de paroisse a quelque contrôle sur la voirie (entretien des sentiers), les cimetières, l'hygiène locale (2) (surtout à propos des mares nombreuses dans le Weald), l'habitation, l'extinction des incendies, le drainage, etc. C'est lui qui nomme enfin le « surveillant » et l'« assistant surveillant ». Ce dernier (*assistant overseer*) joue dans l'administration de la paroisse un rôle de tout premier plan : c'est une espèce de factotum. Il prend toutes sortes de petites initiatives en cas de besoin ; il enregistre les naissances et les décès ; il est l'autorité à qui on s'adresse en cas d'embarras. Il accomplit toutes ces fonctions beaucoup plus pour le prestige social qu'elles lui confèrent dans la petite communauté, que pour les émoluments qu'elles lui rapportent. La plupart du temps il est en même temps agent d'assurance et se charge de percevoir le loyer des fermes pour le landlord. C'est l'homme important de la localité. Cette organisation est limitée aux paroisses comprises dans les districts ruraux. Les paroisses dans les agglomérations urbaines n'ont aucune importance administrative. Il existe au total dans le Weald 421 paroisses. Elles ne jouent plus de nos jours qu'un rôle secondaire et effacé dans le gouvernement local.

Les villes importantes (*incorporated towns*) ont des organisations séparées plus ou moins autonomes et toutes différentes, au moins par quelque détail, les unes des autres. On distingue à ce sujet les « *County boroughs* » et les « *Municipal boroughs* ». Les premiers (au nombre de 3 seulement dans le Weald : Hastings — Eastbourne —

(1) Pour les paroisses ayant entre 100 et 300 habitants, l'existence du *Parish Council* est facultative.

(2) Il peut en appeler au Ministère de l'Hygiène si le « district » est en défaut.

Folkestone) sont pratiquement indépendants du comté au milieu duquel ils sont situés. Les « *Municipal boroughs* » sont dans une situation intermédiaire : ils sont dans une certaine mesure subordonnés au comté mais ils possèdent beaucoup plus d'initiative que les districts urbains par exemple. Ils sont au nombre de 10 dans le Weald (1). *County boroughs* et *Municipal boroughs* sont organisés dans l'ensemble de manière analogue. Ils constituent des « *Municipal Corporations* » administrées par un Conseil comprenant des « *Councillors* » des « *Aldermen* » et un « *Mayor* ». Ils lèvent des impôts (*rates*), prennent des décisions (*bye laws*) et désignent des officiers dont les principaux sont le « *town clerk* », le trésorier, le chef de la police, le chef des pompiers, le directeur de l'éducation, le bibliothécaire. Leurs pouvoirs s'étendent sur les écoles, bibliothèques, hôpitaux de contagieux, bains, parcs, alimentation en eau, protection contre l'incendie, transports en commun, etc.

En somme, on se trouve en présence d'une extrême décentralisation administrative. Il en résulte une très grande souplesse des réglementations dont les modalités s'appliquent exactement aux besoins locaux. Il y a une adaptation très étroite des mesures prises par les autorités aux nécessités régionales. Par contre il y a une absence complète de régularité et d'homogénéité. Les complications administratives constituent ici un véritable maquis, absolument inextricable à première vue mais très riche en possibilités de toutes sortes. Un pareil régime ne peut fonctionner sans accroc sérieux que grâce à l'esprit civique et à l'honnêteté véritablement remarquable qui caractérise l'administrateur anglais en général. Il faut ajouter que la décentralisation même a créé dans la

(1) Dont 5 dans le Kent (Hythe, Lydd, Maidstone, New Romney, Tunbridge Wells). — 3 dans le Surrey (Godalming, Guildford, Reigate), — 2 dans l'East Sussex (Bexhill, Rye).

population un intérêt très vif pour toutes les affaires locales : dans un comté, dans un « *borough* » ou dans un « *district* » du Weald, la marche de l'administration est examinée et suivie de très près par l'opinion publique — surtout par les contribuables. La décision de presque toutes les questions pratiques ne dépend pas d'un lointain ministère : c'est une affaire régionale. Le gouvernement local constitue vraiment un des éléments principaux du cadre matériel où se développe la vie humaine dans le Weald.

CHAPITRE II

LES CLASSES SOCIALES ET LE RÉGIME DE LA PROPRIÉTÉ

I. — CLASSES SOCIALES

L'étude des classes sociales dans le Weald présente une certaine difficulté par suite de la pauvreté des informations données à ce sujet par les statistiques et autres publications officielles. Néanmoins on peut très nettement établir quatre grandes divisions.

Le groupe le plus nombreux, la base peut-on dire de la population du Weald, est formé par les agriculteurs. Le nombre des personnes travaillant dans l'agriculture est de 73.500 (1), ce qui ne fait que 8,3 % de la population totale. Mais si l'on considère que chaque homme travaillant fait vivre en moyenne trois autres personnes (une femme et deux enfants) du produit de son travail, on peut évaluer le nombre approximatif des individus dépendant directement de l'agriculture à 295.000, ce qui constitue presque rigoureusement un tiers de la masse globale des habitants. Ces agriculteurs, bien qu'unis par de multiples liens d'intérêts et possédant en commun de nombreux traits de caractère spécifique, sont loin de former un ensemble homogène et compact. Il y a entre eux des divisions beaucoup plus tranchées que celles qui

(1) Chiffre calculé d'après les données du recensement de 1921.

existent au sein du groupe correspondant sur le continent européen.

Au sommet de la hiérarchie viennent quelques grands propriétaires (1) fort riches, appartenant souvent à la très haute société, exploitant eux-mêmes leurs domaines par tradition ou par goût plus que par nécessité. Bien que leur influence sociale soit comparativement considérable par le rôle de guides éclairés qu'ils assument volontiers dans les questions de progrès matériel ou moral et par suite aussi des larges ressources dont ils disposent (ou plutôt dont ils disposaient naguère), leur importance numérique est extrêmement faible. Le Weald central, en particulier — pays en général pauvre du point de vue agricole, âpre ou boueux suivant les régions — n'a jamais été considéré comme un lieu d'élection pour la constitution de beaux et vastes domaines de résidence. Le pourtour en possède un plus grand nombre. Mais ils demeurent une petite minorité.

Le petit fermier et le fermier moyen constituent la masse des exploitants. Ils étaient 7.500 (2) environ en 1921 : c'est-à-dire qu'ils comprennent un peu plus du dixième des agriculteurs. Ils ont dans le Weald une influence morale prédominante. Ils forment une sorte de classe moyenne rurale tout à fait caractéristique de la région. Le gros fermier est plus rare dans le Weald que dans beaucoup d'autres parties de l'Angleterre. On se trouve surtout en présence d'hommes de condition modeste pratiquant le plus souvent la culture, de leurs propres mains, avec l'aide de leur famille.

Les ouvriers agricoles auxquels il faut joindre de nombreux jardiniers concentrés dans les districts de résidence forment le prolétariat de la campagne. Leur nombre en

(1) P. ex. Lord Guildford ou Lord Folkestone cités par C. DAMPIER WHETHAM, *Politics and the Land* (1927) p. 102.

(2) Chiffre calculé d'après les données du recensement de 1921.

fait un élément important de la population, séparé de manière assez nette de la catégorie précédente. Le mode de vie particulier des uns et des autres sera étudié dans un chapitre ultérieur (1).

Le deuxième groupe est celui des résidents. Il est d'origine beaucoup plus récente que le premier, mais il est comme lui d'importance capitale de nos jours : sa constitution a complètement transformé la répartition du peuplement (2) surtout depuis un demi-siècle et l'apport financier qu'il implique est devenu essentiel à la vie économique de la région.

En l'absence de toute donnée statistique précise, il est difficile de déterminer leur nombre avec quelque espérance d'exactitude. Mais étant donné la différence de densité entre les districts de résidence et les districts restés purement agricoles, il est permis de conclure que ce nombre est très considérable, spécialement si l'on compte les résidents plus ou moins temporaires. De manière générale les résidents qui viennent dans le Weald appartiennent à la classe moyenne. On ne rencontre guère le type d'établissement de grand luxe qui attire les grosses fortunes modernes — excepté peut-être et dans une faible mesure à Eastbourne et à Tunbridge Wells. Quant aux masses populaires qui essaient dans presque toutes les banlieues de Londres, elles n'ont pas atteint encore la lisière septentrionale du Weald ; lorsqu'en été elles s'abattent sur les villes de la côte, leur séjour dépasse rarement la durée d'un Week-end. Le type le plus répandu des résidents ordinaires est une personne dont les revenus annuels s'établissent entre £ 300 et £ 1000. Les membres de cette classe ont un mode de vie, des goûts, des idées même à peu près uniformes à travers toute l'Angleterre. Leur localisation dans le Weald n'entraîne aucune modification spéciale de leur genre d'existence. Aussi, étant simplement à considérer comme

(1) Cf. ci-dessous. Chap. Modes de vie à la campagne.

(2) Cf. ci-dessus. Chap. Peuplement.

des représentants normaux de la classe moyenne anglaise, ne feront-ils pas l'objet d'une étude particulière.

On peut joindre à l'étude de ce groupe la mention d'une catégorie d'habitants qui vit de manière directe de leur présence : ce sont les propriétaires, gérants et exploitants (et surtout gérantes et exploitantes) des hôtels et pensions de famille où sont hébergés, souvent de manière permanente, les résidents qui demeurent dans le Weald. On en compte près de 6.000 (1) dans l'ensemble de la région. Dans ce chiffre ne sont pas inclus les nombreux fermiers qui prennent un pensionnaire pour augmenter quelque peu leurs ressources mais seulement les personnes qui tirent du logement des étrangers la plus grande partie ou la totalité de leurs revenus.

Un troisième groupe comprend les ouvriers travaillant dans les industries locales. Comme la proximité de Londres et l'absence de matières premières importantes n'ont pas permis le développement de la grande industrie dans le Weald, ces ouvriers peuvent se ramener à deux types : ceux qui travaillent pour les besoins régionaux immédiats ; ceux qui exploitent quelques produits locaux généralement lourds ou encombrants. Parmi les premiers, les ouvriers en métaux sont les plus nombreux : 14.200 (2). Il n'y a pas de grande industrie métallurgique dans le Weald de nos jours. Mais dans toutes les villes se rencontrent de petits établissements s'occupant surtout des réparations que les nombreux instruments métalliques de la civilisation moderne réclament souvent de manière urgente. Eventuellement sont manufacturés aussi des produits légers répondant à une demande locale et dont la valeur consiste Lien moins dans la quantité du métal que dans la qualité du travail qui s'y trouve pour ainsi dire incorporé. On se trouve en présence presque unique-

(1) Chiffre calculé d'après les données du recensement de 1921.

(2) Chiffre calculé d'après les données du recensement de 1921.

ment d'ouvriers qualifiés, possédant de fortes connaissances techniques. Ils ne représentent d'ailleurs que 1,5 % de l'ensemble de la population. — Au même type se rattachent les personnes travaillant dans les industries textiles ou du vêtement : elles atteignent presque le chiffre de 10.700 (1), soit 1,2 % du total des habitants : ce sont surtout des tailleurs et des couturières ou modistes possédant de grandes capacités professionnelles et s'occupant exclusivement du marché régional. C'est presque la seule industrie où les femmes se rencontrent en nombre important (2) : 6.000 environ sont employées par l'industrie du vêtement. — L'industrie du papier, dont les 5.000 (3) ouvriers (0,5 % de la population) sont dispersés dans une multitude de localités, implique aussi une spécialisation technique et doit son développement surtout aux exigences de la presse et à la diffusion de l'imprimerie dans tous les districts. Enfin pour les électriciens (2.100) (4) la nécessité de connaissances spéciales et le rapport avec les besoins de chaque agglomération sont plus évidents encore. En somme, tous les ouvriers de ce type représentent une élite ; ils sont hautement spécialisés et en général bien rétribués. Ils ne travaillent qu'exceptionnellement dans des usines : ils sont plutôt groupés par ateliers. Du point de vue social ils se classent sur les confins de la petite bourgeoisie.

Les ouvriers du second type sont infiniment moins nombreux. Ceux qui fabriquent de la chaux et du ciment (1.000), ceux qui travaillent dans les carrières (1.200), ceux qui manufacturent briques et poteries (1.500) ont leur vie liée à la présence de certains produits trouvés sur place : calcaire, pierres, argile, qui sont difficiles à trans-

(1) Chiffre calculé d'après les données du recensement de 1921.

(2) On rencontre aussi beaucoup de femmes qui sont logeuses et gérantes de pensions de famille.

(3) Chiffre calculé d'après les données du recensement de 1921.

(4) *Ibidem*.

porter à l'état brut et qui d'ailleurs ne donnent pas lieu à une exploitation très intense. Il en est de même des 2.100 personnes qui sont occupées par l'industrie du bois. La transformation de certains produits agricoles en produits alimentaires manufacturés a un peu plus d'importance. Mais les 5.500 (1) ouvriers qui s'en occupent ne représentent malgré tout que 0,6 % de la population. Tous ces ouvriers, moins spécialisés que les précédents, sont moins bien payés et ont un niveau de vie inférieur. Il est rare néanmoins de rencontrer le type d'ouvrier d'usine. C'est plutôt le genre de travail par chantiers qui est commun parmi eux, de même que le travail par ateliers dominait dans la catégorie étudiée précédemment. Enfin on peut joindre, par commodité, aux travailleurs du deuxième type les 700 pêcheurs (2) (0,08 % de la population) qu'on rencontre surtout dans la section Est de la côte.

En somme il n'existe pas d'agglomération ouvrière, à proprement parler, dans le Weald. Les ouvriers sont proportionnellement peu nombreux ; ils sont répartis dans une série d'industries très différentes et complètement indépendantes les unes des autres ; ils sont dispersés dans une multitude de localités répandues à travers tout le pays. Ils sont divisés en petites entreprises : ateliers et chantiers. Aussi ne forment-ils pas bloc. Ils sont matériellement et moralement comme noyés dans la masse de la population qui les entoure. La plupart d'entre eux, possédant de fortes qualifications professionnelles, mènent une vie aisée. Comme ils travaillent, en majorité, non pas pour un marché extérieur, nécessairement sujet à de sérieuses fluctuations économiques, mais pour une population stable dont ils servent les besoins permanents, ils sont relativement peu affectés par les crises — en

(1) Chiffre calculé d'après les données du recensement de 1921.

(2) *Idem.*

dehors naturellement des variations saisonnales. Ils constituent dans l'ensemble une classe proportionnellement peu importante en nombre mais jouissant d'une réelle prospérité.

Le quatrième groupe englobe la masse des commerçants et des petits artisans : boulangers, épiciers, peintres, horlogers, etc. Ils sont très nombreux et répandus dans tout le pays. Ils dépendent étroitement des besoins locaux. Les grands phénomènes économiques modernes : développement des transports rapides et concentration des entreprises ont complètement transformé les conditions de vie et les méthodes de travail de cette classe qui se trouve aujourd'hui englobée dans un grand mouvement d'évolution. Jusqu'à une époque récente les petits boutiquiers du Weald desservaient de petits districts régionaux qui dépendaient d'eux presque exclusivement pour leur ravitaillement en objets ou denrées de consommation courante.

La facilité des transports a introduit sur le marché la concurrence des maisons de commerce de Londres. Mais elle a permis aussi aux négociants du Weald, pourvus d'un certain capital, de s'approvisionner eux-mêmes plus abondamment et d'étendre leur rayon d'action de manière corrélative. Les petits boutiquiers des villages et même ceux des villes se défendent avec peine contre cette double rivalité. La tendance actuelle est vers la diminution du nombre et de l'importance économique des petits commerçants. Les commerçants moyens prennent leur place et leur clientèle : ils se ravitaillent à Londres et distribuent les marchandises dans tout le pays. L'étendue et l'éparpillement du marché ne favorisent pas la constitution de très grosses entreprises. En somme, le commerce de petit détail dépérit au profit de maisons d'importance moyenne qui tendent de plus en plus à devenir les centres de répartition. Ces maisons moyennes se trouvent naturellement dans les villes. Le commerçant moyen tend donc de plus

en plus à devenir l'élément prépondérant de cette catégorie.

Servant de lien entre ces groupes économiques et sociaux et surtout avec Londres et ses annexes, les personnes employées dans les transports jouent un rôle absolument capital. Leur nombre est de près de 25.500 (1), le plus considérable après celui des agriculteurs. Si l'on calcule sur la base de trois dépendants pour un travailleur, on voit que 102.000 individus, soit 11,5 % de la population, vivent de cette occupation.

Les autres groupes tels que fonctionnaires, domestiques, membres de professions libérales, membres du clergé ne présentent pas dans le Weald de traits particuliers appelant une étude spéciale.

II. — RÉGIME DE LA PROPRIÉTÉ

La propriété et l'occupation du sol, telles qu'elles apparaissent de nos jours dans le Weald, présentent des traits qui ne peuvent s'expliquer que par une revue rapide de leur évolution historique.

Système manorial. — Il faut remonter jusqu'au haut Moyen Age pour trouver l'origine de certaines institutions contemporaines. A cette époque, dans toute la zone périphérique du Weald, qui était alors la seule région occupée, le sol était divisé en petites unités territoriales indépendantes dont chacune cherchait à se suffire à elle-même de manière complète (2). Les centres de cette cellule économique étaient le village et le logis du seigneur bientôt appelé « Manoir ». Tout autour s'étendaient des champs cultivés sous une discipline commune (*common fields*), des pâturages communs (*common pasture*) et des friches

(1) Chiffre calculé d'après les données du recensement de 1921.

(2) V. C. H. *Sur*. IV AUBREY J. SPENSER : *Agriculture* p. 456.

(*waste land*) où la petite communauté trouvait des ressources secondaires médiocres.

L'origine de cette institution dite manoriale est encore contestée. Pendant longtemps on a accepté la théorie germaniste (1) qui voyait dans le manoir la transformation d'une vieille institution germanique : *mark*, impliquant une association volontaire d'hommes libres se groupant pour cultiver ensemble le sol du village. Ce sont les envahisseurs germains qui l'auraient importée en Grande-Bretagne. Depuis une cinquantaine d'années, la théorie romaniste (2) semble avoir fortement ébranlé cette manière de voir. A l'origine du manoir se trouverait simplement la « villa » romaine avec sa foule d'esclaves travaillant pour un maître commun. Les Germains n'auraient fait que s'adapter à un mode de vie fortement enraciné dans le pays qu'ils occupèrent. Quoi qu'il en soit l'institution a été fortement consolidée et régularisée au moment de la conquête normande (3). Le nom même de « manoir » (Manor) semble bien être d'origine normande en Angleterre (4).

A ce moment l'organisation de la propriété était la suivante : Le seigneur (lord) était le propriétaire du sol qu'il tenait en fief généralement du roi même : il devait

(1) Soutenue notamment par :

W. STUBBS : *Constitutional History of England*, 1873.

J. R. GREEN : *The making of England*, 1881.

E. W. MAITLAND : *Domesday and beyond*, 1897.

P. VINOGRADOFF : *Villeinage in England*, 1892.

id id : *The growth of the manor*, 1905.

(2) Soutenue notamment par :

F. SEEBOHM, *English Village community*, 1883.

F. de COULANGES, *Recherches sur quelques problèmes d'histoire*, 1885.

C. M. ANDREWS, *Old English manor*, 1892.

E. C. K. GONNER : *Common land and Inclosures*, 1912.

(3) V. C. H. SUR. J. J. H. ROUND and L. F. SALZMANN, *Domesday Survey*, p. 354.

(4) J. A. R. MARRIOTT. *The English land system*, p. 26.

en échange une série de services, surtout d'ordre militaire (*military tenure*).

L'étendue du manoir était divisée en sections généralement très inégales : le domaine (*demesne*) propriété personnelle du seigneur, exploitée directement sous ses ordres, et le territoire du village (*villenagium*) ordinairement plus vaste et exploité par les paysans (1). Parmi ceux-ci certains avaient reçu du seigneur ce qu'on appelait « *free hold* », c'est-à-dire une certaine quantité de terre pour laquelle ils devaient le service militaire, une rente fixe et quelques autres services (ils devaient notamment aider le lord à rendre la justice) ; ils avaient sur leur terrain un droit incontestable. Ils étaient très peu nombreux au XI^e siècle (2) (4 % de la population d'après le Domesday Book). Cette proportion s'applique à toute la périphérie du Weald, seule occupée à ce moment. Les autres habitants appelés *villeins*, *borders*, *cottards*, suivant leurs conditions respectives, n'occupaient le sol que d'une manière coutumière et précaire (*Tenure at will*). Les rapports entre le seigneur et les paysans étaient assurés par le « *bailiff* » qui veillait aux intérêts agricoles du Lord et notamment à la culture du domaine - et par le « *reeve* » représentant des villageois choisi par eux. Les paysans vivaient tous concentrés dans le village et le mode de culture impliquait l'existence de trois vastes champs (3), sans haies (*open fields*), mais dont chacun se trouvait divisé à l'intérieur par de petites levées de terre (*grass balks*) en une série de petites bandes allongées et

(1) J. A. R. MARRIOTT. *The English Land system* p. 27.

(2) *Ibidem*.

(3) D'où le mot de « *three fields system* » donné parfois à cette organisation. Quelquefois il n'y avait que deux champs. Parfois, mais rarement il y en avait quatre. Ces *fields* correspondent exactement aux « *soles* » françaises et aux *Gewänne* allemands (Cf. A. Demangeon. De l'influence des régimes agraires sur les modes d'habitat dans l'Europe Occidentale (Extr. du compte rendu du Congr. intern. de Géogr. 1925, t. IV. p. 95)

parallèles. Chaque paysan avait, selon sa fortune, une ou plusieurs de ces petites parcelles (rarement contiguës) dans chacun des trois grands champs. Il existait un code compliqué pour déterminer le mode d'exploitation. Les champs étaient mis successivement une année en blé - une année en avoine ou haricots - une année en jachère (1) La culture se faisait en commun ; ce n'est qu'au moment de la récolte que les parcelles devenaient individuelles. Des règles fixes établissaient les droits des tenanciers à faire paître leurs bêtes dans les pâturages communs, à recueillir du bois etc.. Le domaine du seigneur était quelquefois réparti parmi les parcelles, mais le plus souvent formait un bloc compact et était cultivé en partie par des esclaves (qui d'ailleurs disparurent vite), en partie par les tenanciers, dont le travail constituait une des principales charges, en partie enfin par des serviteurs payés en nature. Il y avait peu de transactions avec l'extérieur : des pierres meulières, du sol, du fer et de la filasse étaient les principaux articles que les manoirs de la périphérie du Weald devaient acquérir au prix du surplus de leur production agricole. Mais de manière générale, chacun se suffisait à lui-même. Ce système avait une réelle stabilité, parce que les tenanciers avaient acquis par coutume le droit de ne pas être expulsés de la terre qu'ils occupaient tant qu'ils remplissaient de manière régulière leurs obligations, (2) d'où leur nom de tenanciers coutumiers (*Customary tenants*). Cette organisation trouvait un terrain d'élection dans la zone des Sables Verts où l'étroitesse des formations géologiques permettait l'établissement de communautés possédant toute une variété de terrains différents et économiquement complémentaires. Elle ne pouvait par contre s'établir dans l'intérieur du Weald qu'avec la plus grande difficulté par suite de l'homogé-

(1) J. A. R. MARRIOTT. *English land system*, p. 29.

(2) *Ibidem* p. 30.

néité de la nature des terrains. Aussi peut-on accepter pour toute l'étendue de la région la proportion calculée pour le Surrey à l'époque du Domesday Book : sur les Sables Verts les « *commonfields* » occupaient 54 à 55 % de la surface cultivée ; dans le Weald central 13 à 15 % seulement (1).

A partir du XII^e siècle et surtout au XIII^e siècle, au moment où le Weald central se peuple de manière sérieuse (2) une évolution se produit dans les mœurs. Un besoin général d'indépendance individuelle et de sécurité légale dans l'occupation du sol tend à ruiner intérieurement l'organisation du manoir. Les tenanciers coutumiers (*customary tenants*) cherchent à acquérir une situation meilleure. Ce fut sans doute en partie le désir d'obtenir des conditions plus favorables qui poussa une fraction de la population des Sables Verts vers la grande forêt intérieure (3). Ainsi s'explique le nombre exceptionnellement élevé de « *free holders* » qu'on rencontre dès le début dans le Weald central (4). Mais les « *freeholds* » (qu'on peut traduire par tenures franches) restent malgré tout en minorité et la grande forme légale d'occupation du sol à cette époque est le « *copyhold* ». Dans ce cas le tenancier n'est plus à la merci de la coutume et du bon vouloir du lord. Un contrat régulier de concession de la terre moyennant certaines redevances, en général assez légères, est enregistré par la cour du manoir (5). Les droits et obligations de chaque partie y sont mentionnés. Une copie (6) cons-

(1) H. E. MALDEN, *Social and Economic History of Surrey*. V. C. H. Sur IV p. 409.

(2) Cf. ci-dessus.

(3) DR. SLATER. *English Peasantry and the Enclosure of Common fields* p. 148 et 176-7

(4) H. E. MALDEN, *Social and Economic History of Surrey*. V. C. H. Sur IV, p. 409.

(5) J. A. R. MARRIOTT. *The English Land System* pp. 43 et suiv.

(6) D'où le nom de *Copyhold*.

tituant un vrai titre de propriété est remise eu tenancier. Partout, bien entendu, conformément au droit féodal toujours en vigueur, la terre relève d'un seigneur qui la tient lui-même en fief d'un autre seigneur ou du roi. Le mode de tenure par *Copyhold* fut le plus généralement adopté dans le Weald central (1). On ne trouve là qu'une très faible proportion de terrains exploités selon le système des trois champs (2). Dans la région des Sables Verts, un certain nombre de tenanciers coutumiers parvinrent à obtenir des *copyholds* à cette époque. Mais dans l'ensemble, le système manorial, fortement implanté résista là plus longtemps qu'ailleurs.

L'évolution des mœurs tendait à désorganiser de plus en plus le vieux système manorial. La création de *copyholds* constituait une étape dans la désintégration de sa structure générale. Un effondrement complet eut lieu entre le milieu et la fin du xiv^e siècle. Les deux événements historiques autour desquels tourne la grande transformation sociale furent la Peste Noire (1348-49), et la Révolte des Paysans (1381). A la suite de l'épidémie, la population diminua environ de moitié. Comme la terre était proportionnellement devenue abondante et comme les bras faisaient défaut, et par conséquent se payaient cher, un grand nombre de tenanciers coutumiers trouvèrent avantageux d'abandonner leurs droits traditionnels sur le sol qu'ils occupaient (3) et d'aller vivre grassement ailleurs en louant simplement leur travail. Un bon nombre profitèrent des avantages de leur situation pour se faire octroyer des *copyholds*. Mais dans l'ensemble c'est à cette époque qu'il faut faire remonter l'existence de la masse énorme des journaliers agricoles sans droits

(1) V. C. H. Sur IV. H. E. MALDEN. *Social and economic history of Surrey* p. 416.

(2) *Surr. Arch. Coll.* XX H. E. MALDEN : *Villénage in the Weald of Surrey* p. 143.

(3) J. A. R. MARRIOTT. *The English Land system* p. 38.

sur la terre qui constitue aujourd'hui un des traits caractéristiques de la vie rurale en Angleterre.

Les seigneurs louèrent alors les terres, comme ils purent, à ceux qui acceptèrent et qui étaient capables de les exploiter de manière à peu près libre, à leurs risques et périls, moyennant un loyer déterminé. C'est ainsi que, sinon apparut, au moins se développa largement la catégorie des fermiers locataires (*tenant farmers*), absolument prépondérante de nos jours (1). Pour eux le chef du manoir est bien moins un « lord » (seigneur) qu'un « landlord » (propriétaire). Le manoir comme unité sociale et économique avait disparu.

Pendant plus d'un siècle vécurent côte à côte et pour ainsi dire entremêlés, les représentants des systèmes les plus hétérogènes : Au sommet se trouvait le lord, suzerain pour les uns, simplement propriétaire pour les autres. Les *freeholders* appuyés sur des droits solides, bien établis surtout dans le Weald Central, subsistaient. Les *copyholders* (issus du système manorial modifié) avaient augmenté en nombre. Les tenanciers coutumiers (*customary tenants*), bien que fort réduits n'avaient pas disparu. À côté d'eux la nouvelle classe des fermiers locataires (*tenant farmers*) augmentait quotidiennement d'importance grâce au travail des journaliers libres mais sans terres.

Au xvi^e siècle, une série de phénomènes surtout économiques vint remanier ce groupement social. Il faut probablement chercher la cause profonde dans un changement d'esprit qui transforma complètement alors toute la vieille Angleterre. C'est l'époque où la Grande Bretagne se tourne de manière nette et définitive vers la mer et les affaires. L'organisation de la propriété subit comme toutes les autres institutions l'effet de cette commercialisation générale. Le système des trois champs avec les tenures entremêlées rendait difficile une exploitation économique

(1) J. A. R. MARRIOTT. *The English Land system* p. 42.

du sol. Toute expérience individuelle, toute tentative de progrès se trouvaient paralysées. Tant que l'organisation manoriale avait subsisté, ce système avait néanmoins sa raison d'être. Dans la suite il était devenu un anachronisme. Il subsista longtemps néanmoins ; aussi longtemps que l'agriculture ne fut considérée que comme un moyen de subsistance. Au xvi^e siècle on en vint à la considérer surtout comme une source de profits commerciaux (1) et elle fut réorganisée en conséquence. Cette réorganisation, porta essentiellement sur deux points : on substitua dans de nombreux cas aux champs labourés des pâturages et des bestiaux qui réclament moins de main d'œuvre, d'où économie, et se vendent aisément sur les marchés. On procéda à un remembrement des tenures, groupant plusieurs parcelles en un seul bloc, afin d'y faciliter le travail (2). On entoura chaque exploitation d'une clôture continue, d'où le nom d'« *enclosures* » généralement donné à ces transformations. Les *enclosures* furent avant tout une redistribution des terres. Elles furent accomplies par les landlords, pour augmenter leurs profits financiers, en faveur de fermiers locataires (3) (*tenant farmers*) qui prirent possession des petits domaines ainsi constitués et payèrent un loyer (*rent*) fixé par contrat. Les autres tenanciers essayèrent de résister, mais en vain (4). Les tenanciers coutumiers qui n'avaient pour eux qu'une vague tradition furent aisément balayés. Les *copyholders* résistèrent mieux mais cédèrent souvent sous la pression morale ou simplement devant la pression économique de voisins mieux équipés. Les *freeholders*, indépendants depuis des siècles se laissèrent bien moins entamer (5).

(1) J. A. R. MARRIOTT. *English Land system* p. 54.

(2) R. H. TAWNEY. *The agrarian problem in the sixteenth century* p. 165-166.

(3) J. A. R. MARRIOTT *The English Land system* p. 65.

(4) A. J. JOHNSON. *The disappearance of the small landowner* p. 55.

(5) R. F. TAWNEY. *The agrarian problem in the sixteenth century* pp. 33-34.

Copyholders et *freeholders* restèrent particulièrement nombreux dans le Weald central où la pauvreté du sol ne laissait espérer que de maigres bénéfices aux chercheurs d'entreprise. De plus les champs exploités en commun étaient fort rares dans cette section du pays ; aussi peut-on dire que le Weald central n'a pas été l'objet d'un mouvement d'*enclosures* (1) de large envergure. Sur le pourtour au contraire, beaucoup plus fertile, les prix des terres durent beaucoup augmenter, comme dans presque tout le reste de l'Angleterre (de 30 % pour les terres arables et de moitié pour les pâturages) (2). Les champs exploités en commun étaient nombreux, les *copyholders* et les *freeholders* n'avaient jamais constitué là qu'une petite minorité : ils eurent certainement très grand peine à se maintenir. Au terme de l'évolution, on eut une série de fermes isolées et encloses, généralement d'étendue assez modeste, car les très grandes entreprises comme les puissants capitaux étaient rares à cette époque. Ces fermes étaient données en bail (*leasehold*) à des fermiers locataires (*tenant farmers* ou *leaseholders*). A côté subsistaient un petit nombre de *freeholders* et de *copyholders* dont la situation matérielle fut bientôt analogue à celle des précédents. Les pâturages communs et certaines régions boisées restent propriété collective et sont utilisés indifféremment par tous les membres de la paroisse. Ces communaux, restes du vieux système manorial, étaient naturellement plus nombreux sur le pourtour qu'à l'intérieur.

Le xvii^e siècle n'apporta pas de modification sérieuse, sinon en 1661, l'abolition officielle des services militaires qui étaient théoriquement attachés à certaines tenures mais qui étaient, dans la pratique, tombés depuis longtemps en désuétude. Pendant toute cette période se développe le type du *yeoman*, petit paysan prospère (*lease*

(1) H. F. MALDEN, *Social and economic history of Surrey* V. C. H. Surrey IV p. 429.

(2) R. E. PROTHERO. *English Farming - Past and Present*, p. 64.

holder, *freeholder* ou *copyholder*) joignant ordinairement dans le Weald à la culture de sa terre une occupation accessoire la plupart du temps en rapport avec l'industrie du fer ou le tissage de la laine.

Le XVIII^e siècle fut de nouveau une période de crise : la fin de l'industrie du fer et la décadence du tissage de la laine devant la concurrence du coton, privèrent les *yeomen* du Weald d'une partie importante de leurs ressources et les mirent en état de moindre résistance. Au même moment le développement de l'agriculture scientifique rendait nécessaire une plus grande concentration des entreprises, de solides compétences techniques et surtout des capitaux. Enfin le développement des villes industrielles et la crise causée par les guerres de la Révolution et de l'Empire provoquèrent un besoin urgent, d'importance nationale, de production agricole intense et spécialement une forte demande de blé (1). Sous la pression de ces forces convergentes, des mesures radicales furent prises : elles portent aussi en histoire le nom d'*enclosures* et en fait elles agirent dans le même sens que les transformations qui avaient pris place au XVI^e siècle. Le travail de remembrement des tenures dispersées fut parachevé à ce moment. Mais surtout des « *Acts* » du Parlement autorisèrent la clôture et la mise en labours ou en pâturage, en faveur de particuliers, des terrains en friche et des communaux qui étaient jusqu'alors propriété collective (2). Les terrains de ce genre étaient nombreux sur le pourtour du Weald. Des domaines assez vastes se constituèrent. Des regroupements amenèrent la constitution, dans cette zone, d'exploitations de dimensions assez considérables. Mais les petits cultivateurs souffrirent beaucoup. Il leur devenait très difficile de lutter contre la concurrence de voisins bien mieux outillés. La disparition des

(1) J. A. R. MARRIOTT. *The English Land system* p. 86.

(2) V. C. H. *Surr.* IV. 440

« *lammas lands* » (1) constituait surtout pour eux une perte irréparable. Beaucoup durent abandonner la lutte. Leurs champs grossirent les fermes voisines. Un grand nombre de *freeholders* et de *copyholders* furent éliminés à ce moment. Ils devinrent eux-mêmes suivant leurs capacités personnelles *tenant farmers* (locataires), *bailiffs* (chefs de culture) ou même simples ouvriers agricoles (2). Le mouvement aboutissait à la constitution de fermes d'importance relativement considérable, à la très forte réduction de la petite culture (3) et à la presque complète disparition des *freeholders* et des *copyholders* surtout dans la zone périphérique du Weald. Au centre il n'y avait que fort peu de communaux — la pauvreté du sol n'attira guère les gens entreprenants, aussi les exploitations de petites dimensions, les *freeholders* et les *copyholders* restèrent caractéristiques de la Plaine et surtout du Haut Weald.

Situation actuelle. — Il n'y eut pas de changement capital dans le régime de la propriété au cours du XIX^e siècle et de nos jours, la situation, telle qu'elle ressort de l'évolution historique et des adaptations législatives contemporaines (4) est dans ses grandes lignes la suivante :

Il existe une dissociation caractéristique de la propriété et de l'exploitation : l'occupant du sol possède rarement le terrain sur lequel il vit. C'est là une organisation économique très commune en Angleterre. Le Weald présente

(1) On appelait ainsi les pâturages communs où l'on récoltait le foin en été et que l'on ouvrait aux bestiaux des gens de la commune a *Lammas day* c. a. d. le 1^{er} août (le mot *lammas* vient de l'ancien usage qui consistait à faire ce jour-là une offrande religieuse des prémices de la moisson : *loaf mass* d'où *lammas*).

(2) H. E. MALDEN. *Social and Economic history of Surrey*. V. C. H. Surrey IV. 444

(3) *Ibidem* p. 439.

(4) Surtout *Property acts* de 1922 et 1925 et *Agricultural Holding act* de 1923.

l'anomalie de fournir de nombreuses exceptions à cette règle générale.

Le système de propriété est d'origine médiévale et féodale. Il comporte encore aujourd'hui des traces curieuses de sa forme traditionnelle. Le système d'occupation et d'exploitation est une institution moderne et de forme assez rigoureusement contractuelle.

1^o La propriété vient toujours en principe du roi — ou d'un sujet qui la tient du roi — *Freehold* est le nom qui désigne de nos jours ce droit direct sur la terre. Il résume des institutions très anciennes et quelquefois fort différentes les unes des autres qui ont été remaniées, simplifiées au cours de l'histoire d'Angleterre et finalement adaptées à la vie moderne par des dispositions législatives et surtout par la coutume. La tenure franche (*freehold*) est ce qui se rapproche le plus de la conception française de la propriété. Toutefois, en principe, il existe dans de nombreux cas des charges d'origine féodale. Le *Property Act* de 1922 (part V) libère entièrement de ces charges les *freeholds* créées après 1925 (par conversion des *copyholds* par exemple). Pour les *freeholds* existant avant 1926, c'est-à-dire pour l'immense majorité d'entre elles, sont déclarées abolies, pour 1935 au plus tard, toutes les redevances financières et aides (1). Mais sont maintenues quatre redevances féodales appelées « *fealty* », « *suit of court* », « *grand sergeanty* » et « *petty sergeanty* » (2). Ces charges restent en fait toujours purement théoriques. Mais elles subsistent du point de vue légal.

La plus grande partie du sol est entre les mains de

(1) *Liability to payment or relief*.

(2) « *Fealty* » correspond à l'institution féodale du serment de fidélité - « *Suit of court* » était l'obligation pour les hommes libres de paraître à la cour du manoir pour aider le seigneur à rendre la justice - *Grand sergeanty* et *Petty Sergeanty* (beaucoup plus rarement rencontrés) sont des services personnels auxquels le roi a droit dans des cas déterminés.

grands propriétaires. Mais ils restent souvent dans le Weald à l'arrière plan de la vie sociale et économique parce que fort peu d'entre eux se soucient d'exploiter eux-mêmes et la plupart se contentent, par la location des diverses parties de leurs domaines, de bénéfices très modestes. La loi limite d'ailleurs de manière assez étroite leurs droits sur la disposition de leurs terres.

Les petits propriétaires exploitants (appelés communément *freeholders*) sont les successeurs des anciens *freeholders* et des *copyholders* qui ont réussi à obtenir la conversion de leurs titres. Ils correspondent aux petits paysans propriétaires de France. Mais ils ne représentent qu'une faible minorité : ils sont néanmoins beaucoup plus nombreux dans le Weald, surtout dans le Weald central, que dans le reste de l'Angleterre. Ils constituent approximativement $1/6$ du nombre des exploitants (1) de la région. Cette proportion comparativement élevée provient du fait que le Weald a peu tenté les grands spéculateurs. La dimension de ces petites propriétés oscille ordinairement entre 20 et 50 hectares.

Une catégorie de *freeholders* très différente de la précédente se rencontre dans les districts de résidence. Beaucoup de petits bourgeois ont désiré avoir « leur » maison et ont obtenu quelquefois la cession complète d'une parcelle de terrain. La surface ainsi occupée est minime. Les grands propriétaires au lieu d'aliéner définitivement

(1) En l'absence de données statistiques valables pour le Weald exclusivement, on peut accepter comme suffisamment exacte la proportion facilement déduite des statistiques (*Agricultural Statistics* 1926 LXI part. I p. 55 et *Agric. Statistics* 1920 LV. part. I p. 43), pour l'East Sussex, qui ne comprend qu'une très faible étendue des South Downs et qui s'étend sur une très large partie du Weald en ayant soin de ne prendre que la moyenne des tenures dont la superficie varie entre 50 et 150 acres. Les tenures d'étendue supérieure sont fréquentes sur les South Downs surtout et celles d'étendue inférieure pullulent autour de Brighton.

une partie de leur patrimoine préfèrent ordinairement l'établissement de baux à très longs termes.

Les *Copyholds* disparaissent. Les *copyholders* ont été jusqu'à une période très récente assujettis à des servitudes d'origine féodale, dûment enregistrées dans leurs titres de propriété et dont l'accomplissement, d'allure anachronique, causait souvent des difficultés (1). Une série de lois, notamment le Copyhold Act de 1894 ont permis la transformation de *copyhold* en *freehold* avec le consentement du Board of Agriculture. Le *Property Act* de 1922 a rendu la conversion obligatoire, avec abolition totale des vestiges manoriaux pour 1935 au plus tard.

2° L'occupation est généralement réglementée par des baux de plus ou moins longue durée. On peut distinguer deux cas à ce sujet : dans les villes et les districts de résidence les baux sont généralement passés pour une période de temps très étendue allant jusqu'à 99 ans. Ce mode de location de la terre est destiné aux occupants désirant s'assurer une possession sûre et stable du terrain sur lequel ils font d'ordinaire édifier une maison. A l'expiration du bail le tout revient au propriétaire. Pour devenir possesseur d'un terrain dans ces conditions, il est d'usage de verser au moment de l'achat une somme en général importante et de payer ensuite pendant toute la durée de la possession une somme annuelle minime, presque symbolique, mais néanmoins appréciable, d'ordinaire quelques livres sterling par an. Quelquefois on trouve plusieurs possesseurs superposés : par exemple dans le cas fréquent où le propriétaire primitif abandonne pour un temps déterminé, moyennant une somme ou une rente fixe

(1) Les principales servitudes se rencontraient au moment de la transmission de la propriété : celle-ci se trouvait alors restituée théoriquement au « seigneur » qui la donnait au nouvel occupant, sans avoir d'ailleurs la possibilité de refuser son consentement à la transaction. Très sérieuse était la charge appelée « *heriot* » donnant droit au lord de se saisir, à la mort du tenancier, de sa plus belle tête de bétail.

— ou une combinaison des deux — un certain terrain à un entrepreneur ou à une compagnie qui lotit, bâtit, puis vend au détail, toujours pour un temps déterminé. L'acquéreur à son tour a lui-même ordinairement la faculté de céder ses droits à un tiers dans des limites de temps qui lui sont assignées. Ce mode de bail a très long terme est très rare dans les campagnes du Weald. Il est par contre très répandu dans tous les groupements urbains.

A la campagne, le grand propriétaire loue en général son domaine directement — par l'intermédiaire d'un simple homme d'affaires — aux fermiers qui l'exploitent. La dimension des exploitations est réduite dans le Weald : elle oscille ordinairement entre 50 et 150 acres (1) dans la région centrale. Sur le pourtour, notamment dans les régions d'agriculture perfectionnée et méthodique qu'on rencontre autour de Maidstone et de Farnham, il n'est pas rare de rencontrer des fermes de 300 acres. Mais on ne rencontre qu'exceptionnellement de très grandes entreprises. Les baux de location peuvent expirer ou bien au « *Lady day* » (25 mars) ou bien au « *Midsummer day* » (25 juin), ou à *Michaelmas* (29 septembre) ou à *Christmas* (25 décembre). En pratique presque tous les contrats partent de Michaelmas et se terminent à cette date (quelquefois, quoique rarement, *Lady day* est choisi). L'automne est la grande saison des déménagements et des installations. La durée des baux varie infiniment en théorie : elle peut être de 30 ans, de 20 ans, de 10 ans ou d'une année seulement. Les baux d'un an sont très nombreux. Mais en fait, par suite des ennuis et des dépenses qu'implique un changement d'exploitant — aussi bien pour le fermier que pour le propriétaire — le même fermier reste de nombreuses années, quelquefois toute sa vie, attaché au même champ. Autrefois les longs baux étaient recherchés surtout par les fermiers qui y trou-

(1) Environ 20 et 60 hectares

vaient une garantie contre un avis de congé toujours possible. Aujourd'hui, à la suite des mesures législatives prises pour protéger à ce sujet les exploitants, ce sont les propriétaires qui désirent de longs termes les garantissant contre une demande de diminution ou de remise temporaire du loyer à l'occasion d'une mauvaise récolte. Les droits des deux parties en cas de congé sont rigoureusement fixés par la loi. Les droits du propriétaire ont été très limités par les dispositions légales de l'*Agricultural Holding Act* de 1908 — les *Agriculture Acts* de 1920 et 1921 et surtout par l'*Agricultural Holding Act* de 1923 (1).

Le tenancier a la liberté pratiquement complète de cultiver le terrain comme il lui plait. Le propriétaire ne peut donner congé à son fermier sans lui payer des dommages et intérêts (variant de un à deux ans de loyer). Si le fermier refuse de partir, le propriétaire ne peut se débarrasser de lui qu'en l'accusant de mauvaise culture (*bad cultivation*) et en obtenant assentiment du « *County Agricultural Committee* » (2). Pour les tenures agricoles de plus de 2 ans, la location n'expire pas automatiquement au moment où le bail prend fin : à moins que, un an au moins et deux ans au plus avant le terme fixé, un avis écrit ait été envoyé par l'une des parties, la location est prolongée de facto.

Si c'est le fermier qui désire partir (ce qui représente l'énorme majorité des cas) il a le droit d'enlever toute machinerie, palissade ou autre instrument d'exploitation (3) qu'il a pu fixer, à condition de réparer tout dommage éventuellement causé à la propriété au cours de cet enlèvement. Il a, de plus, le droit de recevoir

(1) 13 et 14 Geo. V. Chap. 3.

(2) Pour toute l'Angleterre en 1924 il y eut 531 demandes présentées par les propriétaires ; dans 292 cas le *County Agricultural Committee* leur a donné raison (*The Land and the Nation* (Green Book) pp. 446-8)

(3) « *engine, machinery, fencing or other fixture* ».

des compensations pour les améliorations apportées à la ferme :

1^o Il a droit à des compensations pour les bâtiments ou constructions diverses si toutefois le propriétaire a consenti par écrit à leur exécution.

2^o Pour le drainage (question fréquente dans le Weald) le fermier doit notifier par écrit au propriétaire ses projets deux mois au moins, trois mois au plus avant le commencement des travaux (une entente privée se fait généralement à ce moment pour l'évaluation d'une indemnité éventuelle).

3^o Pour les mesures qui augmentent la fertilité du sol (engrais, consommation de tourteaux par les bestiaux, etc.) et pour les réparations indispensables, le fermier n'est pas tenu de prévenir le propriétaire. En cas de départ l'indemnité est basée sur l'augmentation de valeur que l'amélioration a produite au bénéfice du nouveau locataire. On n'accorde pas de compensation pour les améliorations faites dans la dernière année d'occupation (excepté pour l'engrais).

Si le propriétaire et le fermier ne s'entendent pas à l'amiable, ils doivent se soumettre à la décision d'un arbitre nommé soit par eux-mêmes (s'ils arrivent à tomber d'accord sur ce point) soit par le Ministry of Agriculture (si l'une des deux parties en fait la demande).

En somme si l'on met à part les petites tenures franches relativement peu nombreuses et les contrats particuliers aux agglomérations urbaines, on se trouve dans l'ensemble du pays en présence d'un système de grande propriété et de petite exploitation. La grande propriété a des origines historiques lointaines mais les droits des propriétaires se trouvent de plus en plus limités par la coutume et par la loi. Les fermiers ne remontent qu'à quelques siècles mais leur emprise sur la terre s'accroît tous les jours. Actuellement ils sont — au loyer près —

presque aussi certains de la possession pratique du sol que s'ils avaient des titres légaux de propriété.

Une dernière sorte de propriété fréquemment rencontrée dans le Weald est la propriété collective des communaux (*commons*) par les paroisses. C'est un reste de la plus ancienne forme d'occupation du sol dans la région. Elle est réduite aux terrains trop pauvres pour permettre une exploitation rémunératrice par un particulier, ou pour avoir tenté les spéculateurs au moment des *enclosures*. Il est impossible d'en déterminer la superficie ; elle est néanmoins assez étendue car les sols stériles ne manquent pas dans le Weald. On en rencontre notamment beaucoup dans la portion occidentale de la région des Sables Verts : c'était autrefois le lieu d'élection du système d'exploitation collective manoriale ; les communaux d'aujourd'hui en sont les derniers vestiges ; ils se sont conservés surtout sur les collines sableuses et arides plantées seulement de maigres bruyères. Ce genre de propriété est presque absent de la Plaine du Weald parce que les terres lourdes de cette zone peuvent presque toujours convenir à la culture du blé et la production de cette céréale était si importante au moment des secondes *enclosures* que les particuliers entreprenants n'ont pas laissé inoccupé un seul lopin de terre qui pût être utilisé sans trop de désavantage. Dans le Haut Weald les communaux sont nombreux sur les hauteurs raboteuses et stériles qui défient toute tentative de culture. Ces communaux sont parfois utilisés par tous les paroissiens comme pâturages maigres et comme réserves de bois suivant des coutumes et règles locales ; quelquefois ils sont loués en totalité ou en partie par adjudication. Leur importance économique — qui avait été considérable jusqu'au XVIII^e siècle parce qu'ils comprenaient des terres de valeur — est aujourd'hui extrêmement réduite. Leur nom même (*commons*) est devenu synonyme de terrain stérile couvert de bruyères ou de broussailles. Il faut noter toutefois

que leur aspect sauvage présente de tels charmes pour les citadins que leur présence détermine parfois l'établissement de districts de résidence dans les endroits qui auraient pu sembler les moins propres à devenir des centres de groupements humains.

CONCLUSION

Les classes sociales et le système de propriété — qui dans la société actuelle en constitue la base — présentent donc dans le Weald des caractères originaux : dans son ensemble, le Weald est un pays de classes moyennes. Il n'y a de très ample développement ni dans l'agriculture, ni dans l'industrie ni dans les finances ni dans le commerce. La grande aristocratie foncière y est réduite ; on ne rencontre ni gros magnat industriel ni puissant baron financier. Par contre, le pauvre, le misérable qu'on trouve parfois en grand nombre dans d'autres régions de l'Angleterre est presque complètement absent ici. Dans les villes, des résidents de fortune modeste, des commerçants moyens, des ouvriers aisés, peu touchés par la grande crise de chômage constituent la majorité. Dans les campagnes les petits cultivateurs dominent ; la proportion de ceux qui possèdent le petit champ qu'ils occupent est plus élevée que presque partout ailleurs en Angleterre ; dans les autres cas, ici comme partout ailleurs en Grande-Bretagne, le fermier doit payer redevance au propriétaire ; les fermes sont petites, les charges modérées, les garanties de sécurité étendues ; la vie n'est pas trop dure pour des hommes de goûts et de besoins modestes comme le sont la plupart des gens du Weald ; le cultivateur du Weald se rapproche plus que la plupart des fermiers anglais du type du paysan continental ; mais pourtant le système de propriété et de location laissant une large place pour la concurrence a presque complètement éliminé l'élément

.

routinier ; d'autre part il permet aussi aux individus supérieurement actifs ou entreprenants d'aller déployer leurs capacités dans des régions plus fertiles ou aux exploitations plus vastes. Le Weald, à la campagne comme à la ville, reste le lieu d'élection des gens moyens, modestes et stables.

CHAPITRE III

MODES DE VIE

Dans la région essentiellement agricole du Weald, trois classes sociales méritent une étude particulière : les grands propriétaires fonciers, les fermiers et les ouvriers agricoles.

I. — PROPRIÉTAIRES

Les propriétaires sont loin de jouer actuellement un rôle aussi important qu'autrefois dans l'économie rurale du Weald et de l'Angleterre en général. Au XVIII^e siècle, ils étaient les chefs intelligents du grand mouvement de progrès scientifique qui fit alors de l'agriculture anglaise la première peut-être de toute l'Europe. Les grands propriétaires, par mode, par goût et par intérêt restaient en contact direct avec leurs domaines, se tenaient au courant des procédés les plus récemment découverts, faisaient des recherches, des expériences, quelquefois des découvertes. Les résultats qu'ils obtenaient ainsi n'étaient que justement payés par les profits qu'ils tiraient de l'exploitation.

Au cours du XIX^e siècle cette situation changea progressivement : les propriétaires fonciers se trouvèrent moralement et matériellement débordés par des classes nouvelles issues surtout de l'industrie. D'autre part le développement de la science moderne a transformé la connaissance des questions agricoles, jadis affaire de gentleman éclairé, en une occupation de savant. Les

recherches impliquent : travail de laboratoire, étude de la chimie, de la physique, voire de la biologie et de la météorologie. Le propriétaire n'a souvent pas le désir d'aller si loin. La guerre et ses résultats d'une part, le prodigieux développement de la science contemporaine de l'autre, n'ont fait qu'accentuer et précipiter une longue évolution si bien qu'aujourd'hui la situation est la suivante :

Les propriétaires dans le Weald sont proportionnellement très appauvris. L'impôt sur le revenu (*income tax*) très élevé sur les grosses fortunes en Angleterre les a frappés de manière terrible. Les impôts de succession ont fait le reste. La reconstitution des capitaux ainsi déboursés est rendue presque impossible parce que les loyers sont loin d'avoir augmenté en proportion des autres dépenses ou même des prix atteints par les denrées agricoles. Les produits agricoles après de nombreuses oscillations se trouvent aux alentours de 150 ou 180, si l'on marque par le chiffre 100 le niveau moyen des prix entre 1885 et 1914 (1). Or les loyers n'ont augmenté que de 20 % au maximum sur les tarifs d'avant-guerre (2). Les propriétaires n'ont donc que profité de manière infime de l'augmentation générale des prix. D'autre part le coût des réparations indispensables pour l'entretien des fermes a augmenté de 70 à 100 % (3). Les propriétaires ont donc été des victimes — mais par voie de conséquence ils se trouvent très souvent hors d'état de fournir à leurs fermiers les équipements mécaniques les plus perfectionnés qui seraient nécessaires à l'organisation du travail selon les méthodes modernes. Les landlords dont les capitaux avaient autrefois rendu possible l'établissement d'un outillage technique de premier ordre jouent souvent

(1) Ministry of Agriculture, *Economic Series 2. Report of the Committee on the stabilization of Agricultural prices* p. 12.

(2) *Ibidem*.

(3) Cecil DAMPIER-WHETHAM, *Politics and the Land* p. 106.

aujourd'hui le rôle de poids mort par le manque actuel de ces capitaux.

D'autre part le développement de la technique scientifique a détourné beaucoup de propriétaires de la direction personnelle des exploitations. L'agriculture est devenue un métier de spécialistes nécessitant des études sérieuses et une application constante. Rebutés par la difficulté de la tâche ou absorbés par d'autres occupations beaucoup de landlords abandonnent à des experts salariés par eux, l'administration de leurs domaines. Les libéraux ont mené à ce sujet, à une époque récente, une longue enquête dont les résultats ont été publiés dans un ouvrage appelé communément le « Livre vert » (*Green book*) (1). Bien que le *Green Book* soit en général hostile aux propriétaires, les faits qu'il met en évidence ont une réelle valeur documentaire. Il reconnaît que certains propriétaires (citant Lord Guildford et Lord Folkestone) se maintiennent à la tête du mouvement agricole. Mais dans l'ensemble il est certain que la grosse majorité ne fait que suivre (et paraît même suivre avec peine) le mouvement de progrès dirigé par les autres. Les landlords ne sont plus à la tête de l'agriculture : les plus intelligents se contentent de ne pas se classer parmi les retardataires. Quelques-uns envoient leurs fils suivre des cours spéciaux à Oxford ou Cambridge. Mais ces étudiants sont trop peu nombreux, d'autant plus que même parmi eux beaucoup embrassent d'autres carrières que l'agriculture.

Enfin les propriétaires ont perdu beaucoup de leurs moyens d'actions sur les méthodes de culture. Le fermier est à peu près libre de diriger l'exploitation comme il l'entend. Sans doute, il ne peut prendre, sans l'assentiment du landlord, des mesures qui pourraient être considérées comme des détériorations, par exemple labourer une

(1) D'après la couleur de la couverture. Le titre réel est « *The Land and the Nation* » *Report of the Rural Committee* 1923-1925.

prairie permanente ; mais, dans la routine du travail normal, le fermier est complètement indépendant et il n'est prêt à accepter l'assistance du propriétaire que sous les formes que celui-ci est le moins enclin à offrir, par exemple fourniture de nouveau matériel, installation d'équipements modernes et perfectionnés — et généralement coûteux.

Pour toutes ces raisons, le landlord prend — à quelques exceptions près — une part de moins en moins active dans la vie rurale du Weald. Il considère la terre comme un placement très sûr, bien que fort peu rémunérateur et escorté de multiples ennuis. Il y est attaché souvent par tradition de famille, par besoin d'influence et de prestige social et aussi par un goût réel persistant pour la campagne, qu'il voit il est vrai souvent sous un aspect peu agricole, l'aspect de la chasse à courre ou plus simplement — et plus fréquemment — du golf.

II. — FERMIERS

Le fermier constitue le pivot de la vie rurale contemporaine dans le Weald. Bien qu'il ne représente qu'une minorité dans la population de la campagne (1 /10 environ) il joue un rôle économique et social de premier plan.

On peut distinguer dans le Weald au moins trois grandes catégories de fermiers : le petit exploitant, né dans le pays, fortement attaché au sol, constitue la grosse majorité. Les fermiers de cette classe sont en général peu riches, routiniers et sédentaires. Ils se transmettent souvent les exploitations de père en fils dans une même paroisse, ne possèdent qu'un capital de roulement insignifiant, n'adoptant les procédés techniques modernes qu'avec une prudente lenteur. Ils sortent peu de leur région. Si quelque événement les amène à quitter leur ferme ils cherchent à en trouver une autre aussi près que

possible de celle qu'ils abandonnent. Ils ont surtout des fermes mixtes et se spécialisent rarement. Ils dominent absolument dans le Haut Weald, la Plaine du Weald et certaines sections de la périphérie, notamment dans la région de Midhurst.

On peut leur opposer le fermier anglais ou écossais intelligent, entreprenant, nomade qui se déplace continuellement pour améliorer sa situation et passe du Northumberland au Weald pour repartir dans le Devonshire par exemple. Ce type de fermier, bien moins répandu dans le Weald que le précédent, a une réelle importance économique et morale : il dispose souvent de capitaux assez considérables et dirige sa ferme comme une affaire industrielle ou commerciale : il cherche à en tirer un rapport élevé et la quitte lorsque ses moyens lui permettent de se charger d'une entreprise plus considérable. Il a des idées larges en général et se trouve à la tête du mouvement de progrès dans l'agriculture. Il se tient au courant des nouvelles découvertes techniques, les applique et contribue ainsi beaucoup à les diffuser. Il a parfois des compétences particulières et souvent les fermes spécialisées sont entre ses mains. Il se rencontre le plus souvent dans les régions riches de la périphérie, surtout sur la lisière septentrionale du Weald. Il y exploite souvent des fermes de dimensions assez considérables.

Une troisième catégorie s'est beaucoup développée après la guerre : c'est celle des « gentlemen » — souvent élevés à la ville — qui viennent faire de l'agriculture moitié par goût, moitié pour y trouver un profit. On trouve parmi eux bien des nuances, depuis celui qui se donne complètement à sa vocation nouvelle jusqu'au simple amateur qui ne tient que quelques vaches. Mais dans l'ensemble presque tous ont des capitaux. Par contre ils sont souvent dénués de compétence — ou du moins d'expérience pratique — et les fermiers ordinaires, qui ne les considèrent pas sans quelque ironie, prétendent que les connaissances

théoriques que beaucoup acquièrent ne les aident pas sensiblement à réussir. Le mouvement d'installation à la campagne a été assez prononcé après la guerre — il a énormément diminué de nos jours. Parmi les enthousiastes, certains ont perdu avec leur argent leur goût pour la culture. D'autres réussissent à s'adapter : ils exploitent souvent des fermes de petites dimensions mais extrêmement spécialisées. Un bon nombre de fermes à poulets, de fermes à œufs et quelques vergers sont entre leurs mains. Ils ne sont pas groupés géographiquement dans une région spéciale : on les rencontre un peu partout mais souvent à proximité de districts de résidence ; ils sont attirés par le pittoresque presque autant que par le profit de la campagne.

Il existe naturellement de nombreuses formes de transition entre ces trois catégories, en particulier entre les deux premières : un cultivateur né dans le Weald peut élargir son horizon, chercher à acquérir une exploitation meilleure que celle qu'il possède, tout en restant attaché au type de région où il a passé une partie de sa vie. Inversement, un fermier après avoir essayé des entreprises dans diverses parties de l'Angleterre, peut se fixer pour longtemps — sinon définitivement — dans le Weald. Enfin même, l'exploitant venu de la ville s'accoutume parfois si bien à la vie campagnarde qu'il devient par les habitudes un véritable fermier lui-même : tous se trouvent à des degrés différents en présence des mêmes problèmes fondamentaux, des mêmes difficultés matérielles et tous à quelques nuances individuelles près, mènent à peu près le même genre de vie.

Les deux plus importants problèmes qui se posent aux fermiers du Weald sont le prix de la terre et le prix de la main-d'œuvre. La plus grande partie des exploitations sont simplement louées pour un temps plus ou moins long par les fermiers. Les loyers actuels dans le Weald sont de 2 à 5 livres sterling par an et par acre pour les

bonnes terres arables et les bons pâturages ; pour les sols médiocres des mêmes catégories, le prix varie entre 10 shillings et une livre par acre. Pour les houblonnières il est en moyenne de six livres par acre. Les vergers se louent jusqu'à 10 ou 14 livres par an (1) quand le sol est riche, 5 livres seulement lorsque celui-ci est pauvre. Dans le budget du fermier la somme versée au propriétaire comme loyer est à peu près équivalente à la somme représentant le bénéfice net du fermier, tous frais de culture payés. Un fermier payant par exemple 200 livres de loyer par an (c'est un cas très répandu) retire de son travail une somme de 200 livres. On se trouve en somme en présence d'une association économique dans laquelle le propriétaire fournit la terre et le fermier le travail, les profits de l'un et de l'autre étant pratiquement égaux. Mais il n'y a pas d'exploitation à mi-fruits : les ententes prennent la forme de contrats de location où le prix du loyer est en principe calculé de manière à laisser au fermier et au propriétaire des avantages équivalents.

L'obligation pour le fermier du Weald de déboursier une somme importante régulièrement comme loyer chaque année pèse lourdement sur l'agriculture de la région : elle force l'exploitant à fixer le prix de vente de ses denrées à un niveau assez élevé pour se procurer les rentrées de fonds nécessaires. Elle rend très difficile la concurrence avec les pays étrangers où le paysan propriétaire n'a pas à prélever sur son chiffre d'affaires une certaine somme en dehors et en sus de ses bénéfices personnels. C'est là une des causes essentielles de l'état de crise dans laquelle se trouve non seulement l'agriculture du Weald mais l'agriculture de l'Angleterre tout entière. Il ne s'agit pas d'une difficulté temporaire mais d'une vieille question qui présente de nombreuses ramifications politiques et sociales. Il n'y a pas actuellement dans le Weald de

(1) Et même 40 livres pour les vergers comportant de bons cerisiers

mouvement d'opinion, ni moins encore d'action concertée, pour transformer cet état de choses.

Pourtant il existe un petit nombre d'exploitants propriétaires. Le prix de la terre ne se présente pour eux que sous la forme d'un capital immobilisé — bien que productif. Le prix d'achat d'une bonne terre arable ou d'un bon pâturage dans le Weald est de 40 à 50 livres par acre ; pour les terres médiocres il n'est que de 12 à 15 livres. Les bons vergers en plein rapport atteignent 250 livres par acre ; ceux qui sont plus médiocres ne coûtent que 60 livres. Les propriétés privées sont en général de si petites dimensions et en si petit nombre qu'elles ne modifient pas dans l'ensemble les données du problème dans la région.

Le grand problème de la main-d'œuvre est en rapport avec la structure de la société rurale : la nécessité de faire effectuer la presque totalité du travail sur des exploitations assez étendues par des salariés ne possédant pour toute ressource que leurs bras, oblige le fermier à de fortes dépenses : il se trouve en fait obligé de faire vivre du produit de son champ non seulement sa famille mais aussi — sur un pied infiniment plus modeste évidemment — plusieurs familles d'ouvriers. Dans une ferme mixte ordinaire, les sommes dépensées en salaires représentent un peu plus de double de ce que le fermier gagne pour lui-même et les siens. Plus la ferme est importante moins les dépenses sont proportionnellement élevées : par exemple dans une ferme rapportant 200 livres par an au fermier, les sommes payées annuellement en salaires dépassent souvent 500 livres — pour une ferme rapportant 500 livres, les dépenses en salaires sont de 1.000 livres environ — pour une ferme rapportant 1.000 livres, les salaires ne représentent que 1.800 livres. Mais dans le Weald les petites fermes sont de beaucoup les plus nombreuses et l'agriculture dans la région se trouve désavantagée par rapport à d'autres districts de l'Angleterre où

de larges exploitations permettent une utilisation plus rationnelle et plus économique de la main-d'œuvre salariée. Ces difficultés ne proviennent pas de ce que l'ouvrier agricole est trop payé : sa condition est même si difficile qu'il abandonne la campagne par masses, émigre vers les villes et laisse au fermier l'embarras supplémentaire de ne pouvoir trouver qu'avec beaucoup de peine le nombre de travailleurs suffisant pour faire marcher son entreprise. Le problème vient essentiellement de la dissociation de la population rurale en deux groupes distincts : l'un occupant le sol et en dirigeant l'exploitation, l'autre ne possédant rien et vivant de la location de ses bras. Ce problème comporte deux faces : l'un est la nécessité d'assurer une vie décente aux travailleurs — l'autre celle de ne pas augmenter les dépenses des fermiers au point de stériliser les exploitations.

La plupart des fermiers du Weald sont de petites gens : les trois quarts d'entre eux, surtout dans le Haut Weald et dans la Plaine du Weald ont un revenu n'excédant pas 200 livres par an et souvent restant au-dessous de ce chiffre. Un fermier gagnant 500 livres est considéré comme très aisé et il est rare que ce chiffre soit dépassé. Quelques privilégiés peuvent atteindre 600 ou même 700 livres. Les revenus de 800 livres et au delà sont absolument exceptionnels. Les fermiers les plus riches se rencontrent surtout sur la périphérie, en particulier vers le Nord.

Un certain nombre de fermiers tirent des ressources accessoires de l'entretien de pensionnaires venus de la ville pendant l'été. Quelques-uns, qui occupent de très petits champs, ont une petite boutique — souvent tenue par leur femme — qui leur procure un supplément de ressources. Mais dans l'ensemble, le fermier du Weald n'a pas besoin de métiers auxiliaires pour gagner sa vie.

Il ne peut guère se comparer au cultivateur continental, français par exemple : il a un niveau intellectuel et un niveau de vie plus élevés. Il est un

petit chef d'entreprise, a souvent reçu une assez bonne instruction et possède une certaine largeur d'idées. Ses manières et ses goûts sont relativement raffinés. Chez lui la propreté corporelle est soignée ; les salles de bains se rencontrent assez souvent ; les pianos et les gramophones abondent. Les deux éléments qui ont, de manière récente, le plus contribué à transformer sa vie sont, d'une part, l'automobile et la motocyclette qui sont très répandus et ont prodigieusement étendu le rayon de déplacement de la majorité des habitants de la région, et d'autre part, dans les toutes dernières années, la diffusion extraordinaire des appareils de radiophonie qui ont ouvert des horizons plus larges encore. Par son éducation intellectuelle, par ses manières, par le cadre où il se meut, le fermier n'est pas un paysan. Il ne possède pas non plus d'ailleurs les qualités du paysan : l'économie étroite mais profitable, l'amour fanatique de la terre, l'opiniâtreté invincible dans le travail. Il a souvent, de ces différents points de vue, des sentiments de « gentleman ».

Le fermier du Weald est pourtant bien moins cultivé que les fermiers de la plupart des autres régions de l'Angleterre. Dans le Haut Weald, en particulier, on trouve dans de nombreux districts des cultivateurs encore très retardataires. Sur la périphérie, la moyenne est beaucoup plus évoluée. L'influence de Londres qui pénètre le pays de plus en plus profondément tend à relever de manière constante le niveau moyen des fermiers.

III. — OUVRIERS AGRICOLES

Les ouvriers représentent près des neuf dixièmes des

agriculteurs dans le Weald (1). Par leur nombre et par le rôle important qu'ils jouent, ils forment un des éléments essentiels de l'organisation économique des campagnes. Or, leur situation morale et surtout matérielle est telle qu'ils constituent un des problèmes les plus graves de l'agriculture moderne dans cette région.

SALAIRES. — Le point autour duquel gravitent toutes les difficultés est la question des salaires. Les conditions actuelles sont, au moins partiellement, un héritage historique dont il faut chercher les origines au début du XIX^e siècle. A ce moment, l'oligarchie foncière qui dominait plus ou moins l'Angleterre, avait organisé un système connu sous le nom de « *Poor Laws* » ; il comportait d'une part un taux de salaire minimum que tout travailleur était en droit d'exiger et qui était calculé, par les soins des autorités de chaque paroisse, de manière à lui permettre de vivre, au plus juste, avec les membres de sa famille et, d'autre part, une caisse de secours, alimentée par des impôts locaux levés sur l'ensemble de la communauté. Tout ouvrier agricole qui ne pouvait obtenir de son fermier le salaire minimum, n'avait qu'à établir un état documenté de ce fait et de sa situation de famille pour obtenir automatiquement sur les fonds de la caisse de secours le complément de la somme à laquelle il avait droit (2). Les fermiers disposaient ainsi d'un travail à très bon marché. Ils avaient il est vrai, à payer de fortes

(1) D'après le recensement de 1921, sur 73.500 personnes vivant directement de l'agriculture dans la région, 7.500 seulement sont classées comme fermiers. Il faut néanmoins déduire un bon nombre de fils de fermiers qui travaillent le sol sans être socialement englobés dans la classe des journaliers.

(2) H. E. MALDEN, *Social and economic History of Surrey*. V. C. H. Sur. IV. p. 442.

taxes pour l'alimentation de la caisse, mais ces taxes étaient partagées par tous les habitants aisés de la région, même s'ils ne faisaient pas usage du travail des pauvres : le résultat était une véritable subvention donnée aux fermiers par la collectivité (1). Mais pour les ouvriers la conséquence était un avilissement de leurs salaires et de leur condition morale : ils ne pouvaient espérer obtenir une somme supérieure au strict minimum déterminé par les administrateurs des « *Poor Laws* » et comme ils étaient forcés, au cas où ils ne trouvaient pas d'embauche, de travailler, s'ils voulaient toucher leur secours, pour des entrepreneurs auxquels les louaient les paroisses, on en arrivait à la conception d'un véritable travail forcé (2). Les travailleurs qui auraient désiré rester indépendants ne pouvaient lutter contre la compétition de ceux qui touchaient des secours supplémentaires et ils se trouvaient dans l'impossibilité de vivre avec les fractions de salaires payées par les fermiers. Souvent des paroisses entières entraient dans le système (3). Ce système fut supprimé en 1834 à la suite d'un amendement (*Amending Act*) interdisant les secours pour les individus valides (4). Les abus les plus considérables disparurent mais les journaliers étaient habitués à se contenter d'un niveau de vie très bas, à se résigner à de médiocres salaires et les salaires demeurèrent médiocres. Au milieu du xix^e siècle les salaires moyens étaient de 9 à 10 shillings par semaine. Le travail à la tâche, qui était fréquemment en usage, permettait d'atteindre un salaire de 12 shillings. Le loyer pour le « cottage » habité par le travailleur et sa famille était de 1 shilling 6 pence à 2 shillings par

(1) J. A. R. MARRIOTT. *The English Land system*, p. 119.

(2) H. E. MALDEN. *Social and Economic History of Surrey* V. C. II. Sur. IV. p. 442.

(3) H. E. MALDEN. *Social and Economic History of Surrey*. V. C. II. Sur. IV. p. 442.

(4) J. A. R. MARRIOTT. *The English Land System*, p. 119.

semaine (1). On donnait souvent à l'époque de la moisson et de la fenaison de la bière (un gallon par jour) ou un supplément correspondant appelé « *Beer money* » (de 9 pence à 1 shilling) (2). De 1837 à 1875 l'agriculture fut très prospère dans le Weald et la vie dans les campagnes, même pour des journaliers à petit salaire, était relativement facile. Mais à partir de 1875 s'ouvrit une crise qui rendit à tous, fermiers et ouvriers, la lutte beaucoup plus pénible. Les ouvriers réclamèrent des salaires qui pussent leur permettre de vivre dans les conditions nouvelles et les salaires progressèrent quelque peu : ils étaient en moyenne de 13 shillings par semaine de 1871 à 1875. Ils passèrent ensuite à 14 shillings 2 pence (1876-1890) (3). C'était trop peu pour les ouvriers et pourtant trop encore pour les fermiers qui se trouvaient alors en face de difficultés de plus en plus considérables. Au début du XX^e siècle les salaires avaient atteint dans les régions agricoles les plus riches du Weald — celles où les journaliers sont le plus nombreux — les valeurs suivantes : un journalier ordinaire recevait en moyenne 16 shillings 4 pences en argent et diverses fournitures en nature (souvent du lait et du combustible) qui portaient la rétribution totale à environ 1 livre sterling par semaine. Le travailleur ayant des compétences spéciales (berger et vacher surtout) recevait 1 shilling de plus en argent et une quantité analogue de fournitures (4).

Le premier « Wages Board ». — Pendant la guerre, au moment où les bas salaires (maintenus par les fermiers) combinés avec l'augmentation du coût de la vie menaçaient les travailleurs agricoles d'une catastrophe, et ceci précisément quand la Grande-Bretagne avait le plus grand

(1) A. J. SPENSER. *Report on the Agricultural Labourer to the Royal Commission of Labour*. (Parl. Papers 1892 C. 6894-V p. 110)

(2) V. C. H. *Sur*. IV. 460.

(3) J. A. R. MARRIOTT. *The English Land System* p. 131.

(4) A. J. SPENSER. *Agriculture*. V. C. H. *Sur*. IV. p. 461 et suiv.

besoin d'intensifier sa production de denrées alimentaires, le gouvernement se décida à prendre la question en main. Par les chapitres II et V du *Corn Production Act* de 1917 fut décidée la formation d'un Bureau des Salaires agricoles (*Agricultural Wages Board*). Il devait se composer de 39 membres (1) et avait pour mission de fixer des salaires minima (pas moins de 25 shillings par semaine) et de régler la durée du travail dans les campagnes. Il devait se faire assister, pour assurer le service des informations locales, par des Comités de districts (*District Wages Committees*) au nombre de 39 dont le recrutement donna d'ailleurs lieu à de nombreuses difficultés (2). Le « *Wages Board* » s'était réuni pour la première fois le 6 décembre 1917 ; ce ne fut qu'à la fin de 1918, au moment de l'armistice, que le travail dont il avait été chargé fut prêt (3). Dans l'intervalle les salaires avaient été en moyenne de 25 shillings (conformément à la loi) dans l'été de 1917 et étaient montés à 30 shillings 6 pence dans l'été de 1918 (4). A la fin de la guerre les salaires furent fixés par le « *Board* » à 30 ou 35 shillings selon les cas pour une durée de travail de 54 heures par semaine en été et de 48 heures en hiver (les limites entre les deux saisons étant le premier lundi de mars et le dernier dimanche d'octobre) (5). Les ouvriers,

(1) 7 étaient nommés directement par le Ministère de l'Agriculture - 32 représentaient les intérêts des ouvriers et des employeurs. Pour les premiers, 6 étaient délégués par la « *National Agricultural Labourers' Union* » et 2 par l'« *Union of Workers* » 8 étaient désignés par le Ministre sur une liste présentée par les associations ouvrières. Pour les fermiers 2 étaient délégués par la « *Royal Agricultural Society* » ; 2 par la « *National Farmers' Union* », 2 par la Chambre Centrale des Agriculteurs, 2 par le Conseil Gallois d'Agriculture, 8 étaient choisis par le Ministre sur une liste présentée par ces associations (Cf. R. PLEVEN. *Les Ouvriers de l'Agriculture anglaise* p. 60).

(2) R. PLEVEN. *Les Ouvriers de l'Agriculture anglaise* p. 64.

(3) *Ibid.* p. 96

(4) J. W. ROBERTSON Scott. *The dying peasant* p. 135 et suiv.

(5) R. PLEVEN. *Les Ouvriers de l'Agriculture anglaise* p. 92. Ces

se sentant soutenus, commencèrent une campagne pour obtenir encore davantage. Le 3 mars 1919 la semaine anglaise fut déclarée applicable à l'agriculture, avec de nombreuses modalités pour éviter de trop graves perturbations dans l'exécution des travaux (on considérait comme effectuée pendant des « heures supplémentaires » toute besogne accomplie après une durée de 6 heures 30 de travail le samedi, ou tout autre jour, excepté le dimanche, accepté par fermiers et ouvriers) (1). Une véritable agitation se manifesta pour l'obtention de la journée de huit heures. Mais les résultats les plus tangibles furent de sérieuses augmentations de salaires fixées par le Wages Board : 37 shillings 6 pence en moyenne en mai 1919 (2). En janvier 1920 les délégués ouvriers réclamèrent un minimum de 50 shillings. On fit pression sur les fermiers et l'on adopta un barème partant de 42 shillings pour salaire de base avec augmentations jusqu'à 46 shillings selon les qualifications, à valoir depuis le 19 avril de la même année (3). De nouvelles réclamations se firent entendre et en août 1920 le Wages Board accordait une nouvelle augmentation portant les salaires à 46 shillings ou 50 shillings selon les cas (4).

Les Conciliation Committees : — Mais ces augmentations successives avaient été trop rapides et trop considérables pour passer sans provoquer de réaction. A la fin de 1921, à la suite d'une mauvaise récolte, le premier « Wages Board » fut supprimé et les salaires fixés tombèrent immédiatement. On avait remplacé le Wages Board par 63 « *Conciliation Committees* » qui devaient chercher à amener des ententes, mais avec peu de succès puisque

dates sont encore actuellement acceptées quand il existe une réglementation saisonnière des salaires.

(1) R. PLEVEN. *Les Ouvriers de l'Agriculture anglaise* p. 102.

(2) J. W. Robertson Scott. *The dying peasant* p. 136.

(3) R. PLEVEN. *Les Ouvriers de l'Agriculture anglaise* p. 135.

(4) *Ibid.* p. 138.

en 1924, 14 Comités seulement y étaient parvenus (1). Cependant la moyenne des salaires baissait toujours : elle était de 37 shillings à la fin de 1921, de 32 shillings dans l'été de 1922, de 28 shillings en 1923 (2) et lorsqu'aucune entente n'avait pu avoir lieu, 25 shillings étaient communément offerts et acceptés.

Deuxième Wages Board. — On dut en revenir au système de la réglementation obligatoire et en août 1924 l'« *Agricultural Wages Regulation Act* » créa le deuxième « *Agricultural Wages Board* » assisté de 47 « *County Agricultural Wages Committees* ». Le Wages Board est composé de 5 membres désignés par le ministre, de 8 membres représentant les ouvriers et de 8 membres représentant les employeurs. Chaque Comité de Comté est composé de manière analogue : d'un président de deux membres impartiaux et d'un certain nombre de représentants des intéressés, 6 à 9 (selon les cas) de part et d'autre. Dans tous ces organismes les délégués des employeurs sont désignés par la « *National Farmer's Union* », ceux des ouvriers par la « *National Union of Agricultural Workers* » et le « *Workers' Union* » en proportion de leur nombre d'adhérents parmi les travailleurs. Les Comités de Comtés se prononcent sur les salaires, heures de travail, compensations etc., pour des périodes laissées à leur discrétion. Le Wages Board se contente de sanctionner leurs décisions et de publier des ordres (*orders*) qui ont force de loi. Si un Comité ne peut arriver à une résolution, le « Board » règle la question en litige. C'est le système qui est encore en usage actuellement.

Conditions actuelles. — Sous ce régime les salaires qui s'étaient abaissés outre mesure furent légèrement relevés. Ils passèrent à 29 shillings (en moyenne) en février 1925 puis à 31 shillings 4 pence au mois d'avril de la même année.

(1) J. W. ROBERTSON SCOTT, *The dying peasant* p. 137.

(2) *Ibid.* p. 136.

Actuellement (fin 1927) la situation est la suivante : l'étendue du Weald est soumise aux pouvoirs de quatre Comités correspondant aux quatre grandes divisions administratives du Kent, du Surrey, du Sussex et du Hampshire, siégeant respectivement à Maidstone (Kent) Lewes (Surrey Sussex) et Winchester (Hampshire). Les dispositions varient légèrement d'une région à l'autre. Il y a une limite du nombre maximum d'heures de travail par semaine : de 50 à 52 heures par semaine en été, de 48 heures à 50 heures en hiver selon les comtés (1) pour les ouvriers non spécialisés. Les ouvriers spécialistes (bergers, vachers, bouviers, etc.,) travaillent sensiblement plus longtemps : 58 à 60 heures en général (2) pendant toute l'année. Le repos du dimanche est officiellement garanti et le travail du samedi limité à 6 heures ou 6 heures 30. Les femmes dans le Kent ne doivent pas travailler plus de huit heures dans la même journée ; il n'y a pas dans les autres comtés de prévision faite en leur faveur. Les salaires varient de 30 shillings 6 à 32 shillings 6 (3) par semaine pour les hommes non spécialistes. Les bergers, bouviers, etc., touchent davantage : de 33 shillings à 38 shillings (4). Les femmes sont partout payées à l'heure et reçoivent 5 pence ou 5 pence et demi. Il existe de plus dans chaque comté un barème compliqué pour le travail des enfants et le tarif des heures supplémentaires pour chaque catégorie aux divers jours de la semaine de chaque saison (5). Des

(1) Dans le Kent et le Sussex, le maximum est de 52 heures en été et 48 heures en hiver. Dans le Surrey le maximum est de 50 heures en toute saison - dans le Hampshire : 51 heures en été, 48 en hiver.

(2) 60 heures dans le Kent, et dans le Surrey, 58 dans le Sussex. 51 en été et 48 en hiver dans le Hampshire.

(3) 32 shillings 5 dans le Kent, 31 sh. dans le Sussex, 32 sh. 3 dans le Surrey, 30 sh. 6 dans le Hampshire.

(4) 33 sh. dans le Kent, 36 sh. dans le Sussex, 38 sh. 8 dans le Surrey.

(5) Cess informations sont publiées dans la « *London Gazette* ». Des extraits, imprimés par les soins du Ministry of Agriculture mettent le document officiel à la portée de tous.

subventions en nature (cottage, lait, combustible, pommes de terre etc.,) peuvent remplacer quelquefois une partie du salaire (1).

Les ouvriers agricoles ajoutent une somme considérable à ces salaires de base par le profit tiré des heures supplémentaires et par certaines gratifications traditionnelles dont la plus importante est appelée « *harvest money* » argent de la moisson, attribuée au moment où le travail est le plus dur et où il est aussi le plus important du point de vue des intérêts agricoles. Ce supplément peut atteindre au total 5 ou 6 livres sterling. Dans beaucoup d'exploitations modernes, spécialisées dans la production du bétail, le gros effort et le complément de salaire prennent place au moment de la fenaison. Enfin, dans de nombreuses localités, s'est conservée la coutume de donner aux moments de travail intense soit une certaine quantité de bière à titre gratuit soit une somme (ordinairement 1 shilling par jour) toujours appelée « *beer money* ». Cet avantage se fonde quelquefois dans le bonus mentionné plus haut et quelquefois il reste nettement distinct.

Logement. — L'ouvrier agricole marié reçoit ordinairement au moment de son engagement un petit cottage avec un jardinet attenant pour y vivre avec sa famille. Ces cottages appartiennent presque toujours au propriétaire du domaine. Ils sont attachés à telle ou telle exploitation et sont mis à la disposition du fermier au moment où il prend possession de sa ferme pour le logement de sa main d'œuvre. Le fermier passe avec ses travailleurs des accords personnels : le droit d'habiter le cottage, donné à l'ouvrier agricole, est considéré comme constituant une

(1) Cottage - lait - combustible - pommes de terre - entretien complet dans le Kent. Cottage et lait dans le Sussex. Cottage, lait, pommes de terre dans le Surrey — Cottage dans le Hampshire. Ces informations ont été publiées dans les extraits de la *London Gazette* du 8 octobre 1926, du 4 et du 8 février 1927.

partie de son salaire. L'ouvrier doit toujours payer un loyer symbolique, quelquefois de 6 pence seulement, qui peut exceptionnellement atteindre 5 shillings ; mais la plupart du temps la somme oscille autour de 3 shillings par semaine ; ce loyer est d'ailleurs loin de représenter la valeur locative réelle de la petite maison.

Le cottage n'est pourtant pas en général luxueux. Très souvent il ne comporte ni cave, ni eau courante, ni aucune installation hygiénique moderne. Les fenêtrées ont ordinairement très petites dans le Weald et l'intérieur a un aspect sombre et pauvre ; l'extérieur par contre est très pittoresque et contribue beaucoup à donner une touche de vétusté romantique au paysage : les grands toits gondolés et moussus, couverts d'ardoises délabrées ou même de chaume, les parois lavées par la pluie, roussies par le soleil, les petites fenêtres avec leurs vitres minuscules évoquent l'idée du bon vieux temps que nous dépeint la littérature anglaise. C'est que depuis cinquante ans, par suite des difficultés causées par la crise agricole, on ne construit plus guère dans les campagnes du Weald. On se contente de réparer, quand les réparations sont indispensables.

La prise de possession et l'occupation de ces cottages est - pour les fermiers comme pour les ouvriers - la source d'ennuis et de démarches sans nombre. Théoriquement, lorsqu'un travailleur quitte un fermier, il doit évacuer le logement qu'il occupait. En principe, le fermier n'a qu'à s'adresser au « *County Agricultural Committee* » et obtenir un certificat attestant que le cottage est nécessaire pour le logement du nouvel ouvrier qu'il a engagé — puis se tourner vers les « *Petty Sessions* » pour recevoir — presque toujours — un ordre de mise en possession. Mais en fait il arrive souvent que le premier ouvrier occupant le cottage n'a pas trouvé d'embauche ailleurs et refuse simplement de partir. Il est très difficile et très long en pratique de le faire expulser. Dans ce cas on essaye de lui faire

payer pour le cottage qu'il occupe un véritable loyer (p. ex. 5 shillings par semaine) au lieu de la somme symbolique qu'il versait. Mais comme généralement il n'a pas d'argent du tout, le fermier outre l'embarras dans lequel il se trouve subit une perte sèche. Il suffit d'un seul récalcitrant pour amener une longue série de perturbations. Si par exemple un fermier décide de prendre un nouveau vacher, il arrive que l'ancien (qui vient d'être congédié) n'ayant pu trouver d'autre emploi reste dans le cottage avec sa famille. Le nouveau venu vient habiter dans la ferme, dans une mansarde, par exemple : il ne peut naturellement pas amener avec lui sa famille, qui reste dans le cottage qu'elle occupait l'année précédente. Mais, de cette façon, cette famille bloque elle aussi un cottage, quelquefois dans une région éloignée, et met en difficulté le fermier qui était naguère son employeur et qui se trouve avoir à loger, lui aussi naturellement, un autre vacher, dont la famille reste aussi par voie de conséquence dans son ancien cottage, ce qui crée une chaîne de difficultés se prolongeant beaucoup plus loin qu'on ne pourrait imaginer.

Vie quotidienne. — On peut distinguer plusieurs types différents parmi les journaliers agricoles. L'ouvrier célibataire, ordinairement jeune, non spécialisé vit à la ferme en compagnie de ses maîtres. Il fait toutes les besognes : tour à tour vacher, laboureur ou cueilleur de houblon, suivant les nécessités de la saison et de l'endroit. Il loge dans une chambre de la maison et partage très souvent les repas du fermier, bien que dans les exploitations de quelque importance il y ait d'ordinaire une table spéciale pour les serviteurs. Car l'ouvrier est presque un serviteur, sans aucune indépendance mais qui jouit néanmoins des privilèges que lui vaut une constante association avec celui qui l'emploie. Recevant le logement et la nourriture gratuitement, il peut économiser presque tout son salaire

et au bout d'un certain temps prendre femme et même, s'il a de l'énergie et de la chance, devenir petit fermier à son tour. Cette forme d'emploi tombe de plus en plus en désuétude, spécialement à cause de la répugnance de plus en plus grande des fermiers, dont la situation sociale et morale s'est beaucoup relevée, à vivre dans la promiscuité constante des travailleurs qu'ils emploient. Cependant en temps de crise, des considérations d'économie peuvent triompher de cette aversion instinctive. Les petites fermes du Weald central dont le maître n'a souvent qu'une éducation et des moyens médiocres ont conservé ou ont repris plus facilement que les autres ce procédé d'exploitation presque familiale. Il est plus rare dans les grandes fermes du pourtour.

La plupart des journaliers agricoles vivent de manière isolée, chacun dans son cottage, avec sa famille. Un grand nombre ne sont pas spécialisés. Leur condition matérielle est pauvre. Elle est réglée dans ses grandes lignes par les décisions du « *County Agricultural Committee* ». Le plus souvent leurs avantages : repos hebdomadaire, semaine anglaise, limites de durée du travail sont assez bien respectés par les fermiers. Les abus à ce sujet sont rares et individuels. Les femmes ne travaillent que fort peu, dans les champs ; elles donnent un coup de main dans les moments de presse et sont ordinairement chargées des besognes les moins pénibles. Leur appoint est néanmoins indispensable à l'équilibre du budget familial. Le travailleur non spécialisé ne peut espérer gagner pour lui-même et pour sa famille que la plus simple subsistance. Le seul avancement social possible est la promotion au rang de chef de culture (*baillif*). Les chefs de culture sont employés dans les exploitations étendues où le fermier se réserve seulement un pouvoir de direction générale et aussi dans celles qui comportent plusieurs champs séparés et éloignés les uns des autres. Mais on a pu calculer que 2% seulement des ouvriers arrivaient à obtenir cet

avancement (1). Car on leur préfère très souvent des jeunes gens sortis d'écoles d'agriculture. Les vieux jours de la plupart d'entre eux sont tristes : ils ne trouvent plus d'emploi ou ne peuvent obtenir que des salaires réduits qui leur sont payés en proportion des services qu'ils rendent, avec autorisation des Comités de Comtés. Il y a tendance très nette à la diminution du nombre de cette catégorie de travailleurs : beaucoup partent vers Londres lorsqu'ils sont jeunes. Les autres évoluent vers le type de l'ouvrier spécialisé.

Celui-ci n'est employé que dans les fermes importantes, particulièrement sur le pourtour du Weald. Il arrive par ses connaissances pratiques à devenir un véritable technicien. C'est le soin des animaux qui fournit presque exclusivement les possibilités de spécialisation. Les bergers (*shepherds* ou *lookers*) sont concentrés dans les Marshes et dans la zone périphérique. Le gros bétail occupe le plus grand nombre de spécialistes, les uns veillant à la santé et au développement de l'animal même (*stockmen*) les autres traitant le lait et les produits de laiterie (*milkers*). Il arrive parfois que ces deux genres de fonctions soient confondus. Enfin les charretiers et plus généralement tous ceux qui s'occupent des chevaux forment une catégorie encore importante mais qui recule rapidement devant l'automobile. Tous les ouvriers agricoles de ce type sont mieux payés que les autres, plus considérés, mais aussi beaucoup plus assujettis à leur tâche. Leur travail commence généralement plus tôt, il ne s'interrompt pas les dimanches et jours de fête et il s'effectue souvent dans des conditions et dans des locaux peu attrayants. Leur nombre augmente proportionnellement en raison de l'évolution générale de l'économie des campagnes vers l'élevage et vers la technique rationnelle et spécialisée.

Bien que les ouvriers agricoles ne soient en principe

(1) R. PLEVEN, *Les ouvriers de l'Agriculture anglaise*, p. 40.

liés par aucun intérêt à un lieu particulier, en fait ils sont sédentaires, plus sédentaires souvent même que certains fermiers qui se déplacent parfois d'un bout de l'Angleterre à l'autre. Le journalier passe ordinairement la plus grande partie de sa vie dans une même paroisse où il est venu et où il trouve aisément de l'embauche. D'autre part les fermiers gardent volontiers pendant de longues années les mêmes travailleurs s'ils en sont satisfaits : l'incertitude théorique de leur situation a pour correctif une réelle stabilité de fait. Le contrat d'engagement pour les ouvriers spécialistes est d'un an, selon la coutume partant de Michaelmas (29 octobre). Le salaire est hebdomadaire. Les ouvriers non spécialisés sont engagés et payés à la semaine.

L'introduction de la mécanique dans l'agriculture a eu pour résultat la presque complète suppression du travailleur saisonnier dans le Weald, (avec la notable exception, des cueilleurs de houblon et de fruits). De manière générale, le personnel régulier de la ferme suffit aux besoins des différentes saisons. La mécanique moderne tend aussi à réduire le nombre absolu des bras nécessaires dans les exploitations, mais dans le Weald cette réduction est loin de compenser l'exode vers les villes et les fermiers ont grand peine à trouver des travailleurs, surtout des travailleurs qualifiés. Cette pénurie d'ouvriers agricoles s'est fortement accentuée depuis la guerre. Le chômage qui pèse lourdement sur les industries urbaines de l'Angleterre est à peu près inconnu dans les campagnes du Weald. Les ouvriers des villes, sans travail, ne cherchent pas à s'employer dans les champs, au moins en nombre appréciable : l'indemnité de chômage leur suffit. Quelques-uns pourtant, dans des moments de misère ou dans des sursauts d'énergie sont venus travailler dans les fermes : fort peu s'y sont fixés. Certains après avoir exécuté quelque part un travail d'occasion (arrachage de *turnips*, fenaizon d'une prairie etc.) sont partis plus

loin chercher une embauche analogue. Ils ont fini par se plaire à cette vie de chemineaux et ils constituent une population flottante et ambulante, suivant des itinéraires déterminés qui ont généralement à Londres leurs points de départ et d'aboutissement. Ils finissent par être connus dans les fermes qui se trouvent sur leur trajet, d'ordinaire par des surnoms, leur identité réelle restant la plupart du temps ignorée de tous. Quelques-uns deviennent à la longue de vrais ouvriers qualifiés. Ce type curieux de travailleurs ne constitue bien entendu qu'une très faible minorité.

Le budget moyen d'une famille ordinaire implique un apport par le travail, au moins temporaire, de la femme et des enfants. Le salaire régulier de l'homme suffit à peu près pour assurer la nourriture et le logement ; mais l'argent nécessaire pour les dépenses supplémentaires doit venir de ressources exceptionnelles. L'achat des vêtements est très souvent effectué avec les gains de la moisson ou de la fenaison. Un type moyen de budget, ne comprenant pas ces dépenses accessoires, a pu être établi de la manière suivante :

Nourriture.....	22 sh. 5 p. 1/2
Loyer.....	2 » 2
Eclairage et chauffage.....	5 » 3
Divers.....	3 » 2 3/4
Total.....	34 sh. 1 p. 1/4 (1)

La forte dépense est la nourriture. La composition de cette nourriture varie suivant le nombre de membres de la famille. Si celle-ci est peu nombreuse, c'est-à-dire, comparativement aisée, c'est la viande qui constitue l'aliment essentiel, puis viennent des produits de laiterie (beurre et lait) et enfin le pain, la farine et les céréales ;

(1) D'après A. W. ASHBY (*Journal of the Ministry of Agriculture*, janv.-fév. 1925).

les légumes sont importants, mais peuvent être acquis à bon marché ; les principaux sont les choux, les haricots et les pommes de terre. Si la famille est très nombreuse ou très pauvre, le pain, les céréales et la farine servent à faire toutes sortes de puddings (1) et de bouillies qui emplissant lourdement l'estomac constituent la base de l'alimentation ; on se contente alors de margarine et la viande est considérée comme un luxe. L'usage du thé est absolument général. Le petit déjeuner est copieux ; le principal repas prend place vers le milieu du jour ; le dîner est souvent frugal. Les boissons alcooliques — surtout bière et genièvre, ou un mélange des deux — creusent souvent un trou important dans le budget familial.

En plus du loyer, le chauffage et l'éclairage constituent dans ce pays humide et sombre, les problèmes capitaux du logement : le chauffage se fait la plupart du temps dans des poêles au charbon de terre et l'éclairage, par le moyen de lampes à pétroles. L'électricité n'est qu'exceptionnellement installée dans les cottages de journaliers. Lorsque tous ces frais indispensables sont payés il ne reste que fort peu de chose pour l'achat des vêtements, des souliers, l'entretien général, le tabac, les traditionnelles réjouissances de Christmas.

L'ouvrier agricole du Weald mène donc une vie assez misérable, surtout si on la compare au niveau d'existence relativement élevé des fermiers. Si toutes les circonstances sont favorables, il peut boucler son budget avec beaucoup d'économie, mais une maladie prolongée — une surcharge d'enfants — la vieillesse condamnent presque inévitablement un ménage à une inextricable misère, parce que les possibilités d'épargne sont en somme à peu près nulles. L'absence de toute perspective d'amé-

(1) Le Sussex pudding en particulier, ancien mets local, masse épaisse et compacte de farine bouillie dans de l'eau, très difficile à digérer, se consomme encore souvent dans les maisons pauvres du Sud de la région du Weald.

lioration réelle décourage les initiatives et incite les plus énergiques à abandonner la partie et à aller chercher fortune ailleurs.

Les organisations ouvrières. — Le précurseur de l'organisation ouvrière agricole fut Joseph Arch qui en 1872 fonda l'« *Agricultural Labourers' Union* » (1). Celle-ci s'effondra d'ailleurs rapidement après quelques succès. Ce n'est qu'à l'extrême fin du xix^e siècle et au début du xx^e qu'apparurent les syndicats modernes. La « *Workers' Union* », fondée en 1898, admet tous les manœuvres — spécialement ceux des villes — mais admet et même recherche ceux des campagnes (2). Mais surtout, en 1906, s'est constituée l'« *Eastern Counties Agricultural Labourers' and Small holders' Union* » (3). Cette association avait son centre dans le Norfolk et le travailleur du Weald resta indifférent et étranger au mouvement. A la veille de la guerre le besoin d'organisation se fait plus généralement sentir. L'« *Eastern Counties Union* » s'étend et prend en 1912 le nom de « *National Agricultural Labourers' and Rural Workers' Union* ». A la même époque les hommes politiques de la nuance de M. Lloyd George découvrent le travailleur rural et se font de sa situation misérable un tramplin électoral dans leur lutte contre les Conservateurs. Beaucoup de bruit se fait sans grand effet. Ce n'est qu'à la fin de la guerre que les ouvriers agricoles poussés par la misère et encouragés ensuite par les résultats obtenus grâce aux délégués syndicaux siégeant dans le premier « *Wages Board* » adhèrent en masse aux associations syndicales. En 1920, la « *National Agricultural Labourers' and Rural Workers Union* » changea une fois de plus son nom et devint la « *National Union of Agricultural Workers* » (4) qui existe encore aujourd'hui.

(1) J. A. R. MARRIOTT, *The English Land system*, p. 134.

(2) R. PLEVEN, *Les ouvriers de l'Agriculture anglaise*, p. 118.

(3) J. W. ROBERTSON SCOTT, *The dying peasant*, p. 54.

(4) *Ibid.*

En 1920 l'enthousiasme provoqué par les augmentations de salaire et la limitation d'heures de travail rallia aux syndicats agricoles un nombre considérable de travailleurs. Mais avec la crise de 1921 la quantité des adhérents tomba subitement et malgré des fluctuations assez amples, ne s'est pas relevée très notablement jusqu'à présent — surtout dans le Weald. Les causes de ce peu de succès sont les suivantes : l'ouvrier agricole, traditionnellement isolé, ne possède aucune éducation syndicale et comprend mal les avantages de l'association. Ceci est vrai surtout dans le Weald où le paysan est plus arriéré que dans les comtés agricoles du Nord, et où les ouvriers se trouvent dispersés en une multitude de petites fermes où règne un esprit très différent de celui qu'on peut rencontrer dans de grandes exploitations. De plus les ouvriers agricoles se sentent peu d'intérêts communs avec les ouvriers des villes, qui sont à la tête du syndicalisme et qui sacrifieraient volontiers leurs camarades ruraux pour obtenir une baisse du prix des produits alimentaires. Enfin, dans le Weald, les jeunes gens énergiques qui seraient capables de donner de la vitalité aux organisations, se sentent peu de cœur à défendre une cause presque perdue, quand il est si facile d'aller à Londres. Ce sont surtout des ouvriers d'un certain âge qui dans le Weald constituent la majorité des syndiqués : eux seuls sont attachés définitivement à la campagne. De plus les syndicats constituent pour eux dans une certaine mesure des compagnies d'assurance ou de secours mutuels.

Deux syndicats se disputent les ouvriers agricoles du Weald : la « *National Union of Agricultural Workers* » a le plus d'adhérents, surtout parmi les ouvriers qualifiés. La cotisation est de 3 pences par semaine (1). La « *Workers' Union* » englobant des manœuvres de toute espèce, fait des efforts pour attirer à elle les manœuvres de l'agri-

(1) J. W. ROBERTSON SCOTT, *The dying peasant*, p. 54.

culture. La cotisation est de 4 pences par semaine (1). Ces syndicats ont la mission importante d'envoyer des délégués aux Comités qui fixent les salaires. Ils payent des indemnités en cas de grève ou renvoi pour fait de grève (ces points n'intéressent guère les travailleurs agricoles de manière pratique). Pour recevoir des secours en cas de maladie ou de chômage l'ouvrier doit verser un supplément à une caisse spéciale. Dans l'ensemble ces Unions ne réunissent qu'une très faible proportion de la masse des agriculteurs du Weald. Elles représentent néanmoins une certaine force d'opinion, servent de guide moral, même pour les ouvriers non syndiqués, et constituent une puissance avec lesquels les fermiers doivent compter. En principe ces syndicats, s'inspirant de théories socialistes, réclament des mesures radicales comme la nationalisation des terres. En fait ils s'attachent surtout à obtenir des résultats pratiques : ce sont eux qui ont mené l'agitation pour la « semaine anglaise » et l'augmentation des salaires et qui continuent la lutte sur ce terrain. Il y eut au début une violente hostilité morale de la part des fermiers contre les premiers syndiqués. Aujourd'hui le syndicat est entré dans les mœurs et en s'affiliant le travailleur ne risque plus de soulever des colères et même de perdre sa place. Mais les efforts des syndicats, tout en améliorant de manière réelle la condition des journaliers, ne semblent pas pouvoir amener une solution du problème.

C'est que la cause des difficultés ne se trouve nullement dans la cupidité des fermiers, mais dans l'ensemble des circonstances au milieu desquelles évolue l'agriculture anglaise : actuellement les ouvriers agricoles ont un niveau de vie trop bas pour n'être pas tentés de quitter la campagne, y créant, dans un pays où le chômage est pourtant de règle, une crise de main-d'œuvre qui constitue une

(1) J. W. ROBERTSON SCOTT, *The dying peasant*, p. 54.

des plus grosses difficultés du fermier et paralyse bien des exploitations. Mais l'attribution de salaires plus élevés rendrait impossible, disent les fermiers, toute exploitation économique.



En somme la population rurale du Weald est divisée en trois groupes nettement distincts (propriétaires, fermiers, ouvriers) dont les intérêts sont à la fois solidaires et opposés. Tous trois tirent l'essentiel de leur subsistance d'une même exploitation à laquelle les uns fournissent la terre, les autres la direction intelligente, les derniers le travail manuel. Mais le partage des profits ne va pas sans difficulté. Peut-être même les profits ne peuvent-ils pas, actuellement, être assez élevés pour contenter tout le monde. Aussi personne n'est satisfait. Pourtant chacun possède des droits si bien établis légalement ou rend des services si incontestables que l'élimination d'un des trois éléments apparaît dans les circonstances actuelles une impossibilité presque absolue. C'est là un des principaux aspects du grand problème rural anglais dont le Weald ne présente qu'un cas particulier — plus atténué d'ailleurs que dans la plupart des autres régions de la Grande-Bretagne. En effet dans le Weald les fermiers-propriétaires (*free holders*) sont en proportion relativement élevée et beaucoup de fermiers occupent des fermes si réduites qu'ils peuvent accomplir eux mêmes une grande partie du travail matériel nécessaire à l'exploitation. Néanmoins dans l'ensemble la division sociale et économique des services et des profits qui est en rapport avec des phénomènes historiques remontant parfois à un passé lointain, crée de nos jours des difficultés dont la solution n'est pas encore entrevue. .

CHAPITRE IV

RELIGION ET CARACTÈRE DES HABITANTS DU WEALD

L'influence du milieu physique, les conditions économiques, les circonstances historiques ont contribué à donner aux habitants du Weald une personnalité empreinte d'un cachet particulier nettement défini. Elle se manifeste surtout par la vie religieuse et par une certaine atmosphère morale difficile à dégager mais qui donne au caractère wealdien toute son originalité.

I. — RELIGION

La religion joue dans le Weald non seulement un rôle moral dans la vie de l'individu mais aussi un rôle social de tout premier plan. On trouve dans la région trois groupes religieux principaux — bien que d'importance très inégale : l'Eglise anglicane, les Eglises libres et l'Eglise catholique romaine.

L'Eglise anglicane réunit la majorité de la population dans son ensemble. La nuance religieuse qui domine est celle des « *broad churchmen* », c'est-à-dire les partisans du juste milieu : ils se tiennent éloignés des idées extrêmes de la Haute Eglise (*High Church*) et de la Basse Eglise (*Low Church*). L'Eglise anglicane est, dans le Weald, une Eglise de gens modérés. Elle est relativement stable, ne perdant et ne recrutant en somme qu'assez peu d'adhérents.

Les Eglises libres (*Free Churches*), bien que représentant une minorité, sont singulièrement développées dans le Weald. Mises toutes ensemble, elles représentent un total d'adeptes qui n'est pas loin de pouvoir se comparer avec le nombre des membres de l'Eglise anglicane. Mais elles sont divisées entre elles et se font une concurrence d'autant plus âpre qu'elles sont, par leurs tendances, plus rapprochées les unes des autres. Dans le Weald le groupe qui possède le plus grand nombre d'adhérents est certainement celui des Eglises méthodistes (1). Au second rang et avec une importance à peu près égale viennent les Baptistes et les Congrégationalistes. Enfin les Presbytériens sont relativement peu nombreux dans la région (2). A ces quatre Eglises principales s'ajoutent des sectes d'importance secondaire dont quelques-unes ont néanmoins une certaine influence locale. Beaucoup de ces sectes ont une durée éphémère et après une période de succès et de diffusion s'éteignent lentement, laissant seulement quelques adhérents dispersés et aussi parfois une certaine tendance d'esprit. Une des sectes qui a eu le plus de retentissement dans le Weald est celle qui a été fondée au milieu du XIX^e siècle par William Huntington. Elle a laissé des traces importantes notamment dans la région située autour de Tunbridge Wells. La secte des « *Irvingites* » fondée il y a une centaine d'années aux environs d'Albury exerce toujours une influence locale dans le district. Enfin la société des « Indépendants », (dont les membres sont surnommés « *Cokelers* »), fondée vers 1850 à Loxwood garde des adhérents dans les districts de Loxwood, Wisborough et Kirdford. Les Eglises libres sont sujettes à des fluctuations importantes, violentes et rapides. Très souvent un courant d'opinion amène

(1) Elles sont elles-mêmes divisées en cinq sectes : Méthodiste Wesleyenne, M. Primitive, M. Unie, M. Indépendante, M. Calviniste.

(2) Ils se recrutent presque exclusivement parmi les fermiers d'origine Ecossaise installés dans le Nord du Weald et aussi dans les villes.

le passage des membres d'une Église dans une autre. La plupart du temps ces échanges se font entre Eglises libres et s'accompagnent de négociations et de polémiques actives.

L'Église catholique romaine ne comprend qu'un petit nombre d'adhérents dans le Weald. Le grand mouvement de conversion au catholicisme qui se fait sentir dans d'autres régions et qui constitue un des phénomènes les plus curieux et les plus importants de l'Angleterre contemporaine est très peu marqué dans le pays et en particulier affecte fort peu les campagnes. La plupart des catholiques sont dans les villes et se recrutent surtout parmi les gens venus de Londres.

En somme les habitants du Weald sont en grande majorité protestants. Le trait important est le développement particulièrement considérable des dissidents. Le fait a des raisons historiques, topographiques et psychologiques. Le Weald a été autrefois un pays industriel et c'est parmi les ouvriers que les Églises dissidentes ont jadis le plus facilement recruté des adhérents. La tradition une fois établie s'est plus ou moins maintenue, même après la disparition de l'industrie. Elle a subsisté d'autant plus facilement que, depuis lors, le Weald, longtemps isolé par le manque de bons moyens de communication, a vécu isolé et replié sur lui-même. Par là il échappait quelque peu à l'influence des deux grands sièges épiscopaux voisins de Cantorbery et de Winchester. Cette situation explique peut être le contraste qui existe entre le Weald où les Eglises libres — sans dominer — sont fortement développées et les North et South Downs où l'énorme majorité de la population est ralliée à l'Église anglicane. Des phénomènes psychologiques, s'expliquant par la dureté et la tristesse de la vie dans le pays et aussi par des traits profonds du caractère Wealdien, semblent avoir aussi orienté la conscience religieuse Wealdienne dans une direction particulière : le calvinisme. Le Weald

a été longtemps connu comme un centre calviniste important. De nos jours il ne reste plus guère de calvinistes à proprement parler, mais la tendance d'esprit que le calvinisme représente se retrouve dans beaucoup de manifestations religieuses de la région.

Il est impossible de faire une classification topographique des différentes organisations religieuses dans le Weald, par suite de l'extraordinaire mélange des convictions individuelles. Une classification sociale peut être tentée : elle ne donne que les aspects les plus généraux de la question et comporte des exceptions multiples. Dans l'ensemble, les fermiers appartiennent surtout à l'Eglise anglicane, spécialement lorsqu'ils sont aisés. Les petits commerçants adhèrent en grand nombre aux grandes Eglises libres. Les ouvriers agricoles sont soit anglicans, soit membres d'Eglises libres. Parmi ces derniers ils ont une prédilection marquée pour les sectes les moins importantes et parfois les plus singulières. Dans les villes il y a un mélange qui n'est pas typiquement Wealdien, surtout par suite du grand mouvement d'immigration des Londoniens vers les districts de résidence.

Dans l'ensemble la pratique religieuse dans le Weald est en déclin très net. Le mouvement d'indifférence vis-à-vis de la religion — mais non pas d'hostilité — semble avoir commencé quelques années avant la guerre. Il s'est fortement accentué depuis. Les ministres de toutes les confessions sont d'accord sur un seul point : ils constatent tous une réduction du nombre de leurs fidèles assistant aux offices. Ce phénomène, très important en lui-même, ne paraît pas d'ailleurs être spécifiquement Wealdien mais se manifeste aussi dans d'autres régions de l'Angleterre.

II. — CARACTÈRE WEALDIEN

Il existe un tempérament Wealdien assez net qui se

trouve à la base des variations individuelles de caractère. Il est souvent masqué par des influences venues de l'extérieur qui, surtout depuis que le Weald est devenu un lieu d'élection pour les résidents londoniens, le recouvrent et l'atténuent de plus en plus. Il persiste toutefois de manière très nette surtout dans les campagnes. Parmi les nombreuses influences ethnographiques, historiques et géographiques qui ont contribué à le modeler, les dernières ont certainement joué un rôle prépondérant.

Le Weald a été longtemps et reste encore dans une très large mesure un pays dur, ingrat, où la vie n'est pas facile. Les petites gens qui y habitent ne trouvent leur subsistance que par un effort continu et obstiné, et les fruits du travail sont rarement considérables. La population, qui a vécu longtemps dans ces conditions, a gardé une allure sérieuse et renfermée. L'habitant du Weald est rarement frivole et ouvert. Il a tendance à l'austérité, sinon dans les mœurs, du moins dans l'imagination. En même temps il est très entêté. Il garde ses idées pour lui et agit à sa tête. La volonté prend volontiers chez lui la forme d'opiniâtreté concentrée. Par suite des dures conditions d'existence et aussi de l'isolement relatif qui a été longtemps de règle dans la région, l'habitant du Weald s'est habitué à ne compter que sur lui-même. Son individualisme s'est développé beaucoup plus que dans celui de la plupart des centres anglais. L'esprit d'association est peu répandu dans le pays. Chacun s'occupe de soi de manière souvent égoïste et exclusive. L'indépendance d'esprit et de manière est un des traits distinctifs du caractère Wealdien. A cela se joint souvent, de manière naturelle, une grande fierté individuelle qui confine même parfois à la susceptibilité. Et enfin à l'égard d'autrui, l'habitant du Weald, replié sur lui-même, a une attitude instinctivement soupçonneuse et défiante. Il n'aime pas les enquêtes et élude les questions les plus directes avec l'habileté que l'on attribue

parfois en France aux Normands. Cet ensemble de caractéristiques n'incline pas à la gaieté. L'habitant du Weald est triste et mélancolique ; toutefois il n'a pas d'ordinaire une mélancolie du type romantique et désespéré. Il pense qu'avec de l'énergie obstinée, il arrivera, lui au moins, à se tirer d'affaire de manière passable ; quant aux autres, son individualisme s'en soucie médiocrement. Quelques-uns des aspects typiques du caractère Wealdien se trouvent bien illustrés par le compte-rendu suivant d'un sermon prononcé dans une église de campagne du Weald : « Il était évident qu'il (le prédicateur) savait que les gens à qui il avait affaire appartenaient à une race nourrissant les idées les plus mélancoliques sur le sort de l'humanité en général, car tout son sermon fut consacré à un effort pour assurer un aussi grand nombre d'individus que possible parmi eux (les auditeurs) que, quoiqu'il puisse advenir de la masse des hommes, eux du moins seraient sauvés » (1). Cette orientation d'esprit est manifestement en rapport avec certaines tendances religieuses caractéristiques de la région.

Cet ensemble de traits particuliers dans la vie matérielle et dans la vie morale de ses habitants achèvent d'individualiser fortement la région du Weald et de lui donner une unité beaucoup plus vivante que celle d'une simple expression géographique.

(1) R. HEATH, *The English peasant*, p. 200.

CONCLUSION

L'étude de la région du Weald présente le double intérêt de fournir un exemple particulier mais typique d'une contrée presque exclusivement agricole aux prises avec les difficultés qui assaillent de nos jours l'Angleterre rurale et de montrer un aspect spécial mais important de l'influence exercée sur les districts voisins par la croissance de la plus formidable agglomération urbaine de l'Europe. Les phénomènes économiques ou sociaux relevant de ces deux ordres de problèmes s'entrecroisent et s'enchevêtrent de manière intime et contribuent à donner au Weald sa physionomie originale.

Ce pays naturellement assez pauvre s'attache de plus en plus au double rôle de pourvoyeur alimentaire de la capitale pour les denrées périssables et aussi de lieu de repos et de détente pour les citadins épuisés par l'effort de la vie moderne. Les zones les plus diversement douées, les plus fertiles comme les plus rocheuses, trouvent soit dans l'une soit dans l'autre de ces fonctions des ressources parfois si considérables que la pauvreté traditionnelle de jadis fait souvent place à une réelle prospérité. Une grande richesse est toutefois rarement atteinte. Par la population qu'il renferme comme par celle qu'il attire, le Weald reste essentiellement un pays de classes moyennes peu élevées : petits fermiers, petits commerçants, petits rentiers dominant, au moins moralement, dans l'ensemble de la région.

Si le mouvement d'évolution économique et sociale

du Weald est net, il ne doit pas cependant faire perdre de vue la base ancienne, stable et conservatrice de la vie locale qui ne change que peu à peu et ne s'adapte que très lentement aux conditions modernes en voie de constante évolution. Aussi le Weald est-il de bien des points de vue un pays de contrastes : à côté des Londoniens raffinés installés dans de brillants districts de résidence subsiste, fidèle à son vieux cottage, le cultivateur arriéré ; auprès des exploitations spécialisées et équipées d'après les méthodes scientifiques les plus récentes, la routine et les procédés anti-économiques s'étendent encore sur de larges domaines. Le petit agriculteur et le petit citadin ne sortent pas aisément du calme de la vie provinciale. Mais la concurrence de l'étranger les attaque, les moyens de communication modernes viennent les trouver chez eux et les mettre en contact presque permanent avec Londres. Sous cette double influence le vieux Weald se transforme tous les jours mais sans perdre complètement encore son caractère historique original.

Vu le 6 janvier 1931,
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
H. DELACROIX.

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

- An Archaeological Survey of the County of Kent* [Communicated... by] George Payne (from *Archaeologia*, vol. LI, 22 pp. carte) Westminster, 1889, 4°.
- ARCHAEOLOGIA. — Publication de la *Society of Antiquaries of London*. Londres 4°. Périodique, ill. cartes planches, 1770 ss.
- ARCHAEOLOGIA CANTIANA. — *Transactions of the Kent Archaeological Society*. Cantorbery, 8° périodique, 1858 ss. ill. cartes planches.
- F. J. BENNETT. — Ightham, the story of a Kentish village and its surroundings. Londres 1907. 8°, 158 p. illustr. cartes.
- J. BOYS. — General View of the Agriculture of the County of Kent. Londres 1794, 4°, 107 p.
- E. W. BRAYLEY and G. MANTELL. — A topographical history of Surrey. London 1841, 4°, 5 vol. (pp. 8, 472-486-725-519-440).
- F. J. BRODIE. — The incidence of bright sunshine over the United Kingdom during the thirty years 1881-1910. — *Quarterly Journal of the Royal Meteorological Society*. Londres 1916, 8° vol., XLII, pp. 23-24, cartes.
- G. BUCKLAND. — On the farming of Kent. — *Journal of the Royal Agricultural Society*. Londres 1845, 8° vol. VI, pp. 251-302.
- H. BURY. — The denudation of the Western and of the Weald. *Quarterly Journal of the Geological Society*, vol. LXVI. London 8°, 1910, pp. 640-692.
- H. BURY. — The gravel beds of Farnham in relation to palaeolithic man *Proceedings of the Geologists Association*. Londres 1913, 8°, vol. XXIV, pp. 178-201, diagramme, cartes.
- E. H. CARRIER. — Historical Geography of England and Wales (South Britain). Londres 1925, 12°, 292 p.
- The Climates and Baths of Great Britain*. Rapport d'un comité de la « *Royal Medical and chirurgical society of London* ». Londres 1895, 8°, 2 vol. I, pp. 14-640. II, pp. 14-628.
- W. COBBETT. — Rural rides in the counties of Surrey, Kent, Sussex, Hampshire. Londres 1830, 12°, 668 p.
- W. D. COOPER. — The history of Winchelsea, one of the Ancient Towns added to the Cinque Ports. Londres 1850, 8°, 264 p. ill. cart.

- W. CUNNINGHAM. — The growth of English industries and commerce. Cambridge 1882, 8°, pp. 14, 492.
- J. DALLAWAY. — History of the Western Division of the County of Sussex. Londres 1815-1832, 2 vols. 4°, ill. cartes pl. h. t. [vol. I. The rape of Chichester (306 p.)].
- C. DAMPIER WHETHAM. — Politics and the Land, pp. 10, 215. Cambridge, 1927, 12°.
- M. A. LOWER. — History of Sussex, topographical, archaeological and anecdotal. Lewes 1870, 8°, 2 vol. vol. I, 270 p. vol. II, 278 p.
- J. MALCOLM. — A compendium of modern husbandry, principally written during a survey of Surrey, illustrative also of the best practices in the neighbouring counties, Kent, Sussex, etc. Londres 1805, 8°, 3 vol., pp. 19, 456, 500, 544.
- C. MANNING and W. BRAY. — The History and Antiquities of the county of Surrey. London fol., 3 vol., 1804-1809-1814 (pp. 18, 714-25, 860-8, 702, 230).
- [Gervase MARKHAM]. — The enrichment of the Weald of Kent or a direction to the Husbandman for the true ordering Manering and Enriching of all the grounds within the Wealds of Kent and Sussex. Londres, 4°, 1625 [publ. sous pseudonyme I. R.], 2^e édit., 4°, 1636, pp. 24.
- J. A. R. MARRIOTT. — The English Land system. Londres 1914, 12°, pp. 7, 168.
- W. MARSHALL. — The rural economy of the Southern Counties. Londres 1798, 8°, 2 vol. (pp. 32-411, 32-416).
- METEOROLOGICAL OFFICE. — The book of Normals of meteorological elements for the British Isles, for periods ending 1915 (publ., n° 236). Londres, 8°, 5 sections, I, 1919. II-III, 1920. IV, 1923. V, 1924, pp. 290.
- METEOROLOGICAL OFFICE. — The weather of the British Coasts. Londres 1918, 8°, pp. 8, 158 (publ., n° 230), cartes, diagrammes illustr.
- H. R. MILL and C. SLATER. — Isomeric rainfall maps of the British Isles. *Quarterley Journal of the Royal Meteorological Society*. Londres 1915, 8°, vol. XLI, pp. 1-39 cartes.
- H. B. MILNER and A. J. BULL. — The geology of the Eastbourne-Hastings Coast line. *Proceedings of the Geologists Association*. Londres 1925, vol. XXXVI, pp. 291-316, carte.
- MINISTRY OF AGRICULTURE AND FISHERIES. — Agricultural Statistics 1926, vol. LXI. Part. I. Report on the acreage and production of crops and number of live stock, etc., pp. 71. Part. II. Report on the prices and supplies of agricultural produce, etc. Londres, 8°, 1927, pp. 73-130.

- MINISTRY OF AGRICULTURE AND FISHERIES. — British breeds of live stock (miscel. public., n° 7). Londres 1925 (4^e éd.), 8°, pp. 137, photos.
- MINISTRY OF AGRICULTURE AND FISHERIES. — Cultivation, diseases and insect pests of the hop crop. Londres 1925, 8°, pp. 82.
- MINISTRY OF AGRICULTURE AND FISHERIES. — A report on a survey of the principal seed-growing counties of England, Wales and Scotland (Miscel. public., n° 29). Londres 1921, 8°, pp. 4, 96, cartes.
- W. M. DAVIS. — The development of certain English rivers. *Geographical Journal*. Londres 1895, 8° vol. V, pp. 127-146.
- M. C. DELANY. — The historical Geography of the Wealden Iron industry. Londres 1921, 8°, 64 p. cartes.
- A. DEMANGEON. — De l'influence des régimes agraires dans l'Europe Occidentale. *Extrait du compte rendu du Congrès International de Géographie*. Le Caire 1925, 8°, IV.
- M. J. R. DUNSTAN. — Kent or Romney Marsh Sheep. *Journal of the Board of Agriculture*. Londres 1907, vol. XIV, p. 75.
- M. S. ELLIOTT. — The historical Geography of the Weald as exemplified round Tonbridge. *Geographical teacher*, vol. VIII, 1915, pp. 173-179, publ. de la « Geographical Association ». Aberystwyth.
- J. EVANS. — The ancient Stone Implements Weapons and ornaments of Great Britain. Londres 1872, 8°, pp. 14, 640.
- J. EVANS. — The ancient Brouze Implements weapons and ornaments of Great Britain and Ireland. Londres 1881, 8°, pp. 19, 509.
- J. EVANS. — Coins of the ancient Britons. Arranged and described engraved by F. W. FAISHOLT. Londres, 1864-1890, 8°, 599 p.
- H. EVERSLED. — On the farming of Surrey. *Journal of the Royal Agricultural Society*, vol. XIV. Londres 1853, pp. 395-434.
- Robert FURLEY. — A History of the Weald of Kent. Ashford-Londres 8°, 2 vol., 1871-1874 (pp. 16, 462-12, 424-935).
- Geology in the Field. The Jubilee volume of the Geologists' Association (1858-1908), Londres 1909-1910, 8° XXIV, 916 p. cartes et fig. [contient un chap. sur Le Weald, par R. S. HERRIES (pp. 433-449, ill.)].
- J. GHOSH. — A history of Land tenure in England. Calcutta 1924, 12°, 6-380 p.
- A. D. HALL and E. J. RUSSEL. — A report on the Agriculture and Soils of Kent, Surrey and Sussex. Londres 1911, 8°, 8-206 p. cartes et illustr.
- I. C. HANNAH. — The Sussex Coast. London 1912, 8°, 409 p. illustr.
- A. HARTSHORNE. — Old English glasses. Londres 1897, 4°, pp. 23, 490, illustr.
- E. HASTED. — The history and topographical survey of the county

- of Kent. Cantorbery 4 vol. Fol., (1778-1782-1790-1799), pp. 12, 580. 3-818, 765-787).
- R. HEATH. — The English peasant. Londres 1893, 12°, pp. 8, 382.
- S. HERBERT. — List of forges in England and Wales C. 1750. *Geographical teacher* 1922, pp. 389-390, public. de la « Geographical Association ». Aberystwyth.
- R. S. HERRIES. — The Weald dans *Geology in the Field* (Part. III. XIX) (Jubilee Volume of the Geologists' Association). Londres 1910, 8°.
- A. H. JOHNSON. — The disappearance of the small Landowner. Oxford 1909, 8°, 164 p. cartes.
- A. J. JUKES BROWN. — The Cretaceous rocks of Britain. London, 8°, 3 vol. (1900-1903-1904), pp. 14, 499-13, 568-10, 566.
- LAMBARDE. — Perambulation of the Weald of Kent. Londres 1570, 4°, 435 p.
- A. D. LEWIS. — The Kent Coast. London 1911, 8°, pp. 320, illustr.
- MINISTRY OF AGRICULTURE AND FISHERIES. — Sea fisheries Statistical tables 1926. Londres 1927, 8°, pp. 51.
- J. NORDEN. — The Surveyor's Dialogue. Londres 1610, 8°, p. 120.
- C. W. OSMAN. — The landslips of Folkestone Warren and the thickness of the Lower Chalk and Gault near Dover. *Proceedings of the geologists' Association*. Londres 1917, vol. XXVIII, pp. 59-84.
- H. PEAKE. — The English village. The origin and decay of its community. Londres 1922, 8°, pp. 251.
- R. PLEVEN. — Les ouvriers de l'agriculture anglaise depuis la guerre. Paris 1925, 8°, pp. 183.
- PROCEEDINGS OF THE SOCIETY OF ANTIQUARIES. — (Périodique). Londres.
- R. E. PROTHERO. — English Farming, past and present. Londres 1927, 8° (4^e éd.), pp. 16, 56.
- Returns of the capital, traffic, receipts and working expenditure of the Railways Companies of Great Britain for the year 1926. Londres 1927, 4°, p. 116.
- H. RIDGEN. — Sussex Cattle. *Journal of the Royal Agricultural Society*, vol. LXIX (3^e série). Londres 1908, 8°, pp. 114-122.
- J. W. ROBERTSON SCOTT. — The dying peasant. Londres 1926, 8°, pp. 13, 282.
- M. DE CARLE S. SALTER and J. GLASSPOOLE. — The fluctuations of annual rainfall in the British Isles considered cartographically. *Quarterly Journal of the Royal Meteorological Society*. Londres 1923, 8°, vol. XLIX, pp. 207-229.
- L. F. SALZMANN. — Hastings. Londres 1921, 12°, pp. 6, 122.
- F. SEEBOHM. — The English Village community, 1883, 2^e éd., pp. 22-464, 8°, cartes.

- F. C. J. SPURRELL. — A sketch of the history of the rivers and denudation of West Kent. Greenwich 1886, 8°, p. 54, illustr.
- W. F. STACEY. — Distribution of relative humidity in England and Wales. *Quarterly Journal of the Royal Meteorological Society*. Londres 1915, 8°, vol. XLI, pp. 45-64, cartes.
- W. STEVENSON. — General view of the Agriculture in the County of Surrey. Londres 1809, 4°, p. 616.
- Surrey Archaeological Collections. publ. par the Surrey Arch. sty, Londres. 8°, 1858 ss.
- Sussex Archaeological Collections. publ. par the Sussex Arch. sty, Londres, 8°, 1848 ss.
- H. R. TAWNEY. — The agrarian problem in the sixteenth century. Londres, 8°, pp. 12, 464, cartes.
- W. TOPLEY. — On the relation of the Parish boundaries in the South East of England to great physical features particularly to the chalk escarpment. *Journal of the Anthropological Institute*, vol. III. London 1873, 8°, p. 32.
- W. TOPLEY. — On the agricultural geology of the Weald. *Journal of the Royal Agricultural Society*, vol. VIII (2^e série). Londres 1872, 8°, pp. 241-267.
- W. TOPLEY. — The geology of the Weald (*Memoir of the Geological Survey. England and Wales*). London 1875, 8°, pp. 14, 503, illustr., cartes.
- VICTORIA COUNTIES HISTORY. — Londres, 4°, Kent-Surrey-Sussex The Cinque Ports and their coastline. — *Geographical Teacher*, vol. VIII, 1916, pp. 306-311 et 360-373, Public. de la « Geographical Association ». Aberystwyth.
- E. M. WARD. — English Coastal Evolution. Londres 1922, pp. 10, 262, illustr. cartes.
- Ch. WHITEHEAD. — A sketch of agriculture of Kent. *Journal of the Royal Agricultural Society*, 8°, vol. X (3^e série). Londres 1899, pp. 429-485.
- Ch. WHITEHEAD. — Fruit growing in Kent. *Journal of the Royal Agricultural Society*, 8°, vol. XIII (2^e série). Londres 1877, pp. 92-121.
- H. B. WOODWARD. — The geology of Water supply. London 1910, 12°, pp. 12, 339.
- S. W. WOOLDRIDGE. — The pliocene history of the London basin. *Proceedings of the Geologists' Association*. Londres 1927, 8°, vol. XXXVIII, pp. 52-69.
- A. YOUNG. — A six week's tour through the Southern Counties of England and Wales. Londres 1759, 2^e éd., 1768, 8°, p. 284.
- A. YOUNG. — General view of the Agriculture in the County of Sussex. Londres 1793, 4°, p. 967, carte, illustr.

TABLE DES CARTES, FIGURES ET PLANCHES DANS LE TEXTE ET HORS TEXTE

	Pages
Carte géologique du Weald (hors-texte).	
Coupe du Weald entre Knockholt et Beachy-Head.....	17
Fig. 1. — Température moyenne mensuelle (en degrés centigrades) Tunbridge Wells.....	35
Fig. 2. — Moyenne des maxima et minima mensuels (en degrés centigrades).....	36
Précipitations annuelles (hors-texte).	
Fig. 3. — Précipitations mensuelles.....	41
Fig. 4. — Profil de la Prother de l'Est.....	44
Fig. 5. — Débit mensuel moyen de la Wey à Weybridge...	45
Carte des régions naturelles du Weald (hors-texte).	
Fig. 6. — Aire des principales céréales (en hectares).....	90
Répartition du Froment en 1926.....	97
Fig. 7. — Houblon (en hectares).....	107
Répartition du houblon en 1926.....	108
Fig. 8. — Système Butcher.....	120
Fig. 9. — Système en parapluie.....	120
Fig. 10. — Crochet des houblonnières.....	121
Fig. 11. — Vergers en hectares.....	138
Répartition des fruits en 1926.....	141
Fig. 12. — Betteraves, <i>turnips</i> , pommes de terre (en hectares).	151
Fig. 13. — Aire des prairies et pâturages.....	163
Fig. 14. — Gros bétail (en milliers de têtes).....	173
Fig. 15. — Moutons (milliers de têtes).....	188
Répartition des moutons en 1926.....	191
Planche I. — Ferme mixte du Haut Weald.	
Planche II. — Labourage dans le Haut Weald. Charrue du Sussex. Houblonnière dans le Weald	
Planche III. — Séchoirs à Houblon.	
Planche IV. — Verger de la zone fruitière. Verger du Haut Weald.	
Planche V. — Chemin de traverse. Sentier franchissant une haie,	

Planche VI. — Grand'route moderne dans le Haut Weald.	
Planche VII. — Maisons wealdiennes.	
Planche VIII. — Ferme wealdienne.	
Fig. 16. — Répartition des terrains dans le Weald.....	217
Chemins de fer.....	267
Découvertes préhistoriques.....	285
Population en 1821.....	301
Fig. 17. — Population du Weald en milliers d'habitants.....	309
Fig. 18. — Densité de la population au km ²	311
Population en 1921.....	313
Fig. 19 et fig. 20. — Liste des paroisses et des villages sur la périphérie du Weald	318

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

Traits physiques généraux du Weald.....	1
Relief	2
1. Haut Weald, p. 3. 2. Plaine du Weald, p. 8. 3. Sables Verts inférieurs, p. 10. 4. Gault, p. 19. 5. Sables Verts supérieurs, p. 21. 6. Marais, p. 22. 7. Escarpement des Downs	25
Côte	26
1. Eastbourne, p. 27. 2. Pevensey Marsh, p. 27. 3. Falaises d'Hastings, p. 27. 4. Romney Marsh, p. 29. 5. Côte de Sandgate Folkestone.....	31
Climat	32
Pressions, p. 33. Températures, p. 33. Vents, p. 37. Pluies, p. 38. Insolation et nébulosité, p. 41. Saisons, p... ..	42
Hydrographie	43
Régime des rivières, p. 44. Alimentation en eau.....	46
Régions naturelles.....	49
Haut Weald.....	49
Plaine du Weald.....	51
Zone périphérique.....	52
Région d'Ashford, p. 52. Région de Maidstone, p. 53. Holmesdale, p. 54. Région de Farnham, p. 55. Région de Midhurst, p. 56. Région d'Eastbourne	56
Les Marshes	57
Pevensey Marsh, p. 57. Romney Marsh, p.	58
Conclusion	62

PREMIÈRE PARTIE

Vie Economique

CHAPITRE I. — Agriculture	65
I. Evolution et caractères généraux.....	65

Historique p. 65. Evolution moderne, p. 70. Evolution contemporaine, p. 73. Situation actuelle, p. 77. Méthodes et organisations techniques	81
Conclusion.....	87
II. Cultures.....	88
1 ^o Céréales	88
Evolution, p. 88. Avoine, p. 90. Froment, p. 95.	
Orge, p. 100. Seigle.....	103
2 ^o Houblon	104
Historique, p. 104. Répartition, p. 107. Culture, p. 111.	
Plantation, p. 112. Entretien, p. 115. Poteaux, p. 118.	
Aspersions chimiques, p. 123. Cueillette, p. 124.	
Séchage, p. 126. Commerce.....	130
Caractères de la culture du houblon	132
3 ^o Fruits	139
Historique, p. 137. Répartition, p. 139. Culture, p. 139.	
Marché	146
4 ^o Cultures diverses.....	148
Plantes fourragères, p. 148. a) Betteraves, p. 149.	
b) Turnips, p. 152. c) Choux, p. 154. d) Vescées, p. 154.	
e) Luzerne, p. 155. Légumes, p. 156. a) Pommes de terre, p. 156. b) Haricots, p. 157. c) Pois, p. 158.	
d) Choux, p. 159. Betterave à sucre.....	159
5 ^o Prairies et pâturages	160
Historique, p. 160. Répartition, p. 164. Culture et entretien, p. 167. Semences, p. 169. Utilisation et marché	170
III. Elevage	172
1 ^o Gros bétail.....	172
Evolution, p. 172. Elevage mixte, p. 176. Engraissement, p. 178. Laiterie, p. 180. Commerce et utilisation.	182
2 ^o Mouton.....	186
Evolution, p. 186. Répartition, p. 189. Types d'exploitation, p. 190. a) Mouton du Marsh, p. 192. b) Mouton des Downs, p. 194. c) Type du Weald Central, p. 196	
Commerce	197
3 ^o Volailles	199
Evolution, p. 200. Répartition, p. 201. Formes de production, p. 203. a) Production des animaux, p. 203.	
b) Engraissement, p. 204. c) Production des œufs, p. 206. Canards, oies, dindons, p. 209. Commerce des produits de basse-cour.....	209
4 ^o Porc, cheval, abeille.....	211
Porc, p. 211. Cheval, p. 213. Abeille.....	214

Conclusion	214
CHAPITRE II. — Bois	219
Evolution forestière, p. 219. Essences, p. 222. Exploitation, p. 225. Rendement économique.....	226
CHAPITRE III. — Pêche	229
Zones de pêche, p. 229. Méthodes, p. 230. Prises, p. 231. Centres de pêche, p. 232. Marché.....	233
CHAPITRE IV. — Industrie	234
Evolution industrielle.....	234
1. Période médiévale, p. 234. 2. Période d'expansion, p. 235. 3. Période d'accalmie, xvii ^e -xviii ^e siècles, p. 239. 4. Période moderne.....	240
Industries modernes traditionnelles.....	241
Industries répondant aux besoins locaux.....	242
Transformation de produits agricoles.....	244
Utilisation de produits minéraux.....	245
CHAPITRE V. — Résidents et Visiteurs	249
CHAPITRE VI. — Communications et Commerce	252
Communications.....	252
Evolution historique, p. 252. Canaux, p. 256. Routes, p. 258. Chemins de fer, p. 264. Port de Folkestone.....	270
Commerce	272

DEUXIÈME PARTIE

Vie Humaine

CHAPITRE I. — Peuplement	281
1 ^o Evolution du peuplement	281
Période préhistorique, p. 281. Période romaine, p. 288. Des invasions à la conquête normande, p. 289. Occupation du Weald Central, p. 290. Désagrégation des villages et prépondérance du Weald Central, p. 295. Etablissement des conditions modernes, p. 299. Situation au début du xix ^e siècle	300
2 ^o Les grands phénomènes contemporains.....	302
Développement urbain, p. 303. Evolution agricole, p. 304. Districts de résidence, p. 304. Naissances et décès.....	307
3 ^o Répartition et densité	308
Mouvement général de la population, p. 308. Evolution locale de la répartition, p. 310. Densité actuelle.....	312

4 ^o Villes et campagnes.....	315
Villes, p. 315. Paroisses rurales, p. 317. Villages	320
Habitation	322
Dispersion des habitants.....	324
5 ^o Gouvernement local	325
CHAPITRE II. — Classes sociales et propriété.....	333
Classes sociales.....	333
Propriété.....	340
Système manorial, p. 340. Enclosures p. 347. Situation actuelle	350
Conclusion	358
CHAPITRE III. — Modes de vie	369
Propriétaires	360
Fermiers.....	363
Ouvriers agricoles.....	369
Salaires, p. 370. Premier Wages Board, p. 372. Conciliation Committees, p. 374. Deuxième Wages Board, p. 375. Conditions actuelles, p. 375. Logement, p. 377. Vie quotidienne, p. 379. Organisations ouvrières	384
CHAPITRE IV. — Religion et caractère des habitants du Weald	389
1 ^o Religion	389
2 ^o Caractère Wealdien	392
Conclusion	395

